

caballus, -i m. : cheval, spécialement cheval de travail, ou cheval hongre, cf. Mart. 1, 41, 20, *posses uincere Testium Caballum... non est Testius ille sed caballus*. Comporte souvent une nuance péjorative et appartient à la langue populaire, où il est, dès Varro, le substitut de *equus*. Cf. le vers de Persé, Prol. 1, *nec fonte labra proliui caballino*, où le scolaste note : *caballino autem dicit, non equino, quod satiras humiliiores conueniant, et l'emploi de *equus*, Ov., R. Am. 394, en face de *caballus*, Petr. 134, 2, dans une même locution proverbiale. — Attesté depuis Lucilius, mais surtout fréquent dans la langue de l'Empire. Panroman, M. L. 1440, et celt. : irl. *capall*, brit. *caſal*; également passé en sl. : v. sl. *kobyla* « jument », et germ. : all. dial. *kob* « bidet ».*

A basse époque apparaît toute une série de dérivés : *caballa* (qui n'a pas supplanté entièrement *equa*) i., *caballinus*, *caballaris* (-ius), *caballio*, -onis (= *equileus*), *caballic*, -as, *caballista* m. (hybride), etc., qui se sont substitués aux dérivés de *equus* dans les langues romanes, cf. M. L. 1437-1439; B. W. *cheval, chevaucher*. — Origine discutée; Hesychius a *καβαλλῆς ἐργάτης* *πτνος* et *καβαλλεῖον*, témoignage confirmé par une inscription grecque de Callatis (mer Noire) du III^e siècle ayant J.-C. où on lit *καβαλλεῖον*, cf. Taſrali, Revue Arch. 1925, I, 259. Ce mot, qui n'existe ni en grec byzantin ni en grec moderne, doit provenir d'une langue non indo-européenne, balkanique?, comme *manus*, ou plutôt lydienne. Cf. H. Grégoire, dans Études Horatiennes, Bruxelles, 1937, p. 89 sqq., et L. Robert, R. Phil. XIII (1939), p. 175 sqq. On a supposé également une origine gauloise (comme pour *carus* et un certain nombre de mots relatifs à la carrosserie); v. entre autres J. Loth, *Les noms du cheval chez les Celtes*, C. R. de l'Acad. des inscr., 17, 443. Toutefois, les noms gaulois et latins peuvent provenir d'une même source; il s'agirait d'un nom ethnique (cf. fr. *hongre*) qui se serait répandu dans toute l'Europe.

cabōnsēs, -ium : prêtres des Feriae Latinae sur le mont Albain. Dérivé de *Cab(i)um*.

***cabō**, -onis (*cabus*, *cabōnus*, -i) m. : cheval hongre? Mot de glossaire, dont la réalité a été contestée par Cocco, Paideia 4, 347.†

cacabō (*caccabō*), -as, -are : crier, en parlant de la perdriz (Nemes.). Emprunté au gr.; cf. Hés., *κακοθέα πέρδει* et *κακοθέα*. Cf. *cacillō*.†

cacebus, -i m. : pot, chaudron (attesté dès Varro). Emprunté au gr. *κακόσανος* (qui semble lui-même emprunté au sémitique).

Dérivés : *caccabōceus*, -bātus, -binus, -bāris; *caccabōlus* (tous tardifs). Désigne aussi une herbe glosée *στρύχος*; *caccabellus*, -i m. : Papyr. Marini 80, 2, 11

(a. 564), *caccabello rupto*; cf. v. fr. *chachevel* « crâne » (comme *testa*), ital. mér. *caccavella*.

caccabus, *caccabellus* sont surtout représentés en italien et dans les langues hispaniques; cf. M. L. 1444-1445. Un double **caccalus* est supposé par l'emprunt v. h. a. *kakhala*, all. *Kachel*.

***cacelius** : mot de sens inconnu, appliquée à un jeune garçon, Pétr. 63, 3.

cachinnō, -as, -are : esclaffer, éclater de rire.

Dérivés et composés : *cachinnus*, -atio, -abilis, -osus, *cachinnō*, -onis, etc.; *dēcachinnō* (Tert.).

Quelquefois, en poésie, employé pour *rideō*, *risus*, à l'imitation du gr. *καχύδω*. Le sens de « bruit des vagues », Catull. 64, 273; Acc. Trag. 573, de *cachinnus* est secondaire et imité du gr. *καχύδω* (Théocr. 6, 12). Les anciens y avaient déjà vu une onomatopée, cf. Porphyr. A. P. 113 : *uerbum secundum ὀνοματοτακτικὸν* *scitum a sono risus*. — *cachinnus* (-num) semble un postverbal de *cachinnō*.

Adaptation latine, avec -nn- expressif (cf. *tintinnus*, *hinnō*, etc.), d'un mot expressif indo-européen attesté par gr. *καχύδω*, *καχύδω*, *καχύδω*, arm. *xazank'* « rire bruyant » (-an- est un suffixe courant en arménien), russe *хозот* « rire bruyant », skr. *kakhati*, *kakhati* « il rit », v. h. a. *kachazzen*, etc.; le ch semble une graphic hellénisante au lieu du c attendu. Les formes romanes, sic. *skakkari*, corsc *kakkand*, se laissent difficilement ramener au type latin et, là aussi, il y a eu sans doute des adaptations particulières et mélange de la forme latine avec le gr. *καχύδω*, cf. M. L. 1448.

cacillō, -as, -are : caqueter (Anth., Gloss.); se dit de la poule, comme *glōciō*, tandis que *cucurriō* se dit du coq. Onomatopée, cf. Hés., *κακοθέαν τάς δρυς τάς τρόπος τάττεται φεγγούτων* *Attrax*, et *cacabō*.

Pour la formation, cf. *facillō*, *frigillare*, *pūpillare*; en grec : *holl. kakelen*, etc.

cacū, -as, -aul, -atum, -are : transitif et absolu « chier ». Mot du langage populaire et enfantin (cf. fr. « faire caca »). Ancien. Panroman. M. L. 1443, 2110.

Dérivés et composés : *cacatūs*; *cacātor*; *cacatūrō*, -is; *concacō*; *citocacō* (*citocacium*) : carline ou saponaire, plante purgative (Isid., Diosc., Ps. Apul.); déformé en *citococia* sous l'influence de *coquō* « digérer »; *caciātriz*.

Cf. irl. *caccaim* « *cacō* », id. *cacc*, gall. *cach* « merda », gr. *κακοδία* « *cacō* », *κάκος* « merda », arm. *k'ak'* « fumier » (le k intérieur suppose k géminé), r. *kakāt* « caçare » (le slave élimine la géminaison), all. *kakken* (peut-être emprunté au latin). Mot de type populaire indo-européen, avec vocalisme a et géminaison de la consonne intérieure (que toutefois le latin ne présente pas). Cf. gr. *κακός*?

cacula, -ae m. : valet d'armée, ordonnance (joint à *militāris* par Plaute). Mot rare, sans doute de l'argot militaire, qu'on trouve dans Accius, Carm. fr. 2, *calones famulique metallique* (-tel-?) *caculaeque*, dans Plaute, Tri. 721, arguments de Ps. 1, 4 et 2, 13-14 (avec a, cf. Lindsay, *Early lat. Verse*, p. 193, sans doute sous l'influence de *cālō*), et qu'il faut peut-être restituer dans Cic., Att. 5, 21, 4. On trouve aussi dans des inscriptions tardives *cacus* avec le même sens, GIL VI 1058, 7, 15; 1057, 4, 11 (anno p. C. 210).

Dérivés : *caculor*, -aris (Gloss.); *caculatus*, -ūs « seruitum »; peut-être aussi *cacurius*, CIL XI 1039.

Mot populaire d'origine obscure. L'étrusque a des noms propres latinisés *Cac(i)us*, *Cac(c)a*, *Cacelius*, etc. La finale en -a seraient en faveur d'une origine étrusque, cf. *liza*, *scurra*, *uerra*, *Caecina*, *Mamurra*, etc.

cacūmen, -inis n. : cime (d'un arbre ou d'un mont), pointe; sommet (sens propre et figuré). Mot technique de la langue rustique (Caton, Colum., Pline), emprunté par la langue poétique, non dans Cic., mais se trouve dans Cés., B. G. 7, 73.

Dérivés : *cacūminō*, -as : rendre pointu (peut-être création d'Ovide), d'ou *dēcacūminō*.

Cf. skr. *kakub-* et *kakubh-* « sommet », où le -d- et le -bh- doivent être des élargissements (et hébr. *qodqod* « sommet »? cf. M. Cohen, BSL 85, p. 52). Mots populaires, à en juger par le vocalisme a et par le redoublement dans un substantif, et de forme singulière. Pour le suffixe, on peut supposer une influence de *acūmen*, *culmen*.

***cada**, -ae : CGL V 14, 34 (Plac.), *cadula frusta ex adipe*; *cada enim aruina dicitur*. Non autrement attesté; peut-être imaginaire.

cadāuer, -ris n. : cadavre. Bien que le terme soit ancien et usuel, il semble pourtant évité (cf. Cic., Pis. 9, 19, 33, 82) comme trop brutal par certains auteurs, qui lui préfèrent *corpus* (= gr. *σῶμα*), cf. Hier., in Math. 34, 28, p. 197, *corpus*, *id est πτνος, quod significantis latine dicitur cadaver ab eo quod per mortem cadat*. En fait, il n'est représenté dans les langues romanes que par des formes de caractère savant, cf. M. L. 1450. En latin même, les adjectifs dérivés *cadāuerīnus*, *cadāuerōsūs* sont rares.

Rattaché justement par les anciens à *cadō*, cf. *πτνος* et *πτνος*. Mais la terminaison est obscure; v. *papāuer*. De **cadā-wes*? Cf. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 340.

caddō, *cadis*, *cocidī*, *cāsum*, *cadere* (les langues romanes attestent aussi **cadēre*, fr. *choir*, peut-être sous l'influence de *iaceō*, -ere) : tomber (= gr. *πτνω* qu'il a servi à traduire), sens physique et moral; d'où « être abattu, succomber », cf. Cic., Ph. 3, 14, 35, *ut cum dignitate potius cadamus quam cum ignominia seruamus*; défaillir. Opposé à *stō*, *surgō*, *orīor*. A tous les sens de fr. « tomber » : « le vent tombe, la pièce tombe ». S'emploie avec un complément au datif, ou avec *in* et l'accusatif « tomber sur » (d'où « s'appliquer à », Cic., Tu. 5, 40, *Laconis illud dictum in hos cadere*); ou « arriver à, échoir »; avec *sub*: *c. sub sensum*. — Absolument « tomber », c'est-à-dire arriver inopinément, cf. Tér., Ad. 740, *ni illud quod maxime opus est iactu non cadit, | illud quod cecidit forte id arte ut corrigas*; et aussi « aboutir, se ter-

miner », sens sans doute calqué sur le gr. *πτνω*, comme *cāsus* traduit *πτνωσις*, cf. Cic., Or. 57, 194, *uerba melius in syllabus longiores cadunt*; et *similiter cadentia* traduisant *πτνωπτωτα*. — Usité de tout temps. Panroman, M. L. 1451, et 1452, *cadūus*, 1454, *cadūus*, mais supplanté par *tomber*, v. B. W. s. u.

Dérivés et composés : *cadūcīs* : qui tombe et « enclin à tomber, caduc, épileptique ». En droit « tombé en déshérence », d'où *cadūcātūs* « relatif aux biens caducs, ou à l'épilepsie »; *cadūcīa* (Gloss.), *cadūcīter* (Varr.). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. *mandō*, *mandūcīs* et *fidūcīa*; *cadūus* (époque impériale) : qui tombe de soi-même; épileptique. Le simple est peu usité, mais *recidūus* est un peu plus fréquent; v. plus loin. Sur la formation, v. entre autres Meillet, *Et. sur l'ētym. et le vocab. du v. sl.*, p. 365; *cāsus* (*cāsus*, Quint. 1, 7, 20), -ūs de **kad-tu-s* (m.) : « chute, fait de tomber (et, par euphémisme, de mourir) », et sens concret « ce qui tombe, accident, chance, occasion » (souvent avec un sens défavorable). En grammaire traduit *πτνως* « cas », cf. P. F. 51, 5, *casus dicimus non modo ea quae fortuita hominibus accidunt, sed etiam uocabulorum formas, quia in aliām aīque aliām cadunt effigiem*. Irl. cōd. De là, *cāsūlīs* = *πτνω-* « casuel, fortuit » et « relatif aux cas ». Il n'y a pas de substantif **cāsīō*, mais *occāsīō* est fréquent. Tardifs : *cadāx* (cf. *catāx*), *cadēsō*. Pour -cidūs, -cidūus, v. plus bas.

accidō, -is : proprement « tomber vers » et « arriver par hasard »; se dit souvent, mais non nécessairement, d'un événement fâcheux. Ce sens s'est développé du fait qu'une chose qui arrive inopinément est rarement agréable, e. g. Plt., Mo. 197, *insperata accidunt magis saepe quam quae spes*. Les grammairiens codifient la différence, e. g. Caper, GLK VII 98, 8, *accidere aliquid aduersi dicitur, contingere aliquid pulchri*; Agroec., ibid. 118, 22, *contingunt bona, accidunt mala, eueniunt utrque*. Mais *accidō* peut se dire d'événements heureux (Tér., An. 398) ou indifférents (ad Herenn. 3, 15). Dans la langue philosophique, *accidere* traduit *συμβιτεῖ*, *συμβεῖ* et signifie « s'ajouter à », e. g. Cic., N. D. 2, 82, *omnīum... naturam esse corpora et inane, quaeque his accidunt*. D'où *accidēns* = *συμβεῖτος* opposé à *substantia* = *οὐδεῖ* (cf. Quint. 3, 6, 36) ou à *proprium*, e. g. Charis., GLK I 373, 20, *antonomasia est dictio per accidens proprium significans*. Par extension il arrive à traduire *τριτον* (Quint. 8, 3, 70) ou *σύμπτωμα*, *Cael. Aur.*, Acut. 2, 6, 30. De là, en bas latin, *accidentia*, *accidentalis*. Les langues romanes attestent aussi **accadere*, M. L. 161. Celt. : irl. *acīd*, *accidit*; gall. *achyrdido*.

Autres composés : *concidō* (*concadō*) : tomber tout d'un coup (noter la valeur perfective [déterminée] donnée par le préfixe); *dēcidō*, ex- (*dē-, *excadēre*, M. L. 2494, 2944 (britt. *digwydō*, fr. *échoir*), *excidī* 2968?); sur les confusions qui se sont produites entre les composés de *cadō*, *caedō*, *scindō*, v. *caedō*, et *scindō*), *in-*, *inter-cidō* « tomber entre » et « périr, disparaître » (cf. *interēō*; v. *inter*); *occidō*, -is, -idi, *occāsum* : tomber, succomber (cf. *occumbe*, etc., et *occidere* « tuer ») qui s'est employé pour désigner le coucher des astres et spécialement du soleil, d'où *occidēns* m. (scil. *sōl occidēns*) « occident » (opposé à *orīens*); *occāsus*, -ūs m. (opposé à *orīus*), et à l'époque ancienne *occāsus*, -a, -um : tombé, couché;

occasiō : occasion, et tardif, « cause, motif », M. L. 6029 (et celt. : v. irl. *accusis*, brit. *achaws*), que les bons écrivains distinguent de *occāsus*, qui, en dehors du sens de « coucher du soleil, occident », n'a que le sens de « chute, ruine, mort », et ne se confond avec *occāsiō* qu'à basse époque ; *prae-*, *prō-*, *re-cidō* (et *reccidō* de* *red-cidō* ? ; toutefois, *reccidō* peut avoir été refait sur *reccidō* par les poètes dactyliques pour éviter des suites de trois brèves telles que *reccidūm*, etc.), d'où *recidūus* ; comme *cadūus*, ce mot appartenait d'abord à la langue de l'agriculture, où il se disait des semences qui, en tombant, produisaient une seconde, une troisième moisson, e. g. Pompon, *Mela* 3, 6, 2, *adeo agri fertiles ut cum semel sata frumenta sint, subinde recidūus seminibus segetem nouantibus, septem minimum, interdum plures etiam messes ferant.* — *Recidūus* a pris de là le sens de « qui renait » et est devenu synonyme de *reduiūs*, ainsi dans *Vg.*, *Ae.* 4, 344, *recidūa* : *r. febris*, *Cels.* 3, 4. Cf. M. L. 7115, *recidere* et **recadere* ; 7116, *recidūare* (*reca-*) « faire une rechute » (dans une maladie), puis « se renouveler, reprendre » ; 7117, *recidūum* « regain » ; *succidō*, *super-cidō*.

Il y a aussi un certain nombre d'adjectifs composés en *-cidūs* : *ac-cidūus* (rare et tardif) ; *dēcidūs* « qui tombe » ; *occidūs* « qui tombe, qui se couche » ; *succidūs* « qui s'affaisse », et des noms neutres en *-cidūm* : *geli-*, *stillicidūm*, M. L. 8259 ; *stiricidūm*, M. L. 8266, v. *stīra*, *stīla*. V. aussi *cadāuer*, *cassō*, *cassābundus*. Pour *excidūm*, v. *scindō*.

Pas plus que le celtique, le latin n'a conservé au sens de « tomber » la racine **petō* (cf. gr. *πέτω*) et **ped-* (v. *l'art. pessum*). Il a recours à une racine **kād-* qui n'a pas de correspondant clair. Hom. *κασάδοτο* « ils ont cédé » et *κασάδης* *ὑπερχωρήται*, Hes., sont loin pour le sens. Skr. *cad-* « tomber » est rare et semble populaire ; n'est pas dans le Rgveda ; figure une fois dans l'Atharvaveda, *पत्याणि* « tomberont » (en parlant des dents) ; le vocalisme ne concorde pas avec celui des formes grecques. Il est tentant d'établir un rapport entre *cadō* et *caedō*, *cēdō* (cf. *laedō*, *lassus* ?) ; mais on ne peut rien préciser. V. aussi *cassus*.

cadūceus, -i m. et *cadūceum* n. : caducée, baguette de héraut. Emprunt ancien, direct ou indirect, au grec. *χρόνεον* avec une déformation peu claire (influence de *cadūcus* ? ; ou intermédiaire étrusque ?). La déformation a été favorisée par le fait qu'en latin ancien, d'intervocalique n'était pas loin de *r* ; cf. la dissimilation de *meridiē* et, d'autre part, le type v. latin *arusorum* en face de *aduersus*.

Dérivés : *cadūceitor* : -es, *legati pacem petentes*, P. F. 41, 11 (déjà dans Caton) ; *cadūceatus* (Gloss.) ; *cadūcīfer*, créé par Ovide pour traduire *χρόνοφόρος*. Le genre diffère suivant qu'on sous-entend à l'adjectif *sceptrum*, *bāculum* ou *scipiō*, *bāculus*.

cadūcum, -i n. : matelas ; lit. Mot de l'époque impériale (Juvénal), neutre de l'adjectif *cadūrus* « de Cahors », cf. *Cadurci*, -ōrum. L'objet a pris le nom de l'endroit dont il était originaire ; cf. Plin. 19, 13. La glose *cadūrum, membrum uirile ; nam proprie cadūra dicuntur summitates naturae feminae sicut uirorum praeputium*, CGL V 493, 31, doit se rapporter à *cadūcum* mal

compris, cf. la n. de Friedlaender dans son éd. de *Juvénal* 6, 537 et p. 111, et Thes. Gloss. ad loc.

cadūs, -i m. et *cadūm* n. : vase à vin de la contenance de trois urnes ou de dix modii. Emprunt (ancien, mais déjà dans Plaute) au gr. *κάδος*, lui-même d'origine étrangère (cf. héb. *καδ*) ; le mot latin est *situla*. M. L. 1456.

caecilia : v. le suivant.

caecus, -a, -um : 1^o aveugle, qui ne voit pas ; 2^o sens objectif « invisible, où l'on ne voit pas », *nox caeca, cubitum... caecum* ; d'où « secret » et « bouché, sans issue » : *caecum* (*intestinum*) = τοῦ ἔντερου τύφλων τι, Arist. P. A. 3, 14. S'emploie, par image en poésie, de sensations autres que les sensations visuelles : Vg., *Ae.* 10, 98, *caeca uolunt murmura*, peut-être à l'imitation du gr. *τυφλός*. — Attesté de tout temps. M. L. 1461 ; B. W. sous aveugle.

Dérivés et composés : *caecitās*, *caecitūdō* ; *caecō*, -ās, M. L. 1457, et *ex-caecō* (d'après *ἐκτρυπῶ*?), classique, usuel ; *occacēō*, id. ; *caecitō*, -is : devenir aveugle, voir trouble (rare et non classique, formé comme *balbutiō*, cf. gr. *τυφλότητα*) ; *caecitō*, -ās (mot comique de Plaute formé comme *occultiō*) ; *caecigenus* ; *caecilinus* (Gloss.). Noms propres : *Caecilius*, -liānus : *āna lacūta* (Plin., N. H. 19, 127) et par abréviation *caecilia* (Col.) ; *caecilia* (et *caecula* lib. Gloss., *caeciola* var.) : sorte de serpent (sans doute l'*ορετ*, dont le nom provient d'un diminutif de *ορbus*, cf. all. *Blindschleiche*, angl. *blind-worm*), *dicta eo quod parua sit et non habeat oculos*, Isid., *Or.* 12, 4, 33 ; cf. gr. *τυφλίνος* (τοῦ), Arist. et *τυφλίσιον*, Xénocr. Demeuré dans les dialectes italiens, M. L. 1459. Cf. encore **caeculus*, 1460 ; CGL II 434, 571.

Adjectif à vocalisme radical *a* et à suffixe -ōs, cf. *caecus*, *luscus*, etc., désignant une infirmité. Cf., mais seulement dans les langues les plus proches : irl. *caech*, gall. *coeg* et got. *haihs*, mais au sens de « borgne ». Le nom propre *Caecina* est étrusque (étr. *Caicna*) : *Tuscos Caecina* (Tac.). Cf. peut-être aussi gr. *καυδας* « vent du nord-est » ; v. *aqūlō*.

caedō, -is, *caedī*, *caesum*, *caedere* : 1^o terme rural « tailler (les arbres) » ; « abattre en coupant » (cf. CIL I^o 366, *hōne loucom ne quis uiolatō... neque cedito*, et Lex XII Tab. ap. Plin. 17, 7), puis « entailler » ; 2^o tailler en pièces (terme militaire ; se dit d'une armée) ; frapper avec un instrument tranchant (en parlant, par exemple, des victimes) et par suite « frapper à mort, tuer » (sens surtout attesté dans le composé d'aspect déterminé *occidere*). Correspond au gr. *τέμνω* et *χτενω* ; de là, dans la langue grammaticale, *caedere* *sermonis* traduit *τέμνειν τὰ φύτα* ; *caesum* = *χόμπα* ; *caētā* = *τοῦ* ; *ōtātō* *conciās* = *σύντετος* *κατακεκομένης* ; *conciās* *di-* *genus* = *σύρκοτης* *φράσεως* — Attesté de tout temps.

Dérivés et composés : *caedēs*, -is f. : 1^o abatis, taille des arbres (cf. Gell. 19, 12, 7) ; 2^o massacre, carnage, meurtre ; *caedūs* (ancien) : qui peut être coupé, taillé, adjectif de la langue rustique (Caton, Varr., Plin.) ; *incaedūs*, composé privatif formé par Ovide (= *ἀπο-*) ; *caementum* (*caementa* f. ap. Plin.) de **kaid-* *mentum* : moellon, pierre de taille, M. L. 1467 ; d'où *ca-*

mentārius, -i ; *caementīcius* ; *caementātus* ; *caesa* : féminin de *caesus* substantivé à basse époque dans le langage militaire « coup d'une arme tranchante, coup de taille » ; *caesāli* : propre à être taillé (Grom.) ; *caesīcius* : taillé (se dit d'une étoffe), cf. *emptīcius* et *emptus* ; *caesim* : en coupant, en taillant ; *caesī* : taille (des arbres) (un exemple de Culum.) ; 2^o action de frapper (Tert.). *Caesī*, *caesor* sont très rares et de date tardive ; par contre, les composés en *-cesiō* sont fréquents : *incesiō*, etc. Il n'y a pas de substantif **caesīs*, mais *caesāra* est attesté à l'époque impériale à partir de Pline. *Caesī*, -ōnis m. : cognomen fréquent et ancien, ainsi que le montre l'abréviation par un K., expliquée comme *caesar*, *a caeso matris utero*, Plin. 7, 47 (v. Schulze, *Latein. Eigennamen*, p. 136). D'où *Caesōnius*, *Caesōniāns* ; *caesō* : tailleur (d'arbres, de pierres) ; *caesāra* : 1^o taille (Pline) ; 2^o césure (= *τοῦ*) ; 3^o partie du discours (= *χώρα*) ; *caelum* de **kaid-lom* n. : ciseau (forme vulgaire et tardive *caelō*, -ōnis m.). D'où *caelō*, -ās (*caelauit*, CIL XIV 4098, III^o siècle av. J.-C.) : ciseleur, *τοπεων* ; *caelātor*, *caelātōr*, *caelātā*. N'a pas survécu en roman, sans doute à cause de l'homonymie de *caelum*. Cf. *caelāta* « salade, sorte de casque », M. L. 1464.

Pour *caesar*, v. ce mot.

Le sens de « taille des arbres » s'est bien conservé dans les langues romanes, cf. M. L. *caedēs*, 1462 ; **caedita*, 1463 ; **caesa*, *cisa* « haie taillée », 1471 ; **caesāre* « tailler les arbres », 1473 ; et les noms d'instruments *caetālia* (ci-), 1472 ; *caesellum* (ci-), 1474 ; fr. *ciseau*, *cailles*, v. B. W. s. u. ; cf. brit. *cis* et *cisell* ; *caesōrium* (cis-), 1475. Mais *caedō* lui-même n'a pas survécu ; v. *taela*.

caedō a fourni de nombreux composés en *-cidō* : *abs-* *cidō*, -is (souvent confondu dans les manuscrits avec *abscindō*, e. g. Vg., G. 2, 23, où les manuscrits ont *abs-* *cidēns*, tandis que les gloses citent le vers avec *abscidēns*) : détacher en coupant, ou en taillant, couper, charter (cf. le sens spécial de notre verbe « couper ») ; puis « détacher, enlever » ; *abscidō* glosé *ἀποτοῦθι* ; *abscidō* t. de rhétorique, cf. ad Herenn. 4, 53, 68 = *interruptiō* ; *praeclīsō* *ἀποτάσσησι* ; ou de grammaire = *ἀπο-* *χωντι* ; *circumcidō* (ancien juxtaposé, cf. *circum caedas*, Lucr. 3, 411) : couper tout autour, *περικότε*, et dans la langue de l'Église « circoncire », d'où *circumcisō* = *περιτοῦ*, *circumcaesura* (Lucr. = *περικότης*), etc. ; *concidō* : couper en morceaux ; *concidō* = *συρκότης* ; *decidō* : trancher, d'où au sens moral « décider » (souvent, dans la langue du droit, « trancher un différend », cf. *scēre lītē, dirimere*), d'où *dēcīsō* (Cic.) ; *excidō* : enlever en taillant, raser, et *excidō* (pour *excidūm*, v. *scindō* et *cadō*) ; souvent impossible à distinguer au parfait et au participe passé de *excidō*, cf. Thes. s. u.) ; *incidō* : inciser, et *incisō* ; **incisāre*, **incidāmen*, *incisātōr* ; M. L. 4354-4355. Cf. aussi *incilia* ; *occidō* d'aspect « déterminé » spécialisé dans le sens de « tuer » (terme de la langue parlée, demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 6030, *occidēre* et **aucidēre*), d'où *occidiō* et *occisiō* : meurtre, massacre (l'opposition de *caedō* : *occidō* a un parallèle exact en slave : *biti* « battre » en face de *u-bitī* « abattre, tuer ») ; *occisātōr*, fréquemment employé par C. Gracchus, cf. Fest. 218, 32 ; *praeccidō* : couper par devant, retrancher (cf. *prae-*

fringō), d'où *praeccius*, terme de rhétorique « dont on a retranché le superflu, précis, exact », *praeccisiō*, *praeccisūra* ; *recidō* : retrancher, *recisiō*, M. L. 7122 et *recisa* 7121 ; *succidō* : couper par dessous ; *succidā*, -i : dépecement ; quartier de porc dépecé (ancien : Caton, Varron) ; *succisiō*, *succisor* sont, au contraire, récents ; *trānscidō* (Pl.). Cf. aussi les adjectifs archaïques : *circumcidāneus* (Cat., Col.) ; *praeccidanea agna* *vocabatur quas ante alias caebedatur*, P. F. 250, 11 ; *succidanea hostia* *dicebatur quas secundo loco caebedatur*, P. F. 393, 1 ; *ancaesū* : — *a dicta sunt ab antiquis uasa quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt*, P. F. 18, 19 (cf. *ancile*) ; *inter-cīst* : *dies sunt per quos manū et uesperī est nefas, medio tempore inter hostiam caesam et exta correcta fas* ; *a que quod fas tum intercedit, aut eo[s] intericisum nefas, intercīsū[m]*, Varr., L. L. 6, 4, 31.

Composés en -cīda (-cīdas), -cīdūm : *homicida*, -cīdūm, M. L. 4168, 4169 ; *pārīcīda* (-cīdas), *lex Numae* dans P. F. 247, 24), *parricida*, -cīdūm, etc.!

Sans correspondant hors du latin, comme le fait prévoir la diphthongue -ai- de l'élément radical. L'archaïsme de la conjugaison et du subst. *caedēs* (cf. *sēdēs*) montre, cependant, que le mot est, sinon de date indo-européenne, du moins entré de bonne heure dans la langue. La racine i-e. de v. irl. *benim* « je frappe » a été éliminée en latin (*per finēs*).

Sans doute forme de type populaire (v. *laedō*) ; on a d'autres formes dont le type également populaire est caractérisé par *kh* : skr. *khidati* « il déchire », *khēdā* « martèau », gr. *χήδων* « je fends » ; v. *scindō*. — Cf. peut-être *cādō*, dont *caedō* semble être un causatif.

caelēbēs, -ibis c. : célibataire (se dit des hommes, des animaux, des plantes et, par métonymie, des choses). Attesté depuis Plaute, s'oppose à *uīdua*.

Dérivés : *caelēbīris* (-bālis) : -i *hasta caput nubentis comebatur*, P. F. 55, 3 ; *caelēbūtūs*, -ūs m. : célibat ; mot d'époque impériale, formé d'après les substantifs verbaux en -ātūs et rapproché de *caelum* à basse époque par étymologie populaire, cf. Iul. Val. 3, 42, 24 ; et Thes. Gloss., s. u. ; *caelēbātūs*, -ā, -um (Gloss.).

Le rapprochement avec skr. *kēvalah* « particulier à, seul, entier » et avec v. sl. *cēglū* « seul » est en l'air. Il n'explique pas le détail du mot. Lett. *kalls* « nu, sans armes », que cite M. Endzelin, n'aurait en commun que l'élément radical ; le sens est éloigné. *Caelēbēs* n'a pas l'aspect d'un mot indo-européen (cf. *plebs*) ; mot de type populaire, en tout cas, à diphthongue en a.

caelia, -ās f. : sorte de boisson fermentée, en usage chez les Espagnols. Cf. Oros., Hist. 5, 7, 13, [Numantini]... *sūciō trāici per artem confecto quem sūcum a calefaciendo cæliam uocant...* Mot étranger, qui n'a pas pénétré dans le vocabulaire latin.

caelūm, -ī n. : ciseau, v. *caedō*.

caelum (graphies tardives *coelum*, d'après *κέλον*, et *celum*, d'après *celō*) : -ī n. (et masculin lorsqu'il est divinisé et personifié). Le ciel est mâle, la terre est femelle, cf. Serv. auct. Ae. 5, 801. Ennius emploie les deux genres : *caelus profundus*, A. 546 ; *uertitur... caelum*, A. 211. Le pluriel est très rare jusqu'à l'époque chrétienne (où il se répand pour traduire *οὐρανός*, qui lui-même traduit l'hébreu), cf. *Caes.*, Anal. ap. Gell. 19, 8,

3, *caelum numquam multitudinis numero appellandum est*. Là où il est attesté, il est masculin : *caeli*, cf. *Lucr. 2, 1097, quis pariter caelos omnis conuertere*. Le pluriel convient, en effet, au genre animé ; cf. les emplois de *ignes*, *aquae*. On ne peut invoquer contre cet usage la phrase de *Cic.*, *Epist. 9, 26, 4, unum caelum esset an innumerabili, où le masculin était impossible* : 1^o ciel, correspond à gr. *οὐρανός* ; quelquefois synonyme de *ἄέρ*, *aethér* ; 2^o ciel, plafond d'un édifice ; voûte. Forme artistiquement syncopée dans *Ennius cael*, cf. *Hes., καὶ οὐρανὸς Πρωπαῖο*. Désigne le « ciel », par opposition à la terre, cf. *caelustus* en face de *terrestris* (*caelustus* devant son *-es* à *terrestris* et sa finale à *agrestis*), *Varr.*, *L. L. 5, 16, loci naturalis secundum antiquam divisionem prima duo, terra et caelum* ; de même que *Juppiter* s'oppose à *Tellus*, *Varr.*, *R. R. 1, 1, 5 : deos qui omnis fructus agriculturae caelo et terra continent, Iouem et Tellurem*. — Attesté de tout temps. *Panroman* ; *M. L. 1466*. *Irl. cel.*

L'adjectif dérivé de *caelum* est *caelustus*, qui est aussi substantivé et correspond à gr. *οὐρανός*, *M. L. 1465*.

La poésie emploie aussi *caelus*, *-itis* adjectif et substantif, fréquent surtout au pluriel, *caelites* = *οὐρανοί*. Pour la formation, cf. *ales*, *-itis* de *ala*. Autres dérivés : *caelitus* = *οὐρανόθεος* ; *caelicus* (rare et tardif formé sous l'influence des adjectifs grecs en *-xos*, cf. *au-lucus*) ; *caelitus* « bleu » (Gr. méd.), d'après *marinus*. Composés : *caelicola*, *-fer*, *-fluus*, *-gena*, *-loquax*, *-potens*, *-spex*, tous poétiques et sans doute faits sur le type grec *οὐρανοῦος* (*Esch.*), etc. Cf. aussi *caerulus*.

On nom, neutre, à la forme d'un nom d'instrument, de sorte qu'on a pensé à le rattacher à *caedō*, le ciel étant considéré comme découpé en régions qu'observe la science augurale ou que parcourront les astres, cf. *templum*, auquel, du reste, *caelum* est souvent joint ; e. g. *Lucr. 1, 1014, caeli lucida templum*. *Varron* le rapproche, de *caelare*, *L. L. 5, 18, caelum dictum scribit Aelius quod est caelatum...* ; *Men. 420, appellatur a caelatura caelum*. Le rapprochement de *caelum* et *causus*, e. g. *Lucr. 4, 171, magnas... caeli cauernas*, *Enn., Sc. 112, caua caeli*, n'enseigne rien en faveur de la parenté des deux mots. Bref, on n'a que des hypothèses incertaines ! — Aucun nom pareil du « ciel » n'est connu ; sur un mot qu'avait l'indo-européen et que le latin a conservé avec des variantes différentes et des formes renouvelées, v. *diēs* et *Juppiter*.

caementum, -I n. : v. *caedō* ; *B. W.* sous *ciment*.

caenum, -I n. (pas de pluriel) : limon, boue ; d'où parfois « fumier, fange » (sens physique et moral). — Ancien, usuel. *M. L. 1468*.

Dérivés : *caenos*, *caenulentus* ; *caenositās*, tous plus ou moins tardifs.

La graphie par *ae* est celle des bons manuscrits, et c'est *caenum* qu'attestent le groupe allitérant proverbial *caelum* et *caenum*, cf. *Thes. III 98, 72* sqq., le jeu de mots sur *caenum* et *cera*, *Cic.*, *Verr. 6, 173*, cf. l'*esp. cieno*. Le rapport avec *cunire* est donc invraisemblable. Et l'on ne voit pas non plus comment pourrait être rapproché *in*-, *con*-*quñare*. Sans rapport, semble-t-il, avec *obscenus* (*-scae*). En tout cas, mot de type populaire, par sa diptongue (cf. *faetō*).

caepa, *caepa* : v. *cēpa*.

caerefolium, -I n. : cerfeuil = *χαρτέφυλλον*. Cf. toutefois *Plin. 19, 170, caerefolium quod paederota* (sorte d'acanthe) *Graeci uocant*. On trouve dans les gloses les formes *cerfolium*, *cerfolius* (cf. v. h. a. *kerwola*). *M. L. 1469*.

Mot grec avec seconde partie adaptée. Attesté depuis *Columelle*.

caerimōnia, -ae f. (souvent au pluriel *caerimōniae* ; autre graphie *caere* ; à basse époque, *caerimōnium* n.) : culte, pratique religieuse, caractère saint ou sacré, sainteté ; au pluriel : observances rituelles (cf. *Gell. 10, 15*, et *P. F. 62, 19 : denariae caerimoniae dicebantur et tricenariae quibus sacra adiutus decem continua diebus, uel triginta certis quibusdam rebus carendum erat*) ; cérémonies du culte. — Dérivés, tous rares et de basse époque : *caerimōnialis*, *-niōsus*, *-nior*, *-āris*. Vieux mot, bien que non attesté avant *Cic.* ; cf. *Thes. III 100, 78* sqq. Rappelle pour la forme *castimōnia*, *sancitimōnia*. Étymologie inconnue. Les anciens la font dériver du nom de la ville étrusque *Caere* ; cf. *P. F. 38, 19, caerimoniārum causam alii ab oppido Caere dictam existimant* ; *Val. Max. 1, 1, 10, sacra caerimoniae uocari quia Caeretani ea... coluerunt*. Peut-être dérivé d'un **caerimō* étrusque (cf. *lucumō*) ; v. *Ernout, Philologica*, I p. 43 ; de **cerinu* « sacrum » ?, d'après *M. Runes, Latomus*, 1938, 10. V. en dernier lieu *K. H. Roloff, caerimonia*, *Gl. 32*, p. 101-138 ; *Wagenvoort, Reall. f. Ant. u. Christ.*, s. u.

caerulus, -a, -um ; *caeruleus*, -a, -um (forme préférée et sans doute créée par les poètes dactyliques pour éviter le crétième) : *-m est uiride cum nigro, ut est mare*, *Serv.*, *Ae. 7, 198*. Traduit le gr. *καυκός*, *ἀπέρως*, et, avec une idée accessoire de « sombre, obscur », *καυκός*. Épithète de la langue poétique. Se dit du ciel, e. g. *Enn.*, *A. 49, caeli caerulea templo* ; d'où, au pl. n., *caerulea* « les ciels » ou « la mer », ainsi désignés par leur couleur. Le n. sg. *caeruleum* désigne la couleur d'azur. Quelquefois employé de la couleur des yeux (Hor., *Epod. 16, 7*; *Tac.*, *Germ. 4*), comme équivalent poétique de *caesius*. — Ancien, usuel, non roman. Dérivés rares et tardifs : *caeruleus*, *-ōsus*, *-ētās*.

Issu sans doute de **caelo-los* avec dissimilation normale du premier *l* ; cf. *Parilia de Palēs*. Pour la formation, cf. *nūbilus*, *aquilus*.

caesar, -aris m. : surnom d'origine contestée, rattaché par les Latins soit à *caesus*, « a caeso matris utero », *Plin. 7, 4, 7*, et *Non. 566, 25* ; soit à *caesariēs*, ainsi *P. F. 50, 7 : caesar quod est cognomen Iuliorum a caesare dictus est, quia scilicet cum caesarie natus est*. Si le nom se rapporte à *caesus*, il présente un élargissement en *-ar* identique à celui de osq. pél. *casnar*, cf. *cānus*, ou de *loucar* = *lūcūs* à *Lucérie* ; et ce serait une forme dialectale en face du latin *caesō*, *-ōnis*. Mais ce sont là sans doute des étymologies populaires, et *caesar* doit être étrusque comme *aisar* « deus » ; cf. les noms latino-étrusques *Caesius*, *Caesōnius*, *Caesennius*, etc. (v. *Thes. u. s.*). Le rapprochement proposé par certains avec *caesius* ne vaut pas mieux. Le nom propre devenu synonyme de « empereur » est passé en germ. : *got. kaisar* (cf. la *caesaris*, -iei f. : chevelure (longue et abondante). Termes surtout poétique. Attesté depuis *Plaute*. Rap-

proché de *caedō* par l'étymologie populaire : *a caedendo dicitur caesaries*, *ergo tantum uirorum est*, dit *Servius*, *Ae. 1, 590*, ce qui est faux (cf. *Vg.*, *G. 4, 337*). Dérivé : *caesariātus*.

On peut rapprocher *skr. kērah* « cheveux » et *kesarā*, *kesaram* « cheveux, crinière », qui supposent, d'une part, que les mots sanskrits sont des sanskritisations de formes prékrites où les sifflantes étaient confondues et, d'autre part, que le mot latin est passé par quelque parler italique où il n'y avait pas de rhotacisme (à moins d'admettre que l's a été maintenu par dissimilation), ni d'apophonie. En tout cas, il s'agit d'un terme populaire. V. *caesar*.

caesius, -a, -um : gris vert ; adjectif qui s'applique à la couleur des yeux et correspond au gr. *γλυκός*, *γλυκός* ; cf. *Gell. 2, 26, 19*. Rare et technique. Sert aussi de *cognōmen*. *M. L. 1474* a.

Dérivés : *caesulla*, cognomen cité par *Festus 340, 34*, comme pendant à *Rāulia* (-lla) ; toutefois, il s'agit peut-être d'une étymologie populaire (cf. *Caesō*) ; *caesius* (*Boëce*).

L'étröe spécialisation de sens de l'adjectif rend peu vraisemblable le rapprochement avec *caerulus*. Diphongue en *a*, comme dans *caecus* ; l's intervocalique semble indiquer une origine non latine (sud-italique) ?.

caespes, -itis m. : — est terra in modum lateris caesa cum herba, siue frutex recisus et truncus, *P. F. 39, 6*, « mottes de terre et de gazon » ; puis « gazon », « sol couvert de gazon, terrain ». Attesté depuis *Cic.* et *Gés.* ; *usuel. M. L. 1476*.

Dérivé : *caespitius* : fait de mottes de gazon (tar-dif.) ; *caespōsus* : cf. *λ. Col.* ; *caespīō*, -ās (rare et b. lat.) : buter, trébucher, tomber, *M. L. 1477* ; cf. *Faidher, Musée belge 28, 123* ; *incaespītātō* « qui bronche » (Serv.).

Sans étymologie ; le sens de l'osque *kaispat ar* « glēbis tundātūr ? » est très incertain. Mot à diphongue en *a*. Pour la finale, cf. *fōmes*, *palmes*, *termes*.

caestus, -ūs et *caestus*, -I m. (usité surtout au pluriel) : *uocantur et hi quibus pugiles dicunt, et genus quoddam ornatus mulierum*, *P. F. 39, 22*. Attesté depuis *Varr.* et *Cic.*

Dérivé : *caesticillus*, -I m. : — *appellatur circulus quem superponit capitū qui aliquid est latus in capite*, *P. F. 39, 40* ; toutefois, ce mot peut être dérivé de *cestus*, emprunté au gr. *κετός* « ceinture brodée », auquel se rapporte la seconde partie de la glose de *Festus* citée plus haut.

La parenté avec *caedō*, adoptée par les modernes, est déjà marquée par les anciens, cf. *Gloss.*, *caestus corium quo manus suas pugiles armant et inuicem caedunt*. Mais le ceste ne sert ni à couper ni à tailler, ce qui est le seul sens ancien de *caedō* ; et, d'autre part, la formation n'irait pas sans difficulté. Mot d'emprunt ?

caetra, -ae (*caetra*) f. : *scutum loreum quo utuntur Afri et Hispani*, *Serv.*, *Ae. 7, 732*. *M. L. 1453*.

Dérivé : *caetra*stus adjectif et substantif (opposé par *César* à *scutātūs*).

Mot sans doute espagnol ou africain, non attesté avant *César*.

caia, -ae f. : bâton, instrument qui sert à frapper, « clāua », *Isid.*, *Or. 18, 7, 7*, qui l'attribue à Horace. *M. L. 1479* (esp. *cayado*, port. *cajado* « houlette » ?).

Dérivés : *caīō*, -āre, *caīatō*, tous deux mal attestés, et non dans les textes. De **kayādā* ; cf. *caedō*.

*ca*ī*I* : *cancelli*. Mot de basse époque, peut-être gaulois. Cf. *M. L. 1480*, *caio*.

calā, -ae f. : bois ; *Lucil. 966, scinde calam ut caleas.*, Emprunt populaire au gr. *χαλά* pl. n. de *χαλόν*, employé, semble-t-il, d'abord dans la langue militaire, cf. *Serv. auct. Ae. 6, 1, calas enim dicebant maiores nostri justes quos portabant serui sequentes dominos ad proelium, unde etiam calones dicebantur... uallum autem dicebant calam.* — *Calā* est peut-être représenté en ital. par des dérivés. *M. L. 1481*.

Dérivé : *cālāmentum* : branche sèche (*Colum.*).

Pour *calō* *calōt* ; *calō*, *calopu* « galoché », v. plus bas.

calabrica, -ae f. : bandage, bande (de chirurgie). Tardif, très rare et technique. Dérivé de *Calabria*. D'où *calabriō*, -āre « bander », mal attesté.

calabrifx, -īcis f. : aubépine (*Plin. 17, 75*). Conservé en napolitain et en sarde. *M. L. 1482*. *V. André, Lex.*, s. u.

calamaucus, -I m. (-cum, n.) : bonnet. On trouve aussi *calamatus*. Très tardif (*Cassiod.*, *CGL IV 288, 28, scirpus iuncus unde calamauci fuit* (?)). — Autre forme *καμπλακόν*, *καμελακούν*, *Du Cange* (d'après *καμπλακόν*, *καμέλος*?). *Calamaucus* est peut-être dû à un faux rapprochement avec *calamus*. Mot étranger, sans doute oriental.

calamitās, -ātis f. : 1^o calamité, fléau, désastre, ruine, malheur, perdition (joint à *clādes*, *Plt.*, *Cap. 911* ; *ātium*, *Ter.*, *Hec. 2, etc.*) ; 2^o spécialement toute espèce de fléau qui atteint les récoltes : maladie qui frappe les tiges du blé, grêle (qui les renverse), etc. — Ce second sens, bien qu'anciennement attesté, résulte sans doute d'une spécialisation secondaire, due à un rapprochement fait par la langue rustique entre *calamus* et *calamitās* d'après le rapport *olua*, *oluaūs* ; *ficus*, *ficiūs*, etc. ; cf. *Don.*, *Eu. 79, calamitātē rustici grandinem dicunt, quod calamos communiat*, et *Serv.*, *G. 1, 151, robigo genus est uitii cui culni perent, quod a rusticis calamitas appellatur* ; de même encore *Don.*, *He. 2, uitium et calamitas* : *bene secundum augures. Vūtium enim est, si tonet tantum* ; *uitium et calamitas, si tonet et grandinet simul, uel etiam fulminet*. — *Calamitās* doit être dérivé d'un adjectif, ce qui est la formation normale des abstraits en *-ātis*, cf. *nōus*, *nōiātā*, et, dans ce cas, il est à rapprocher de *incolūmīs*, où le vocalisme *o* en syllabe intérieure est commandé par l'vélaire qui suit, et par là à *clādes*, etc., si bien que le rapprochement de *clādes* *calamitās* signalé plus haut dans *Plaute* serait une figura etymologica. V. **cellō*.

Pour le maintien de *ā* en syllabe intérieure, cf. *clacer*. — La prononciation et la graphie *kadamitas* attribuées à Pompée par *Mar. Viet.*, *GLK VI 8, 15*, résultent d'un autre faux rapprochement avec *caderē*, cf. *Isid.*, *Or. 1, 27, 14*. La glose d'*Hēychius* *καδάκος* *τοφλός*, *Σαλακίνος* ne fournit de rapprochement ni pour le sens ni pour la forme.

nom » ; *calābra, calātiō* : Varr. L. L. 5, 12, *nec curia Calabra sine calatione potest aperiri*. — Composé (ancien juxtaposé) : *intercalō*, -ās : proclamer un jour ou un mois supplémentaire pour remédier aux irrégularités du calendrier, usité surtout au passif impersonnel, e. g. Cat., Agr. 159, *si intercalatum erit Kalendis maiis*. Par suite, « intercaler, insérer ». De là : *intercalāris* (-rius) ; *intercalātor*, -tiō. Cf. aussi les formes anciennes conservées par les glosses *incalanto* : *inuocanto*, P. F. 101, 25 ; *incalatiua* : *inuocatiue*, Id. 101, 10 ; *procalore* : *prouocare ex Graeco καλεῖν i. e. uocare*, Id. 254, 25 ; *proculato*, *prouocato* (avec u issu de a devant l'vélaire?), Id. 293, 10. V. aussi *concilium*, de *con-kal-iūm.

Tous ces sens sont techniques et le verbe a cessé d'être vivant à l'époque historique ; les verbes usités sont *clāmō*, de la même famille, et *uocō*.

L'ombrein a, de même, *kařetu*, *carciu* « *calatō* » ; v. *calendae*. La racine est disyllabique. Elle se retrouve dans litt. *kaleś* « appeler », gr. *χαλέω*, *χέλαρχα*, *χαλέρχω*, δρο-χάλη, hom. *χαλέρτον* « héritage » (cette valeur technique rappelle celle de *kalātor*, *nōmenclātor*) ; peut-être aussi irl. *cailech*, gall. *ceiliog* « coq » (litt. « appeler ») et skr. *uḍākalaḥ* « coq » (« qui appelle l'aurore »). Le rapprochement avec v. h. a. *halōn*, *holōn* « aller chercher » est contesté. Le messapien *kalatoras* (génitif) est emprunté.

Ces mots sont peut-être apparentés à une série de termes divers indiquant des « cris », des « bruits » : gr. *χαλδός* « bruit », v. h. a. *hellan* « reconnaître », v. sl. *kolokō* (r. *kolokō*) « cloche », lit. *kalbā* « parole » — et peut-être des élargissements tels que lat. *clāmō*, *clangō* ; en somme, l'ensemble des mots expressifs présentant *kr*, *kl* à l'initiale pour indiquer des bruits. V. aussi *clārūs* et *classis* ?

calō (-ha), -ās, -āre : terme technique « laisser tomber » ou « relâcher ». Emprunt au gr. *χαλώω*, sans doute dans la langue nautique ; cf. Isid., Or. 6, 14, 4, *apud nautas « calare » ponere dicitur* ; v. B. W. sous « *caler* » (les voiles). A dans la langue populaire un sens obscène : *laxare* (*uāginam*), *future*. Attesté depuis Vitruve. Les formes romaines remontent à *calare*, *callare* et *chalare*, M. L. 1487 ; bret. *caladur* « dévoir », de *calatōrium*? Cf. peut-être *apocalō*?

calocatanos : pavot sauvage. Mot gaulois d'après Marcellus, Med. 20, 68. Cf. *catanus*.

calopeta, -āe m. : danseur de corde (Expos. mundi 32). De **kalopetētēs*? Cf. *calōbatārius* : σχονοβάτης (Gloss.).

calpar : attesté seulement au nominatif et chez les grammairiens ou glossateurs, e. g. Non. 546, 28 sqq., *calpar nomine antiquo dolium*. Varro de Vita Populi Romani lib. I : *quod, antequam nomen dolii prolatum, cum etiam id genus uasorum calpar diceretur, id uinum calpar appellatum*. Cf. P. F. 40, 27 ; 57, 16. Emprunt. Cf. gr. κάλπη, κάλπικη. La finale en -ar dénote peut-être un intermédiaire osque (cf. *casnar*) ou étrusque ; cf. *Calpurnius*.

caltha, -āe f. ; *calthum*, -īn. (calta, caltum) : τὸ φοῖφαλμον ; fleur jaune, le souci officinal? De là : *cal(h)ula*, -āe (-um n.) f. : Non. 548, 24, *caltulam* et *crocotulam* (cf. Plt., Ep. 231) *utrumque a generibus florum translatum...* *caltulam* *Varro de uita P. R. l. I* *palliolum breue uoluit haberi* : « *caltula* est *palliolum praecinctui*, quo nudas infra papillas praecinctus ». V. *calua*.

1. *calx*, *caleis* f. (le génitif pluriel serait en -ium d'après les grammairiens, mais il n'y en a pas d'exemples,

peut-être mot d'emprunt à une langue méditerranéenne ; cf. pour la finale, *menha*.

calua, -āe f. : crâne. Mot populaire, attesté depuis Pomponius, passé en irl. *calb*.

Dérivés et composés : **caluāris*, adjectif non employé, dont dérivent : 1^o *caluāre* (surtout au pluriel *caluāria*) : sorte de poisson sans écailles ; 2^o *caluāria* (-rium n.) , -āe f. : *tota pars capitis ab auribus incipiens*. M. L. 1529. Dans la langue de l'Église, *locus Caluāria* ou *Caluārium* traduit le gr. *χρονίον τόπος, χρόνιον*, c'est-à-dire le Golgotha. — *dēcaluā*, -ās : Ps. Ruf. in Psalm. 41, 1, *locus... caluāria... quia rei solēbant ibi decaluāri et decapitari*.

calua semble d'abord avoir signifié « cruche » (cf. *gabata, testa*) ; cf. Pompon., Atell. 179, *iam istam caluam calafis comminuisse testatim tibi*, où le voisinage de *calua* et de *testatim* est caractéristique, et peut-être *caluāiola*, Schol. Iuv. 5, 48? ; mais il a été rapproché de *caluus* par l'étymologie populaire (comme dans *caluua* *nux*, *Venus Calua*), et Martial ne l'emploie qu'au sens de « crâne dénudé », e. g. 6, 57, 2, *tegitur pictis sordida calua comis*.

calumnia : v. le suivant.

caluor, -ēris (et *caluō*) : chicaner, tromper. Les textes littéraires ne connaissent que le déponent, e. g. Lex XII Tab. 1, 2, citée par Fest. 408, 37, *si caluitur pedemue struit*. Verbe rare et archaïque, employé dans la langue du droit, transitif et absolu. Doublet *caluiō*, dans Servius, cité sous *caluus*?

caluor a dû avoir un participe **calumnus* d'où dérive : *calumnia*, -ēf., conservé dans la langue du droit : chicanie, fausse accusation, calomnie, d'où « *cabale*, intrigue, supercherie », ancien et usuel. M. L. 1527. De là : *calumniosus* ; *calumnior*, -āris « *falsa crimina intendere* », et ses nombreux dérivés.

On rapproche gr. *χηλέω* « je charme » et got. *holon* « calomnier » ; la racine serait **kel-* élargie par -u- en latin. Simple possibilité. Rien de clair.

caluus, -ā, -um : chauve. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1532 ; germ. : v. h. a. *chalo*, etc. Épithète d'une sorte de noix, *calua nux* (gr. *γυνόβλος*) ; de la vigne, *uītis calua* ; de Vénus, *date calua in honorem mulierum quae de capillis suis funes fecerant* ; cf., toutefois, Serv. auct. in Aen. 1, 726, qui l'explique : *quod corda amantium caluia*, i. e. *fallat*. Cf. aussi les nomina et cognomina *Caluena*, *Caluarius*, *Caluinus*, et l'osque *Kalūvieis* (génitif) ; pélign. *Calauan*.

Dérivés et composés : *caluēt* et *caluēscō* ; *caluitēs*, *caluitūm*, -īā, M. L. 1531 (pour la formation en -itum, cf. *barbitūm*, *lānitūm*, *capillūm* et *seruitūm*) ; *caluaster* ; *caluātūs* ; *praecaluuus*, *recaaluus* ; **caluia*. M. L. 1530.

Cet adjectif désignant une infirmité rappelle skr. *kulavah* et av. *kaurova* « chauve » (même suffixe que dans *fuluus*, etc.), mais aussi skr. *khalatiḥ* « chauve », avec kh populaire. L'a latin peut reposer sur un a « populaire » indo-européen. Cf., avec l'géméné (populaire), v. isl. *skalli* « tête chauve ». V. *calua*.

1. *calx*, *caleis* f. (le génitif pluriel serait en -ium d'après les grammairiens, mais il n'y en a pas d'exemples,

cf. Thes. III 195, 42) : 1^o talon ; 2^o pied (d'un mât, d'une échelle, etc.). — Ancien, usuel, technique. M. L. 1534 ; irl. *calc*, gall. *calc* gr. mod. κάλτης.

Dérivés et composés : *calcō*, -ās : talonner, foulir aux pieds, M. L. 1491 ; d'où *con-*, *ex*, *in-culcō* « tasser avec le pied, inculquer » ; *pro-culcō* ; *calcātō*, -tor, -trix (M. L. 1493 a?), etc. ; *calcātōrium* : pressoir à raisin, M. L. 1493 ; *calcar*, -āris n. : éperon ; neutre substantif d'un adjectif **calcāris*, cf. *talūs/talāris* ; *calcāneum*, -īn. (neus m., St. Jér.) : talon, substitut tardif de *calx*, introduit par la langue de l'Église, M. L. 1490 ; *calceus* (**calcea* dans les langues romanes) (cf. M. L. 1495) ; *calcēolus* : chausse ; d'où *calceo*, -ās « chausser » peut-être reformé sur *calceātūs*, M. L. 1497 ; *calcēmentum*, M. L. 1496 ; *calceātūs*, -ūs, M. L. 1498 ; *calcārius*, *calceolārius*, M. L. 1499 ; *disculceus* (-cal-) « déchausser », M. L. 2662, B. W. *dēchausser* ; *excalceo*, -ēus ; **incalciāre*, M. L. 4338 ; **recalecēre* (-cal-), M. L. 7135 a.

calcītō, -ās : ruer, regimber (sens propre et figuré ; cf. *calciāre*), M. L. 1501 a. Sans doute dénominatif d'un **calcītūm* « coup de talon » non attesté, formé comme *talitrum* (Suét., Tib. 68).

Dérivés : *calcītō*, -ōnis m. ; *calcītōs* ; **excalcītō*, M. L. 2945 ; *recalcītō* (sens propre et figuré ; cf. gr. *ἀνακατίσω*).

Le rapport avec lit. *kulnis* « talon » et avec bulg. *kúlka* « hanche » serait, en tout cas, lointain. La chausse dite *calceus*, réservée d'abord aux rois (cf. Vg., Ae. 8, 458 ; F. 128, 3, et Serv. ad l. *Tyrhēna uincula... alii calceos senatorios uolunt, quia hoc genus calceamenti a Tuscis sumptum est* ; Isid., Or. 19, 34, 4) et aux patriciens, *c. mulleus*, *c. repandus*, est d'origine étrusque ; et le mot rappelle par sa finale, comme *balteus*, *putēus*, des termes étrusques ; cf. Ernout, *Philologica*, I p. 43 sqq., et Rev. Phil., 1950, p. 7. Une origine étrusque n'est donc pas exclue pour *calx*, dont la forme est étrange, et, en tout cas, pour *calceus*. *Calx* évoque *falz* ; ce sont les deux seuls mots à finale en -al du latin ; cf. aussi *arz*, *merz*, autres types rares, sans étymologie indo-européenne sûre.

2. *calx*, *caleis* f. (l'i est purement graphique ; on prononçait *cals*, et les grammairiens essaient de différencier ainsi *cals* « chaux » de *calx* « talon », auquel, d'ailleurs, tendait à se substituer un nominatif *calcis*) : 1^o chaux ; 2^o but blanchi à la chaux, borne, terme ; de là, *ad calcem* ; 3^o (archaïque) pion de jeu (= *calculus*). *Calx*, qui désigne seulement la « pierre à chaux », est sans doute un emprunt ancien au gr. *χάλκης* « caillou, moellon, pierre à chaux », dont l'i existe dans *calcāre* « blanchir à la chaux », *decalcītūs* ; cf. *dealbāre*), à moins que *χάλκη* et *calx* ne soient des emprunts indépendants à une langue méditerranéenne inconnue. Ancien, usuel ; M. L. 1533 ; B. W. s. u. Passé en germanique : v. h. a. *kalch*, *kalk* ; en serbe *klak* ; en celt. : irl. *calc*, brit. *calch*, etc.

Dérivés : *calcārius* : de chaux ; substantif *calcāria* : four à chaux, M. L. 1492 ; *calcātūs* : chafournier ; *calcātōrius*, *calcāriēnsis* ; *calcīnus* (tardif) et *calcīna* = *calx*, M. L. 1501 ; *calcīfraga* : σχολοντόδρυον, cf. *saxīfraga* ; **calcētris*, M. L. 1500.

calculus, -āi m. (*calculum* Gloss., *caeculus* tardif) : caillou ; boule pour voter (blanche ou rouge) ; pierre

dans la vessie ; pion, jeton (cf. *calcūlum redūcere*). Comme c'est avec des *calculi* qu'on apprenait aux enfants à compter, le mot a pris le sens de « compte, calcul » qui se retrouve dans les dérivés *calculator*, -āris (*calculō*, etc.) ; *calculator*, gr. mod. καυκουλάτωρ.

Au sens de « caillou » s'apparente *calculōsus* : caillouteux, qui traduit aussi le gr. λαθόδης « qui souffre de la pierre ». — Usuel et classique. Non roman.

Les Latins voyaient dans *calculus* le diminutif de *calx* ; cf. P. F. 40, 9, *calces qui per diminutionem appellantur calculi*, et CGL V 273, 63 ; mais les sens sont différents et le gr. κάλχης « caillou de rivière » amène à se demander si *calculus* ne serait pas aussi un mot à redoublement. Ceci n'exclut ni le rapprochement avec *χάλκη*, ni même absolument l'hypothèse d'un emprunt de tout le groupe à une langue méditerranéenne.!

calyx : v. *calix*.

camā, -āe f. : attesté seulement dans Isid., Or. 19, 22, 29, *camisias uocari quod in his dormimus in camis, i. e. in stratis nostris* ; cf. 20, 11, 2. Peut-être mot ibère, conservé dans la péninsule ibérique. Cf. M. L. 1537 ; Sofer, 121 et 164.

camba, -āe f. : v. *gamba*.

cambiō, -ās, -āui, -āre : échanger (*rem pro re dare*, *Gloss.*) ; troquer. Premier exemple dans Apulée, Apol. 17, *mutuarias operas cum uiciniis tuis cambies*. Les dérivés romans remontent à *cambiāre*, M. L. 1540, et **excambiāre*, M. L. 2949 ; B. W. sous *change*, *échanger* ; cf. aussi brit. *camma* et *escemn*. Composé : *concambiō*. Semble sans rapport avec *campsō*, q. u.

Mot technique du vocabulaire commercial, sans doute emprunté au celtique, v. Zimmer, KZ 32, 231. Les formes *cambiō*, -īs, -īs proviennent d'un faux rapprochement avec gr. κάμψη, κάμψαι. Sans autre exemple. Abréviation de καμπλακών, καμπλακώνιον? V. *calamacus*.

camēllis : — *uirginibus supplicare nupturiae solitae erant*, P. F. 55, 19. Sans doute à lire *camēli*(s), datif de *camēlia*, transcription ancienne de γαμήλαι. *camella*, -āe (ga-, κάμηλα, éd. Diolc.) f. : vase à boire, écuille. M. L. 1543. Esp. *gamelia* passé en fr. et en ital. Diminutif de *camera*? Mais l'e fait difficulté.

camēlōs, -ī c. : chameau. Attesté depuis Pomponius. Varr., L. L. 5, 10, -ī suo nomine Syriaco in Latium uenit. Le mot est venu au latin par gr. κάμηλος. A été altéré en *camelus* sous l'influence des mots en -ellus, cf. M. L. 1544 ; irl. *camal*, gall. *canval*. Dérivés latins : *camēlūs*, *camēlārius*. Le latin a emprunté aussi *camēlopardalis* (= καμηλοπάρδαλες) qui a été altéré en *camēlopardalus*, *pardala*, *pardus*, *parda*.

Camēnae, -ārum f. pl. : anciennes déesses des sources et des eaux. Les anciens poètes latins, Livius Andronicus, Naevius, se sont servis du nom de *Camēnae* pour remplacer le nom des Muses ; l'équivalence était grossière et Ennius, suivi par ses successeurs, a transcrit simplement le nom grec *Musae*. Livius Andronicus com-

mence son poème par *uirum mihi, Camena, inseco uestum* ; mais Ennius par *Musae, quae pedibus magnum pulsatis Olumpum*. — Repris ensuite par la poésie de l'époque impériale, lorsque *Misae* se fut banalisé. Uniquement poétique. D'après les grammairiens latins, la forme ancienne serait *Casmēnas* ; cf. Vg., Ae. 11, 543, qui donne à *Camilla* pour mère *Casmilla* ; mais en ce cas l'ā de *Cāmēnas* devient inexplicable. Sans rapport avec *carmen*. Macrobi donne le mot pour étrusque, *Sonn. Scip. 2, 3, 4, Etrusci Musas... Camenās quasi canenās a canendo dixerunt*. — *Camnas* (*Camna*) est un gentilice étrusque, cf. CIE 5470 et 5473, Pallottino, *St. in on. di G. Funaioli*. Le même radical *Cam-* se retrouve dans *Camillus* et *Camēse*, *Camasene*, sœur et femme de Janus. Le temple des *Camēnae* se trouvait près de la *porta Camēna*, étrusque.

camera, -ae f. (*camara*, cf. Char., GLK I 58, 23, *camara dicitur, ut Verrius Flaccus adfirmat, non camera per e* ; *Funaioli*, p. 515, 6) : toiture voûtée, voûte ; pont de navire, barque pontée. Non. 30, 7, *camerum : obtoratum, unde et camerae tecta in curvitudinem formata* ; P. F. 38, 14, *camera et camuri boues a curvitatione ex Graeco dicuntur*. Emprunt latinisé au gr. καμάρα. Classique, usuel. M. L. 1545 ; germ. : v. h. a. (c) *amara* « Kammer », d'où finn. *kamari* ; celt. : irl. *camra*. De là *camerō*, -ās : construire en voûte ; cf. M. L. 1546, et *concamerō*, -ātīō (Vitr., Plin.) ; *camerārius* ; et, dans Grégoire de Tours, substantivé *camerārius*, -i : camérier, M. L. 1547 ; *camerārium* : courge en berceau (Plin. 19, 70).

camillus, -i m. ; *camilla*, -ae f. : ancien terme du rituel désignant des enfants de naissance libre et noble (cf. P. F. 38, 8, *camillus proprio appellatur puer ingenuus*) qui servaient dans les sacrifices et accompagnaient spécialement les flamines (Serv. auct. Ae. 11, 543 ; P. F. 82, 18). Rapproché par Varro, L. L. 7, 34, du grec καμπτός (καδύνος), qu'on retrouve à Samothrace ; cf. les références de l'éd. Goetz-Schoell ad l. D'après Servius, Ae. 11, 588, le mot s'employait en étrusque et désignait Mercure : *ministros enim et ministras impuberes camillos et camillas in sacris uocabant, unde et Mercurius Etrusci lingua Camillus dicitur, quasi minister deorum* ; cf. Macr. 3, 8, 6. Peut-être à rapprocher de *Cāmēnae*. L'accentuation sur l'initiale (comme *Cēthēgus*), cf. Quint. 1, 5, 22, et les variations de forme confirment l'origine étrusque du mot, cf. W. Schulze, *Z. Gesch. d. lat. Eigenn.*, p. 322. V. *camera*.

camīnus, -i m. : four, fourneau, poêle. Emprunt au gr. κάμνω (passé au masculin en latin), correspondant au lat. *fornāx*. Terme technique, ancien (Caton), fréquent surtout dans la langue de l'Église et dans les langues de métiers (potier, forgeron). De là : *camīnō*, -ās, dérivé sans doute de *camīnātus* (Plin.). M. L. 1548-1549. Sans rapport avec **camīnus* chemin *», mot celtique demeuré dans les langues romanes, mais non attesté en latin*. V. B. W. *chemin* et *cheminée*. M. L. 1552. V. h. a. *chemī(n)*, irl. *camm*.

camīsia, -ae (*camīsa*) f. : chemise. Rare et tardif. En dehors des gloses, premier exemple dans saint Jérôme, qui le donne comme un mot étranger (gauleo ou germain?). Ep. 64, 11, *solent militantes habere lineaes, quas camīsias uocant, sic aptas membris et adstrictas corpori-*

*bus... Panroman. M. L. 1550. L'i attesté par les langues romanes semble d'origine secondaire ; les formes germaniques remontent à *kamītya : v. angl. *comes* ; le celtique a : irl. *camse*, gall. *camp*, britt. *hefis* (v. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, p. 178).*

camīmarus, -i (*gam-*, *gabb-*) m. : crustacé, écrevisse ou crevette, plutôt que homard. Emprunt au gr. καμπάρος, attesté depuis Varro. Caper, GLK VII 108, 13, blâme une forme *cambarus*, sans doute influencée par *camba*, qui a passé dans les langues romanes, it. *cambaro*, esp. *cambaro*, v. fr. *jamble*, M. L. 1551. Diminutif : *cammarunculus* (Gloss.).

**camīnus* : v. *camīnus*.

camīmilla, -ae f. : emprunt populaire au gr. καμπάλη, doublet tardif (Plin. Valer., Gloss.) de la forme classique καματηλή « camomille ». V. Thes. s. u., et M. L. 1553.

camīox (sans doute δ) : un exemple unique de Polem. Silu., cf. Thes. s. u.) : nom d'un animal, qui est à l'origine du fr. *chamois*, de l'ital. *camoscio*, esp. *gamuza*, all. *Gemse*. Mot alpestre qui semble avoir été ignoré des Latins, dont on a rapproché aussi le caucasien *kanus* (gā) « buffle ». Cf. M. L. 1555. Pour la forme, cf. esox.

campagus, -i m. : sorte de chaussure, brodequin militaire. Mot tardif (iv^e siècle) que Lydus, de Mag. 1, 17, fait dériver du *campus*, sans doute par étymologie populaire, appuyée sur les nombreux termes militaires dérivés ou composés de *campus* (v. ce mot). Peut-être à rapprocher de gr. καμπάδη, cf. Thes. s. u. Sans doute emprunté à une langue inconnue.

campāna, -ōrum n. pl. : *uāsa aerea* (scil. ex aer *Campano facta*), cf. Acta fr. Aru. a. 219, 8, *mōrōs pompaē in tētrastylum fērcula cum campanis et urnalibus mulsi singulorū transierunt*. De là : *campāna*, -ae f. : 1^e pesson, romaine ; *a rēgione Italias nōmen accepit, ubi pīnum usus eius repertus est*, Isid., Or. 16, 25, 6 ; 2^e cloche. M. L. 1556 ; B. W. *campane* ; *campānula*. Mots tardifs et rares.

campōs, -ēs, -ēre : Prisc. GLK II 541, 13, *cambio... ponit Charisius et eius praeteritum campsi, quod ἀπὸ τοῦ κάμπτον ξαμφά Graeco esse uidetur, unde et campus, campas solebant uetustissimi dicere*. Ennius in X (A. 328) : *Leucatam campant*. En dehors d'Ennius, un exemple dans la Peregr. Aeth. et quelques-uns dans les Gloses. Sans doute terme nautique, formé sur l'aoriste grec κάμψαι (cf. Hdt. IV 43, κάμψας τὸ ἀπόρθηπον, *chārāzō, malazō, pausō*) et conservé dans it. *cansare* « écartier ». M. L. 1562.

campus, -i m. : plaine, terrain plat, gr. νέδον, par opposition à μόνος (cf. les dérivés bas latins *campāneus*, -nius, dans les Gromat. 331, 20, *in montaniso loco... in campāneis* ; *campōs* dans l'Italia en couple avec *montuōs*). D'où « terrain d'exercice ou de bataille (champ de) », *campus Mārtius*, sens auquel se rattachent l'emprunt germanique *kampf* et le dérivé attesté par les gloses *campīō*, -ōnis m. « *pugnāx* » cf. fr. *champion*, it. esp. *campione* ; ou « carrière » (ouvrir un champ à) au sens physique et moral. — La culture se faisant le plus souvent dans la plaine, *campus* a aussi le sens de

« champ », déjà dans Caton, Agr. 1, 7, *campus frūmen-tarius* ; Ov., Am. 1, 3, 9, *renouatur campus aratis*. *Campus* ayant tendu à se spécialiser dans ce sens, c'est *plāna* qui a pris le sens de « plaine ». *Campus* s'oppose également à *urbis*, comme la campagne à la ville, e. g. Tac., H. 2, 17, *quantum inter Padum Alpesque camporum et urbium armis Vitellii... tenebatur*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1563. irl. *cam*, britt. *camp*. Germ. : m. h. a. *kamp*, all. *Kampf*.

Dérivés : *campestrī* (-ter), -ē (formé d'après *terres* ; cf. *silvestris*) « de la plaine, du champ (de Mars) », M. L. 1560 ; substantif au n. *campēstrī* : caleçon, pagne (pour l'exercice au champ de Mars), avec un doublet populaire *campestrūm* ; d'où *campestrātūs* « porteur du caleçon ». *Campēster* est l'adjectif de la langue littéraire ; à côté figurent : *campānūs* (formé comme *urbānūs, montānūs, pāgānūs*), attesté seulement dans les inscriptions. De là : *campāneus*, -nius, cl. *campānia*, M. L. 1557 ; *campān(i)ēnsis* (Gr. Tur.) ; *campēnsis* (cf. *castrēnsis*, *pāgēnsis*), et au pluriel *campēnēs* : sorte d'héritiques ; *campōs* : cf. plus haut ; **campaniolus* : champignon, v. B. W. s. u.

Diminutifs de basse époque : *campulus*, *campellus*, *campicellus* (-um), M. L. 1561. Certaines formes romaines remontent à *campāriūs*, M. L. 1558.

Composés de la langue militaire (Végece) : *campicur-iō*, -doctor, -geni.

Si la glose κάμπτος. ἵπποδρόμος, Σικελός ne renvoie pas à un emprunt latin, *campus* serait une survivance d'une ancienne langue de l'Italie, comme *falz*. Hypothèse fragile. L'a radical indique un terme « populaire ». Le gr. καμπή « courbure » est loin pour le sens.?

camūm, -i n. (*camus* m.) : πόμα τὸ ἐκ χριθῶν, sorte de bière. Mot étranger, rare et tardif (Ulpien, Édit de Diocle) ; celtique ou pannonien?

camurus et *camur*, -a, -um (et *camerūs*, *camer*, d'après *camera*) : recourbé vers l'intérieur (en parlant des cornes des bœufs). Rare et technique. Attesté depuis Virgile. M. L. 1564 ; fr. *cambré*. Peut-être emprunté (*vocabulūm peregrinūm*, dit Macr., Sat. 6, 4, 23), qui rappelle les noms propres étrusco-latins *Camurius*, *Camurēnus*, etc.?

camūs, -i m. : muselière. Emprunt au gr. κάμψη (ion. att. καμψή), qui figure dans l'Italia ; passé en ital. *camo*, M. L. 1565. V. h. a. *kāmbrītū*.

Malgré la date tardive à laquelle le mot est attesté de façon certaine (la présence dans Accius, Trag. 302 R, est douteuse), il appartient à une ancienne série d'emprunts, de même que *māc(h)ina*, comme le montre l'a. Le latin a conservé ainsi des mots techniques non attestés dans la littérature.

canaba (*cannaba*, *canapa*), -ae f. : tente, baraque ; cabaret. Rare et tardif.

Dérivés : *canabāriūs*, *canabēnsis*.

Terme de la langue militaire ; peut-être emprunté à κάμψης « carcasse de bois » (à l'usage des sculpteurs), qui aurait ensuite désigné toute espèce de construction légère (Thes.). Conservé dans certains dialectes romans ; cf. M. L. 1566, *canbā*, V. aussi *capanna*.

canābula, -ae f. : mot rare et tardif, défini par le

Thesaurus « *canalis ad agros siccandos, quem gromatici inter signa terminalia referunt* ». Mais le sens paraît peu sûr. Peut-être dérivé de *canna*? Cf. M. L. 1566 a et 1600.

canālis : cf. *canna*.

cancer, -erī (-erīs dans Lucr. 5, 617) m. : 1^e crabe, écrevisse ; 2^e le Cancer, constellation ; 3^e cancer, chancre ; 4^e dans les gloses, « pince, forceps ». Ancien, usuel. A pris tous les sens du gr. καρκίνος. Le nom a été déformé en latin vulgaire ; on trouve à basse époque *cancrus*, *cancrus*, *cancrus*. Les langues romanes attestent *cancer*, *cancrus*, *cancrus*, **cancro* et le diminutif **cancriculus*, M. L. 1574-1576. Emprunté en germ. : v. h. a. *kankur*, m. h. a. *kanker*. Les dérivés se rapportent tous au sens de « cancer, chancre » : *canc(e)rōsus*, *cancrō*, -ātīō, -ātīcūs ; *cancrēscō* ; *cancrōma* (déformation de *cancrōma*), *cancrōma*.

La dissimilation de *karkr- en *kankr- a été normale en indo-européen ; *kar- est conservé régulièrement dans skr. *kakṣayāt*, *karkayāt* « écrevisse » (forme prékritique, supposant *karktāt). Le grec a une forme simplifiée dans καρκαρός, cf. skr. *karkah*. On rapproche, d'une manière hypothétique, gr. καρκαρός τραχύς Hés., et skr. *karkarā* « dur » ; peut-être même arm. *k'ar* « pierre » (?). Le vocalisme a est « populaire ». Pour le redoublement, cf. *gingriō*. Sur une extension possible du mot hors du domaine indo-européen, v. M. Cohen, BSL 34, p. ix, et 27, p. 100, n. 1.

cancrī, -ōrum m. pl. : barreaux, treillis. Attesté seulement dans les gloses ; e. g. P. F. 40, 8, *cancrī diceban-tur ab antiquis, qui nunc per diminutionem cancelli*. Remplacé, sans doute pour éviter une confusion avec *cancer*, par le diminutif :

cancelli m. pl. (attesté depuis Cicéron) ; le singulier ne se rencontre que très tardivement : treillis, barreaux, balustrades ; cf. Varr., R. R. 3, 5, 4, *in eis trauersis gradatim modicis interrullis pērīcīs ad speciem cancellorū scenicorū ac theatri*. De là : limite, barrière ; M. L. 1573 a irl. *caingell*, gall. *canghell*, *canghellawr*.

cancellī, -īs : couvrir d'un treillis ; puis « barrer, biffer », M. L. 1572 ; *cancellāriūs* (lat. imp.) : huissier-grefier, M. L. 1573 ; B. W. *chancelier* et *chanceler*.

cancellātūm (-ē) : en forme de treillis ; en zigzag, cf. Schol. Verg. Bern. Georg. 1, 98, *bene perrumpit obli-qualoratione contra sulcum, ut rustici dicunt : cancellate arare*. Cet emploi explique le sens de « chanceler », probablement « marcher en zigzag, comme les barreaux d'un treillis ».

D'après Skutsch, B. B. 22, 127, *cancrī* est une forme dissimilée de *carcer*, mot qui semble avoir désigné à l'origine un objet fait de matériaux entrelacés, un treillis. Sur tout le groupe, v. M. Cohen, *Sur le nom d'un conteant à entrelacs dans le monde méditerranéen*, BSL 27, 80 sqq., et GLECS, t. III, 16.

*candēō, -ēs, -ēl, -ēre : être enflammé, brûler. Cf. Cic., Off. 2, 7, 25, *Dionysius candēntī carbōne sibi adurebat capillum* ; Verr. 2, 5, 163, *candēntēs lamminaē*. De

la « être chauffé à blanc », puis, un rapprochement populaire avec *cānus* y aidant peut-être, « briller de blancheur, être d'une blancheur éclatante ». Ancien, surtout poétique. M. L. 1580 et 2950, *excandēre*. Cf. *candēscō*, *incandēscō*, M. L. 4240 ; *excandēscō* « s'échauffer, blanchir » ; *candēfaciō* (et *ex*) et *candifaciō* (Aug.) « chauffer » et « blanchir, glorifier ».

candō, *-oris* m. : blancheur éclatante ; éclat, splendeur ; au sens moral, « pureté, candeur » ; *candidus* : d'un blanc éclatant ; splendide ; et « pur, candide ». Dans la langue de la rhétorique, traduit le gr. *λευκός* comme *candō*, *λευκότης καὶ φάστης*. S'oppose à *niger*, comme *albus à īer*. M. L. 1582, britt. *cann* ; *candidatūs* (cf. *albatus*, *altratus*) : proprement « vêtu de blanc ». Mais ne se rencontre dans ce sens qu'à l'époque impériale ; à l'époque classique, *candidatūs* est spécialement comme substantif et désigne le « candidat », c'est-à-dire celui qui brigue une fonction et, pour ce, revêt la toge blanche, *candida*. Diminutif : *candidulus*. Le verbe *candidare* (et *incandidare*, Firm.) « blanchir » a été reformé dans le latin d'Église sur *candidatūs* ; de là : *candidatiō*, *-trix*.

candicō, *-as* (Plin. ; latin impérial, formé sur *albicō*) : blanchir, M. L. 1581 ; *candela* : cierge, chandelle. M. L. 1578 et B. W. s. u. ; Pedersen, V. G. d. k. S. I 193 ; germ. : v. h. a. *kentū*, britt. *cannwyl*, irl. *candel*, etc. ; *candēlābrum* (-ber, -brus m., *candēbrum*) : trois exemples dans l'Itala) : chandelier. M. L. 1579 ; *candēlula*, *candēlifer*.

2° *-candō* : faire brûler, enflammer ; n'est attesté que dans les composés, anciens et usuels :

accendō, *-is*, *-di*, *-sum*, *-ere* : mettre le feu à. M. L. 67. Dérivés : *accēnsus*, *-ūs* ; *accēnsiō*, rares et tardifs.

incendō : incendier, enflammer. — Ancien, usuel, pan-roman. M. L. 4346. D'où *incendium* et *incēnsiō* ; *incēdītum*, M. L. 4347 ; *incēnsūm*, M. L. 4347 a ; celt. : *irl. ingchis*, britt. *encōis*.

Sur la confusion qui s'est produite entre **incēnsō*, *incēntor*, etc., v. Ernout, *incinō*, *incendō*, dans Philologica II, p. 225 sqq.

succēndō : mettre le feu sous, enflammer.

Tous ces verbes, et surtout leurs participes *accēnsus*, *incēnsus*, *succēnsus*, ont un sens moral à côté du sens physique : *magno laudum incēnsus amore*, etc.

Le mot à redoublement *cicindēla* se rattaché au groupe de *cand-* avec un autre vocalisme, populaire.

La diphongue à voyelle *a*, de type « populaire », comme dans *caēdō*, *clāudo*, etc., se retrouve dans gr. *χάνδρος*, *χνθράξ*, gall. *cann* « brillant », etc. Mais ailleurs on a un vocalisme normal. Le celtique a : *irl. condud*, gall. *cynnud* « bois à brûler » supposant *cond-*. Le c- (alternant avec *g*) de skr. *candrāt* « brillant » suppose **gkend*. Alb. *hene* « lune », de **gkandnā*, a été aussi rapproché. — Nulle part il n'y a de formes verbales, sauf en latin et en skr. *candati* « il éclaire ».

candētūm, *-i n.* : mesure de longueur ou de surface de cent pieds. Gaulois d'après Colum. 5, 1, 6. Transcription fautive de **cānt-edom*, gall. *cant* « cent » ?

candosoeccus, *-i m.* : sarment de vigne. Gaulois d'après Colum. 5, 5, 16.

cānēs, *canis*, *-is c.* : chien, chienne ; chien de mer ; la Canicule. — Employé aussi comme terme d'injure, avec *canicula* et gr. *χών*, pour désigner le « coup du

chien » (*l'ambesas*) aux dés ; cf. skr. *gaughnī* « tueur de chien », désignation du joueur professionnel. *Canēs* est la forme ancienne d'après Varr., L. L. 7, 32 ; c'est celle d'Ennius, A. 528 V², et de Lucilius, 1221 M. Mais *cānēs* et *canis* se sont substitués à un ancien nom racine terminé par *-n* (cf. gr. *χών*), qui a été éliminé en raison de son caractère anomal, et aussi par suite de la tendance du latin à substituer une flexion parisyllabique à une imparisyllabique (cf. *iuuenis*, *mēnsis*, etc. ; v. Ernout, Philologica I, p. 135 sqq.). *Canēs* rappelle *felēs*, *uolpēs*, etc. ; *canis*, qui doit être aussi une forme ancienne, a prévalu parce que les substantifs en *-ēs* de la 3^e déclinaison apparaissent comme aberrants et ont été rangés soit dans les thèmes en *-i*, soit dans les imparisyllabiques, cf. *trabēs* > *trabs*, etc. L'ablatif est *cane*, le génitif pluriel *canum*. — Attesté de tout temps. Panroman, sauf en espagnol. M. L. 1592 et 1584 a, **cania*.

Dérivés : *canīnus* : de chien ; *canin*, *canine* ; cynique (= *χωνικός*), M. L. 1590 ; *Canīna*, cognomen, *Canīnus*, gentilice ; *canicula* (i, sans doute pour éviter une suite de trois brèves, cf. *craticula*, *cuticula*) : chienne, constellation du Chien ; chien de mer ; crocheton (= *lupus*) ; coup de dés, M. L. 1586 ; fr. *chenille*. De là : *caniculāris* ; — *canāriūs* : de chien, *augurium canāriūm* ; *-a herba* : chendent, ou *c. lappa*, bardane ou *argemon*, M. L. 1571 ; *canātūm*, adverbe cité par Nonius à côté de *boūatūm*, *suātūm*, non attesté dans les textes. Composés tardifs : *canicūpīs* = *χωνέφαλος* (Ioseph., Cassiod.), *caniformis* (Prud.).

Les langues romanes attestent aussi **canīle* (cf. *bouille*) « chenil », M. L. 1588 ; *canīus*, M. L. 1595 a ; **caniculāta* (*cali*) : *quisquame*, M. L. 1512.

L'absence d'« dans *catulus* exclut tout rapport avec *canis*, quoique les anciens aient lié les deux mots, comme on le voit dans les gloses comme : *catulus*, *genus quodam uinculi*, qui *interdum canis appellatur*, P. F. 39, 21, et *catulariū porta Romae dicta est, quia non longe ab ea, ad placandum caniculæ sidus frugibus inimicum, rufæ canes immolabantur, ut fruges flauescentes ad maturitatem perduerentur*, P. F. 39, 13.

La forme *can-* du latin est surprenante. Le celtique a la forme attendue, *irl. cū* (de **kwō*), gén. *con* (de **kunos*), gall. *ci*, en regard de gr. *χών*, *χωνός* et de véd. *χ(u)vā*, *čināh*, lit. *šū*, *šūnīs* (de *šunes*). L'arm. *šan*, gén. *šan* (dont le *š* n'est pas clair), offre un vocalisme **-on-* pareil à celui qu'on rencontre dans lat. *can-*. L'absence de trace de *u/w* dans *canis* provient peut-être d'un ancien nominatif **cō(n)*, issu de **quō* (cf. *colō*), nominatif représentant **kwō*, en face de av. *spā* « chien », issu de **swā*, cf. véd. *χ(u)vā*. Trop anomale, le nominatif **cō* aurait été remplacé par une forme tirée des cas obliques, mais non sans avoir transmis à celle-ci l'initiale *c-* au lieu de *qu-*. De là le nominatif *canēs*, *canis*. Une raison pareille aurait entraîné en germanique l'extension d'un type dérivé : got. *hunds* « chien », cf. arm. *skund* « petit chien » (de **havon-tā*) et lett. *suntana* « grand chien ». Le latin a pu, du reste, hériter de *cun-* à côté de **kwō-n-*, et ceci aurait aidé à la généralisation de *c-* au lieu de *qu-* attendu. Toutes les hypothèses qu'on peut tenter pour rendre compte de lat. *can-* sont arbitraires. Mais le rapprochement de *canis* avec le groupe sûrement indo-européen de gr. *χών* n'est pas rendu douteux par là.

candētūm, *-i n.* : mesure de longueur ou de surface de cent pieds. Gaulois d'après Colum. 5, 1, 6. Transcription fautive de **cānt-edom*, gall. *cant* « cent » ?

candosoeccus, *-i m.* : sarment de vigne. Gaulois d'après Colum. 5, 5, 16.

cānēs, *canis*, *-is c.* : chien, chienne ; chien de mer ; la Canicule. — Employé aussi comme terme d'injure, avec *canicula* et gr. *χών*, pour désigner le « coup du

canicula : *furfures de farre a cibo canum uocatae*, P. F. 40, 7. Ne se trouve que dans Lucilius et les glossateurs. Le rattachement à *canis* est sans doute une étymologie populaire ; *canicula* doit se rattacher à un adjectif **kaneko-* « jaune clair, écrù », qui se retrouve en celtique et, sous des formes différentes, dans d'autres langues indo-européennes ; v. Vendryes, R. Celt. 47, 1930, p. 200.

canicūm, *-i n.* : ortie (Oribase). Inexpliqué.

canistrum, *-i n.* (*canister*, *-trūs* m., *tardīs*) : corbeille (de jonc ou d'osier). Attesté depuis Varron.

Dérivés : *canistellum*, *canistrāria* « canéphore ». Roman, it. *canestro*, prov. *canasto*, esp. *canastro*. M. L. 1593-1594. Alsacien *känsterle*?

Sans doute emprunté au gr. *χάνταστρον* (Hes.), *χάνταστρον* (*χών*), de même sens que *χάντεον* *χανόν*, dont Varr., L. L. 5, 120, faisait déjà dériver le mot latin. Mais la forme **χάνταστρον* (Athénée 360 c) semble être un amprunt secondaire au latin. Tous ces mots semblent dérivés de *χάντα* ; v. le suivant.

canna, *-ae f.* : roseau. Emprunt au gr. *χάντα*, lui-même d'origine sémitique, e. g. hébr. *qānē(h)* « roseau » ; v. Littmann, *Morgendānd. Wörter im Deutsch*, 1924. Attesté depuis Varron d'Atax. M. L. 1597. Passé en celtique : *irl. cnāib*.

Nombreux dérivés purement latins et plus ou moins tardifs : *caneus* ; *cannīcīus* (*-tūs*), M. L. 1604 ; *cannōs* ; *cannētūm*, *-i n.*, M. L. 1603 ; *cannula*, M. L. 1607, et *cannella*, M. L. 1602 b ; *cannō*, *-ōnis* (Lex Salica) ; cf. aussi M. L. 1600, *cannabula* ; M. L. 1602, **cannāmellis* ; M. L. 1606, **cannūcīa*. S'y rattache : *canālīs*, *-i c.* (déjà dans Plaute) : fossé, canal, conduit d'eau, gouttière, tuyau ; *ab eō quod cava sit in modū cannae*, Isid., Or. 15, 8, 16. Nombreux sens techniques. Le rapport avec *cannētūm* est visible dans Vg., G. 4, 265, *mella... harundineis inferrē canalibūs*, et Pallad., 4, 15, 1, *canālībus ex canna factis mel... infundere*. M. L. 1568, et germ. : v. h. a. *chanal(i)*, *canal*, gall. *cananōl*. Pour la forme, cf. *cūrūs*, *cūrūlīs*.

Dérivés : *canālīculūs* : petit canal, cannelure, canon (de la catapulte), M. L. 1567 ; *canālīculātūs* : cannelé ; *canālīcīus* : en forme de tuyau ; *canālīēnsis* ; *canālīclāriūs* m.

canna, *-ae f.* : sorte de vase ou de pot (inscriptions à partir du 1^{er} siècle après J.-C. ; Ven. Fortun.). Mot germanique (v. h. a. *channa*, all. *Kanne*). M. L. 1598 ; irl. *cannētūm* ; *cannīcīm* : *χωνέφαλον*, qui a servi à Ciceron pour rendre *συμφράνω*, *concentus*, *-tūs* = *συμφράνω*, *συνωδή*, *concentīō* = *σύμφραντα* ; *incinō*, *incēntīō*, *-tōr*, *-trīx*, *-tūtūs* ; l'adjectif semble avoir été rapproché de *incendō* ; *incēntūs* ; *cōncīnō* = *χωνέ*, qui a servi à Cicéron pour rendre *συμφράνω*, *concentus*, *-tūs* = *συμφράνω*, *συνωδή*, *concentīō* = *σύμφραντα* ; *incēntīō*, *-tōr*, *-trīx*, *-tūtūs* ; l'adjectif semble avoir été rapproché de *incēntūs* ; *incēntūm* a pris le sens de *incēntātūm* ; cf. *incēntīō* (Ital.), v. Ernout, *incinō*, *incendō*, dans Philologica II, p. 225 sqq. ; *cōccīnō* : faire entendre un chant de mauvais augure (le préfixe *ob-* marquant souvent une idée d'empêchement, d'hostilité) ; *præcēntō* : préluder = *προφέδω*, d'où *præcentor* « qui uocem *præmittit* in cantu » et « prédirer par son chant », cf. ombr. *procānūrētū* ; *præcēntū* : accompagner (par son chant), donner la réplique, *διφέδω* ; *intērcēntō* (= *προφέδω*, Hor. A. P. 194).

A *canō* correspond un intensif : *canō*, *-ēs*, *-ās*, *-ātūm*, *-ātē*, qui, dès les plus anciens textes, concurrence *canō* sans que la nuance itérative ou intensive soit toujours visible, et qui s'est spécialisé dans le sens propre de « chanter ». *Canō* substitue seulement une flexion régulière à un verbe irrégulier. Panroman. M. L. 1611 ; irl. *cantātō*, etc. *Cantātō* a, son tour, un itératif *cantātō*, *-ās*, des dérivés *cantātōr*, *cantātōrīx*, *cantātōiō*, *cantātēnēm*, *-mentūm*, des composés *excantō*, *incantō* (tous deux dans la loi des XII Tables avec un sens magique : *qui fruges ex-*

cantassū « qui aura déplacé par ses enchantements des récoltes », cf. *Varr.*, Eum. 151, *ubi uident se cantando ex aro excantare non posse, deripere incipiunt, et Thes. s. u.; et qui malum cármen incantassū*, M. L. 4341, d'où *incantatiō, incantāmentum* « incantation, enchantement, sortilège »; *occētō* avec le passage attendu de *a* à *en* syllabe intérieure qu'il est le seul à présenter parmi les composés de *cantō* (*concentō* dans *Pacuvius*, Tr. 73, est une conjecture de *Ribbeck*); *praecantō* (M. L. 6709), *recantō* (= *reawāgō*).

Le présent **k^one*-o/-se retrouve dans *ombr. kanetū* « *canitō* » et dans *irl. canim* « je chante », dont les développements de sens rappellent ceux des formes simples liées à *canō*, en composition. Le parfait *cecinī* a son correspondant dans *irl. cechan*; la concordance des deux langues résulte, il est vrai, d'une règle générale : emploi du redoublement là où le parfait n'est pas caractérisé par une alternance vocalique (l'i de *cecinī* représente l'a qui figure dans *canō*). Hors de l'italo-celtique, on ne peut citer que des formes nominales ; en germanique, le nom du « coq » : *got. hana*, etc., en gr. ἡ-κῶνως « qui chante de bonne heure », épithète du « coq » ; aussi le dérivé *κανάω*, et *κανάχη* « bruit », sans doute *κανάθως*. *Gall. canu* s'emploie pour « jouer » (d'un instrument).

V. cārmen, où est noté un sens particulier.

cānōn, -onis m. : emprunt au gr. κανών « règle », qui a eu une grande fortune dans diverses langues techniques, notamment dans la langue administrative de l'Empire, où le mot a désigné l'impôt, d'où l'irl. *cāin* « loi, taxe, droit » ; *c. annōnāriūs*, etc. (sens conservé en *tarentin.*, M. L. 1608), et dans la langue de l'Église, où il a désigné « la règle, le canon », etc. L'adjectif *cānōnicus* (= κανωνικός, mais avec ὁ) a été également emprunté et substantivé (d'où fr. *chanoine*, M. L. 1609) et a fourni les dérivés proprement latins *cānōnicē* adv., *cānōnicāriūs* « collecteur d'impôts ».

cāntabriēs (*herba*) : liseron (Plin. 25, 85). De *Cātaber*.

cāntabrum, -i n. : enseigne militaire de l'époque impériale. Tiré du nom propre *Cātaber*. — *cāntabriūs, -i* : porte-enseigne.

cāntabrum, -i n. (*cāntabra*) : son (de grain). Mot bas latin. *cāntabriēs, ēi* f. = πινπλας; *cāntabraciūs, πινπλης* (Gloss.).

cānt(h)ēriūs, -i m. : cheval hongre (cf. *Varr.*, R. R. II, 7, 15 ; P. F. 40, 15 L) ; cheval de bâti ou de somme ; bâti. Par extension désigne tout objet en forme de bâti : étau pour la vigne, étançon, chevron ou arbalétrier dans la charpente d'un toit ; machine à suspendre les chevaux (Vitr.). — Mot technique et populaire, comme *cāballus*. Demeuré dans les langues romanes avec différents sens techniques : fr. *chantier*, etc. M. L. 1615 ; et en germ. **kantāri*.

Dérivés : *cānt(h)ēriātūs* « échalassé » ; *cānt(h)ēriūs* « de cheval », -m *hordeūm* ; -m *lapathūm* « patience » ; *cānt(h)ēriolus* « chevalet » (Col.).

Rappelle gr. κάνθαν « baudet », κάνθιλας [δως] « âne bâti » ; et sans doute comme lui emprunté à une langue étrangère (cf. *cāballus*) ; Plaute applique aux *cānterii* l'épithète *gallici*, Au. 405. Cf. *cāballus*. — V. *Cēcco*, St. Etr. 16, 387 sqq.

cānharis, -idis f. (*cānharida, -ae*, tardif) : cantharide. Emprunt au gr. κανθαρίς, M. L. 1613.

cānharus, -i m. : gobelet ou coupe à boire à deux anses ; vasque ; sorte de vaisseau ou de barque ; nom d'un poisson « brème de mer ». Emprunt (depuis Plt.) au gr. κανθαρός, M. L. 1614, et **cānharella*, M. L. 1612.

cānt(h)us, -i m. : bande de la jante. Gr. κανθάρος. Mot donné sans preuve comme africain ou espagnol, d'après Quint. 1, 5, 8 ; non attesté avant Persé. M. L. 1616 ; sans doute emprunté au celtique : *gaul. cāntem*, etc. ; cf. germ. : v. h. a. *kanzwagen*, etc. ; britt. *cant* ; fr. *chant*, v. B. W. s. u.

cānus, -ae f. (Gloss.) : synonyme de *canistrum*, sans doute emprunté au gr. κανοῦν. Cf. *cana, -ōrum*, P. F. 40, 5, et *cānifera*, P. F. 57, 8.

cānus, -a, -um : blanc, et spécialement « aux cheveux blancs, chenu ». Pluriel substantivé *cāni* « cheveux blancs ». — Ancien ; surtout poétique. Rare en prose jusqu'à l'époque de Trajan ; cf. Thes. III 296, 8 sqq. M. L. 1621.

Dérivés et composés : *cāneō, -ēre* (rare et poétique) ; *cānēscō*, M. L. 1584 ; **cānō, -āre*, M. L. 1570 ; *cāniūtēs, -tia*, M. L. 1595 ; *cāniūtōdō* ; *cānaster, -tri* (Gloss.) : qui *cānescit* (cf. *caluaster*) ; *cānōsus*, M. L. 1610 ; *cāniūtūs* (Gloss.) ; Plaute? d'après *cornūtūs*, etc.), M. L. 1622 ; *cānificō, -āre* ; *incānēscō, -is*, d'où *incānus*, formé sur *incānēscō* d'après le rapport *cānūs*/*cānēscō*.

Tout se passe comme si l'on avait affaire à un adjectif radical, à vocalisme populaire a, de l'indo-européen occidental, qui aurait été élargi par des suffixes variés : *-no- dans lat. *cānus* (de **kasnos*), pél. *casnar* « sénex » et v. h. a. *hasan* « brillant, joli » ; *-ko- dans lat. *cānus* (cf. *fuscus*) ; *-wo- dans v. isl. *hōss* (plur. *hōsvir*), v. h. a. *hoso* « gris » ; cf. *Hase* « lièvre ».

cāpanna, -ae f. : cabane ; cf. *Isid.*, Or. 15, 12, 2, *casu-lam faciūt sibi custodes uinearum ad tegimen sui... hanc rusticā cāpannam uocant, quod unum tantum capiat*. M. L. 1624. Irl. *cābán*. Cf. *cānaba*?

cāpēdō, -imis : v. *cāpis*.

cāper, -pri m. : 1^o bouc et bouc châtré, d'après Varro ap. Gell. 9, 9, 9, *is demum latine dicitur qui excastratus est* ; le bouc se disant *hircus* ; 2^o espèce de poisson (Plin. 11, 257 = gr. κάρπος, κάρπικος). Si le sens ancien était celui que donne Varro, on pourrait songer à rapprocher *cāper* de *capus*, *capō*. Mais, dans les textes où le mot figure, il désigne le bouc. Il est vrai qu'il n'apparaît pas dans la littérature avant Virgile. La différence de sens peut être d'origine dialectale. A fourni de nombreux dérivés à l'onomastique ; cf. aussi *cāpōtūs*. *Cāprōtina Iūnō*, etc. (cf. pour la formation *annōtūs*, dont, toutefois, l'i est bref), avec un doublet *cāpātūs*. A côté de *cāper* s'est formé **cāprō, -ōnis* attesté par it. *cāprone*, esp. *cābron*, port. *cābrão*, M. L. 1624 a, 1656 ; et les formes celtiques irl. *cābr* « chevron », britt. *caibr*, etc.

Dérivés : *cāpra* : chèvre. Panroman, M. L. 1647, cf. Hes. κάρπα αἰξ. *Tuppōnō* (l'adjonction de l'épithète *fēmina* dans le *cāpris fēminis* des *Acta lud. saec. Aug. 93* est due au besoin d'éviter l'ambiguïté de la forme de dat. abl. pl. *cāpris*) ; *cāpella* (diminutif d'

section, cf. Hor. S. I 4, 410) ; *cāpreus*, d'où *cāprea*, -ae qui désigne un animal semblable à la chèvre, glosé δόρπος, cf. *Varr.*, L. L. 5, 101, *cāprea a similitudine quadam cāprea* ; et *cāpreolus* « chevreuil, chamois » ; puis « sorte de binette » (ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec les cornes du chevreuil) ; « contre-fiche » (cf. Rich. s. u. *cāpreolus*, d'où **cāpreus*, M. L. 1650), et enfin « vrilles de la vigne », M. L. 1649, d'où *cāpreolinus* (b. lat.) ; *cāprātius* : de chèvre ; *cāprātius* m. : chevrier, M. L. 1648 ; *cāprilis* ; *cāpilē* n. : étable à chèvres, M. L. 1653 ; *cāprinus* (*cāprūnus*, Marcell., Anthim., Orib.), cf. ombr. *cābrinē* « cābrini » gén. sg. M. L. 1654, 1657 ; *cāpriō, -ās* (Anthim.) « sentir le bouc » ; *cāpītūs*, -ī (très bas latin, Lex Sal.), M. L. 1655 ; *cāprāgō, -inis* f. : laitue sauvage ; *cāprāgīnus, -gīneus* (*cāprāgīnus*) : de chèvre. Composés, dont certains à l'imitation du grec : *cāpītūs* (*αλύστερος*, -īfīcus), *figūer* sauvage, M. L. 1651 : *fer* (αλύρηπος, de *cāpra* et *ferus*), v. *ferus* ; *fōlium* « chêvrefeuille », M. L. 1652 ; *-genus, -mulgus* (= αλύθηλας, v. Boisacq s. u. αλύθηλας), *-pes* = αλγītrouc ; *rupi-cāpra*, *sēmīcāper*.

Cf. ombr. *cāprum*, *cābrū* « *cāprum* », v. isl. *hafr* « bouc », gall. *cāer-iurrah* « chevreuil », irl. *cāera* (gén. *cāerach*) « mouton ». — Le grec έπερος « bétier » a donné lieu de supposer que k est un préfixe (cf. *cōsta*), qui différencierait *cāper* de *aper*. Toutefois, l'existence de ce préfixe est contestée : v. *aper*.

cāpērō, -ās, -āul, -ātūm, -ātūm, -āre : se froncer, se rider.

N'est guère employé qu'au participe *cāpērātūs* « froncé, plissé ». Se dit surtout du front.

Les anciens le rattachent à *cāper* « *cāprae fronte* », *Varr.*, L. L. 7, 107 ; *cāpērātūm* : *rūgōsum a cornuum cāprinorūm similitudine*, P. F. 41, 27. Etymologie populaire ? Fait penser à un substantif **cāpēra* « ride » de type étrusque.

Attesté depuis Plaute ; rare, archaïque ou repris par les archaïsants.

cāpīllūs, -i m. (d'après Varro) serait un mot collectif sans pluriel ; mais les auteurs emploient indifféremment le singulier et le pluriel, cf. Thes. III 314, 68 sqq.) : cheveu, poil de barbe, chevelure des plantes, des arbres (cf. la glose *cāpīllāmentū* : *summītates arborū*, sens auquel il faut peut-être rattacher le mot de la langue augrale *cāpīllō*, -ōris m. cité par Servius, Ae. 10, 423, *cāpīllō autēm dicitur, cum auspicato arbor cāpīlūtū, et consecratur Iouī Fulgūri*). Au témoignage de Nonius, Plaute aurait employé un neutre *cāpīllūm* (Mo. 254?) ; peut-être y a-t-il eu une flexion *cāpīllūs/cāpīllūm*? Un accusatif pluriel *cāpīllū* figure CIL X 8249, 6. Ancien, usuel. M. L. 1628. Les poètes préfèrent *cōma* ou *cānīs*, v. Thes. s. u.

Dérivés : *cāpīllātūs* (cf. *barbātūs*), d'où *cāpīllātūra* (b. lat.), M. L. 1627 ; *cāpīllātūrāe* « première coupe de cheveux » (Lex Salica), d'après *barbātūria* (Pétr.) ; **cāpīllō* emprunté par le got. *kapillōn* « tondre », et *excāpīllō* (Lex Sal.) ; *cāpīllōtūs* (rare et tardif) ; *cāpīllātō* (Gloss.) ; *cāpīllātēus* (époque impériale) ; *cāpīllātō* « chevelure » (lat. eccl.), M. L. 1626 ; *cāpīllātēs* et c. *herba* « herbe capillaire » ; *cāpīllūtūm* (tardif ; cf. *barbītūm, calūtūm*) ; *cāpīllūtēs*, calque tardif de τριχάτης.

Composés (poétiques et rares) : *albi-* (= λευκόθηπις), *ātri-*, *crispi*, *uersi-cāpīllūs*.

Cāpīllū fait songer à *cāpītū*, sans qu'on puisse expliquer précisément ni la forme ni le sens. L'explication ingénieuse de J. Bloch par **cāpō-pīlūs* suppose arbitrairement l'existence d'un composé et ne rend pas compte du double l (géménée expressive dans un mot de type « populaire »). Il n'y a pas de nom indo-européen commun du cheveu, et ce nom diffère d'une langue à l'autre. Le gr. θρῆ est sans étymologie ; l'autre nom latin *cānīs* est obscur.

cāpīō, -is, cāpīl, cāptūm, cāpēre (la langue archaïque connaît aussi d'anciennes formes de subjonctif en -s, *cāpsō*, *cāpsis*, etc., cf. Thes. III 318, 47 sqq.) : saisir, prendre en main (cf. *cāpūlūs, -lūm*, et *manubriūm glādīi uocatur* (cf. skr. *kāpātī* duel « deux poignées ») et *id quo mortui efferuntur, utrumque a cāpīō dictum*, P. F. 53, 26) ; avec idée accessoire de « contenir », bien conservée en latin, e. g. Cic., Off. 1, 17, 54, *qui cum una domo iam cāpī non possunt, in alias domos ezeunt* ; cf. *cāpātī*, *cāpis*, etc. De ce sens de « contenir » sont dérivés celui de « concevoir dans l'esprit », déjà dans Cic., Marc. 2, 6, *quae quidem ego, nisi ita magna esse fatear ut ea uix cuiquam mens aut cogitatio cāpēre possūt, amens sim* (peut-être sur le modèle de gr. λαβόσθω, cf. *concipiō* et οὐλαβάτεντο), puis celui de « être capable de » (rare, époque impériale), « être de nature à = gr. έπέχεται (lat. eccl.). L'italo-celtique a développé, en outre, l'idée plus restreinte de « faire prisonnier », d'où *cāptūs*, *cāptūtūs*. Le captif est celui qui est pris à la main (*jerbalak*, comme on dit en arménien). V. B. W. sous *chēfītī*.

Comme *cāmō* a perdu le sens général de « prendre », *cāpīō* en a recueilli les emplois. Au contraire, les composés de *cāmō* ayant gardé leur sens ancien, on notera que les composés de *cāpīō* ont souvent des sens spécialisés, ainsi *in-cāpīō*, *dē-cāpīō*, *prae-cāpīō*, etc. Ces composés ont une valeur plus durative que ceux de *cāmō*, qui, comme le verbe simple, ont un aspect nettement déterminé.

Cāpīō est employé dans de nombreuses acceptations plus ou moins voisines du sens fondamental et qui se retrouvent toutes ou presque dans le correspondant sémantique grec λαβόσθω : saisir, prendre par force, s'emparer de (également avec un sujet abstrait *cāpīō mē cāpītū*, etc.), occuper, acquérir, obtenir, entreprendre (*cāpēre cānītūm, imētūm, fugām* ; d'où *incipēre* « entreprendre, commencer »), prendre pour soi, choisir (c'est *cāpīō* qu'emploie le pontife maximus quand il choisit une vestale, cf. *amāta*), recevoir, supporter (un dommage : *dētrīmentū cāpēre*, cf. λαβόσθων λέπōc, etc.). Le passif *cāpī* se dit souvent aussi de quelqu'un qui est atteint d'une maladie physique ou mentale, e. g. T. L. 22, 2, 11, *ipse Hannibal... altero oculo cāpītūr* (cf. λαβόσθων ὄπων, Hdt. I 138), et l'expression courante *mente cāpītūs*, d'où *mēncēpī* formé d'après *mēncēpī*. — Ancien, usuel. Dans les langues romanes où il est représenté (v. fr. *chāvoir*, v. ital., langues hispaniques), *cāpēre* a un sens dérivé de celui de « contenir, avoir de la place », le sens de « prendre » étant réservé à *prendre*. M. L. 1625 ; B. W. sous *prendre*.

A *cāpīō* correspondent :

1^o un duratif en -ā usité seulement dans des composés sous la forme -cāpīō, -cāpū, e. g. *anticāpīō* « devancer,

prévenir » = προλαμβάνω (classique, usuel) ; *occupō*, -āre « prendre d'avance, occuper », et ses dérivés ; conservé en britt. *achub* ; et *exoccupō* (rare, tardif). Il ne doit pas être confondu avec les dénominations qu'on a dans *aucupāre* (de *aceups*), *participō* (de *particeps*). Cf. aussi *recuperō* (*reci-*), *nuncupō* (de **nōmī-eps*). Pour *anticipō*, qui n'apparaît pas avant Varro, on peut se demander s'il n'a pas été créé par *participō*.

2^o un désidératif : *capessō*, -is, -tui, -itum, -ere : « désiderō capere », dit Prisc., GLK II 535, 10, « chercher à prendre, à saisir », d'où « entreprendre » (sens physique et moral) ; *capessere Italiam* « chercher à gagner l'Italie » (Vg., Aé. 4, 346), d'où l'emploi de *capessere*, *sē capessere* avec le sens de « se diriger vers », comme *faccere*, e. g. Plt., Am. 262, Ru. 178. Dans le latin impérial se développe le sens de « chercher à connaitre », e. g. Gell. 12, 1, 11, *in capessendis naturae sensibus...*, *obscuruit*. D'autre part, le désidératif est voisin de l'inchoatif. Aussi voit-on à basse époque s'introduire des formes *capescō*, *capiscō*, qui condamne le glossaire de Placide, CGL V 11, 8, *capessitum non per sc*, auxquelles se rattache sans doute le parfait *capuit*, Clem., ad Corinth. 47 ; cf. ital. *capisco*. Composé uniquement dans Plaute : *incipissō* (-*pessō*) : entreprendre, commencer à (cf. *inceptō*).

3^o un itératif : *captō*, -ās « chercher à prendre », d'où « faire la chasse à », « convoiter » et « capter », cf. M. L. 1661 ; **accaptāre* « acheter », **accaptāre*, M. L. 62 et 65 ; B. W. s. u. Dans les langues romanes, le sens de « chasser » est réservé à un représentant de **captāre*, M. L. 1662, qui n'est pas attesté dans le latin proprement dit. *Captō* a des dérivés : *captatiō* (éliminé par *captō*), il semble qu'il y ait eu une sorte d'haplographie), *captātor*, -*trix*, -*torius* (latin juridique) ; un composé *disceptō*, -ās « chercher à prendre en écartant », presque uniquement employé avec des sens dérivés dans la langue juridique (= *diūdicāre*), « décider de », « débattre » ; cf. *disceptatiō*, *disceptātor*. *Inceptō* est un dénominatif de *inceptō*.

Composés en -*cipiō* (-*capiō*) : *ac-cipiō*, -is (= ἀπλαθάνω) : prendre à soi, d'où « recevoir, accueillir », cf. Caper, GLK VII 99, 22, *sumimus ipsi*, *accipimus ab alio* ; avec idée d'accessoire de bonne volonté, de bienveillance, « accueillir volontiers », M. L. 73, d'où *acceptus* « bien accueilli, agréable » (cf. gr. *σεκτός*). Nombreux dérivés : *acceptum* « regu, λήψη » (irl. *aicechi*), *accepta* (sc. *sors agri*) « lot de terrain », *acceptilitatiō* (terme juridique) : « déclaration de quittance faite par un créancier à son débiteur », *acceptiō* f. = λῆψης (depuis Sall. et Cic. ; s'oppose à *datiō*, terme de droit) : acceptation ; *acceptor*, -*trix*, M. L. 68 ; *ante-capiō* : doublet de *anticipō*, *occupō* (toutefois, on a *anteceptus* dans Cic., N. D. 1, 43) ; *concipiō* (= συλλαμβάνω) : contenir, recueillir ; spécialement *concipere sēmina*, Cic., Diu. 2, 10, 26, etc., d'où « concevoir » (sens physique et moral, *concipere animō*, Cic., Leg. 1, 59) ; *conceptiō* (depuis Cic., technique) = σύλληψη, M. L. 2115 ; *decipiō* : terme de chasse (cf. *décipula* a réts, piège à oiseaux »), « prendre en faisant tomber dans un piège, prendre par la ruse », d'où « tromper, duper », M. L. 2504, B. W. *décevoir* ; *excipiō* : 1^o prendre, mettre à part, excepter, d'où *exceptus*, *exceptiō*, fréquent dans la langue du droit ; *exceptis*, M. L. 2965 ; 2^o accueillir, d'où *exceptōrius* (-*ium*) « réservoir » ; *incipiō* : entreprendre et « commencer », M. L. 4353, d'où *inceptum* et

inceptō, -ās (doublet familier de *incipiō*, cf. -*coepiō*), M. L. 4348 ; *intercipiō* : intercepter ; *occipiō* : commencer (futur ancien *occepsō*, Plt.), surtout dans Plt. et Tér., non dans Cic. et César, repris à l'époque impériale (T. L., Tac.) ; *acceptō*, -ās (Plt.) ; *percipiō* : percevoir (proprement : prendre, saisir à travers), M. L. 6399 ; *praecipiō* (*praeacipiō* dans les Gloss.) : prendre d'avance, d'où « prescrire, recommander » ; *praecepta*, -ōrum « mesures prises d'avance, préceptes » (formes savantes en celt. : irl. *proecht*, *precept*, *preceptoir* [proi-] ; britt. *pregeth* « sermon ») ; *praeceptō*, πρόβατα (Gloss.) ; *recipiō* : recevoir, retirer, M. L. 7120 ; *receptus*, -ās m. « retraite » ; *receptaculum* « lieu de retraite », *recepticūs seruus...* qui ob uitium redhibitus est, P. F. 357, 4 ; M. L. 7112, 7113 ; *suscipiō* (et *adsuscipiō*, époque impériale = ἀπανταλαμένω) : prendre par-dessous, se charger de, M. L. 8481.

La plupart de ces verbes sont accompagnés de noms ou adjectifs dérivés en -*tus*, -*tiō*, -*tor* (-*trix*), -*licius*, -*tuus*, formés vraisemblablement sur les modèles grecs en -ληψις, -ληπτός, -ληπτικός, qui appartiennent presque tous à des langues techniques (droit, grammaire ou rhétorique, philosophie) et n'apparaissent guère avant Cicéron. De plus, ils ont reçu de bonne heure des doubles en -*ceptō*, -ās, -āre, appartenant à la langue familiale, qui n'en diffèrent pas par le sens, mais qui fournissent des paradigmes réguliers. Ainsi *acceptāre* (d'où *acceptiō*, ap. Non. 134) ; *exceptāre*, *inceptāre*, M. L. 4348 ; *praeceptāre*, cf. ital. *ricettare*, de *receptāre*, M. L. 7111. Ces doubles sont, en général, bannis de la langue classique, mais ils apparaissent dans la langue de la comédie et reparaissent dans la basse latinité. Ils peuvent, à leur tour, fournir des dérivés, par exemple *acceptatiō*, -*tor*, -*tabilis*, -*taculum* ; *acceptiō*, etc.

Cf. aussi **excaptum* « pelote », M. L. 2954 a ; **excaptiō*, -*tiāre* « gratter », M. L. 2953-2954 ; mais le rapport de sens n'est pas clair.

A la racine *kap-* ou à *capiō* lui-même se rattachent des noms et adjectifs dérivés et composés :

a) un nom racine d'agent, usité seulement sous la forme avec apophonie -*ceps* comme second terme de composé : *aceps*, -*cupis* m. « oiseleur », d'où *aucupium*, *aucupāri* ; *māneps*, -*ipis* m. « qui prend part aux charges », d'où « habitant d'un municipé », *mūnicipium* ; *particeps* m. « qui prend sa part de » ; *participum*, traduction du terme grammatical περογήν ; *manceps* m. (v. ce mot) ; *princeps*, -*ipis* m., v. *primus* ; *terti-*, *quinti-*, *sexti-ceps*, chez Varro ; *inceps*, dans P. F. 95, 10 — *deinceps* ; *deinceps* (v. *deinde*) qui s'est décliné d'abord, avant de devenir adverbe invariable, cf. P. F. 65, 27 : *deincipētūt antiqui dicebant proxime quenque ceptum, ut principētūt primum capitum*. Cette glose fait penser qu'à côté de -*ceps*, issu de **capt(o)s* passif, il y a eu un homonyme -*ceps* de **capt(o)s* passif, cf. *manceps* et *men-ceps* « mente captus », et, pour la formation, *lo-cuplēs* ; *for-ceps* : pinces, tenailles.

b) *capas*, -*capus* : *hosticas* : *hostium captor*, P. F. 94, 5, et *hosti-*, *pisci-*, *urbi-capus* ; cf. aussi *mus-cipula* « ratière, sourcière » ;

capiō, -*ōnis* f. « prise, possession ». Terme de droit surtout dans le juxtaposé *īsū-capiō* ;

-*capēdō*, -*inis* f. dans *inter-capēdō* : interruption, pause, répit ; cf. *cuppēdō/cupiō*, *torpēdō*, *grauēdō*, etc. ;

capulus, *capulum*, *capula* avec le suffixe en -*lo* de noms d'instrument ; cf. *excipulus* ; -*cipius*, -a, -um (cf. *contiguus*, etc.), cf. P. F. 70, 5, *excipium quod excipiatur, ut praecipuum quod ante capiatur*. *Praecipium* est glosé correctement ἀπαρτέος ; *capitō*, -ācis adj. : « qui peut contenir, capable, spacieux » terme de droit : « habile à recueillir un héritage ». D'où *capacitās* sans doute créé par Cic., Tusc. I 61, et en latin ecclésiastique : *capabilis* ; *incapār*, -*pacitās*, -*pābilis*.

c) *captor*, -*ōris* m. : celui qui prend. Très rare ; non attesté avant saint Augustin (dérivé **captōria* ? cf. M. L. 1664) ; *captus*, -ās m. : prise (rare) ; capacité, portée ; pouvoir de compréhension : *ut est captus, pro captū* ; *captiō* : prise, action de saisir ; puis, par métonymie, « ce qui sert à prendre, piège, fraude, argument captieux » ; « tort, dommage » ; *captiuncula* ; *captiūs* : captieux, trompeur ; *captūra* (postclassique) : prise, capture, gain (cf. *iacūra*), M. L. 1665 ; *captiūs* : prisonnier, captif ; substantivé *captiūs*, -ās ; *captiūa* ; M. L. 1663 et 1662 a, *captiūs* : non attesté avant Séneque. Auparavant, la condition du captif s'exprime par *seruūtum*, *seruitūs*. *Captiūtās* s'oppose à *libertās* sur lequel il est formé ; *captiūs*, -ās : latin ecclésiastique, traduit le gr. ἀχαρατότιος (-τεώς). En celt. : v. irl. *cacht* « servante », gall. *cæth*, corn. *caid* « captif, esclave », gall. *ceithidew*, *captiūtās*, mot savant.

V. aussi *capis*, *capsa*.

Capiō a en germanique un correspondant exact : got. *haftjan* (prét. *hof*) « éléver », en face de quoi se trouve un verbe exprimant l'état, got. *haban*, v. h. a. *habēt* « tenir, posséder, avoir ». Sauf l'*ō* du prêtérit got. *hof*, etc., l'*a* germanique se trouve dans toutes les formes du groupe ; seul le mot v. isl. *hāfr* « hameçon » offre un -ē, comme lat. *cēpi*, mais l'étymologie est contestée. On retrouve *a* dans got. *hafis* « pris », v. isl. *hapti* « serif », qui semblent répondre à lat. *captus* (de là got. *haftjan* « κολλάσθα, προσέχειν »). La racine paraît être de la forme **kēp-*, à en juger par gr. *κάρτη* « poignée, manche » ; dès lors, lat. *cap* et germ. *haf-* reposeraient sur **kēp-*, comme aussi *κάρτη* dans gr. *κάρτη* « je happe avidement », *κάρτη* « mesure de capacité » et lett. *kap-* dans *kāmpju* « je saisir », avec nasale inflexée, comme dans gr. *καρδάνω*. On ne peut guère faire état de skr. *kāpātī* « deux pleines mains » qui est isolé en indo-iranien. Le lituanien semble avoir *ō* dans *kūpā* « gage », et peut-être même l'irlandais dans *cāin* « tribut ». — La racine **kēp-*, **kōp-*, **kōp-* qu'on est ainsi amené à poser fournit un présent athématicum, dont alb. *kan* « j'ai » est l'unique trace, mais dont lat. *capiō* et got. *hafja* sont des substituts. — Cette racine était en concurrence avec une autre toute voisine à *gh-* initial, même vocalisme et labiale (mal définie) finale, à savoir celle qu'on observe dans ombr. *ha tu* « capito », dans v. irl. *gaibim* « je prends » et dans lat. *habeō* qui est à irl. *gaibim* exactement ce que got. *haba* « j'ai » est à *hafja*. V. sous *habeō*. — L'osco-ombrien n'a pas de verbe correspondant à *capiō* ; pour ombr. *kapiře* « capidi », etc., v. le suivant.

capis, -*idis* f. : sorte de coupe ou de vase à une seule anse usité à l'époque ancienne et dont l'usage s'est maintenu dans les sacrifices. Attesté depuis Lucilius. Rare. Même mot dans ombr. *kapiře*, *kapiře*, *kapise* « capidi »,

accusatif pluriel *capif* « capidiēs », emprunté au latin. Diminutif *capidula*. Synonyme *capedō*, -*inis* (formé comme *dulcis/dulcēdo* ?) et *cap(p)ūdō* (Cic.) ; *capēdūcula*. — Les anciens le rattachent à *capiō*, cf. Varr., L. L. 5, 121, -*es a capiendo*, *quod ansatae ut preendi possent, i. e. capi*. Mais la formation est étrange ; et Priscin remarque que l'accusatif est grec : *capidas* (à moins, toutefois, qu'il n'y ait eu un nominatif *capida* formé sur l'accusatif grec, comme *cassida*, *crātēra*) ; on peut penser à un emprunt ancien au grec *σαρπιτός*, déformé par l'étymologie populaire. Les mots en -*is*, -*idis* sont rares en latin et, généralement, sans étymologie, cf. *cassis*, *cūpis*, *lapis*. Cf. le suivant.

capistērium, -*ī n.* : instrument pour trier les grains, auget (Colum.). Emprunt oral et sans doute ancien au gr. *σαρπιτός*, avec dissimilation de *sc-st* > *c-st*, qui l'a rapproché de *capiō*. M. L. 1629.

capistrum, -*ī n.* : harnais de tête, muselière ; puis « licol, lien, courroie ». Attesté depuis Caton. Panroman ; cf. fr. *chevêtre*, M. L. 1630, 1631. Irl. *cabstar*, gall. *cebystr*. De là : *capistrārius*, *capistrāre*, *capistellum* ; *incapistrāre*, fr. *enchevêtrer*, M. L. 4342. Rapproché de *caput* ou de *capiō*. Mais aucune des deux étymologies n'est satisfaisante.

capitum : v. *caput*.

Capitōliūm, -*ī n.* : le Capitole, colline de Rome sur laquelle se dressait le temple de Jupiter *Capitōlinus*. Considéré comme dérivé de *caput* « sommet », mais la dérivation est inexpliquée. Le doublet *Capitōliūm* de Marius Victor, GLK VI 26, 3, est sans autorité. Conservé en prov. *capodohl* « trône », M. L. 1639.

capitum, -*ī n.* (*capitus*, -ās m.) : fourrage. Emprunt bas latin au gr. *καπτητόν*.

capō : v. *caput*.

cappa, -ae f. : chape. Bas-latin, Isid., Gloss., Greg. Tur. D. Domin. : *cappella*, *cappellus*. M. L. 1642, 1644, 1645, 2952, **excappāre*. Isid., Or. 19, 31, 3, *capitūdūm est, quod uolgo capitulare dicunt, idem et cappa*. Hypocoristique se rattache à *caput*, *capus* tête ? — Sur l'évolution sémantique de *cappella*, v. Aebischer, Bull. du Cange, V (1929), 30. Germ. : ags. *cēppē*, etc. ; irl. *cápā*, britt. *cab* ? Mot répandu par l'Église.

capra, *capreolus* : v. *caper*.

caprōnae, -ārum : *equorum iubae in frontem deuerae quasi a capie pronae*, P. F. 42, 4. Un exemple dans Lucilius, un autre de *caprōnae* dans Apulée. Sans doute de *caper* ; cf. *aper*, *aproniūs*.

Caprōtina : v. *caper*.

capsa, -ae f. : boîte ou caisse, cassette en bois, profonde et de forme circulaire, destinée surtout à enfermer et transporter les livres. Non attesté avant Cicéron. M. L. 1658 ; B. W. *chāsse* et *caisse*. V. h. a. *chāsfa* ; gr. *κάψα*, *κάψη*.

Dérivés : *capsula*, *capsella* ; *capsāriūs* : esclave chargé de porter la *capsa* de son maître ; ou de garder les vêtements au bain ; ouvrier qui fait les caisses ; sorte de fonctionnaire militaire. M. L. 1659.

La forme de glossaire *capsidilā* est *capsa uel pera*, CGL V 617, 48, est peut-être une déformation, par éty-

mologie populaire, de *cassidile*, dérivé de *cassis*, cf. Thes. s. u.

Il semble difficile de voir ici une formation désidérative, en face de *capiō*, comparable à *noxa* en face de *noceō*. Étymologie obscure.

capsilagō, -inis f. : nom d'une plante ; jusqu'iamo ? Cf. *tussilagō*. V. André, *Lex.*, s. u.?

capsus, -i m. et *capsum* n. : chariot couvert, cage. Depuis Vitruve. M. L. 1660. Cf. *capsa*?

capula, -ae f. : petite cruche ou petite coupe (Varro). De là, sans doute, *capulō*, -are : transvaser (un exemple de Plin. 15, 22) ; *cap(u)lātor*.

V. *capiō*.

capulō, -as, -are : couper. Mot bas-latin (vi^e siècle), Lex Burg., Lex Sal. Le doublet *capellō* (Anthim.) rappelle grec. *καπελλόν* « tondre » (emprunté au latin?) ; cf. *capillus*. L'apparition tardive du mot rend très doutoux le rapprochement de *concipulō* (« -pulō » « réduire en miettes » dans Plt., Tru. 621, que Festus, du reste, explique autrement : *concipulauisti dictum a Naeuio* (Com. 132) *pro corripuisti et inuolasti*, P. F. 54, 16, et qui peut provenir de *capulum* « lasso ».

Cf. peut-être *capō*, *capus*.

capulum, -i n. (Gloss.) : lasso. M. L. 1666, fr. *cdble*. Cf. *capulō*, -as (Colum.) : prendre au lasso ; **excapula*, M. L. 2955. Sans doute de *capiō*.

capulus, -i m. et *capulum* n. : 1^e manche, poignée (d'une arme, etc.) ; en celt. : gall. *cabol-faen* « pierre à aiguiseur » ; 2^e cercueil, d'où *capularis* (Plt.) « bon pour le cercueil ». Voir la citation de l'abrégié de Festus, s. u. *capiō*, 1. 4 du commencement. Les deux sens proviennent de spécialisations dans des langues techniques. Attesté depuis Plaute, Cas. 909 et As. 892.

V. *capiō*. *Capulus* est à *capiō* comme *bibulus* à *bibō*.

capus, -i m. (Varr., Colum.) ; et *cāpō* (**cappō*), -ōnis m. : chapon. La forme intensive en -ō, -ōnis n'est pas attestée avant Martial (cf. Charis., GLK I 103, 26, *capo dicitur nunc sed Varro de Sermone latino* (frg. 105 G. S.) « *iterum* » ait « *ex galli gallinaceo castrato fit capus* », mais peut être ancien (cf. le type *mento*, *nāsō*, etc.). Diminutif : *capunculus* (tardif).

Martial, 3, 58, 38, scande la première syllabe longue ; sans doute faut-il lire *cappō*, avec géminée expressive, comme l'indiquent les dérivés romans : seul le campidanien *kaboni* remonte à *capo* ; les autres formes, it. *capone*, fr. *chapon*, etc., supposent **cappō* (cf. M. L. 1641), de même les emprunts germaniques v. h. a. *kappo*, m. h. a. *kapün*.

Le *p* géminé se retrouve peut-être dans la glose d'Hésychius : *βυραστέντων* « coupeur de bourse », τὸν Κλέωνα.

Ce mot (ainsi que *capulare* cité ci-dessus) rappelle gr. *χόντρω* « je frappe, je coupe », *χοντρ* « couteau », etc., lit. *kapti* « hacher menu », sl. *kopati* « creuser ». Il y a un doublet à *s*-initial dans lit. *skapiū* « je creuse » : la forme lit. *skabū*, *skabēti* « couper, ébrancher » montre qu'il faut supposer un ancien présent athématique. Le grec a *κατάραν*. Le sens de lat. *capus* se retrouve dans le groupe slave : *skopiti* « *εὐνούχισεν* », *skopiti* « *εὐνοῦχος* ». Le rapprochement est compliqué par le fait

qu'il y a des formes à *-ph- final : persan *šikāfād* « il fend », *kāfād* « il creuse, il fend », et gr. *καύδην*, aoriste passif de *καύπτω* « je creuse », *σκαρφέτω* « bêche », etc. (cf. *scapulae?*) ; mais le latin ne permet pas de distinguer *ph* de *p*. Tout cela caractérise des formes « populaires ».

caput, -itis n. (ancienne graphie *kaput*; cf. aussi Hes. *κάπουτις* *κεφαλή*. *Ρωμαῖοι*, qui provient sans doute d'une contamination du nominatif et du génitif ; à basse époque apparaît un doublet *capus*, -i qui a passé dans les langues romaines) : tête, des hommes et des animaux. Identique pour le sens au gr. *κεφαλή*, dont il a sans doute emprunté les acceptations, comme *capitulum* a traduit *κεφαλή*, *καπιτάλις* *κεφάλαιος*, *recapitulatō* *ἀνακεφαλαιώστως*, *capitulatō* *τὸν κεφαλό*. — Souvent employé dans des sens dérivés ou imaginés pour désigner : 1^e la personne tout entière, avec notion accessoire de vie, emploi fréquent dans les énumérations, distributions (par tête, *κατὰ κεφαλῆς*), les recensements (*capite censī*) ; 2^e sommet, cime, tête (d'épi), d'où « pointe, cap », it. *capo*, d'où fr. *cap* ; source (sens propre et figuré, = *origō*) ; 3^e tête, en tant que considérée comme la partie qui gouverne le reste du corps, chef (sens conservé en italien et en français, où on a eu recours à un autre mot *testa*, d'origine populaire, pour désigner la tête) ; 4^e en grammaire, forme principale d'un mot (nominatif, première personne du verbe). Sur la conservation de ces divers sens dans les langues romaines, v. M. L. s. u. et B. W. *chef*. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 1668 (mais v. *testa*) ; irl. *caput*, britt. *cab*.

Dérivés : *capitālis* (*caputālis* Sc. Ba.) : « de la tête », sens propre conservé dans *uēna capitālis* et dans *capitāl* : *a capite quod sacerdotulæ in capite etiam nunc solent habere*, Varr., L. L. 5, 130. Spécialisé dans la langue du droit « *capital* », *poena capitālis* ; et *capitāl(e)* : *facinus quod capitālis poena luitur*. Le sens de « *capital*, essentiel » (*κεφάλαιος*) est à peine attesté. M. L. 1632 ; irl. *cadal*, *capitulū*; [petite] tête. Le plus souvent au sens imaginé de « partie supérieure », chapiteau ; en tête (d'un livre, d'une loi, etc.), chapitre ; partie essentielle (sens tardif) ; prestation, redevance par tête ; d'où *capitulānūs*, -rius « collecteur d'impôts », etc. ; irl. *caipel*, gall. *cabidawl*. M. L. 1640, 1636 ; *capitellū* ; *capitō*, -ōnis (cf. *fronō*, etc.) désigne une sorte de poisson, gr. *κεφαλός* (M. L. 1819, *cephalus*), d'où fr. *chevène*, M. L. 1638 ; B. W. s. u. ; *capitātus* : qui a une grosse tête ; *capitāneus* (b. lat.) : principal, M. L. 1633, 1634 ; *capitātiō* : impôt par tête ; *capitāriūm* : capital d'une dette ; *capitūm* : ouverture pour passer la tête, capuchon, M. L. 1637 ; *capitūlūm?*, v. ce mot. Cf. aussi **accapitāre*, M. L. 63 ; **discapitāre* « subir une perte », M. L. 2651 ; **incapitāre*, M. L. 4343 ; **recapitāre*, M. L. 7107.

Composés en -*ceps*, -*cipitis* : *anceps* (*ancipes*, Plt., Rud. 1158) et gramm., est refait sur le génitif de **am(b)iceps*, cf. Prisc., GLK II 29, 19, *anceps pro amceps*, et gr. *ἀμφικέφαλος* ; abl. *ancipiti* et *ancipitū*, n. pl. n. *ancipitā* : à deux têtes (*secūris ancesps*) ; qui se tourne de deux côtés, « double », et aussi « douteux, incertain, hésitant, ambigu », souvent avec une nuance péjorative « trompeur » et « périlleux », cf. *dubius*. Influence par

les autres adjectifs en -*ceps*, -*cipis*, a perdu rapidement tout rapport avec *caput*.

biceps (ancien *biceps* d'après Prisc. II 280, 16) adj. : *δικέφαλος* ; employé presque uniquement au sens propre (à l'inverse de *aniceps*).

praeceps, -*cipitis* adj. (nom. *praecepis* dans Plt., Ru. 671, et, par contre, abl. *praeceps*, Enn., A. 399, d'après la fausse analogie de *princeps*) : qui va ou tombe la tête en avant (sens propre et figuré) ; d'où n. *praeceps* « précipice » et, par extension, « danger mortel » ; du pluriel *praecepitiū*, l'époque impériale a tiré un singulier *praecepitiūm*. — Ancien, usuel. M. L. 6709 a.

Dérivé : *praecepitiō*, -as : transitif et absolu « précipiter » et « se précipiter » ; dérivés (époque impériale) : *praecepitanter*, *praecepitanitia*, *praecepitiō*, -tor.

Composés en -*cupit* : *occiput* et *occipitiū*, plus fréquent et ancien (cf. *capitium*) ; *sinciput* et *sincipitiū*.

Cf. encore *capitulauium*, d'où irl. *caplat* ; *cānicapitūs*.

Le nom indo-européen de la « tête », dont il y a trace dans *cerebrum*, etc., a été remplacé en latin, comme presque partout, par un autre, qui est sans doute populaire. De même que le grec a *κεφαλή*, le gotique *haubip*, le lituanien *galvà* et le v. slave *glava* (cf. arm. *glux*), le latin a *caput*. Ce mot n'est, du reste, pas isolé, car le germanique a v. isl. *hafud*, v. angl. *hafud* (de **habud*) et le sanskrit a *kapuchalam* « chignon », à côté de *kapālam* « crâne » et « tesson », cf. v. angl. *hafola* « tête ». De ces rapprochements, il résulte que le *ut de caput*, quoique ancien, n'est pas essentiel ; et, en effet, on ne trouve pas dans les composés au nominatif : *prae-eps*, *bi-eps*, etc., ce qui ne peut s'expliquer par l'influence du type *prin-eps*, *au-eps*, etc., faute de point de contact entre les deux types.

L'adjectif *praeceps* a remplacé un composé où le nom du « visage » était le second terme : skr. *nīca*, *nyān*, v. sl. *nīcī* ; lat. *praeceps cecidit* à une valeur parallèle à celle de v. sl. *pade nīcī* il est tombé (le visage) en avant ». Le type latin de *antīquus*, qui a même origine, a perdu toute trace du sens de « visage » ; v. ce mot sous *ante*.

capys, acc. pl. *capyas* : nom étrusque du faucon d'après Servius, A. 10, 145, qui désignerait aussi, comme le latin *falcō*, les hommes dont les doigts de pied sont recourbés en forme de faux. Même explication dans Isid., Or. 12, 7, 57, mais celui-ci attribue le nom, non plus aux Étrusques, mais à l'Itala lingua, sans doute par confusion avec *capus*.

Capys est une hellénisation de *Capus*, éponyme de *Capua* comme *Mantua*.

carabus, -i m. : 1^e langouste ; 2^e barque en osier recouverte de peau. Emprunt (Pline) au gr. *χάραβος*, lui-même sans doute emprunté. M. L. 1671-1672.

caracalla, -ae f. : sorte de vêtement sans manches et à capuchon, originaire de Gaule. Surnom de l'empereur M. Aured. *Seuerus Antoninus* C. Bas-latin. M. L. 1672 a?

caragus (-gius), -i m. : devin. Bas-latin. Représenté en v. français, M. L. 1673. Origine inconnue.

carbās m. (Vitr.), *carbasus* (Suét.) : vent d'est. Du gr. *χάραξ*, d'origine asyrienne.

carbasus, -i f. (m. Val. Max.) ; pluriel collectif *car-*

cardō

base n. (d'où *carbasum*, Ov.) : *genus lini est, quod abusus plerumque pro uelo ponitur* ; étoffe de lin qui servait de vêtement aux divinités fluviales ou aux riches (cf. Non. 541, 11) et dont on faisait aussi les voiles des vaisseaux ou les pare-soleil des théâtres. Depuis Ennius ; rare en prose. Irl. *carb*.

L'identité de sens et de forme avec gr. *χάραξ*, lui-même d'origine égénienne, au b. près, est frappante, que le mot vienne directement du grec ou que tous les deux aient été empruntés indépendamment à une même langue inconnue, cf. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. *Carpus* = *χαρπάτος*, *carpasius* (-neus) = *χαρπάτων* ; Caecilius unit *carpasia*, *molochina*, *ampelina* ; Apul., Met. 8, 27, *croctis* et *carpasiis* et *bombycinis*. Cf. sans doute *carpasia*, Isid., Or. 19, 1, 11, — *nauis a Carpatho insula nominata*. *χαρπάτος* dans le sens de « plante vénéneuse » a été transcript par *carpasum* ; on a aussi *carpathum*, de **χάρπατον*, cf. *opocarpathon* (Plin.).

carbō, -ōnis m. : charbon de bois, produit de la combustion, souvent joint à *cinis*, différent de *prūna*, cf. Serv., Ae. 11, 788, *prūna quāndiu ardet dicitur* ; *cum autem extincta fuerit*, *carbo nominatur*, et Varr., R. R. 1, 7, 8. De là : *carbōnarius*, *carbōnēscō* (b. lat.). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1674-1676. Diminutif : *carbunculus* : morceau de charbon ; carboncle (sorte de sable) ; escarboucle ; charbon (maladie = *χάρπατ*), M. L. 1677, et celt. : irl. *carmocol* ; d'où *carbunculō* = *χάρπατον* et ses dérivés.

On rapproche grec. *hauri* « charbon », v. isl. *hyrr* « feu », lit. *kūrti* « chauffer », v. h. a. *herd* « foyer », etc., d'une racine **ker-* cf. *cremō*. Mais le rapprochement est lointain, et le -b- n'est pas expliqué. Terme technique.

carbunica, -ae f. : nom d'une vigne cultivée dans la Narbonnaise (Plin. 14, 43). Lire *carbónica*? Cf. *carbunica* dans Thes. III 433, 65 sqq.

carcer, -ris m. (*carcer* à l'époque impériale, *Acta fr. Arui*, Itala, cf. Thes. III 434, 23 ; *χάρχαρος* dans Sophron et *χάρχαροι* ... *δεσμοι* ; *χάρχαρα* ... *ἔνοι τὰς μένδρας*, Hes., peuvent provenir du latin) : enclos, barrières qui ferment la piste des chars (pl. *carcerēs*, Enn.), d'où l'expression à *carcer ad calcem* ; prison (sens déjà attesté dans la Rome royale). L'it. *carcere* remonte à *carcer*, le v. ital. *carcar*, got. *karkra*, à *carcer*, peut-être par un intermédiaire grec, de même v. irl. *carcar*, britt. *carchar*, M. L. 1679 ; B. W. *chartre*.

Dérivés : *carcerārius* (Plt. et b. lat.), M. L. 1680 ; et, à basse époque, *carcereus* ; *carcerālis* ; *carcerō*, -as (lat. eccl.).

Mot à redoublement, d'origine indéterminée ; la forme *carcer* subsiste normalement ; mais **karkr-* se dissimile en **kankr-* (cf. *cancer* et *cancrī*) ; ce procédé est ancien en indo-européen. Vocalisme « populaire ».

carchēsium, -i n. : vase à boire ; hune d'un vaisseau, cf. Rich., s. u. Emprunt au gr. *χαρχηστός* déjà dans Liv. Andron. V. B. Friedmann, *Die ion. u. att. Wörter i. Attik.*, p. 20. M. L. 1681.

Cardēa, -ae f. : v. le suivant.

cardō, -inis m. (f. à la date ancienne) : 1^e gond (c. *masculus*, c. *fēmina*), charnière ; pivot ; pôle (nord et sud), puis « point cardinal » et, par suite, ligne transversale

tracée du nord au sud par les *agrimēnsōrēs*, et qui s'oppose au *decimānus* qui va de l'est à l'ouest ; 2^e tournant, point principal (cf., pour le développement de sens, *artculus*, Serv., Ae. 1, 172, (*prouerbio*) *dicitur res in carde est*, i. e. *in articulo*). Ancien, usuel. M. L. 1684.

Dérivés : *Carna*, -ae et *Cardea?*, cf. Aug., Ciuit. 4, 8 ; Tert., Idol. 15, forme suspecte d'être refaite, cf. Thes. Nom. prop. lat. sous *Carna* : déesse dont le nom a été rattaché à *cardō* peut-être par étymologie populaire ; quelques-uns le dérivent de *carō*, cf. Ov., F. 6, 101 sqq. ; *cardinalis* : 1^e de gond, de porte ; 2^e principal (se dit des monstres, des vertus, etc.) emploi rare et tardif ; usité dans la langue ecclésiastique au sens de « cardinal » (irl. *cardinal*) ; *cardinātus* : muni de gonds (Vitr.) ; *cardinō*, -ās (Greg. M.) « pīmō locō ordināre ». Cf. encore *cardineus*, -ārius, -āliter, tous rares et tardifs.

Sans correspondant connu. Terme technique, à vocalisme a.

carduus, -i m. (formes tardives *cardus*, -i et *cardō*, -ōnis ; cf. *capus* et *capō*, etc.) : chardon, cardon, artichaut. — Ancien, usuel. M. L. 1683, 1687 ; B. W. s. u.

Dérivés : *carduelis* (et *cardelis* déjà dans Pét.) : chardonneret, gr. ἀσπαλαθής ; *cardellus* (bas-lat.) : chardon, chardonneret, M. L. 1686 ; *carduetum* (Pall.) : lieu planté de chardons ; **cardinus*, M. L. 1682.

Rappelle *carō*, -is « carder », qui a été remplacé dans les langues romanes par un dénominatif de *carduus*, **cardāre*. Cf. aussi *cāre*.

Nom de plante, à vocalisme radical a, sans correspondant connu. Pour *cardopanus*, v. André, s. u.

carēns : — *pistoribus a caria, quam Oscorum (Afro-rum R) lingua panem esse dicimus*, Gloss. Plac. V 14, 26 et 26, 16. Forme unique et peu sûre dont on rapproche osq. *karante* « uestuntur » et le nom de la déesse *Cērēs*, cf. Serv., G. 1, 7, *Sabini Cererem panem appellant*. V. *crēsō*.

carēdō, -ēs, -ul, -ēre : ne pas avoir, manquer de. Cic., Tu. 1, 88, *carere igitur hoc significat : agere eo quod habere uelis...* dicitur alio modo *etiam carere cum aliquid non habeas, et non habere te sentias, etiam id facile patire*. Cf. Sén., Dial. 7, 2, 2, *uoluptate uirtus saepe caret, numquam indiget*. D'après Priscien, le participe serait *cassus* ou *caritus* : *careo uel caritum uel cassum posse dici, quia futuri participium cariturus, praeteriti cassus inueniuntur*. Cf. *cassus* : — Ancien, usuel. M. L. 1688 a.

Dérivé : *carentia*, *carēscō*, très rares et tardifs.

On rapproche osq. *fakia* ad *kasit* « faciat decet » ; le sens « il faut », *do* *kasit*, en face de *carē*, *cassus*, rappelle gr. δεῖ « il faut » en face de δέω « j'ai besoin » ; *fa*, *careo* « *carēdō* ». — Cf. peut-être *castus*. — A part cela, sans étymologie, comme d'ordinaire pour le sens de « manquer » dans les langues indo-européennes (v. *egeō*).

careum, -i n. : *carvi* (plante). Cf. gr. κάρπος, κάρπον.

carēx et *carēx*, -iēs f. : laiche, herbe des marais, *herba... acuta et durissima, sparto similis*, Serv., B. 3, 20 ; M. L. 1689. D'où *cārectum* (*cārictum*), M. L. 1688 ; **caricaria*, M. L. 1691. Sur la forme, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 146.

Rappelle *carō* (*carō*), *carduus*.

cārica, -ae f. (scil. *ficus*) : sorte de figue (à *Cāria*). M. L. 1690 ; irl. *caric*. V. André, s. u.

carēs, -ei f. : *putrēdō lignōrum*, puis toute espèce de vétusté, carie, pourriture. Ancien, usuel. Les formes romaines reposent sur **caria*. M. L. 1692.

Dérivés : *carius* (Gloss.), *animal qui et tinea dicitur*, M. L. 1697 ; **cariolus*, M. L. 1694 ; *cariōsus* ; *cariāns* (un exemple tardif).

Probablement élargissement par -iē du thème sans suffixe de la racine qui apparaît dans irl. *ar-a-chrinim* « je tombe en ruines », gl. *dēfēiscor, ir-ohre* « ruine », gr. *καραπάτω* « je dévaste, je ravage », ἀστήρως « intact », skr. *çrṇāti* « il brise », *çrṇātā* « brisé », av. *asara-ta* « intact », sārī- « ruine ». — La racine étant dissyllabique, on hésite à rapprocher gr. καρός « mort ».

carina, -ae f. : demi-coquille de noix (qui se dit *putāmen*), et aussi, « carène du vaisseau » (sens probablement dérivé, bien qu'attesté avant le premier) et « vaisseau ». Ancien, usuel. M. L. 1693 ; britt. *cerneyn*. Le pluriel *Carinae* désigne un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 47.

Dérivés : *carinātus* : caréné, d'où *carinō*, -āre (Plin.), *carinula* ; les mots plautiniens *carinus* « couleur brune de noix » et *carinarius* proviennent du gr. καρύνως.

Rappelle gr. κάρπων « noix » et skr. *karakah* « noix de coco ». D'autre part, le sens du mot latin évoque un mot signifiant « dur » qui a été évoqué sous *cancer*. En somme, pas d'étymologie sûre. Pour le suffixe, cf. *piscina*, *farina*, etc.

carinō (carinor?), -ās, -āre : *probra obiectare*, P. F. 41, 13. Vieux mot, non attesté en dehors d'Ennius et des glossateurs.

Dérivé : *carinātor*.

On rapproche irl. *caire*, gall. *careda* « blâme », gr. κάρπη et peut-être κέρπομος « méprisant, railleur », σκέρπαρος λοιδόρα Hes., σκέρβηλος λοιδόρος Hes. ; v. sl. *u-korū* « ὑδρίς », serb. *pō-kor* « blâme ».

Pour la dérivation, cf. *muginor*, *coquinō*.

carissa (carisa) f. : -m apud *Lucilium uastrum* (l. *uastram?*) significat, P. F. 38, 18. Cf. Gl. Pl. V 15, 6, *uetus carissā percallida, unde et in mimo fallaces ancillae catae carisiae appellabantur*. Vieux mot populaire, sans doute étranger ; étrusque ? Cf. pour la finale *fauis(s)a*, *manis(s)a*.

caristia, -ōrum n. pl. : nom d'un jour de fête (22 février), cf. Ov., F. 2, 617, rapproché malgré l'ā de *cārus* par étymologie populaire. — Sans doute de gr. *χαρό-τα, v. M. Leumann, die Spr. I 208.

carmen, -inis n. : — *dici potest quicquid pedibus continetur*, Serv., Ae. 3, 287. Mot ancien, qui désigne une formule rythmée, notamment une formule magique. Apparaît d'abord dans la langue religieuse et juridique : *carmen Aruāle* ; *Tarquinii...* *carmina*, Cic., Rab, perd. 13 ; *lex horrendi carminis erat*, T.-L. 1, 26, 6 ; ou didactique : *magistris carmine*, Cic., De Or. 1, 245. En pénétrant dans la langue littéraire a désigné toute espèce de chant, même le chant d'un instrument, comme *canō*, cf. Enn., A. 519, *carmen tuba sola peregrī* [de tubicīne.

morentiae], et Quint. 9, 4, 11, *receptui carmen* [comme *receptui canere*], ou de poème.

Carmēta (-iis) f. (si le nom de cette vieille divinité n'a pas été dérivé de *carmen* par étymologie populaire) ; *carmētālis* ; *carmētārius* ; et à basse époque *carmīnō*, -ās, M. L. 1699.

Les Latins ne séparaient pas *carmen* de *canō*. L'étymologie satisfaisante est celle de L. Havet, MSL 6, 31, qui, comparant *germen* de **gen-men*, explique *carmen* comme issu de **canmen* par dissimilation ; cf., dans certains parlers romans, *arma* issu de *ān(i)ma* ; irl. *canim* s'applique surtout au chant des incantations. — Un rapprochement avec skr. *kārūh* chanteur, poète et dor. κάρως, ion.-att. κάρως est impossible ; il n'y a pas de racine de la forme indo-européenne **kār-*.

carmen ; *carminō*, -ās, -āre : carer. V. le suivant.

carō (carō), -is, -ere : carer ; *carere a carendo, quod eam [sc. lanam] tum purgant ac deducunt, ut careat spūcīta* ; et quo *carminā dicitur tum lana, cum ex ea carunt quod in ea h[ab]eret*, Varr., L. L. 7, 54. Verbe rarement attesté par suite de son caractère technique. *Carere* est la forme du manuscrit de Varron ; *carō*, qui est donné par le Thesaurus, n'est nulle part attesté directement : les glosses ont *carō* ou *carriō* ; les manuscrits de Plaute, Men. 797, ont *carpere* ; mais Varron cite le vers avec *carere*, que certains éditeurs corrigeant en *carere*. Si cette forme est réelle, *carrō* peut être issu de **karsō* > **karō* > *carrō* (cf. *ferre* de **ferse*).

Dérivé : *carmen* « instrument qui sert à carer » attesté seulement dans Claudio et Venant. Fort., mais sans doute ancien, comme l'indique le dénominatif *carminō*, -ās, qui déjà au temps de Varro se substituait à *carō*. *Cār(r)ō* n'est pas attesté dans les langues romanes. Le français, qui a *charmer*, de *carmināre*, dérivé de *carmen*, a un verbe *carder* emprunté au provençal *cardar* (cf. it. (s)cardare, cat., esp., port. *cardar*) ; v. B. W. *carde*. Au contraire, les langues où *carmināre* « carder » est représenté ne possèdent pas de représentant direct de *carmināre* « charmer ». Les mots italiens de ce type sont empruntés au français. Cf. M. L. 1698-1699 ; 2956, **excardiare* ; 2957-2959, *excarminare*, -miniare, -tare. V. aussi *cāre* et *cardu(u)s* !

Cf. lit. *karšiū* « j'écarde » et, plus loin, skr. *kaṣati* « il gratte ». Mot technique, à vocalisme a.

carō, *carnis* f. : morceau de chair, de viande ; cf. le pluriel *carnēs* (= *όρκες*) ; e. g. Enn., A. 322, *Cyclopis uenter... carnibus humanis distentus*, et l'expression ancienne *carnem petere, accipere* « demander, recevoir sa part de viande dans les sacrifices », Varr., L. L. 25 ; T.-L. 32, 1, 9 ; le diminutif *caruncula* « petit morceau de chair » ; le composé *carmen*, *carnifex* défini par Donat, Hec. 441, -es *dicti quod carnes ex homine faciant*. Puis « chair » et « pulpe » (d'un fruit), comme le gr. κάρη. — Ancien, Panroman. M. L. 1706 ; B. W. *chair*. Celt. : irl. *carna*.

La langue ancienne et classique ne connaît guère en fait de dérivés et de composés que l'adjectif *carnāris*, usité surtout comme substantif, *carnārium* « garde-manger », M. L. 1702 ; v. h. a. *charnēri*, et *carnifex* « bourreau ». On trouve dans Varr., Men. 484, cité par Non. 86, 19, *carnālis* avec un sens obscur ; Plaute emploie

carniūrōs pour traduire σαρκοβόρος (*carniūrāx*, Fug.). A basse époque dans la langue médicale et surtout dans la langue de l'Eglise apparaissent de nombreux dérivés : *carnālis*, avec le sens de « charnel » (= σάρκινος), M. L. 1701 a ; *carnāliter*, *carnālitās* ; *carnātīo* ; et à basse époque *carnīnō*, -ās, M. L. 1699.

Sur *Carna*, déesse d'origine obscure, peut-être étrusque, v. *carō* et Thes. s. u.

Plus encore qu'en latin, le sens de « part » de ce mot, dont la flexion indique le caractère ancien, est visible en osco-ombrien : osq. *carneis* « partis », ombr. *karu* « pars », abl. *karunus* « partibus », à côté de ombr. *karu* « distribuit » (osq. *karanter* « uescuntur » est douze, v. sous *crescō*) ; pour la forme, cf. v. isl. *horundr* « peau ». Le sens s'explique par la façon dont on partageait la viande des bêtes dans des sacrifices ou dans les repas en commun faits par les guerriers : il faut penser au « morceau du héros » dans l'épopée irlandaise. Une expression pareille se trouve dans sogdien γ' (v. BSL 23, p. 107). — Le mot italien est l'élargissement en -n- du thème racine ; la racine est celle de κέρπω « je coupe », καρπῆται ; et par suite de lat. *corium*, *curtus*, *cortex*, ces mots. Elle a un doublet à s- initial : irl. *scāram* « je sépare », v. h. a. *sceran* « couper », lit. *skirū* « je sépare » ; cf. lat. *scortum*.

carōta, -ae f. : panais, carotte. Emprunt tardif et populaire (Apicius) au gr. καρπότω. Roman ; cf. B. W. s. u.

carpa, -ae f. : carpe. Un seul exemple dans Cassiodore. M. L. 1703. Mot germanique, v. h. a. *karpo*, *karpo*.

carpentum, -i n. : voiture à deux roues, couverte, à l'usage des femmes. Emprunt ancien (Liv. Andr.) au gaulois ; cf. T.-L. 41, 21, 17, *carpentis Gallicis* ; Flor., Epit. 1, 18, 27, *carpenta Gallorum*, M. L. 1710. Réemprunt en irl. *carpat* et *carpeoir*.

Dérivé : *carpentāris*, -a, -um et b. lat. *carpentārius*, -i, M. L. 1709 ; d'où *carrocarpentārius*. C'est un des nombreux noms de véhicules empruntés avec l'objet lui-même au gaulois par le latin ; v. *carrus*, *cistum*, etc.

carpinus, -i f. : charme (arbre). Déjà dans Caton, Agr. 31, 2 ; d'après Plaute 17, 201, serait originaire de l'Italie transpadane. Panroman. M. L. 1715.

Dérivé : *carpinus*. Cf. *sappinus*, *fraxinus*. On rapproche lit. *skūpstas*, v. *skerptas* « orme » ?

carpisculum, -i n. (-lus *carpisculum*) : 1^e sorte de chaussure (un exemple dans Vopiscus) ; 2^e antéfixe qui ornait les faltages. Mot tardif, sans doute emprunté ; cf. *carpatinus* (Catulle 98, 4) = καρβέτινος ; v. irl. *cai-*

rem « cordonnier »; v. pr. *kurpe* « soulier », gr. *χρημάτης*, etc.

carpō, -is, -psi, -ptum, -ere: verbe de sens technique, employé dans diverses acceptations concrètes et dans des sens figurés. Dans la langue rustique, il signifie « cueillir, arracher (l'herbe), brouter »; dans la langue du tissage, « détirer, démolir brin à brin (la laine, le lin) ». De là, par extension, « mettre en charpie » et, plus largement, « déchirer » (sens physique et moral déjà dans la loi des XII Tables) et « découper ». Dans la langue commune, il signifie « choisir » et aussi « goûter, jouir de ». Dans l'expression *c. uiam, iter*, il indique la « progression de la marche par laquelle on accomplit la route pour ainsi dire pas à pas » (Lejay). — Ancien, usuel et classique. M. L. 1711.

Dérivés et composés : *carpiēs*, *þυτατὸς πόκος*, CGL II 96, 39, cf. Du Cange *carpia*, et M. L. 1712; v. B. W. *charpie*, *écharper*; *carpītum* : par morceaux; *carpor* : découper; *carpus*, -ūs m., *carpītūra* (rares). *con-*, *dē-* (cf. *dēcērmina*, *dicuntur* *quaes* *decepuntur* *purgandi* *causa*, P. F. 63, 19, « épluchures »); M. L. 2500 a, *dis*, *ex* (excerpta « extraits »), **excarpere*; M. L. 2966 a, *inter*, *prae-cerpere*. Cf. aussi M. L. 2961, 2962, **excarpus*, **excarpiāre*.

Les formes de glossaires *scarpō* « *ēligō* », *scarpinat* ne représentent pas une ancienne alternance *sc-* / *ē-* à l'initiale, mais sont des « hyperurbanismes » de *excarpō*, *excarpinō* prononcés *escarpō*, *-piō*. Cf. *coruscus*.

Le rapprochement avec gr. *χαρπός* « fruit » et avec v. angl. *haerfest*, v. h. a. *herbist* « récolte d'automne, automne » s'impose. Le vocalisme a est « populaire » en face des formes à vocalisme e comme lit. *kerpū*, *kuīpti* « couper avec des ciseaux »; cf. le cas de *caedō*, etc.

carō : v. *carō*.

carrea : v. le suivant.

carrus, -i m. et *carrum*, -i n. : chariot à quatre roues; *petoritum* *genus uehiculi* *quod uolgo* *carrum* *dicitur*, Porph. Hor. S. 1, 6, 104. Mot gaulois, déjà dans Sennena. Panroman. M. L. 1721. V. h. a. *karro*, -a.

Dérivés : *carrāgō*, -inis f. : retranchement fait de chariots, fourgons (b. lat.); *carracium* (Gloss.) : voiture à deux roues; *carriārus* (lat. impérial); cf. *carriāria*, panroman. M. L. 1718; *carriōcō*, -as (b. lat.) : charger; panroman. M. L. 1719, et *discarrīcō*, M. L. 2652 (Gloss., Lex Sal.): de **carriō* « charge » provient le britt. *car*; *carriāva* : voiture d'origine gauloise; et dans la Lex Sal. « sorte de charrette », M. L. 1720, v. h. a. *karrū*; v. B. W. s. u.; *carriūcārius*; *carriūcūus*; *carō*, -as (Lex Sal. 27, 11): *carrocarpētārius* (Gloss.).

Les Romains, peuple sédentaire de propriétaires cultivant leur terre, n'avaient pas les grands chars à quatre roues où les groupes de conquérants gaulois transportaient leurs bagages et qui, la nuit, leur servaient à entourer leur camp. Ils en ont emprunté le nom aux Gaulois, dont l'action en Italie a contribué à les délivrer de l'emprise étrusque. *Curru*, nom de l'ancien char de guerre, a subsisté en latin dans l'usage officiel. Mais les noms latins de véhicules de transport sont, en général, empruntés au gaulois. Cf. *carpentum*.

cartamis : i. e. *agrione*, CGL III 537, 70. On lit aussi

cartamo, V. 354, 4. Nom d'une plante inconnue. Cf. *car-damum*?

Carthāgō, -inis (*Kar-* dans Plt.) f. : Carthage. La forme latine ne se laisse ramener ni à la forme grecque *Καρχηδόν*, ni à la forme punique *qr̄i hd̄st* « Nouvelle Ville » (transcrite tardivement par *Carthada* chez Solin, et Isid.). Cf. J. Friedrich, I. F. 39, 102, qui explique le nom par une dissimilation de **Karthādon*, et Benveniste, Studi etr., 7, p. 245 sqq., qui suppose que le latin a usé de -g- pour rendre *h̄* de *kart(a)ha(d)*, avec suppression de la finale *-t̄*. Étr. *Karthasie* = **Carthadius*.

L'adjectif dérivé est *Carthāgīniēsis* (la forme *Carthāgīnēsis* qu'on trouve dans les manuscrits de Plaute est sans autorité) : cf. *Athēniēsis*, de *Athēnae*. Sans doute influence du type *Siciliēsis*.

cartibulum, -i (*cartipulum* Gloss.) n. : table de pierre carrée à un pied, qui était placée dans l'atrium, cf. Varr., L. L. 5, 125. — Rare et technique. V. Müller-Graupa, Ph. W., 1932, 1073.

carticula : — *δεῖπνον*, CGL III 441, 30. Sans exemple dans les textes et sans explication. Peut-être à rapprocher du mot précédent. Le double sens de « table » et de « mets » se retrouve dans *mēnsa*.

cartīgō, -as : noter (Aug., Psal. 38, 11). De *c(h)arta*?

cartilāgō, -inis f. : 1^o cartilage; 2^o pulpe de certains fruits. Cf. Pline 19, 61, *cucumis cartilagine et carne consat*, *cucurbita cortice et cartilagine*. — Attesté depuis Celse. Technique. M. L. 1723.

Dérivés : *cartilāginus*, -neus, -nōsus.

Dérivé de **cartila?* Cf. *cunila/cunilāgō*; *simila/similāgō*, etc.

Sans correspondant clair. Pour la finale, v. Ernout, Philologica I, 167 sqq.

cārus, -a, -um : cher (qu'on chérit); et « cher, de haut prix, à qui l'on attribue une grande valeur »; *cārum habēre alqm* « tenir quelqu'un comme étant de grand prix ». Plaute joue sur le double sens, Ba. 309-310, ... *in Ephesos* *Ephesii carissimus*. | — ne illē *hercile mihi sit multo tanto carior*, si me illo auro tanto *circundāxerit*. Ancien, usuel. M. L. 1725.

Dérivés : *cāritās* : tendresse, affection, amour (*amor* *τέλος*, *caritas* *τέλος*, dit Quint. 6, 2, 12) et « cherté ». Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. *ἀγάπη* désignant la « charité », troisième vertu cardinale, et a été pris quelquefois, comme *amor*, *dilectiō*, pour désigner une « personne chérie », M. L. 1695; irl. *cartóit*, gall. *cardawd*. V. H. Pétré, *cāritās*, Étude sur le vocabulaire de la charité chrétienne, Louvain, 1948. Adverbes : *cārē*, *cārō*. Pas de verbe. Malgré la différence de quantité, les anciens le rapprochent de *cārō* par étymologie populaire; cf. Trag. inc. 194, *quam carē sint quae post cārēdō intellegunt*.

L'adjectif *cārus* a un correspondant dans got. *hors* « *nōpōc*, *notyōc* », v. h. a. *þuora* fille publique », et dans l'adjectif lette *kārs* « friand, plein de désirs ». Le celtique a, en regard, des dérivés à vocalisme zéro : irl. *caras* et gall. *car* « ami », irl. *caraim* « j'aime ». — L'élément *-ro- après *ā* doit être suffixal; la racine se retrouve peut-être dans v. sl. *kozati* « aimer » avec vocalisme radical zéro comme en celtique. — En revanche, le c-

de skr. *cāruh*, avec son *ā* reposant sur *ē* « aimable, bien-venu », empêcherait de rapprocher le groupe de skr. *kāyamānāh* « désirant », etc.

caryon, -i n. : noix. Transcription du gr. *κάρυον* (Pline), dont il a existé un doublet vulgaire féminin *carya* et peut-être un diminutif *cariola*, cf. Thes. s. u. Le mot a de nombreux représentants dans les langues romanes, M. L. 1726.

caryophyllon, -i n. : giroflier, girofle. Emprunt au gr. *καρφόφυλλον* (Pline), déformé par l'étymologie populaire en *cariophalum* (cf. ital. *garofano*, *cariofolium*, etc. Cf. Thes. s. u.; M. L. 1727; B. W., André s. u.

cassa, -ae f. : hutte; cabane (de pâtre); — *est agreste habitaculum palis atque uirgulitis harundinibus contexum*, Isid., Or. 15, 12, 1, puis « petite ferme », « tente », etc. Dans les gloses apparaît une forme *casus* (d'après *domus*?). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1728. Sur fr. *chez*, v. B. W., germ. : *westph.* *käse*?; celt. : irl. *cas*.

Dérivés : *casulla*, *casella* (b. lat.), M. L. 1736; *casellula* (b. lat.); *casālis* (b. lat.), M. L. 1729; *casānicus*, épithète de *Siluānus*, CIL IX 2100; *casārius* « colon », M. L. 1730.

De *casula* pris à basse époque dans le sens de vêtement, *uestiu* *cucullata*, *dicta per diminutionem a casa*, Isid., Or. 19, 24, 17, dérive *casub(u)la*, -ae f. (fr. *châble*); M. L. 1752; irl. *casal*, gall. *casul*.

Mot populaire (cf. l'emploi proverbial dans Tér., Ph. 788, *ita fugias ne praeter casam*) qui a fait une grande fortune dans les langues romanes. Origine inconnue. L's intervocalique dénonce un emprunt ou un mot pré-indo-européen.

casamo : *in oratione Labieni* — *siue illa Cornelii Galli est — in Pollionem casamo « assessorat » et Gallia ductum est*, Quint. I 5, 8 (passage de sens incertain). Figure comme nom propre, CIL III 10348.

cascabūs : *caccabus grandis*, CGL II 571, 34. Un diminutif *cascabūs* est supposé par le catal. prov. *cascavel*, M. L. 1731. Cf. *caccabus*.

casseus, -a, -um : — *significat uetus, secundo eius origo sabina quae usque radices in oscam linguam egit. Casum uetus esse significat Ennius (A. 24 V³) quod aut : « quam prisci casci populi tenuere Latinī »... Idem ostendit quod oppidum uocatur *Casinum* (hoc etiam ab *Sabinis* orti *Sannites* tenuerunt) et [nunc] nostri etiam nunc Forum *Vetus* appellant. Item significat in *Atellani* aliquot *Pappum* senem quod *Osci* *casnari* appellant*, Varr., L. L. 7, 29. Archaique, poétique et rare; représenté en italien, cf. M. L. 1734. Apparent à *cānus* (v. ce mot), dont il diffère seulement par le suffixe, qui est le même que dans *priscus*, et qui est fréquent dans les adjectifs désignant une infirmité : cf. *caecus*. Sans dérivés. Cognomen : *Casca*?

cāsēus, -i m. et *cāsēum* n. : fromage, *τυρός*. Ancien, usuel. M. L. 1738 (non français, v. B. W. sous *fromage*). Germ. et celt. : v. h. a. *chāsi*, britt. *caws*, irl. *cdise*.

Dérivés : *cāsēolus* (un exemple dans *Copa*), M. L. 1737; *cāsēdrūs* (tardif), cf. *cāsēdrīa*, M. L. 1735; *cāsētūs* (tardif).

Sur la différence de genre, v. H. Zimmermann, Glotta,

13, 234, qui voit dans *cāsēum* un collectif; interprétation contestable, le pluriel attesté étant toujours *cāsēi*. La variation de genre apparaît dans tout un groupe de mots suspects d'être empruntés (cf. *balteus*, *plateus*, *putēus*); l's intervocalique n'est pas conforme à la phonétique latine. Faut-il partir de **cāsēus*?

Le rapport avec v. sl. *kozā* « levain », *kysnōti* « aigrir », ne peut se justifier phonétiquement et ne s'impose pas pour le sens.

cas(s)ia, -ae f. : plante aromatique mal définie (canne, cinname, laurus cassia?); v. André s. u. Emprunt ancien (Pit.) au gr. *κασσά*, lui-même provenant de l'hébreu *qəs̄at* (pl.).

Dérivés : *casium* (*oleum*); *casita* (*resina*), Gloss. *casila* : v. *cassis*.

casitus, -a, -um : v. *casia*.

cassēs, -ium m. pl. : 1^o rets, filets (pour la chasse, rarement pour la pêche); 2^o toile d'araignée. Diminutif : *cassiculus* (-lum), rare et tardif. — Mot technique, non attesté avant Vg., non roman. Sans doute emprunté.

cassis, -idis (et *cassida*, -ae à partir de Vg., Ae. 11, 775; *casisla* dans P. F. 41, 21 : *-m antiqui pro casside ponabant*) f. : casque de métal; cf. Isid., Or. 18, 14, 1 : *cassis de lamina est, galea de corio*, qui ajoute plus loin : *cassidam autem a Tuscis nominatam; illi enim galeam cassim nominant, credo a capite*. — Le mot serait donc étrusque, comme un certain nombre de noms d'armes, cf. *balteus*. Même flexion que *cūpis*, sans étymologie sûre, et qui est peut-être de même origine (v. la remarque faite sous *capis*). Attesté depuis Plaute. La variante *casisla* de l'abrégié de Festus est ancienne, comme le montre la graphie avec *s* simple, et sans doute dialectale (*l* au lieu de *d*).

Dérivés : *cassidārius*; *cassidātus*; *cassidile* n. (-lis) m., cf. *capa*; *cassita* : alouette huppée, cf. *galērīta*, gr. *χέρωδος*.

On a souvent rapproché les mots germaniques servant à désigner ce qui concerne la tête, bonnet, chapeau, casque : v. angl. *haet* et *hod*, etc. Mais, en tout cas, même si l'on préfère ce rapprochement à l'hypothèse d'un emprunt, le rapport est lointain.

cassiterūm, -i n. : emprunt (Pline) au gr. *κασσιτέρος* « étain » (d'origine élamite), avec passage au genre neutre, qui est celui des noms de métaux en latin.

cassō, -ās, -āre : labāre. Mot plautinien (deux exemples, Mi. 851, 856). Cf. *cassābundus*, *a cadēo*. *Apud Naeūm* (fr. Com. 120 R³) : *risi egomet mecum cassābundum ire ebrium*, Varr., L. L. 7, 53. A basse époque apparaît un fréquentatif *cassīō* (deux exemples de Paul dans le Digeste, e. g. *ubi cassitare coepisset stillicidium*, 8, 2, 20, 3). Cf. M. L. 1739, **casicidre*.

Fréquentatif de *caddō*.

cassus, -a, -um : vide (de), vain. Ancien et usuel, mais rare dans la prose classique; fréquent dans la locution adverbiale *in cassum* « en vain ». Conservé en v. ital., prov. M. L. 1741.

Dérivés : *cassē*, *cassō* adv. (tardifs); *cassō*, -ās (IV^e siècle ap. J.-C.): rendre vain, priver (de), dé-

truire, d'où *castatus* « effectū pruūatus », *castatum*; *castēscō* (*castīscō*) « exinanire » (Sol., Amm.), d'où *castūta*.

La synonymie d'expressions comme *sēnsū cassus* (Lucr. 4, 128) et *sēnsū carēns* (Cic., Tu. 1, 25, etc.) incline à rapprocher *carēo*, *castus* et peut-être *necessē*.

— Il ne s'agirait pas d'un participe en *-to-, mais d'un adjectif à gémination expressive ou d'une forme de type *cēnsus*. On a rapproché aussi *cadō*, *caedō*, comme *lassus* de *laedō*; le sens s'y prête moins.

castanea, -ae f. (quelques formes de *castania*, *castanum*, *castina*) : châtaigne. Ancien adjectif substantivé *nux castanea*, emprunté au grec *κάσπον καστανέα* ou *καστανά*, adjectif dérivé de *κάστων*, lui-même d'origine étrangère (asianique?), cf. Pline, H. N. 15, 93, et André s. u.); Isid., Or. 17, 7, 24, *castaneam Latinā a greco appellant uocabulo*. *Hanc enim κάστων uocant eo quod fructus gemini in modum testiculorum infra folliculum reconditi sunt, qui, dum eiciuntur, quasi castrantur*. Cf. *arānea*. Attesté depuis Virgile. Panroman. M. L. 1742, 1743. Passé en germanique : v. h. a. *cheatina*, etc., et en celt. : *irl. castan*, britt. *cesten*. De là *castanēum*.

Le vocalisme avec à intérieur maintenu semble montrer que l'emprunt ne remonte pas à la période la plus ancienne. Sur un doublet tardif *castinea*, *castenea* (attesté dans l'Oribase latin), v. Ernout, *Aspects*, p. 32 sqq.

castigō, -ās : cf. *castus*.

castor, -oris m. : castor. Emprunt (depuis Cic.) au gr. *κάστων*, expliqué par l'etymologie populaire *à castrandō*, cf. Serv., G. 1, 58; le mot latin est *fiber*. De là : *castoreum*; *castorinus*, -a, -um. M. L. 1747, 1748.

Sur *κάστων*, v. Boisaacq, Rev. de l'Instr. publ. en Belgique, t. 53 (1910), p. 101 sqq.; Pline, H. N. 8, 109, et la note d'Ernout, ad 1. B. W. s. u.

castrō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : couper, émonder, et « châtrer », d'où « amputer (sens physique et moral) ; *castratus* : eunuque.

Dérivés et composés : *castridō*, -tor, -ōrius, -ōra, *excastrō* (Varr., Ital.). Ancien, usuel. M. L. 1749 et 4344, **incastrare*; B. W. encastre.

Ce n'est que tardivement que s'établit un rapport entre *castus* et *castrō*, e. g. Isid., Or. 10, 33, *castus primum a castratione nuncupatus; postea placuit eteribus etiam eos sic nominare qui perpetuam libidinis abstinentiam pollicebantur*, Thes. III 547, 41 sqq. *Castrō* est le dénominatif de **kas-tro-m* « ce qui sert à couper », disparu en latin parce que *castrum* avait pris le sens de « retranchement, emplacement fortifié », mais dont le dérivé a survécu.

Au vocalisme près, *castrum* est à rapprocher de skr. *gastrām* « instrument tranchant », à côté de *gāsati* « il coupe » et, sans doute, de hom. *χείω* « fendre », gr. *χείω* « je fends ».

castrum, -I n. : retranchement, lieu fortifié. Le singulier n'est guère employé que dans les noms de lieux *Castrum nouum*, *Laurēn Castrum*, *Castrum multūm*, etc. Il semble avoir désigné d'abord une propriété gardée ou retranchée, cf. Corn. Nep., Alc. 9, 3, ... *ei deederat Grynum in Phrygia castrum, ex quo quinquagena talenta uectigalis capiebat*, ce qui correspond, semble-t-il, au

sens de l'osq. *castrous*, ombr. *kastruvu*, *kastruvu*, *castru* « fundus ? Le sens ancien est peut-être « séparation, ce qui sert à séparer », et il y aurait parenté avec *castrō*, -āre. Employé surtout dans la langue militaire au pluriel :

castra, -ōrum n. (déjà *castra*, -as dans Accius, féminin qui paraît à basse époque) : camp, campement (souvent opposé à *urbs* et, plus tard, à *pāgus*, d'où *pāgēnsis* formé sur *castrēnsis*). Il y a prise de possession quand le général établit son camp sur un terrain, cf. Varr. *īgū*, dans Serv. auct., Ae. 9, 52, *duces... hastam in... agrum mittebant, ut castris locum caperent*. M. L. 1750. V. angl. *caester* (Chester); irl. *caithir*, gall. *caer* « ville ».

Dérivés : *castrēnsis* (cf. *forēnsis*), d'où *castrēnsius*, -ārius, et, tardifs, *castrānus*, *castriciānus* (de *castricius*). Noter le juxtaposé *castra mētor* : *mētari castra*, *quod metis deriguntur*, P. F. 110, 18 (usité depuis saint Jérôme), d'où *castrā metiā*.

Diminutif : *castellum* : 1^o forteresse, camp fortifié; 2^o château d'eau. M. L. 1745; germ. *kastel*; celt. : irl. *caisel*, *castel*, britt. *castell*; de *castrēnsis*, irl. *casrienda*. De là : *castellānus*, -a, -um; et substantif *castellinus*, M. L. 1744; *castellārius* chargé de la garde des châteaux d'eau; *castellātum*; *castellāmentum* : sorte de bouillon ou de plat en forme de *castellum*? (un exemple dans Arnobe).

V. *castrō*.

castus, -a, -um : terme de la langue religieuse, « qui se conforme aux règles ou aux rites » (se dit des hommes et des choses); Vg., Ae. 3, 409, *hac casti maneat in religione nepotes*; 6, 61, *sacerdotes casti*; 7, 71, *castis adollet... altaria taedis*; cf. *castē*, Cic., Dom. 134, *nihil rite, nihil caste, nihil more institutoque perfecit*.

Dans ce sens, *castus* semble bien correspondre au skr. *ciṣṭh* « instruit, éduqué, bien dressé », cf. Vendryes, MSL 20, 272; et la différence de sens peut s'expliquer par une spécialisation qu'aurait reçue le mot dans la langue religieuse. Mais ce *castus* a dû rencontrer un autre adjectif *castus* (de *careō*) avec lequel il s'est confondu et dont il a pris une partie des sens. Au sens correspondant à *careō*, il s'est fixé une forme *cassus*. Ainsi s'explique *castus* « exempt de, pur de », pur de : Plt., Poen. 1186, *ut deceat nos esse a culpa castas*; Cic., Phil. 13, 8, *res familiaris cum ampla, tum casta a cruore ciuilī*, et absolument « exempt de faute et, spécialement, d'impureté (sur cet emploi, v. W. Schulze, *Gesch. d. lat. Eigenn.*, p. 474, n. 2, qui cite Tite-Live 39, 9, où *castimōnia et concubitiū carēre* sont joints); vertueux; chaste, pur ». M. L. 1751; irl. *caith*? Cf. le substantif *castus*, -ūs m. « rite » et « abstinence »; et *castimōnia*, -ūm (cf. *sanc-timōnium*, *caerimōnia*); *castitās* class. (irl. *castoīt*), *castitūdō* (Acc.). Le contraire de *castus* est *incestus* : impur, souillé, d'où « incestueux, coupable, criminel », et ses dérivés, dont *incestus*, -ūs m. : *incestō*, -ās, etc.

Du premier sens de *castus* dérive sans doute : *castigō*, -ās (cf. *fastigō*), dont les sens anciens, du reste non attesté, a dû être « instruire », d'où « réprimander (*dictis castigāre*), corriger, châtier », M. L. 1746; *castigātus* se dit du style.

Dérivés : *castigābilis* (un exemple dans Plt.); *castigātū* : 1^o réprimande, châtiment; 2^o abstinence (langue de l'Église).

casta = gr. *κατά*. Emprunt dans la basse latinité chrétienne, avec un sens local, *penes*, *apud*, ou distributif *casta mane mane* « chaque matin », Ezech. 46, 14, 15; *casta singulos ymnos*, Pereg. Aeth. 24, 1, ou avec le sens de *secundum*. Cf. it. *cad(a)uno*, M. L. 1755; fr. *chacun*, v. B. W. A servi également à former des composés : *castafalcum*, M. L. 1757; **catalectus*, M. L. 1759; *catafricāre*, *catamodice* (-*cus*?), *catacumba*, *catamontem*. V. aussi *catasta*.

catachanna, -ās f. : chose risible, parodie. Mot tardif (Fronton, Spart.), adaptation du gr. *καταχῆν*, influencé par *cachinnus*.

Dérivés : *castrēnsis* (cf. *forēnsis*), d'où *castrēnsius*, -ārius, et, tardifs, *castrānus*, *castriciānus* (de *castricius*). Noter le juxtaposé *castra mētor* : *mētari castra*, *quod metis deriguntur*, P. F. 110, 18 (usité depuis saint Jérôme), d'où *castrā metiā*.

catamītus, -I m. : ganymède, mignon, cf. Serv., B. 8, 30. Emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque *catmītē* au gr. *Γανυμῆτης*, devenu nom commun.

catampo : est *genus lusus*, P. F. 38, 17. Sans doute de *κατ* δύφω (Scaliger).

catanus, -I : cade, genévrier oxycédre. M. L. 1760, cf. Bruch, IF 40, 196 sqq. Ne figure pas dans le Thesaurus. Sans doute mot gaulois; cf. *calocatanos*, et André s. u.

cataphractēs (*catafr-*), -phracta, -ās f. : cuirasse. Emprunt technique, comme *cataphractus*, au gr. *καταφράκτης*, -tēs; dérivés latins : *catafractārius*, -tātus. Depuis Sienna.

cataplasma, -atis n. : emprunt savant au gr. *κατάπλαστα* (Caton). Forme vulgaire tardive : *cataplasma*, -ās f., d'où *cataplasmō*, -ās (Chir., Vég., etc.).

cataplectō, -ōnis f. : hybride formé sur le modèle gr. *καταπληγής*, de *καταπλήγω* (Ital. Sirach 21, 6; cod. Tolet). La Vulgate a *obiurātō*.

catapsō, -ās (Chir.) : transcription de *καταψώ* « caresser ». M. L. 1760 a. Composé : *percatapsō*.

catapulta, -ās f. : δ καταπλήγης (-tāc). Terme technique. L'ancienneté de l'emprunt est attestée par le passage de à u devant l velaire; le caractère populaire par le changement de genre et de déclinaison (cf. *balista*, *artōpē*). Attesté dès Plaute, avec le dérivé *cata-pulātūs*. Passé en germ. : v. h. a. *bolz*, etc.

catacracta, -ās f. : emprunt féminisé au gr. *κατακράκτης* (-tāc), cf. Prisc., GLK II 143, 14. Usité dans les langues techniques, demeuré dans les langues romanes au sens de « chute d'eau » ou d' « oiseau aquatique (plongeon) ». M. L. 1761.

catasta, -ās f. et *catasta*, -ōrum n. pl. (b. lat.) : estrade, échafaud. De *κατάστας* ou hybride gréco-latin de *κατά* et *στα* de *stāre*, cf. *catacumba*. M. L. 1762.

catax (*catax*, Gloss., d'après *cadō*) : *claudus*, P. F. 39, 10; — *quem nunc cozonem uocant*, Non. 25, 13. Un exemple de Lucilius; les gloses ont aussi *catac(u)lus*. Pour le suffixe, cf. *uataz*.

Cf. irl. *scathain* « je boite ».

cataōia, -ās f. : Serv. auct., Ae. 7, 741, — *am quidam asserunt ieli genus esse tale, quales aclydes sunt, ex mate-*

*ria quam maxime lenta, cubitus longitudine, tota fere clavis ferreis illigata, quas in hostem iaculantes lineis, quibus eas adnexuerant, reciprocas faciebant. Depuis Virgil. Arme gauloise, semble-t-il (cf. *gaesum*, *lancea*, *mararis*), quoiqu'on l'attribue aussi aux Perses et aux Teutons. Cf. Thes. s. u. Britt. *catai*?*

cataōna, -ās (usité surtout au pluriel *cataēnas*; le singulier est rare et secondaire, semble-t-il) f. : *chalne(s)* (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 1764; germ. : m. b. all. *kētene*, et celt. : britt. *cadōn*.

Dérivés : *cataēnātūs* : *enchalné* (d'où, à basse époque, *cataēnāre*); *cataēnātūm* « *cadēnas* », Isid. 10, 13, 5; B. W. s. u.; *cataēnātō*; *cataēnātūm*; *cataēnāriūs* (- *canis*); *cataēnāceūm* : *ἀνοιχτὸν* (Gloss.), it. *cataenaccio*; *cataēnōs* (Alc.); *cataella* (*cataēna*) et *cataillus* : *chânette*, gourmette; et tardif *concatēnō*, -ātō. Cf. M. L. 1765, **cataēnō*; B. W. sous *chignon*.

Rappelle, pour la finale, *sacēna*. Sans étymologie.

caterua, -ās f. : troupe, bande (se dit souvent de bandes armées, mais en désordre, et des troupes barbares, par opposition à la légion romaine, e. g. Vég. 2, 1, 2, *Galli atque Celiberi pluresque barbarae nationes ceterū tēbantur in proelio... Romani legiones habēbant*; de là, sans doute, la glose *caterua Gallorum lingue dicitur quod apud nos legio uocatur*, CGL V 214, 217, et Isid., Or. 9, 3, 46, *Gallorum caterua, nostra legio*.

Dérivés : *caterūtūs*, -tim, -riūs; *concatērūtūs*. Cf. pour la forme, *aceruus*. — Ancien, usuel. M. L. 1765 a.

Cf. ombr. *katera mu*, *caterahamo* *caterūtūm*, *con-gregātūm*; peut-être v. sl. *četa* « troupe », mais l'irl. *cethern* « troupe » doit se rattacher à *cath* « combat », cf. J. Loth, R. Celt. 42, 84. Le dérivé italien reposera sur une forme radicale à vocalisme **kēt-*.

cathedra, -ās f. : gr. *καθέδρα*, chaise. Attesté depuis Horace. Désigne souvent le siège du professeur ou du prêtre, la « chaire », v. B. W. s. u.

Dérivés rares : *cathedrālis*, -liūs, -riūs, -tūs. M. L. 1768. Irl. *cadeir*, britt. *cathair*.

catinus, -I m. (-num n., cf. Cat., Agr. 84) : *uasa in mensa escaria ubi pullem aut iurulenti quid ponebant, a capiendo catinum nominarunt, nisi quod Siculi dicunt κατίνοι ubi assa ponebant*, Varr., L. L. 5, 120. — Ancien, usuel. M. L. 1769. Plus fréquent sous la forme de diminutif *catillus* (-lum; *catinulus*) « petit plat », ou objet de forme semblable, qui a fourni d'assez nombreux dérivés : *catillō*, -ās (rare) : lècher les plats; *catillānen* (Arn.) : sorte de saucisson; *catellulus* (Diom. I 326, 7) : lire *catil?*; *catillō*, -ōnis : -nes *appellabant antiqui gulosos; catillātō, graue opprobrium hominibus generosis obiciebatur, si qui prouincias amicas populi Romani expoliassent*, P. F. 39, 1 et 2.

Sans étymologie; le sicilien *κατίνος* semble emprunté au latin. Le rapprochement avec le mot grec, également isolé, *κατίνη* « cavité, écuelle » est trop peu complet pour avoir une autorité. Le lat. *catinus*, *catillus* est l'ancêtre de l'emprunt germanique **katilus*, v. h. a. *chezil*, *ags. cytel*, etc., qui a lui-même passé en slave et en balto-allemand : lit. *kātilas*, etc., du basque *getulu* « écuelle » et

de l'irl. *cuidin?*; v. J. Brüch, *Festschr. Kretschmer*, 6 sqq.

catomidiō, -ās : v. le suivant.

catomūm : peut-être transcription du gr. *κατ'* ὀμόν, *κατομόν* : de *homine* *uapulante supra umerum elato* (Thes.). Le mot ne se trouve que dans *Laberius*, *Mim.* 87, *tolles bona fide uos Orcus nudas in catomūm*, et dans *Cic.*, *Ep.* 7, 25, 1, *magister adest citius quam putaramus*; *ueror ne in catomūm Catoninos* (dans les deux exemples, il est précédé de *in*, et l'expression, qu'*Aulu-Gelle* 16, 7, 4, condamne comme vulgaire et obsolète, semble correspondre à notre « dans le trente-sixième dessous »). La langue de l'Église emploie *catomūs* = *κατ'* ὀμόν, *catomis*. Cf. aussi le verbe tardif (Pétr. 1327, *Spartian*. *Hadr.* 81, 9) *catomidiāre* (= *κατομικώ*).

cattia, -āe (Gloss.) f. : = *trulla*, *cochlear*. Cf. M. L., *Wien. St.* 25, 96, et *Etym. Wör.* 2434.

cattus, -ī m., et catta, -āe f. (doublet *gattus*, *gatta*) : chat (sauvage, puis domestique), chatte. Attesté avec ce sens depuis *Palladius* (le terme ancien est *fēlēs*, cf. *Cic.*, *Nat. deor.* 1, 36); bien représenté dans les langues romanes, M. L. 1770; B. W. s. u. Sur *cattus...* *quod cattat*, i. e. *uidet*, dans *Isid.* 12, 2, 38, v. *Sofer*, p. 62. — Dans *Martial*, 13, 69, 1, *Pannonicas nobis numquam dedit Vmbria cattas*, le mot semble désigner un oiseau, peut-être le hoche-queue, *aloupoς*; cf. *gattula* « ἀταράνη », *Orib.* La substitution de *cattus* à *fēlēs* doit correspondre à l'introduction à Rome du chat domestique.

Dérivés : *cattin(e)s*, tardif (= *fēlinus*); *cattō, -ās*. Cf. sans doute esp. *catar*.

Le chat domestique semble avoir été importé tardivement en Italie, peut-être d'Égypte, d'après *Feist*, *Kultur d. I. G.*, p. 161. L'origine du nom est incertaine, comme celle de l'animal. Le nom propre gaulois *Catios* semble sans rapport avec les noms céltiques du chat : *irl. cat*, *gall. catt*, qui peuvent provenir du latin, cf. *Pedersen*, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, I, 234, de même que les formes germaniques, v. h. a. *katza* « *katze* », *katoro* « *kater* ». Les noms slaves, v. sl. *kotūka*, lit. *kaš*, d'où finnois *katu*, etc., peuvent provenir de la même source que le mot latin.

catulus, -ī m. : petit (d'un animal); puis rattaché, comme on l'a vu, à *canis*, e. g. *Varr.*, L. L. 9, 74, *canis, catulus, catellus*; a désigné spécialement le « petit chien ». Ancien, usuel.

Dérivés : *catuliō, -īre* : avoir envie de faire des petits, cf. *equiri, surire, et cattiliō* « le fécondant », nom rustique du *Favonius*, cf. *Plin.*, NH 16, 94; *catullus* (*catulina*, *carb* « viande de chien »); *catulaster* m. : terme d'amitié ou de tendresse. *Catulus*, *catellus* sont demeurés dans les langues romanes, en des acceptations diverses, cf. M. L. 1771 et 1763. Cf. aussi le nom propre *Catullus* et sans doute *Catilina* (Niedermann, *Mnemosyne*, 3^e sér., 3 (1936), p. 276), qui serait la forme phonétique de *catulius*.

Ombr. *katel* (*accusatif singularis katlu*) « *catulus* ». Seul rapprochement net. En dehors de cela, on peut penser à des mots qui évoquent l'idée de jeunes animaux : serbe *kotiti* « faire des petits », à *cattus*, etc.; cf. *Osthoff*, *Ei. Parerga*, I, p. 250; tout ceci en l'air.

catus, -ā, -um : aigu, pointu; se dit aussi des sons, Enn., A. 459, *iam cata signa fere sonitum dare uoce parabat*; d'où, au sens moral, « fin, pénétrant, subtil ». D'origine dialectale, d'après *Varr.*, L. L. 7, 46, *cata, acuta*: *hoc enim uerbo dicunt Sabini*, n'apparaît guère que chez les archaïques et les archaïsants de l'époque impériale. Cicéron ne l'emploie qu'avec *ut ita dicam*, De leg. 1, 16, 45, ou dans une formule familière, *uide quam sit catus*, *Acad.* 2, 97. La langue y substitue *acutus*. Dans le même rapport avec *cōs* que *datus* avec *dō* et *natus* avec *vōtō*. — Cognomen : *Catō*. V. *cōs*; cf. *irl. cath* « sage, habile ».

cauannus, -ī m.; *cauanna, -āe f.* : chouette. Mot gaulois introduit tardivement (*Itala*, *Eucher.*); cf. *Schol. Verg. Bern.*, B. 8, 55, *ululas aues... quam auem Galli cauannum uocant*. M. L. 1787, « chouan », et 1785, *caua* « choue »; B. W. *chat-huant*. Onomatopée. Cf. aussi v. h. a. *hūwo*, etc.

caueum, -ī n. (et *caucus?*) : coupe, vase à boire. Bas latin et rare; mot sans doute emprunté, cf. gr. *καῦνη*, *καυντόν*. M. L. 1773, *caucus*; 1772, *caueulus*. Passé en celtique : *gall. caug*, *irl. cuach*, et en germanique : v. angl. *cēac*.

cauda, -āe (*cōda*, les deux graphies sont dans les manuscrits; cf. *Diom.*, GLK I 383, 3, *dicimus... caudam et codam* f. : queue; et par analogie (*Cic.*, *Ep.* 9, 22, 2, *codam antiqui penem uocabant*) = *pēnis*, *pēnīculus*. Ancien, usuel. Panroman. Les formes remontent à *cōda*, M. L. 1774.

Dérivés : *caudeus*, cf. P. F. 40, 19, *caudeas cistellas ex iuncto, et similitudine equinas caudae factas* (cf. *Plit.*, Ru. 1109); *cōdetum*, cf. P. F. 50, 25, *codeta appellatur ager trans Tiberim, quod in eo uirgulæ nascuntur ad caudarum equinarum similitudinem* (cf. 34, 19), passages qui supposent que *cauda*, *cōda*, a dû désigner une plante, *cauda caballī*, cf. angl. *cat's tail* « masse-tte » (*typha*), all. dial. *Katzenzchwanz* « préle » (*equisetum*), et peut-être *cōdex*, *ſēcaudis*, -ē : adjetif formé par les métroïciens pour traduire le gr. *μετουρο*.

Mot populaire d'origine inconnue. Le rapport avec *cōda* qu'on a supposé est injustifiable.

caudex : v. *cōdex*.

caues (*caua*), -āe f. : cage faite de barreaux de bois ou de fer servant à transporter les oiseaux ou les animaux féroces; ruche (faite de branches d'osier tressées); châssis de teinturier ou de foulon, fait de lattes ou de branches d'osier disposées en forme de cône; passerelle circulaire qu'on mettait autour des arbres pour les protéger contre le bétail.

Tous ces sens se rattachent à celui d' « objet fait de branches entrelacées ou tressées », cf. *Rich* s. u. Par extension, le mot a désigné la partie d'un théâtre ou d'un amphithéâtre où s'asseyaient les spectateurs, peut-être par rapprochement de *cauum aedium*, *cauaedium*. Ce n'est qu'à l'époque impériale, et peut-être sous l'influence de *caues*, que *cauea* apparaît employé pour *cauerna*, cf. *Thes.* III 630, 8 sqq. Le sens originel de *caues* rend suspecte l'étymologie de *Varr.*, à *cauētus*, L. L. 5, 20, qui est généralement admise, *caues* désignant tout autre chose qu'une cavité, mais les deux

mot ont pu être unis dans le sentiment populaire. Il doit s'agir d'un emprunt (cf. *fouea*). — Ancien, usuel. Représenté dans les langues romanes, de même que le diminutif *caueola* (Gloss.) cf. fr. *gōtē*, M. L. 1789 et 1790; et en germ. : b. all. *kaue*, etc., de **caueula*, irl. *caubhul*, britt. *caevell*; de *caueola*, irl. *gola*. Autre dérivé : *cauedus*. Cf. *cauila*.

caueō, -ās, cāuīl (i. e. **cau-ūi* comme *mōūi*), *cautum* (et *cauitum*, d'où **cauitāre*, M. L. 1793), *ōre-* : prendre garde (emploi absolu et transitif), se garantir de ou contre; d'où « veiller à, sur ». Constructions diverses : *cauēre*, *c. sibi*, *c. à malō* ou *malō*, *cauēre scabiem pecorū*, *Caton*, *Agr.* 5, 7; *cauēre* suivi du subjonctif seul : *caue fāxis*, proprement « prends garde, tu pourras faire... », ou précédé de *u nē*, *nē* : *caue ne fāxis, facias* « prends garde, ne va pas faire », ou de *u* quand le sens de la complétive n'est pas négatif, *cauēre u* « veiller à ce que »; c. et l'infinitif : *c. facere*. Dans la langue juridique : « veiller à l'intérêt des parties, fournir une garantie, garantir » (*alicū*, en faveur de quelqu'un). — Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : *cautus* : qui est sur ses gardes; d'où « avisé, prudent »; subst. *cautum* n., M. L. 1784; et son contraire *incautus*; adv. *cautē*, *incautē*; *cautēla* (arch. et b. lat.) f., M. L. 1782 a?, 1783; *cautō* (ancien *cauitō*, P. F. 53, 14) : précaution et, avec le sens concret, « garantie, caution »; *cautor* (Plt. et *Cic.*); *cauentū* (?). Gloss. Composés : *discauē* (un exemple de Plt.), *recaueō* (latin juridique, rare) et surtout *praecaueō*, qui est le seul fréquent et classique, d'où à basse époque *praecautiō* (*Cael. Aur.*); *cauefāciō* (*Ven. Fort.*). On rapproche gr. *καῦω* « je remarque, je comprends » (chez *Épicharne*) et *θυοκός* « qui observe le sacrifice », v. sax. *skawōn* et v. h. a. *scourūn* « observer », v. sl. *čujp* « je sens » (de **kēu-yō?*), skr. *ā-kuvate* « il a l'intention de », *ā-kū-tih* « intention », *kavīh* « sage, voyant ». On ne peut pas ne pas penser à la formule arménienne de dépréciation *k'aw lici* « que ce ne soit pas ! ». *Cauē* serait issu de **couēd*, comme *fausē* de **fouē*; cf. *Stoltz-Leumann*, *Lat. Gr.* 6, p. 61 d. V. *cōhūm*.

cauerna : v. *cauus*.

cauiae, *cauīlēs* m. (et *cōpō*; le féminin *cōpa* est toujours écrit sans diptongue) : cabaretier, aubergiste, et bouquinier, marchand; *cōpa* : servante d'auberge (*App. Verg.*). — Ancien, usuel. Même groupe que dans *lēnō* : *lēna*, q. u.

Dérivés : *caupōnē*, *cauñaiō*.

caupōnē, -ānis m. (et *cōpō*; le féminin *cōpa* est toujours écrit sans diptongue) : cabaretier, aubergiste, et bouquinier, marchand; *cōpa* : servante d'auberge (*App. Verg.*). — Ancien, usuel. Même groupe que dans *lēnō* : *lēna*, q. u.

Dérivés : *caupōnē* : auberge, boutique; 2^e cabaretier; cf. *Friscien*, GLK II 146, 12, *caupō...* *caupōna facit quod est tam taberna quam mulier*; *caupōnōr*, *-āris* (depuis *Einn.*); *caupōnius*, -ā, -um, etc.

Mot populaire d'origine obscure, qui rappelle de loin le gr. *καυπός* « revendeur »; comme *lēnō*, sans doute emprunté à une langue méditerranéenne. Non roman, mais passé dans les langues germaniques sous la forme à diptongue : *got. kaupōn* « faire du commerce », v. h. a. *cōfō* « commerçant », all. *kaufen* et de là, en finnois, *kauppa*, etc. Type de mot voyageur, de forme mal fixée.

caupulus, -ī; *caupōlīus*, -ī m. : petite barque. Tardif; non attesté avant *Aulu-Gelle*. Conservé en espagnol et en provençal. M. L. 1780.

caurīlō, -īs, -īre : crier (du cri de la panthère; *Suét.*, *Anth.*).

Fait partie d'une série de mots imitatifs, expressifs, tels que skr. *kāuti* « il crie », gr. *καυάς* « sorte de mouette », etc. Même diptongue que dans *baubor*, *glaucio*.

caurus (ō), -ī m. : vent du nord-ouest; quelquefois vent du sud-ouest. Correspond souvent au gr. *ἀργέτης*.

caurus forme à géminée expressive, ou diminutif comme *faulīa?*

caul(l)ae, -ārum f. pl. : 1^e barrières fermant un parc à moutons; d'où « barrières d'une enceinte » en général, d'un temple, etc.; barreau, barre du tribunal; 2^e pores de la peau, ouvertures (seulement dans *Lucr.*). De là, *gall. caul*. — Mot technique, attesté depuis la *Lex. Corn.* de XX *quaest.* (81 av. J.-C.). Sans rapport avec *cauus*, malgré la glose de P. F. 40, 21, -ae a *caua dictae. Antiquius enim uite usum tectorum oues in antris claudebantur* (cf. *Varr.*, L. L. 5, 20), qui n'est qu'une étymologie populaire. Le second sens a pu se développer du fait que les barrières en usage étaient à claire-voie et que les plis de la peau forment un dessin semblable. Cf. *cauea*.

caulis, -īs m. (cōlis dialectal?; à basse époque, *caulus*, *cōlēs*; *caula* f., cf. *Thes.* III 652, 20 sqq.); 1^e tige des plantes, puis, par métonymie, la plante elle-même et particulièrement le « chou »; 2^e tout objet ressemblant à la tige d'une plante, spécialement la « verge », comme gr. *καύλος*.

Dérivés et composés : *cauliculus* (cōl-); *cauliculat*; *multicaulis*.

Ancien, usuel. M. L. 1777-1778. Germ. : v. h. a. *chōl*, *irl. cāl*, britt. *caul*.

Cf. *irl. cauilla* « pieu », gr. *καύλος* « tige, hampe, tuyau de plume », lette *kauls* « tige, os », v. pruss. *kaulan* et lit. *kaulas* « os ». Un emprunt au grec (*Varr.*, L. L. 5, 103) est peu vraisemblable.

cauma, -ātis n. : forte chaleur. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. *καῦμα*. M. L. 1779. Fr. *calme* et *chômer*.

Dérivés : *caumaliter*, *caumalizo*.

caupō, -ānis m. (et *cōpō*; le féminin *cōpa* est toujours écrit sans diptongue) : cabaretier, aubergiste, et bouquinier, marchand; *cōpa* : servante d'auberge (*App. Verg.*). — Ancien, usuel. Même groupe que dans *lēnō* : *lēna*, q. u.

Dérivés : *caupōna* (cō) f. : 1^e auberge, boutique; 2^e cabaretier; cf. *Friscien*, GLK II 146, 12, *caupō...* *caupōna facit quod est tam taberna quam mulier*; *caupōnōr*, *-āris* (depuis *Einn.*); *caupōnius*, -ā, -um, etc.

Mot populaire d'origine obscure, qui rappelle de loin le gr. *καυπός* « revendeur »; comme *lēnō*, sans doute emprunté à une langue méditerranéenne. Non roman, mais passé dans les langues germaniques sous la forme à diptongue : *got. kaupōn* « faire du commerce », v. h. a. *cōfō* « commerçant », all. *kaufen* et de là, en finnois, *kauppa*, etc. Type de mot voyageur, de forme mal fixée.

caupulus, -ī; *caupōlīus*, -ī m. : petite barque. Tardif; non attesté avant *Aulu-Gelle*. Conservé en espagnol et en provençal. M. L. 1780.

caurīlō, -īs, -īre : crier (du cri de la panthère; *Suét.*, *Anth.*).

Fait partie d'une série de mots imitatifs, expressifs, tels que skr. *kāuti* « il crie », gr. *καυάς* « sorte de mouette », etc. Même diptongue que dans *baubor*, *glaucio*.

caurus (ō), -ī m. : vent du nord-ouest; quelquefois vent du sud-ouest. Correspond souvent au gr. *ἀργέτης*.

Attesté depuis Lucr., d'où *caurinus* (Gratt.), *cauricrepus* (Avien.).

Cf. v. sl. *sēverū* « *போப்பாச்* », lit. *šiaurys* (acc. *šiduri*) « vent du nord » (de **sk̥'eur-*-*yo-*) sans doute, avec *sk̥-*, got. *skura windis* « *λαταφ ἀνέμου* », v. h. a. *scūr* « tempête ». Cf., avec un autre suffixe, m. irl. *cúad*, gén. *cúad* « mauvais temps ».

causa (*causa*, *kaussa*, cf. Thes. III 659, 70 sqq.), -ae f. : 1^o cause, cf. Cic., Part. 110, *causam appello rationem efficiendi, euentum id quod est effectum*; 2^o cause d'une partie dans un procès, procès. L'étymologie étant inconnue, le sens original n'est pas déterminable. Les composés *causidicus* « celui qui expose la cause, avocat », *ac-cūsō*, -are « accuser », *ex-cūsō* « mettre hors de cause, excuser », *in-cūsō* « mettre en cause, incriminer », *re-cūsō* « réuser » (puis « décliner, refuser ») semblent attester l'antiquité du second sens. Mais, pour les Latins, le sens de « cause, motif » est le plus ancien, et l'emploi, fréquent et ancien, de *causā* « à cause de » (cf. CIL I^a 366, *rei dinai causa*, loi de Spolète où l's n'est pas encore redoublé) s'expliquerait mal en partant du sens de « procès ». C'est sans doute en pénétrant dans la langue du droit que *causa* s'est spécialisé dans le sens de « procès », *causatiōm lītis*, sur le modèle du gr. *άτλα* qu'il recouvre exactement, cf. Cic., Inu. I 27, *narratiōnum genera tria sunt: unum genus in quo ipsa causa et omnis ratio controversiae continentur...* C'est de la même façon que *causa* a traduit *άτλα*, *άτλω* dans la langue médicale (cf. *causārius*) et dans la langue grammaticale ; cf. *accūsārius*, transposition mécanique de *άτλων* *πτώσις*, *causās* et *άτλων*, etc. Du reste, l'emploi de *causa* dans le sens médical a pu être favorisé par le sens spécial de *causa* « cas de réforme » dans la langue militaire, d'où *causāriā missiō* renvoi pour cause de réforme », *causārii* « les réformés » (cf. en français le sens spécial de « motif, avoir un motif » dans la langue militaire). Le passage du sens de « cas de réforme » au sens de « maladie, infirmité » s'explique de lui-même. *Causa* est souvent joint à *ratio*, dont il diffère cependant : *in ratione semper causa est, in causa uero non semper ratio... in ratione semper consilium continentur, in causa uero non semper*, Sacerdos, GLK VI 446, 13.

De même, *causa* « cause » est fréquemment accompagné de *rēs* « affaire, faits de la cause » (cf. *reus*, autre terme technique de droit), Cic., Clu. 139, *quae ex re ipsa causaque ducuntur*; 141, *oratio ex re causaque habita*; Catil., 6, 10, *quid de tota re et causa iudicari*; pro Cae. 11, Mil. 15, etc.; cf. encore Cael. 22, *res cum re, causa cum causa, ratio cum ratione pugnabit*. Le mot a pris insensiblement le sens de « affaire » en général, comme *rēs, negotium*, ainsi qu'en témoignent des emplois comme Corn. Nep., Paus. 4, 1, *qui super tali causa eodem missi erant*; cf. Thes. III 685, 67 sqq., et la synonymie des locutions *quam ob rem, quam ob causam*, et, par un affaiblissement continu, en est arrivé à se substituer à *rēs* « chose », sens qu'il a gardé en français et en italien, par exemple Arn. 7, 34, *quia gaudere laeta re maestosque fieri tristioribus conspicunt causis*; cf. Thes. III 700, 62 sqq.; un emploi par litote curieux est dans la glose : *haemorrhoidas* : *eruptio sanguinis circa anum, similiter circa mulierum causas* (cf. « le chose » en français) *euenire solet*, CGL III 600, 4. — Usité de tout temps, M.

L. 1781. Germ. : v. h. a. *chosa*, v. angl. *ceas*; v. h. a. *chōsōn* « causari »; celt. : irl. *cois*, de **concausa*, brit. *cynghawas*.

Dérivés et composés : *caus(s)or*, -āris (*causō*) : 1^o alléguer, donner pour cause; 2^o plaider, M. L. 1782; *causidicus* : avocat, et *causidicor*, -āris (tardif); *causifor*, -āris (Pit.); *causālis* : terme de grammaire, *coniunctiō c. = ἀπολογικός*, cf. *causātiūs*; *causārius* (v. plus haut); *causātiō* (époque impériale, fait sur *causor* d'après *accūsatiō*-*accūsō*); irl. *cosai*; *causātiūs* et subst. *causātiūm n.*, Fortunat rhet, 1, 2, p. 82, 6, *quid est action* (= *άτνιον*)? *causatiūm lītis, propter quod res in iudicium deuocatur*.

Les démoninatifs composés *ac*-, *ex*-, *in*-, *re-cūsō* (fr. *ruser*) ont fourni à leur tour de nombreux dérivés en *-tor*, *-tiō*, *en-bilis*, etc. : cf. *accūsātor*, *accūsātiō*, *excūsātiō* (brit. *escusandor*), *excūsābilis* (Ov.) et *inexcūsābilis* (Hor., Ov. et Dig.), sans doute adaptation du gr. *άτνος* *άπολογότος*.

Peut-être mot emprunté, comme *lis*, ou prélatin?

cautēs (*cō*), -is f. (le singulier est rare et poétique; le nom ne s'emploie guère qu'au pluriel *cautēs*, -ium) : pointe de rocher, écuil, cf. Isid., Or. 16, 3, 3, *-es aspera sunt saza in mari*. Le sens de « pointe » laisse à penser que *cautēs* serait simplement le pluriel de *cōs*, *cōtis* (sur lequel on aurait refait secondeur, une fois *cautēs* spécialisé dans son sens, un nominatif singulier *cautes* ou *cautis*, d'après *rūpēs*), et que la graphie avec diphthongue *cautēs* serait peut-être un « hyperurbanisme ». Du reste, de bons manuscrits ont souvent la graphie *cotes*, cf. Cés., B. G. 3, 13, 9; Vg., B. 8, 44, et Thes. III 711, 84 sqq.; Jacobson, KZ 46, 58. Ce semble avoir été la graphie ancienne, cf. Prisc., GLK II 39, 9, *au [diphongus] transit in o productam more antiquo ut cotes pro cautes*. Attesté depuis Ennius, surtout potétique. Non roman. Sur **excūtāre*, v. M. L. 2963.

cautus : v. *caucō*.

cauus, -a, -um (**couus*, cf. *cōhūm*) : creux. Usité de tout temps. M. L. 1796.

Dérivés : *cauūs* (bas-latin; brit. *cauēd*, *ceudod*); *cauō*, -ās : creuser, M. L. 1788, et ses nombreux dérivés et composés : *cauātiō*, -tor, -ōriūm, -tūra, *caudēmen* (= *χολωμα*), rare et tardif; *cauādiūm*, -i (de *cauūm adiūm* « cour intérieure d'une maison »); *con*-, *ex*-, M. L. 2111, 2964; *prae*-, *sub*- *cauāre*, M. L. 8352, 8352 a; *multicauātūs*.

Cf. aussi M. L. 1792, **cauātāre*; 1794, **cauāb*, -ōnis; 1795, **cauāla*.

cauāra (*cauernum* tardif) : Serv., Ac. 2, 19, *quodcumque in arcum formatum est, quod flexum et in altitudine curvatum ad sedem deducitur cauernam dici*; et 8, 242, *ueteres omnia loca concava, uel si quid incurvum fuisset, cauernas appellabant* : cavité; *caeli cauernae* (Varr., Lucr., Cic.) : caverne, tanière, terrier, etc. Dans la langue nautique : cale d'un vaisseau; dans la langue médicale : creux, orifice (du nez, des oreilles, etc.).

Dérivés : *cauernāre*, M. L. 1791; *cauernōsus*, *cauernula*, -icula; *cauernātiūm*.

Cf. gr. *χώρα* « *χοιλώματα*, *χώρα* τὰ *χάσματα* τῆς γῆς, Hés.; éol. *χοέλα* « *χοήλος*, et, avec vocalisme zéro, *χώρα* « trou, chas d'une aiguille »; avec vocalisme δ, *χώρα*

« *taverne, tanière* »; irl. *cúad* « creux », bret. *kéo* « grotte », etc.; v. Vendryes, MSL 13, 406.

Cauerna semble renfermer un double suffixe *-er-no; cf. *internus*, *infernus*, etc., Meillet, *Étym. et voc. v. sl.*, p. 167, et être issu de **cau-ero-nā*, à moins qu'il ne soit dérivé d'un thème en *-r-* alternant avec *-n-*, cf. gr. *χώρα*, *χώρος* (et *χώρος*; v. Benveniste, *Origines*, p. 17; Chantraine, *Formation des noms en grec ancien*, p. 218). D'ailleurs, il ne faut pas oublier les mots empruntés tels que *cisterna*, *taberna*, *lanterna* qui ont fourni des modèles.

V. *cōhūm*.

-ē : particule démonstrative, commune aux langues italiennes, et qui s'ajoute surtout aux pronoms démonstratifs *hi-c(e)*, *illi-c(e)* et aux adverbes tirés des thèmes de démonstratifs : *sic* (*sicne*), *tunc*, *nunc*, etc. Les formes munies de cette particule avaient l'accent sur la syllabe qui la précédait; cf. Serv., GLK IV 427, 8, *quattuor sunt particulae quae corrupunt in pronuntiando regulas accentuum hae: ue, ne, que, ce; nam quotiescumque istas particulae sequuntur, faciunt accentus in ultimis syllabis superiorum esse sermonum, ut... illiusce, huiusce. Cl. ceu, ecce, cedo*.

La particule **ke*, enclitique sur les démonstratifs, a le même emploi général en latin, en osque et en ombrien. Mais le détail de l'emploi varie d'une langue à l'autre. Par exemple, le latin n'a que *is*, *ea*, *id*, tandis que l'osque a *īcī*, *īlk*, *īdīlk* et l'ombrien *ere k* (masculin), *eēk* (neutre). En latin même, *hic*, *hocc* (de *hod-ce*, noté *hoc*, mais la géménée est attestée par la quantité longue) sont constants, mais *īstic*, *īllic* ne sont pas les formes classiques; c'est *īste*, *īlli* qu'on rencontre ordinairement. On trouve à la fois *tum* et *tunc*, etc. — L'emploi de *-ke* pour renforcer les démonstratifs semble une particularité de l'italique; c'est à peine si l'on peut citer en regard irl. *coi-ch* « *cuius* ». Le sens n'indique un rapprochement ni avec le groupe de lat. *cis* (auquel peut appartenir *ce de cedo*), ni avec gr. *dor.*, éol. *xe(v)*, *xa*. Il convient, toutefois, de citer *tokh.* A et B -k, dont la gutturale est d'ailleurs indéterminable, puisqu'elle peut reposer sur n'importe quelle gutturale indo-européenne. Pour l'emploi, v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tochar. Gramm.* (1931), p. 306.

cectōria, -ae f. (*cectūrium* n.) : ligne ou limite qui entoure une propriété. Terme de la langue des Gromatici, sans doute emprunté au céltique, cf. Vendryes, C. R. Acad. Inscr., 1933, p. 376-377.

cedō, cette : « donne, donnez; apporte, amène; dis ». *Glosa* 86c, *da*, et *ēnt*, *dic*, Diom., GLK I 346, 16, *cedo non habet nisi secundam personam praesentis temporis, et est imperatiūs modus*. Souvent renforcé de *dum*, e. g. Plt., Men. 265, *cedodum huc mihi marsupium*. — Appartient à la langue parlée. Étymologie douteuse; certains voient dans *do* un ancien impératif de *dare*, comparable à gr. *δί-ω*, précédé de la particule *-ce* (ainsi J. Wackernagel, *Vorles.*, I, 211). D'après Niedermann, I. A. 18, 75 sqq., ce serait une ancienne particule de sens local analogue à *θέω* et qui, comme *θέω*, *θέντη* aurait reçu une flexion. Cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, § 41.

cedō, -is, *cessi*, *cessum*, *cedere*: aller, marcher, arri-

ver; e. g. Plt., Au. 526, *ibi ad postremum cedū miles, aēs petū*; sens physique et moral, *cedere male, optimē, prosperē (succēdere)*; et avec un complément au datif « arriver, échoir à », T.-L. 31, 46, 16, *captiua corpora Romanis cessere*; et, finalement, dans ce sens, *cedere*, comme *abire*, arrive à signifier dans la langue impériale « passer à l'état de, se transformer en »: *c. in prouerbiū*.

Toutefois, le plus souvent, à l'idée de « marcher » s'ajoute la nuance accessoire de « se retirer »: *ego cedam atque abibo*, Cic., Mil. 34, 93; *c. uītā, ē uītā* (cf. *dēcēdere*). Il y a peut-être dans cet emploi une litote de la langue militaire qui a employé *cedere* (comme gr. *χωρέω*) par opposition à *stāre* (*locū*) « demeurer de pied ferme ». D'où avec le datif *cedere aīciū* « se retirer pour quelqu'un, céder le pas à quelqu'un, le céder à, être inférieur à ». Par suite, « faire une concession »; Cic., Mil. 75, *utriusque mortem est minitatis nisi sibi hortorum possessione cessissent*. Le verbe s'est même employé transiitivement avec un complément direct à l'accusatif, dans le sens de « céder, concéder »; toutefois, le composé d'aspect « déterminé » *concedō* est plus fréquent dans ce sens.

Du sens de « se retirer, s'en aller », le passage au sens de « cesser » est facile; *cessere irae*, dit Vg. C'est de cette acceptation que dérive le sens de fréquentatif *cessō*, -ās. *Cēdō* est mal attesté dans les langues romanes sous des formes populaires, cf. M. L. 1798. Mais le mot a été repris par la langue savante, avec ses dérivés et composés.

Dérivés et composés : *cessiō*, terme de droit « concession, cession »; *cessiō*, en dehors de l'expression technique *in ītē cessiō*, n'est employé que tardivement; il n'y a pas de nom d'agent *cessor* (mais *antecessor* existe et a passé dans les langues romanes). *Concessiō* est, au contraire, usuel; *cessiō* « cui cēdūtur tūtēla »; *cessim* « gradātīm »; *cessiōs* (*Gloss.*) « qui saepe cedit »; *cessōrius* « qui cēde » (Gl.); *cessus*, -ūs m. (= *recessus*) rare et tardif.

cessō, -ās : s'arrêter, rester inactif; cesser; s'abstenir de; faire défaut; M. L. 1851; *cessātiō* : relâche, retard; *cessātor* : nonchalant.

abcedō : *ἀποχωρέω*, *ἀπλογμι* : s'en aller, s'éloigner, quitter (sens physique et moral); d'où *abcessus*, -ūs : départ, sortie; en médecine, traduit *ἀποστημα*; *abcessiō*: semble formé par Cic., Tim. 44, pour traduire le grec: *cum ad corpora tum accessio fieret, tum abcessio* = Plat., Tim. 42 a, *τὸ μὲν προστόν, τὸ δὲ ἀπό τοῦ σώματος αὐτόν*. Dans la langue de l'Église traduit *ἀποστασία*.

accēdō : marcher vers, s'approcher de; et « venir en outre, par surcroit, s'ajouter à (cf. *addere*); venir, s'ajointre à, arriver à (*adueniō*), survenir »: *febris accēdū*. Et aussi, par opposition à *discēdō*, « se ranger à l'avis de », *προσχωρέω*, Cic. Cael. 10, *ad quem si accēsūt, aut si a me discēsūt umquam*. De là : *accessus*, -ūs : approche, arrivée; accès, entrée, adjonction, M. L. 71; *accessiō*: arrivée, accès (de fièvre; *accessus* dans ce sens est très rare); accroissement, progrès; apport, M. L. 70. Dans la langue du droit, « accessoire » (par rapport à la *principaliū rēs*); b. lat. *accessibilis*. Tardif; *accessa* : marée haute.

antecēdō : marcher en avant; précéder (sens local et

temporel) ; dépasser (sens physique et moral, comme *anteō*, *antecellō*, *praecēdō*) ; *antecessō* f. (opposé par Cicéron à *consequētia*) ; *antecessor* : 1^o avant-garde (terme militaire) ; 2^o prédécesseur (terme de droit), M. L. 496 ; B. W. *ancêtre* ; *antecessus* « en avant », participe passé fixé comme adverbe en bas latin (Mul. Chir.). M. L. 496 a.

concedō : se mettre en marche, se retirer, disparaître, céder la place à ; concéder à = *συγχωρῶ* ; céder, concéder (transitif) ; *concessō* et *concessus* = *συγχωρῆσις* : concession, consentement ; *concessiūs*.

dēcēdō : s'en aller ; se retirer [de] ; et, par litote, « s'en aller de la vie, décéder », M. L. 2496 a ; *dīcēdō* : se séparer, s'éloigner, M. L. 2653 ; *excēdō* : sortir de, dépasser ; *excessus*, -ūs : départ, sortie ; en terme de rhétorique, « digression », Quint. 3, 9, 4, *egressus uel quod usitatis esse coepit excessus, siue est extra causam* ; dans la langue de la Bible, traduit *exortus* ; *incēdō* qui s'est substitué à *cēdō* dans le sens de « s'avancer, marcher » ; *incessō* : marche, *incessō*, -is : attaquer, assaillir, *inmitere ac iacte uel uerbis petere*, P. F. 95, 21. Cf. *faciō/facessō*, *laciō/lacessō*, *petō/petessō*, *intercēdō* : intervenir, intercéder ; *intercessus* ; et *intercessiō*, qui dans la langue politique a eu une fortune considérable ; *occēdō* (archaïque) : aller en avant ou au devant ; *praeēdō* : marcher en tête, précéder ; *procēdō* : s'avancer, progresser, M. L. 6765 a ; *recēdō* : marcher en arrière, battre en retraite, se retirer ; *recessus*, M. L. 7114 et *recessa* 7113 a ; *sēcēdō* : se retirer, se séparer de ; *sēcessō* (cf. *sēdītō*) ; *sēcessus* (époque impériale) ; *succēdō* : venir sous ou de dessous ; venir à la place de, succéder ; aboutir, et spécialement « réussir » ; cf. Plt., Mil. 873, *le pide hoc succēdit sub manus negotium* (sans doute ancien terme technique du potier qui travaille au tour), M. L. 8411 a. Tous ces verbes ont à côté d'eux des abstraits en -us et en -is, et souvent des noms d'agent en -or.

Moins encore que *cadō*, qui peut être apparenté, *cēdō* n'a d'étymologie claire. L'ē de *cēdō* en face de l'ē de *cessō*, *cessus* éveille l'idée qu'on serait en face d'un ancien présent athématique ; alors *cadō* représenterait **kōdō*. Pour le sens, cf. gr. *κάτω* et lat. *petō*.

cedrus, -i f. : cèdre. Emprunt (depuis Sall.) au gr. *κέδρος* ; cf. *citrus*. La plupart des dérivés sont des transcription du grec, sauf *cedriō*, -is, -are (= *κέδρος*) et *cedratus*, ce dernier du reste peu sûr. V. Thes. s. u.

**cēldō*, -ōnis m. : variante de *thieldō*, dans Pline 8, 166. Mot étranger, ibère ? de forme incertaine.

celeber (-bris), -bris, -bre : fréquenté, e. g. Cat., Agr. 1, 3, *uia celebris* ; Cic., Part. 10, *loci plani an montuosi, celebres an deserti* ; souvent joint à *frequēns*, dont il est synonyme, Cic., Cael. 47, *frequentissima celebriatē* ; Seat. 121, *spectaculi genus quod omni frequentia atque omni genere hominum celebratur* ; T.-L. 38, 18, 11, *celebre ac frequens emporium* ; d'où secondairement *celebri gradū* dans Accius, Tr. 23, « d'un pas fréquent », i.e. « à pas précipités ». S'est employé notamment à propos des jours de fête religieuse, e. g. Plt., Poe. 758, *de festo, celebri, nobilique Aphrodisiis* ; Cic., Verr. 6, 151, *cum diem ludorum de fastis suis sustulissent celebriūm sanctissimum*.

De là : *celebrare diem*, puis par extension *celebrare sacra*, et finalement *celebrare aliquid, aliquem*. L'adjectif a pris, lui aussi, le sens de « célèbre », surtout attesté en poésie et peu fréquent avant l'époque impériale. *Concelebrō*, dans Lucrece, a encore le sens de « peupler en masse ». De *celebrō* dérive *celebratō* ; de *celeber*, *celebratōs*. — Ancien, usuel ; formes romaines douteuses, M. L. 1800 a, b.

Celeber (-bris) rappelle, pour la formation, *funeris* et peut représenter **keles-ri-s*, dérivé d'un thème neutre en -o/-e **kelo/-e-s* ; cf., toutefois, *saluber*, avec suffixe d'instrumental.

Le rapprochement avec gr. *κέλωμα* « je pousse, j'excite », *κέλλω* « j'aborde » est vague.

celer, *celeris*, *celere* : vite, rapide, prompt, hâtif. La répartition des formes *celer* et *celeris* au masculin et au féminin est secondaire : d'après Priscien, GLX II 254, 13, *celeris* aurait été employé au masculin par les « *uetustissimi* » ; et il y a des exemples de *celer* féminin, cf. Thes. III 749, 13 sqq. L'ablatif singulier est en -i ; l'accusatif pluriel est, au dire de Priscien, plus souvent en -is qu'en -ēs ; mais le génitif est en -um, ce qui indique peut-être un ancien thème consonantique **celes*, -ēris, ou un thème en -o- **celer(u)s* (mais ce peut être une forme prosodique pour éviter une suite de trois brèves). Superlatif *celerissimus*, mais *celerissimus* dans Ennius, A. 460, 592. — Ancien, usuel ; mais plus rare en bas latin (deux exemples dans la Vulgate contre trente de *uellex*) ; non roman.

Dérivés : *celeritās* ; *celerō*, -as (transitif et absolu) : [se] hâter, accélérer, et son composé *accelerō* avec les dérivés ordinaires. Adverbes : *celere*, *celeratōm*, *celeranter* (tous archaïques) et *celeriter*.

Gr. *κέλης* « cheval de course, bateau de course » a un sens voisin. I

celerēs, -um : *celeres antiqui dixerunt, quod nunc equites dicimus*, a *Celere interfectore Remi, qui initio a Romulo his praepositus fuit* ; qui *primitus electi fuerunt et singulis curiis deni, ideoque omnino trecenti fuere*, P. F. 48, 2. Un emprunt au gr. *κέλης*, déjà indiqué par Servius, Ae. 11, 603, est peu vraisemblable, à moins d'admettre une déformation populaire. L'explication par le pluriel de l'adjectif *celer* n'est qu'une étymologie populaire. Est-ce un terme étrusque, cf. *Lūcerēs, flexuntēs et trusuli?* V. Ernout, *Philologica*, I, 37.

celēs, -ētis m. : transcription du gr. *κέλης* : 1^o cheval de course (ou cavalier?, Plin. 34, 19) ; 2^o navire rapide (cf. *celōx*) ; 3^o jeux équestres : Serv. auct., Ae. 8, 635, *Romulus celēs Neptuno equestri deo... editurum propositū* ; *ad quos celētes cum de uiciniis ciuitatibus maxime multitudine... conuenisset*. Ce dernier sens peut-être issu d'une confusion avec *celerēs* ?

cella, -ae f. : petite chambre (avec idée accessoire de cachette, *cella* « d'celādō », Varr., L. L. 5, 162) ; chapelle d'un temple ; cellier, cave : c. *oleāria, uīndāria* ; cellule. — Roman. M. L. 1802 ; passé en v. h. a. *kelle* ; celt. : irl. *cell*, etc.

Dérivés : *cellula* ; *cellāris* ; *cellārius*, -a, -um et *cellāriūs* m. : sommelier, économie ; *cellārium* n. : garde-manger, cellier, office. — Panroman, M. L. 1804 ; passé en germ. : v. h. a. *kellari* « Keller » et de là en

finnois ; en irl. *celloir* ; en gr. *κελλάρις* et de là en sl. *kelari* ; **cellāriārius*, M. L. 1803. Panroman, sauf roumain.

Composés tardifs : *circumcelloī*, -ōnis m. : nom d'une catégorie de moines errants et mendians « qui circum celas ibant », cf. *circelliō* s. u. *circus* ; *excellō*, -as (Gloss.) : être hors de cellule.

Pour l'étymologie, v. *celō*. Mais la gémination de l fait difficulté. Forme dialectale issue de **kelya*, cf. osq. *allo* de **alyā*? Ou gémination expressive?!

1. **cellō*, -is, -ere, *celsus*. Le simple n'existe pas.

Il n'y a que l'adjectif verbal : *celsus*, -a, -um : élevé, haut. Ancien ; assez fréquent, surtout en poésie, dont, à base époque, on a dérivé *celūtās* et *celūtōdō* (d'après *altitūdō*). Cf. aussi *culmen* : faite, somme, cime (v. *column*), que l'étymologie populaire a rattaché à *culmen*, *ideo...* *quia ueteres de culmo adficūtūtētēbant*, Serv., Ac. 2, 290.

**Cellō* figure dans les composés : *ante-cellō*, -ere : s'élever en avant des autres, dépasser ; *excellō*, -ui, *excellūm* (on trouve aussi quelques formes de *excellēō* sans doute d'après *ēminēō*) : dépasser, exceller. D'où *excellētia* = *τέχνη*, sens abstrait et, à basse époque, titre de dignité « excellence », comme *ēminentia*, avec le sens de *uit excellentissimus* ; *excellēs*, *excellētās* ; *prae-cellō* ; *procellō* (*procellūtētēbant* se, Plt., Mil. 76, 2) ; cf. les gloses *procellūtētēbant*, *procumbunt*, P. F. 251, 13 ; *recellēre* : *reclināre*, et *excellēre* : *in alūm extollēre*, F. 342, 19.

A *procello* on rattache parfois *procella*, -ae f. : tempête (de vent), ouragan ; dans la langue militaire, « charge (de cavalerie) ». De là *procellōs*. Mais *procella* et *procello* peuvent dépendre de *-cellō* « frapper ».

L'adjectif en -to- *celsus* montre que *-cellō* représente **keldō*, avec le suffixe *-de/o- fréquent dans les formations latines. Cf. lit. *keliū*, *kelti* « éléver » et les mots cités sous *collis* (v. ce mot). V. de plus, *column*. — Le slave a *čelo* « front » et le vieux islandais *hjallr* « bâti élevé » (pour sécher du poisson, par exemple), qu'on a souvent rapprochés.

2. **cellō*, -is, -ere : frapper. Figure seulement dans le composé : *percēlō*, -is, -i, *-culi*, *-culum*, *-cellere* : frapper violemment ; renverser, bouleverser (sens physique et moral), d'où « ruiner, détruire ». Ancien, classique. Rare à l'époque impériale. Non roman. Sur *percēlōs* a été refait tardivement un parfait *percēlī* ; *percēlōs* lui-même est constamment confondu avec *percēlōs*. Le substantif *percēlōs*, -is « choc » ne semble pas attesté avant Tertullien. Cf. *clādēs, calamitās* ; et peut-être *procēlōs*.

Seule la forme avec *per-* a survécu, à cause de sa valeur « déterminée » ; *percēlī* sert aussi de *perfectum à fieri*.

On voit par *percēlōs* que -ll- de *percēlō* repose sur -ld- et par *percēlī* que *-de- est ici un suffixe. On est donc amené à rapprocher les mots signifiant « frapper, briser », c'est-à-dire gr. *κλέψ* « je brise » (de *κλέψ*?), dor. *κλέψ*, ion.-att. *κλέψ* « morceau de bois (dont on se sert pour tirer au sort) », qui répond à irl. *clár*, gall. *clavr* « planche », *κλέψ* « coup sur la joue » (mais le a après o ne peut représenter e), *κλός* et *κλούδης* « tronqué », *κλέπτης* « fouler aux pieds » (qui fait penser à lat. *calx*), et, avec élargissement -d- : *κλαδέσσαι*.

D'autre part, le germanique a un présent en *-ye- : got. *huljan* « περικάλλεται », etc. Le vocalisme é de lat. *celare* se retrouve dans v. h. a. *hāli* « dissimilé », v. isl. *hāll* « rusé ». Le grec a une forme élargie *καλύπτω* « je cache », cf. *κλέψ* « écorce, pelure », etc. ; la forme rappelle *χρύπτω* (*χρύψα*) en face de v. sl. *kryti* « cacher ».

Si *cella* est isolé pour la forme, le sens rappelle celui

στοῖσι Hes., *κλαδαρός* « fragile ». — V. sl. *koljō*, *klati* « abattre » à côté de lit. *kalū*, *kalti* « frapper (avec un marteau, une hache) », *kuliū*, *kulti* « battre » (notamment « battre le blé »).

V. *clādēs, calamitās* et *incolumis*.

celō, -as, -āui, -ātum, -āre : cacher (*aliquid aliquem*).

Ancien, usuel. Bien représenté en roman ; M. L. 1800. *Cēlāre* alterne avec une forme thématique à vocalisme ē, conservée dans *occulō*, -is, -lui, -cultum, -ere, de *ob-*kelō*, rare, bien qu'ancien et classique, usité surtout au participe *occultus* et qui tend à être remplacé par une forme d'itératif-intensif *occultō*, -as (déjà dans Plt.), d'où *occultatiō*, -tor. La racine est **kel-*, la graphie *quolto* = *occultō* du SC Ba. CIL I², 581, 15, provient d'une époque où l'on avait le sentiment qu'à un groupe -cu- contemporain correspondait un plus ancien *quo-* et où l'on faisait la transformation mécaniquement, même dans des formes où il n'y avait jamais eu de labio-vélaire (cf. *colō*, *quolundam* ; *quom* (préposition), CIL I², 583, 50), pour donner au texte un aspect archaïque.

Cēlō, -āre est un présent duratif en a (cf. *duō*, -as et *duō*, -is) ; pour la longue, cf. *uēnor*, *lēgō*, etc. *Cēlātor* n'est attesté que par deux exemples, un de Lucain, l'autre de Cassiodore ; *cēlātō* que par une glose ; *cēlātūra* ne figure que dans la loi Salique. Cicéron et César disent *occultatiō* ; *cēlātūm* est dans Sisenna.

Composés : *con-*, *oc-*, *sub-*, *subtercēlō* ; *incēlātūs* ; M. L. 4345, **incelātūs*.

S'y apparentent :

cella, -ae f. : v. ce mot.

clam : « en cachette [de] », adverbe et préposition. S'oppose à *palam*. Comme préposition, est accompagné d'abord de l'accusatif (comme *cēlāre aliquem*), puis de l'ablatif, sans doute, d'après *cōram* (ainsi *clam uobis*, Cés., B. C. 2, 32, 8). De *clam* dérivent :

clanculum (*clanculē*, -lō), archaïque : sans doute diminutif familier de même formation que *plūsculum*. De *clanculum* a été tiré secondairement un adjectif *clanculūs* (Gloss.). Cf. aussi *clanculārius* (Martial) ;

clandestinus : adjectif ancien (loi des XII Tables ; Plt., etc.). Formé sur le modèle de *intestinus*, dont il est voisin par le sens (cf. Cic., Sull. 33, et ad Fam. 5, 2, 1), peut-être par un intermédiaire **clam-de*, **clande*, cf. *quamde*.

Le thème de (oc-)*culō* se retrouve exactement en celtique : v. irl. *celim* « je cache », et en germanique occidental : v. h. a. *helan* « cacher », etc., mais non ailleurs. Les formes de *celō* et de *clam* n'ont pas de correspondants hors du latin.

D'autre part, le germanique a un présent en *-ye- : got. *huljan* « περικάλλεται », etc. Le vocalisme é de lat. *celare* se retrouve dans v. h. a. *hāli* « dissimilé », v. isl. *hāll* « rusé ». Le grec a une forme élargie *καλύπτω* « je cache », cf. *κλέψ* « écorce, pelure », etc. ; la forme rappelle *χρύπτω* (*χρύψα*) en face de v. sl. *kryti* « cacher ».

Si *cella* est isolé pour la forme, le sens rappelle celui de irl. *cuile* « cave », v. h. a. *halla* « salle », gr. *καλῆ* « hutte, nid ». On hésite plus à rapprocher skr. *cālā* « hutte, demeure », qui est isolé parmi les langues orientales ; tous les autres témoignages pour **kel-* « cacher », sont occidentaux.

Les faits ne permettent pas de décider s'il convient de rapprocher *got. us-hulon* « λατομεῖν », *hulundi* « carver » et les divers mots germaniques se rapportant à l'idée de « creuser ».

V. aussi *cilium* et *color*.

celox, -ōcis f. : brigantin, navire léger. Emprunt ancien au gr. κέλης (dial. κέλη), influencé dans sa finale par *uelox*; cf. l'emploi adjectif dans *Plt.*, *Poe.* 543, en jeu de mots avec *corbita*.

Cf. *celer*.

celsus : v. -cellō 1.

celt(h)is, -is f. : nom d'arbre africain, probablement le « micocoulier », *Pline* 13, 104. Mot étranger, non emprunté.

celtis, -is f. : ciseau de sculpteur (St.-Jér., *Vulg.*, *Job*, 19, 24 et *c. Ioh.*, 30). Mot douteux. Dans la *Mulom*, *Chironis* 26 et 693, où *celtis* avait été rétabli par conjecture, le manuscrit portant *securi celle* (26) et *securi cella* (693), *W. Heraeus*, *ALLG* 14, 119 sqq., a montré qu'il faut sans doute lire *securicella* (diminutif au second degré de *securis*). Dans *c. Ioh.*, 30, on a la variante *certe*, et *Lindsay*, *Introd. à la crit. des textes*, p. 23, a proposé de lire *certe* dans la *Vulgata*. — Du reste, *celtis* peut être un emprunt tardif au celtique, cf. m. *irl. celair* « épée »; *Havet*, *Man. de critique verbale*, § 898. En tout cas, même si *celtis* est un « mot fantôme », dû à une faute de lecture, il a passé de la *Vulgata* dans les glossaires du Moyen Age, cf. le *Lexique de Du Cange*, s. v., et même dans les textes : il figure dans la *Chronique de Geoffroy de Monmouth*, cf. *Faral*, *Légende d'Arthur*, t. III, p. 246, l. 49. Sur toute la question, v. *M. Niedermann*, *Mus. Helv.*, 2 (1945), p. 123-138. Cf. *cultur*.

celtis : — πίνα, λύθος εἰδος, *CGL* II 99, 14. Pas d'exemple dans les textes, ni d'indication d'origine. Identique au précédent? Cf. les noms de poisson du type βελόνη, fr. *brochet*.

celtium, -in. n. : écaille de tortue (Pline). Le mot et la chose sont étrangers.

celundria, *celindria* (Gloss.) : nauis, quae uelociter currit. Lire *celandria*? Emprunt déformé au gr. κελάνδυος (κελάρτιον); sans doute de très basse époque; cf. *Du Cange*.

cēna, -ae f. (ancien *cesna* gardé par *Festus* 222, 26) : apud antiquos dicebatur quod nunc est prandium; uesperna quam nunc cenan appellamus, *P. F.* 47, 8, « dîner » et « souper ». — Ancien, usuel. *Panroman*. *M. L.* 1806. *Celt.* : *irl. cenn*, britt. *cogn*.

Dérivés : *cēnō*, -ās, *panroman*, *M. L.* 1808; *cēnaculum* : *ubi cenabant, cenaculum uocitabant, ut etiam nunc Lanuui apud aedem Iunonis et in cetero Latio ac Fale-rii et Cordubae dicuntur. Postquam in superiori parte cenitare coepertunt, superioris domus uniuersa cenacula dicta*, *Varr.*, *L. L.* 5, 162, cf. *M. L.* 1807; *irl. cennacul*. *Cēnacula* ayant désigné « les étages supérieurs », le sens de « salle à manger » a été réservé à *cēnātiō* (ancien abstrait devenu concret) et à *cēnātorium* (à côté de *triclinium*); *cēnātūcula*; *cēnāticus* : du repas; *cēnāticum* : prix d'un repas (cf. *uūticum*); *cēnitō*, -ās. Composés : *antecēnūm*, bas latin, *Isid.*, *Or.* 20, 2,

15, *merenda... proxima ceneae; unde et antecenia a quibusdam appellatur; incēnūs, incēnātūs (archaïque et tardif) = ἀστεντος, cf. imprānsus* : qui n'a pas diné, *re-cēnō*, -ās (tardif); **recinūm*, *M. L.* 7119; *subcēnō*, *M. L.* 8353.

V. lat. *cesna* repose sur **kersnā*, à en juger par osq. *kersnu*, *kersnais*, ombr. *sesna* à côté du verbe dérivé *gersnatur* « cēnāti ». Comme *-rsn-* paraît avoir abouti à *-rn-*, on admet que le mot repose sur **kert-snā*, en partant d'une racine **kert-* (v. sous *cortex*) et en supposant un développement de sens pareil à celui observé dans *carō* (v. ce mot) et dans gr. *δατός* « festin » en face de *δατός* « je partage ».

cennō : v. *cinnus*.

cēnseō, -ēs, -ui, *cēnsum*, -ēre (à basse époque, *cēn-siō*, *cēnsum*, -ētūm, v. *Thes.* III 786, 56 sqq.) : déclarer d'une façon formelle ou solennelle ; exprimer un avis dans les formes prescrites. — Ce sens ancien est conservé dans la formule par laquelle on interrogeait le Sénat, e. g. *T.-L.* 1, 32, 11 sqq., *rex his ferme uerbis patres consulabat... Dic, inquit ei, quid censes?* — *Tum illa* : « *Puro pioque duello quaerendas* (scil. res) *censeo* ». Cf. l'emploi de *cēnsuēre*, *cēnsuerunt* dans les sénatus-consultes. Le verbe, dans cette acceptation, a pour correspondant un substantif appartenant à un autre groupe : *sen-tentia*; cf. le jeu de *cēnseō* et de *sententia* dans le *SC Bac.*; il n'y a pas de substantif **cēnsentia*, et *cēnsus* s'est spécialisé dans un sens technique. Dans la langue du droit public, le sens de *cēnseō* s'est restreint ; il désigne l'activité des magistrats chargés de se prononcer sur la personne et les biens de chaque citoyen, d'où *cēnseō* « je déclare la fortune et le rang de chacun, je fais le recensement », et *cēnsor* m., nom du magistrat chargé de cette opération, *cēnsus*, -ūs (*cēnsio*), l'opération elle-même du « cens », *cēnsūra* « exercice de la censure », *cēnsōrius* « qui se rapporte au censeur », *cēnsu-lis* « ad cēnsum pertinens », *cēnsōrius* (cognomen); osq. *Kēnssurin* eis, gén. *Cēnsōriū*. La langue a différencié dans l'emploi *cēnsus* et *cēnsiō*. *Cēnsus* « cens » a désigné le « rôle ou registre des censeurs », puis la place occupée dans cette liste, le rang, la fortune de chacun. Le mot a survécu en allemand sous la forme *Zins* (et en gr. κῆπος); le maintien de l'*n* désigne un emprunt livresque ou une prononciation savante d'un terme d'administration, la prononciation populaire étant *cēsus*. Le vieil irlandais a aussi *cis*. V. aussi *M. L.* 1808 a, 1809. — *Cēnsiō* a désigné l'« évaluation du censeur », et aussi la « punition infligée par le censeur », cf. *P. F.* 47, 10, *cēnsiōnem facere dicebatur censor, cum multam equitū in-rogabat, et cēnsio hastaria*, 47, 21, sens que *cēnsūra* a pris également à la longue.

Dans la langue commune, *cēnseō* a pris le sens plus large et moins technique de « estimer, juger, être d'avis », comme *arbitror*, *aestimō*, etc.; cf. *Varr. ap. Non.* 519, 23, *uerbum cēnseō et arbitror idem poterat ac ualebat*; *cēnsor* a désigné le « critique », *cēnsūra* la « critique ». A *cēnsitum* se rattache *cēnsitor* « celui qui fixe les impôts » et *cēnsiō*.

Composés : *accēnseō* : compter en outre, ajouter. N'est guère usité qu'au participe *accēnsum*, qui a pris différents sens dans la langue du droit public ; l'*accēnsum* désigne un lecteur ou un appariteur « surnuméraire » des

magistrats à faisceaux ; à l'armée, les *accēnsi* sont des auxiliaires ou recrues non armées, *quod ad legionum cēnsum essent adscripti* », *P. F.* 13, 24, cf. *index de Bouillé-Leclercq, Manuel des Inst. rom.*

percēnseō : passer une revue complète de (classique); *percēnsiō* (Fronton);

recēnseō : recenser, énumérer ; passer en revue ; réviser ; *recēnsiō* (Cic.); *recēnsiō* (Dig.); *recēnsus* (Suet.).

succēnseō, -ēs (et *suscēnseō*) : blâmer, soumettre à la censure, d'où « s'irriter contre ». Ce sens a pu se développer par suite d'un faux rapprochement avec *succēnsus*, participe de *succēndō*; *succēnsiō* (Symmaque).

Comme un certain nombre de mots de caractère religieux ou juridique, se retrouve en indo-iranien. Le présent thématique skr. *cāmsati* « il récite » (se dit de la récitation du Véda), *gāth. sōnghāti*, v. perse *θātīy* (terme dont se sert Darius pour dire qu'il « proclame » quelque chose) ne se retrouve pas en italien : le latin a le type dérivé *cēnseō*, et l'osque un type également dérivé, mais autre : *cēnsaum* « censère » (thème en *ā*). Ceci s'explique sans doute par le fait qu'il y a eu un type athématique dont alb. *θōm* « je dis » et v. sl. *setū* « dit » — qui ne gardent rien du sens religieux de la racine — porteraient peut-être la trace. Osq. *cēnsto-en* « in cēnsum » et *ce-nzstur*, *cēnstor censor* », *ancēnto* « nō cēnsa » fém. sg., représentent les formes attendues, tandis que lat. *cēnsus*, *cēnsor* résultent d'un arrangement analogique, de même que *cērus* (v. *cērō*). L'*ē* de *cēnsē* doit s'expliquer comme l'*ī* de *īnfāns*, *cēnsērō*, *īnserō*, etc. (cf. *M. Leumann*, dans la *Lat. Gramm.* de *Schlötz-Schmalz*, 5^e éd., p. 104), par un amusissement de l'*n* devant *s*, *f* ayant provoqué une nasalisation et, par suite, un allongement de la voyelle.

cēntō, -ōnis m. : couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble (servant, entre autres, à combattre les incendies) ; d'où à basse époque « cēton ». Mot technique et populaire, attesté depuis Caton et Plaute. *M. L.* 1814.

Dérivés : *cēntōrius* : 1^o fabricant de couvertures faites de vieux morceaux d'étoffe qu'on employait imbibés d'eau et de vinaigre pour éteindre le feu ; 2^o pompier, *collegia cēntōriorum* « corps de pompiers », v. *Kubitschek*, dans *Pauly-Wissowa*, R. E. III 1933 sqq.; *cēntunculus* : vêtement d'arlequin : housse de cheval ; et aussi « cotonnier », *M. L.* 1816 a, et André, *Lex. s. u.*; *cēntōriō* (Gloss.); *Homero-cēntō*, *Ver-gili-cēntō*.

La ressemblance avec skr. class. *kanthā* « vêtement rapiécé » pourrait être fortuite. — Le sens de « vêtement rapiécé » de *κέρτηρον* est tardif en grec et peut-être calqué sur le latin. Sur *κέρτηρον* ont été formés *cēntō*, *cēntōrius* (Gloss.).

cēntrum, -i n. : centre ; emprunt au gr. κέντρον (depuis *Vitrue*), dont proviennent les dérivés latins techniques *cēntrālis*, *cēntrātus*, *cēntrōsus*. *M. L.* 1815 ; *cēntēr*, *gall. cēthr*.

cēntum (indéclinable) : cent. Ancien substantif neutre devenu invariable, comme *mille*. Par suite, le nom qui accompagne *cēntum* est traité comme avec les noms de nombre précédents, en apposition, non au génitif. Les composés multiplicatifs de *cēntum* sont, comme en grec, des adjectifs déclinables : *ducenti*, *quingentī*, etc. (sur la

phonétique de ces formes, voir *Sommer*, *Hdb.* 2, p. 470) ; le pluriel neutre *ducentum* dans *cēntum ac ducentum... milia*, *Lucil.* 1051, est peut-être le correspondant du collectif skr. *dvī-çatam*, mais plus probablement une création analogique d'après *cēntum*. Attesté de tout temps. *Panroman*, sauf roumain. *M. L.* 1816.

Dérivés *cēntēnī*, -ae, -a, distributif, d'où *cēntēnum* : ceigie, « qui rend cent pour un », *M. L.* 1811, et André s. u.; *cēntēsimus*, centième, d'où *ducentēsimus*, etc., d'après *uīcēsimus*, etc., comme *ducentē* d'après *uīcētē*; de *duēnī* dérive *ducentērius* « qui vaut 200 scsterces » et qui, sous l'Empire, a désigné des catégories spéciales de soldats et de fonctionnaires (aux appontements de 200.000 scsterces) ; cf. aussi *duēna*, -nāria; *cēntē(n)s* : cent fois; *cēntērius* : « qui centum (centēnas) partés habet »; d'où à basse époque « centenaire », *ēkātōvratēnī*, et synonyme de *cēntēriō* (cf. *centēna* : *cēntērii dignītā*), *M. L.* 1810 a; *cēntēssis m.* : « centum assēs » (cf. *decussis*).

La forme, fléchie dans les neutres skr. *catām*, v. sl. *sūtō* et dans lit. *śūtās*, est devenue invariable en latin comme dans *irl. cēt* (cf. *gall. cant*), *got. hund*, gr. κέντην, d'après le modèle des noms de nombre de « cinq » à « dix ». A en juger par le caractère continu de l'aire du type invariable, le fait doit être ancien en Occident ; l'ancien duel *uīgintā* et les anciens « pluriels neutres » tels que *trigintā*, etc., sont aussi fixés sous la forme de nominatif-accusatif, de même que les correspondants grecs.

cēntūriā f. (cf. *decuria*) : *Varr.*, *L. L.* 5, 88, *cēntūria*, qui sub uno cēntūriōne sunt, quorum cēntēriūs iūstus numerus. Désigne d'abord un groupe de cent cavaliers d'après *T.-L.* 1, 13, 8, *codēm tempore [a Romulo] et cēntūriā tres equitū conscripītāe sunt, Rāmnenses ab Romulo, ab T. Tatio Tītēnēs appellati, Lucerūm nominis et originis causa incēta est*; puis une division de citoyens qu'on attribue à *Servius Tullius*, cf. *T.-L.* 4, 2, *cēnsus in ciuitate et discripītō cēntūriārum classiūm non erat, a Ser. Tullio facta est*. Cette division est peut-être d'origine étrusque d'après *Festus* 358, 21, *rituales nominantur Etrūcorū libri in quibus perscriptum est... quomodo tribūs, curiae, cēntūriāe distribuuntur*. Cf. *cēntūriā* *praerogātiā*, etc. La cēntūriā comprend théoriquement cent hommes, et peut-être ce chiffre était-il fixe à l'origine ; mais il a varié, tant à l'armée qu'à la ville, et *cēntūriā* n'a plus eu avec *cēntum* qu'un rapport étymologique, e. g. *Caes.*, B. C. 3, 91, 3, *eum electi milites circiter CXX uoluntarii eiusdem cēntūriāe prosecuti sunt*. La cēntūriā, qui désignait d'abord, semble-t-il, une division de cavalerie, a désigné ensuite une division de fantassins, tandis que *turna* était réservé à la cavalerie (*Végece*, Mil. 2, 14; v. *Thes.* III 831, 48) ; cf. l'évolution de sens de *clāsis*. Un autre sens de *cēntūriā* est : surface de 200 arpents. Explication peu vraisemblable dans *Varr.*, *L. L.* 5, 35, *cēntūriā primū a cēnūm iūgeribū dīcta est, post duplīcata retinuit nōmen*, la cēntūriā valant 200 arpents au minimum. Étymologie plus plausible dans *Sic. Flacc.*, *Grom.*, p. 153, 26, *cēntūriā... uocabulum datūm ex eō : cum antiqui Romanorū agrūm ex hoste captū uictori populo per bīna iūgera partītū sunt, centenīs hominibū ducentēna iūgera dederunt, et ex hoc factō cēntūriā iuste appellata est*; cf. *P. F.* 47, 1, *cēntūriātūs ager in ducentēna iūgera definitus, quia Romulus cēntēnis ciuibīs*

ducēna iugera tribuit. Du reste, la surface de la centurie est variable, cf. Sic. Flacc., Grom. 159, 9.

Dérivés : *centuriō*; doublet populaire ancien (fait sur *patrōnū?*) *centuriōnū*, d'après P. F. 43, 10, qui cite aussi *cūriōnū* et *decuriōnū*, *epolōnū* (irl. *cētūr*); *centuriālis*; *centuriātūs* (d'où *centuriō*, -ās); *centuriōnātūs*, -ās (et *centuriātūs*); *centuriōnicus*; *sucenturiō*, -ās.

La formation de *centuria* et de *decuria* (v. ce mot) est peu claire.

Une formation ancienne est indiquée par v. sl. *sūto-ricejō* « cent fois », lit. *śimteriōpas* « centuplie », v. isl. *hundari*, v. h. *huntari* « centaine ».

Le thème *cento*-sert du premier terme à des composés, dont beaucoup ont été fabriqués sur des modèles grecs : *centarachus*, M. L. 1810; *centi-cep̄s* (Hor. = *ἐκατονά-pavoc*, -κέπαδος); *centimanus* (= *ἐκατόγχεp*, Hor., Ov.); *centi-folia* (-lium), -grānūm, -morbia, *centunerua*, v. André s. u.; *centinōda* (Marcell.) « herbe nouée », M. L. 1811 a; *centipes*, M. L. 1813; *centipeda*, -pedum; *centipel-tō*, M. L. 1812; *centuplex*, *centuplō*, -ās, et *centuplus*; cf. aussi les juxtaposés *centu(m) pondium*, *centum uirū*, d'où *centumuir*; *centum capitā*. Pour ce thème, cf. skr. *catā*; v. sl. *sūto*, got. *hundar*, tandis que le grec a généralisé *ἐκατο-* au premier terme des composés.

cēpa (cae-), -ae f., *cēpe* n. (usité seulement au nominatif-accusatif et à l'ablatif singulier) : oignon. Sur la différence avec *ūniō*, v. Daremberg-Saglio I 2, 1149; Isid., Or. 17, 10, 12 : *caepa uocatur quia non aliud est nisi caput* — Ancien, usuel. M. L. 1817; B. W. *civet*. Pascé en germ., ags. *cipe*, et en celt. : irl. *cep*, *cip̄*, et v. h. a. *zubollo*, britt. *celbennyl*.

Dérivés : *cēpārius*, M. L. 1818, d'où *cēpāria* « tumeur à l'aïne »; *cēpīcīs*; *cēpīna* : semence d'oignon; *cēpūtūs* « cēpe longum » (Marc. Emp.); *cēpītīs*, -idīs, et *cēpōlātīs*, nom d'une pierre précieuse; *cēpūla*, *cē-pulla* (*cēpolla*, *cipulla*, *cebulla*, *cibula* dans les Gloses, peut-être d'après *cibūs*), M. L. 1820; d'où *cēpūlārius*; *caepētūm*; *Caepīo*.

Sans doute emprunt, d'origine inconnue. Cf. *κάρπα*·
καρπόδα, *Κερυνήται*, Hes.

cēra, -ae f. : cire, objet de cire; *cērāc*, -ārum (collectif) : tablettes de cire. Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1821. Celt. : irl. *cēir*, britt. *cawr*; *cīcī* (de **cēriacūm*). Déjà rapproché du gr. par Prisc., GLK II 156, 6, *in multis enim uiderimus commutatione terminatio[n]is genera quoque conuersa, ut... ὁ κηρός, haec cera*.

Dérivés : *cēreus*, M. L. 1829; *cēreolus* : couleur de cire (cf. *cēreola*, M. L. 1828, nom d'une prune); *cērātūs*, *cērātūm*; d'où *cērō*, -ās; *cērāriūs*, -a, -um et *cērāriūs*, -i; *cērōs*; *cērāmentū*, -i (?) ; *cērātūra*.

A côté de ces dérivés latins, nombreux emprunts grecs : *cērinūs*, *cēritūs*, *cērōma*, *cērōtīca*, *cērōtūm*, *cērōtārīum*, *cērīum*. Composés, la plupart tardifs et appartenant à la langue de l'Église, souvent hybrides gréco-latins, ou grecs : *cērefarēla*, *cēreofalūm*, -i (Greg. T.); *cērifīcō*, -ās (Pline); *cērifōrūs*, *cērōfārūm*, *cērōfāriūs*, *cērostātūm*; cf. M. L. 1834-1835; *cērōtūm*, M. L. 1835 a. Cf. aussi, dans la chancellerie du Bas-Empire, *primicēriūs* m. « officier dont le nom se trouvait le premier sur les tablettes de cire, chancelier, chambellan »; *primi-cēriātūs* (et *primiscrinīus*).

Cf. gr. *κηρός* « cire », d'origine inconnue. Si dor. *κηρός* était bien établi, *cēra* serait un emprunt à l'ionien-atique; mais le passage au type en -ā resterait à expliquer; du reste la forme dorienne est douteuse. On a rapproché lit. *κορύs* « gâteau de miel »; mais l'indo-européen n'admet pas de formes radicales du type **kār*- ou *kōr*- . Le gr. *κηρόνθος* « gâteau de miel » est de type « égénien ». Emprunt indépendant en grec et en latin?

cērasūs, -i f. : cerisier, M. L. 1824; *cērasūm*, -i n. (= *κεράσιον*, Marc. Emp.; *cēriūm*, Anthimus) : cerise; cf. *cērāsēa*, *cērēsēa*, M. L. 1823. Panroman. Passé en germ. : v. h. a. *kersa* (all. *Kirsche*) et en finnois. Celt. : gall. *ceros*. Sur *cērasūm*, v. Svensnung, *Unters. zu Pall.*, 132 sqq.

Dérivés : *cērasūriūs* (rare et tardif); *cērasūriūm*. Gloss. : « *cēriūs* », cf. CGL III 601, 34 : *gumen* : *resina de cer*⟨a⟩*sario aut prunario*; *cērasūnūs* : couleur de cerise (Pétr.).

Le cerisier, d'après Pline 15, 102, aurait été introduit en Italie par Lucullus : — *i ante uictoriā Mithridātācam L. Luculli non fuere in Italia, ad urbī annūm DCLXXX. Is prūmūq̄ inexit e Ponto...* mais il s'agit sans doute du cerisier cultivé, le cerisier sauvage (cf. *cornūs*) existait déjà en Italie. Le mot est déjà dans Varr., R. R. 1, 39, 3. Gr. *κέρασος* (*κερασός*) semble lui-même emprunté à une langue asiatique (v. André s. u.), mais est peut-être apparenté à *cornūs* (v. ce mot). Les formes à *é* médian, attestées dans Anthimus et dans les Gloses et confirmées par les langues romanes et par les emprunts du slave et du germanique, montrent que cet emprunt tardif au grec a subi la même apophonie que *castanea* > *castīnea*. Cf. M. L., *Einf.* 3, 153.

cērēdūla : v. *querquētūla*.

cērēris : nom d'oiseau emprunté au gr. *κέρηκης*. Voir L. S. s. u., et Varr., L. L. 5, 79.

cērēlōpis : nom d'un singe qui a le bout de la queue poilu, P. F. 47, 23. Sans doute de **κερέλωπτς* (cf. λάπτη).

cērēda, -ae : excrément, crotte. Figure comme second élément de composé dans *muscerda*, *sucerda*. M. L. 1825. Cf. sans doute gr. *οὐρώ*, *οὐράτος* « excréments » avec le dér. *οὐρώλα* et v. isl. *skarn* « fumier ». Influencé dans la forme par *merda*.

cērēdō, -ōnis m. : ouvrier gagne-petit. Nom d'agent emprunté au gr. *κέρδων* (attesté comme nom propre dans Hérodias), cf. Schol. Pers. 4, 51, *per cērdōnēm plectām turbām significat. Itā populus dicitus ἀπὸ τοῦ κέρδους, i. e. a lucro*. Mot populaire (Novius; Pétr., Sat. 60, 8).

cērēa (*ceria*), -ae f. : boisson espagnole d'après Pline 22, 164, *ex iūdem [leguminibus] fiunt et potus zythūm in Aegypto, cælia et cērēa in Hispania, cērēsua et plura genera in Gallia aliisque prouincis*.

cērēbrū, -i n. : cerveau en tant qu'organe, ou que siège de l'intelligence ou de la colère. Ancien, usuel. M. L. 1827.

Dérivés : *cērēbrōsūs* (familier) : -i *dicuntur ad insāniam faciles, quibus frequenter cērēbrū moueatur*, cf. M. L. 1834-1835; *cērēbrūm*, M. L. 1835 a. Cf. aussi, dans la chancellerie du Bas-Empire, *primicēriūs* m. « officier dont le nom se trouvait le premier sur les tablettes de cire, chancelier, chambellan »; *primi-cēriātūs* (et *primiscrinīus*).

de veau » et non « un cerveau ». *Cerebrū* ne s'emploie pas dans ce sens. Inversement, c'est dans la langue vulgaire (Pétr. 76) que *cerebellū* s'emploie pour *cērēbrū*. M. L. 1826; B. W. s. u. De là, *cērēllārē* : coiffe.

Composés : *excēbrō*, -ās : décerveler (Vulg., Tert.); *cēdīcērēbītūs* (Pétr.) « à la tête chaude » : cf. *ōridāriūs* (Gloss.).

La racine, dissyllabique, est attestée dans skr. *cirah* « tête », génitif-ablatif *ciṛsnāh*; la forme *cērēbrū* est dérivée d'une forme à -r- attendue en face de la flexion en -n- du génitif-ablatif sanskrit cité plus haut; en germanique, il y a un dérivé en -n- avec le même sens et le même vocalisme que lat. *cērēbrū* : v. isl. *hiarni*, v. h. a. *hīrni* « cerveau » (de **keras-n-īyo*). On ne peut décliner si lat. *cērēbrū* repose sur **keres-ro*- ou sur **keres-ro*. — Le grec alatt. *κάρα* tête »; hom. *κάρωνα* « têtes, sommets, citadelles », de **καράων*, comme on le voit par *ἀλλά* *κάρα* tête » et par att. *καρῶνū* «achever»; et avec le dérivé en -r- : *καράρά* *κεφαλή*, Hes. (de **καρωρά*); il y a partout le même vocalisme que dans skr. *cirah* parce que le vocalisme e a été réservé au groupe de *κέραs* (v. sous *cornū*); autre vocalisme dans le dérivé ion. *κόρση* de **kor(s)-sā* (avec amussement de *σ* normal après o).

Pour d'autres mots, v. *cērnuus*, *cērūx* et *cornū*, *cērūs*.

Cērēs, -eris f. : v. *cerus* et *creō*, *crēsō*.

cērō, -is, *crēu*, *crētūm* (le parfait est rare et presque uniquement technique, avec le seul sens de « décider »; le participe *crētūs*, rare aussi, n'a que le sens de « criblé »), *cērēne* : 1^o sens le plus concret « trier, passer au crible » (cf. *cērēbrū* de même racine, *excrētūm* « ciblure », d'où « excréments ») : Cat., Agr. 107, 1, *contundas quam minutissime, per cērēbrū cērēs*; Pline 18, 115, conservé encore en roman, cf. M. L. 1832, *cērēne*, et 1833, *cērēlūm*, et en celt. : bret. *cērē* « frémie »; cf. gr. *κρίνειν κάρπον τε καὶ ἔχανα* II. E. 101, *κρίνων* « farine d'orge grossière »; et d'une manière générale : 1^o « distinguer [par les sens ou par l'esp̄it] entre différents objets, discerner » et, par affaiblissement, « voir », Cic., Fam. 6, 3, *quem ego tam uideo animo quam ea quae oculis cērēni*. Fournit dans ce sens à la poésie dactylique un substitut commode de *uidēre*, mais seulement aux temps de l'inflectum; 2^o choisir entre différents solutions ou différents projets, d'où « décider », e. g. Vg., Ae. 12, 709, *inter se coiisse uiros et cērēne ferro* (imitation d'Ennius), cf. Sén., Ep. 58, 3, *cērēne ferro, quod nunc decērēne dicimus : simplicis illius uerbi usus amissus est*. Sens archaïque conservé dans la langue du droit, Varr., L. L. 7, 98, *creui uelut constitui : itaque heres cum constituit se heredem esse, dicuntur cērēne, et cum id fecit, creuisse*; Cic., Leg. 3, 6, *quodcumque senatus creuerit agusto*; 3, 8, *quotcumque creuerit populus uisserit tot sunto*. Cf. *hereditatem cērēne et crētō*, -ōnis (usité seulement dans la langue du droit). **Crētūs*, -ās et **crētō* n'existent pas. La langue classique, dans ce cas, dira plutôt *dēcērēne*, d'aspect « déterminé ».

Dérivés en *cērēn-* : *cērēlūm* (Gloss.), *-culātōr* (id.), cf. *incērēlūm*; *cērēntia*, -ae f. (Mart. Cap.).

Composés de *cērō* :

dēcērō : décider de, décréter, voter; *dēcērētūm* : décision, décret, M. L. 2507 a; irl. *decredash*; en philosophie,

cernō

traduit le gr. *δέργμα*, cf. Cic., Ac. 2, 27; et *dēcērētālis*, *dēcērētō* :

dēcērō (= *διαχρίνω*) : séparer [en triant], discerner;

dēcērēm : 1^o — *est proprie quod separat aliquas res, asse* (= *axe*) *in medio posita*, Schol. Gron. B., p. 327, 14 St.; désigne ainsi la « raie » dans la chevelure (cf. *dēcērēnālis*, -le); le « diaphragme » (= *διάφραγμα*, Cael. Aur.) et toute espèce d'intervalle ou de séparation; de là, « signe distinctif, différence » et « dissentiment »;

2^o fait de trancher un différend, jugement décisif »; et « moment décisif et périlleux », cf. Cic., Phil. 7, 1, *adducta est res in maximum periculum, et extremum paene dēcērēmen*. M. L. 2661.

Dérivés : *dēcērēnālis*, *dēcērētō* avec toute sa famille; *dēcērēnōs* (rare et tardif);

dēcērēlūm : 1^o épingle à cheveux des matrones romaines; 2^o distinction; *dēcērētō* : séparation, distinction et, à basse époque, « discréte, discernement » (langue de l'Église, cf. *dēcērētūs* « qui sait discerner, discréter » dans Grégo. le Gr.), M. L. 2660, et irl. *descreide*; *dēcērētōrūm* = *διάφραγμα* (Cael. Aurel.); *dēcērētūs* (gramm.) : servant à distinguer, etc.; *indēcērētūs* : non séparé, non distingué, indiscernable (Apulée dit aussi *inēcērētūs*); *indēcērētō* (St-Jér.): manque de discernement;

excērēnō : 1^o faire sortir en triant, cribler, vanner; 2^o évacuer (terme technique de la langue médicale, cf. Celse 5, 26, 17, *inferiores partes uel semen uel urinam uel etiam sterlus excērēnt*; id. 4, 1, *quae excretū su-mus*); d'où *excrēmentū*, M. L. 2966, 2989.

incērēnō : passer au crible (Caton, Col., Vitr.), M. L. 4349; *incērēlūm*.

sēcērēnō : mettre de côté; d'où *sēcērētūs* : mis à l'écart, secret, et *sēcētūm*. Irl. *secreit*. M. L. 718, **assēcētāre*.

A un composé non attesté **cērēnō* se rapporte *re-crē-mētūm* : scorie, déchet, excrément.

Concernō, qui apparaît à basse époque chez les écrivains ecclésiastiques, semble formé sur *concrētūs*, rattaché faussement à *cērō*, parce qu'il semble l'antithèse de *dēcērētūs*. Il a dû y avoir influence du gr. *κυρχόνω*, qui s'oppose à *διαχρίνω* sur lequel il a été formé.

A la racine de *cērō* se rattachent un certain nombre de formes en *cer*- ou en *cri*- : *certūs*; *certō*, *cērēbrū*, *cērēmēn*; v. ces mots.

Une racine de forme **krei-* « séparer », inconnue à l'indo-européen oriental, se trouve en grec, italien, celtique et germanique.

Elle sert à indiquer l'idée de « cribler ». Toutefois, ce sens n'existe pas dans les formes verbales grecques, en grande partie influencées par le présent **κρίνω* (ion. att. *κρίνω*, lesb. *κρίνω*), et n'apparaît guère dans les formes verbales latines : présent *cērō* de **criñō*; mais le céltique a gall. *go-grynu* « cribler », de **upo-kri-nō*. Le sens de « cribler » a été réservé en latin au dénominatif de *cērēbrū* (v. ce mot).

L'ancienne forme d'adjectif en *-to- est celle que conservent gr. *κριτός* (avec *κρίνω*) et lat. *certus*. La forme **krē*, qui est dans le perfectum *crētū*, a été transportée aussi dans *crētūs*; elle figure également dans *excrēmentū*. Elle est d'origine obscure. Le mot grec, non analysable, *κρητέρα*·*κρητικόν*, Hes., où l'α de *κρα-* est sans doute un ο̄ issu de η̄, ne l'éclaire pas.

Le sens juridique pris par la racine dans *crimen* se retrouve en grec dans *κρίμα*, surtout fréquent dans la langue biblique, et *κρίτης*. Le grec *a*, de plus, *κριτήριον* « moyen de juger, tribunal » et *κρίτης* « juge ».

Sur le contact avec *crēscō*, v. Ernout, *Philologica I*, 83 sqq.

cernuus, -a, -um : qui penche la tête, *in caput [capite] ruens* disent les gloses. Semble s'être dit surtout du cheval, cf. Serv., Ae. 10, 892, *cernuus equus dicitur qui cadit in faciem, quasi in eam partem qua cernimus* (étymologie populaire). Substantivé : *cernuus, -i m.* : qui marche la tête en bas, équilibriste = gr. *κυβεστήρης*, qui rappelle la glose d'Hés. *κερνύλλει* : *κολυμβήσαται, κυβεστήσει*. Cf. Thurneysen, *Gött. Gel. Anz.*, 1907, p. 804.

Dérivés : *cernuū, -ās*; *cernulus, -a, -um* (Aetna); *cernulō, -ās* (Sén.).

Rare ; archaïque, poétique et bas-latin. La langue classique dit *prōnus*. Non roman.

Dérivé du mot dont *cerebrum* est tiré. Si l'on part de **cers-n*, il faut admettre qu'il y a eu un thème **ker-es*, comme sur l'entrevoit à travers skr. *cirah* et av. *sarō*. Cf. aussi *ceruīx*.

cernuus, -i m. : *calciamenti genus*, P. F. 48, 8; *-i socii sunt sine solo*, Isid., Or. 19, 34, 13. Un exemple douteux de Lucilius 129.

cerritus, -a, -um : *furiōsus, laruātus*. Les Latins le font dériver de *Cerēs*, e. g. Schol. Hor., S. 2, 3, 278, *-i dicuntur quasi a Cerere icti, qui Cereris ira percutiuntur*. On trouve, du reste, dans les gloses *cererōsus* ; cf. gr. Δημητρόληπτος. Rare et familier, semble-t-il. Pour la formation, cf. Prisc., GLK II 139, 14, *anitus, maritus, cerritus ab ano, mare, Cerere*; pour le sens, *lymphātus, laruātus*. Dialectal ? Cf. osq. *kerri* « Cererī ».

cerrus, -i f. : cerre, sorte de chêne. Rare et technique. Sans doute mot étranger ! M. L. 1338.

Dérivés : *cerreus, cerrinus*.

certō, -ās, -āli, -ātum, -āre : itératif à valeur intensive de *cernō*, comme *captō de capiō*, et non dénominatif de *certus*, comme le disent les dictionnaires. Terme de droit : « chercher à obtenir une décision, débattre » ; cf. T.-L. 1, 2, 6, *duumuirī perduellionē iudicent; si a duumuirī prouocari, prouocatione certō*; et l'expression *c. multam* débattre une amende ». En passant dans la langue commune, a pris le sens plus général de « lutter pour obtenir une décision » et simplement « rivaliser, lutter, combattre », sens le plus fréquent, dans lequel le rapport avec *cernō* n'est plus sensible. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 1840. Celt. : gall. *certuī*.

Dérivés : *certāmen* « débat, lutte au sujet de quelque chose » ; *c. glōriæ, uirtūtis* « combat, rivalité ». Encore en figura étymologica dans Plt., Ba. 399, *nunc... specimen spectur, nunc certamen cernitur | sisne necne ut esse oportet*. Sur ce mot, v. M. Leumann, *Gnomon* 13, 31 ; *ceriātō* (ancien, classique), *certātor, certātus, -ūs m.* (rares, latin impérial), *certātum* (ancien, usuel), *certābundū* (Apul.).

Composés : *con-, dē- certō* et leurs dérivés ; tous deux usuels et classiques ; *supercertō* (-certor), Vulg. traduisant ἐπαγωγής.

V. *cernō*.

certus, -a, -um : décidé, fixé ; e. g. *certumst mīhi et, au sens actif, qui a décidé de, décidé à* ; cf. Vg., Ae. 4, 563, *dīrūnq̄e nefus in pectorē uersat, | certa mori*; Albi. nov. 1, 291, *certus eras numquam, nisi uictor, Druse, reuerti*; d'où « déterminé, certain, non douteux » (*certum habēre*, et par là, appliqué aux hommes, « sûr, sur qui l'on peut compter, fidèle » ; enfin, seul ou avec *aliquis*, « certain » (dans le sens indéterminé que nous donnons à l'adjectif) : *certus numerus* un certain nombre », c'est-à-dire un nombre fixe, mais non autrement précisé.

Dérivés et composés : *certō, certē* adv., ce dernier avec un sens restrictif, comme le français « sûrement »; *certitās* (Gl.); *certitūdō* (tardif et rare); *certificō, -ās* (latin chrétien).

incertus, -a, -um « incertain » ; *incertō, -ās* (archaïque); *incertitūdō* (Greg. M.).

Certus s'emploie au comparatif dans *certiōrem facere* « informer quelqu'un » ; de là le latin juridique a tiré *certiōr, -ās*.

Ancien, usité de tout temps ; panroman. M. L. 1841 et 1840 **certiānus*; B. W. *certain*. Gelt. : irl. *cert* « droit », brit. *cert*, bret. *cerz*; de *incertus*, irl. *ingeart* (mot savant).

Certus est proprement l'ancien adjetif en *-to* de *cernō* (v. ce mot) ; mais il s'est détaché du verbe au cours de l'évolution du latin et forme un groupe à part, comme *certō*.

ceruēsia (*ceruisia, cereuēsia, ceruēsa, ceruēsa* dans Anthimus, 15), *-ae f.* : cenvoise. Mot gaulois, attesté depuis Pline. M. L. 1830.

ceruēsia, -ae f. : nom d'une poire (Cloatius ap. Macr., Sat. 3, 19, 6). De *ceruēs*? Cf. *asinusca, marisca*, etc.

ceruīx, -iōis f. (commun d'après Prisc., GLK II, 169, 9, *uetustissimi in multis... inueniuntur confusisse genera... ut hic et haec ceruīx*). Les grammairiens enseignent que le mot doit s'employer au pluriel *ceruēcis* (cf. c. *se-cūri subcīre*) ; toutefois, le singulier est fréquent et se trouve déjà dans Enn., A. 472, *oscitat in campis caput a ceruēce reuolum*, et Pacuvius, *Trag.* 3, *quadrupes... ceruēce anguina* : nuque, *posteriōra collī* ; cf. CGL V 177, 27, *uocata, quod per eam partem cerebrum ad medullam spinae derigatur, quasi cerebri uia*. Puis « cou ». Par métonymie, la nuque étant la partie du corps sur laquelle on porte les fardeaux, le mot, dans la langue de l'Église, traduit τράχηλος ; *durae ceruēcis*, στόλητρόπλαγχος, avec le sens de « confiance en sa force, audace, orgueil » ; de là, *ceruēcōs, -cōsītās, ceruēcātūs*. — Ancien, usuel. M. L. 1848.

Autres dérivés et composés : *ceruēcula*, M. L. 1846; *ceruēcāle* (*ceruēcial*) n. : oreiller, coussin, M. L. 1845 ; irl. *cerchäll*; *inceruēcūs* (Pac.); *exceruēcō*, M. L. 2967; *-cātō* (tardifs).

L'étymologie de Bréal **cer(s) -uic-* « qui lie la tête », cf. *uincō*, est plus ingénue que vraisemblable. *Ceruēs* rentre dans la catégorie des noms de parties du corps en *-ix* (*coxendix*, etc.), v. Ernout, *Philologica I*, p. 153, et présente un élargissement en *u* (v) du thème de *cerebrum*; cf. *ceruēs* : **keru-ik-s*. Cf. *forūs* et *fornīx*.

Cerus : *in Carmine Salarii Cerus manus intellegiūr creator bonus*, P. F. 109, 7; cf. Varr., L. L. 7, 26, *C. duonuēs*. Apparente vraisemblablement à *Cerēs*, *-ēris*, sans

doute ancien neutre, personnifié et divinisé, comme *Venus*, qui désigne proprement « la Croissance », puis « la déesse qui fait naître les moissons ». Probus, Vg. G. 1, 7, *Cerēm a creando dictam*. A *Cerēs* compagnon mâle de *Cerēs*, comme *Tellūris de Tellūs*, correspond ombr. *Cerfe, serfe* « *Cerrō* dat., de **Kerēs-o* ; à *Cerēs*, osq. Kerri, *Cerēri* », de **Ker(e)s-ē*; et *Cerēs* doit être une graphie ancienne pour *Cerrus*, de **Kerso-s*; cf. Buck, O. U. Gr., § 115, 2. L'osque et l'ombrien ont aussi un adj. dérivé **kerriōs* *cerrius, cercālis*. V. *creō, crēscō, crēsēns*; peut-être *procērūs*.

cerūsā (cerusa), -ae f. : cérose ; fard. Attesté depuis Plaute. M. L. 1942. Dérivé : *cerūsātūs*.

L'explication par un grec hypothétique **κηρόεσσα* (de *κηρός* « cire ») est sans fondement. Le grec dit ψυμόθον dans ce sens. Sans doute mot d'emprunt.

ceruūs, -i m. : cerf. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1850. Sur *ceruūs* a été fait *cerua* : biche. — Le pluriel *ceruī*, dans la langue militaire, désigne, en outre, des branches d'arbre, ressemblant à des cornes de cerf, qu'on plantait en terre pour arrêter la marche des cavaliers.

Dérivés : *ceruia* (b. lat.) synonyme de *cerua* (cf. *auus et auia*); M. L. 1844 : v. fr. *cierge*, it. *cerbia*; *ceruūs; ceruālis, -e*; *ceruāris* (*lupus ceruārius*, Pline), M. L. 1843; *ceruātūs; ceruūnus*, M. L. 1847; *ceruūnus* (Gloss.), M. L. 1849.

Le nom indo-européen du « cerf » était **elen-* (v. sl. *elen*, arm. *eln*, gr. ἔλαφος, gall. *elain(t)* « biche »). Mais le nom de la bête de chasse est souvent frappé d'interdit, d'où la substitution d'une épithète telle que « *cornu* » ; cf., en grec, Ἐλαφον κεραῖν Γ 24. Le vieux prusien a *ragingis* « cerf », de *ragis* « corne ». Le procédé date de l'indo-européen ; car on retrouve, en celtique, gall. *carw*; en germanique, v. isl. *hiorr*, v. angl. *heorot*, v. h. a. *hiruz* au sens de *ceruūs*; en baltique, v. pruss. *srivis* « chevreuil ». La forme élargie par *-u*, à côté du groupe de *cerebrum*, se retrouve dans gr. *κεροφή* et, au sens de « corne », dans hitt. *karawar*, av. *sr(u)oa*, irl. *crū* « sabot » (d'animal) ; cf. aussi *coruas*.

V. *cornū, cerebrum, ceruia*.

cēsō, -ās, -āre : cf. *cēdō*.

-cessō, -is, -iūl, -itūm, -ēre : n'existe qu'en composition dans *ar-cēsō (?)*, *in-cēsō*. Désidératif, qu'il faut sans doute rattacher à *cēdō* « s'avancer ».

cētērūs, -a, -um : qui reste, restant ; au pluriel, *cētēri*, *-ae* « tous les autres, ceux qui restent ». Diffère peu dans l'usage de *reliquus*, e. g. Cic., Rep. 6, 17, *qui globus reliquos omnīs complectiūt, summus ipse deus arcens et continens cētēros*; toutefois semble plus compréhensif, cf. Cic., Verr. 5, 87, *erān perpacū reliqui, cētēri dimissi*. — *Cētēri* désigne un ensemble, par opposition à *alii* : Sall., Iu. 74, 1, *cētēri formidine, pars ad Romanos, alii ad regem Boochum profugerant*; aussi est-il souvent joint à *omnēs, cētēcti*. Le neutre s'emploie adverbialement : *cētērum, cētēra* « du reste » et, depuis Sallust, surtout dans Tite-Live, « mais » (cf., pour le sens, gr. τὰλλα, τὰλλα, τὰ λούτρα), *(dē)cētērō, cētērōquī(n)*. — Ancien, usuel et classique. Non roman.

Comprend, évidemment, le mot qui se retrouve en ombrien, avec le sens de « alter » : *etru* « alterō », *etram*

« alteram », *etra* « alterās », etc., en face de lat. *alter* et de osq. *altrām*, etc. ; c'est le dérivé en **-tero-*, **-tro-* des thèmes du démonstratif indo-européen **e-* et **i-*; il se retrouve dans v. sl. *jetērū* « quelqu'un » (où le sens propre du suffixe marquant opposition de deux est perdu) et av. *atāra-*.

D'autre part, il existait de ce même démonstratif à deux thèmes un dérivé **iterō-*, que le latin conserve dans *iterūm* (v. ce mot). Il se trouve ainsi que *cētērūm* et *iterūm* appartiennent à un même groupe de mots indo-européen. Le sens de « opposition de deux » est net dans *cētērūm*, *cētēri*, qui marque opposition d'un groupe à un autre. — Sur la particule qui en latin précède **tero-*, on ne peut faire que des hypothèses inconsistantes ; cf. *ceu*.

cētēs, -i m. : 1^o cétacé, thon ; 2^o la Baleine (constellation). Emprunt latinisé au gr. τὸ κῆτος ; assimilé aux thèmes en *-o*, il a pris le genre masculin ou animé (cf. *fūcōs* = τὸ φῦκος). Ancien (Plt.). Vg. transcrit la forme gr. cētēque, Ae. 5, 822, *immānia cētē*.

Dérivés latins : *cētāriūm, -a, -um* et *cētāriūs m.*, *cētārium n.*; cf. *cētāriē tabernāe* : tavernes de pêcheurs de thons, déformé par l'étymologie populaire en *cētāriē tabernāe*; *cētōsūs* (Avien.).

ceu : particule marquant la comparaison, qui s'emploie seule ou en corrélation avec *ita*, *sic*, etc. Archaique ; attestée en poésie depuis Ennius, n'apparaît dans la prose qu'à partir de Sénèque, et, du reste, rarement. Synonymes : *quāliter, quasi, ut, sicut*.

Ainsi que l'a vu L. Hivet, Mél. Renier (1866), p. 370 et suiv., semble fait sur *ce-* (cf. *cētēri?*), comme skr. *iva* « de même » l'est sur *i-* (v. *is, ita*). Le *we* qui est ici peut être le même que celui qu'on retrouve dans *ue* « ou » (v. ce mot). Pour la forme, cf. *neu, seu de *nei-ue, nēue, sūue*.

ceua, -ae f. : mot étranger (vénète?) désignant la vache. Certains lisent *ceuanas* dans le seul passage de Columelle (6, 24, 5) où le mot figure ; cf. Thes. s. u.

cēuō, -ēs, cēul, cētērē (*cēuō, -is* attesté par Probus, GLK IV 37, 8 ; cf. *fulgeō/fulgō*, etc.) : *-re* est *clunes mouere, ut in canibus uidere est, qui clunes agitando blandiuntur*. Vulgaire, et souvent employé dans un sens obscène, à côté de *cris(s)ō* ; cf. Mussehl, *Hermes* 54 (1919) 387 sqq. — De là *cētēnītābilēr*, CIL IV 4126 et 5406, et sans doute *cēuōs* (Gloss.). — Mot ancien, quoique attesté seulement à l'époque impériale (Inscr., Sati-riques).

L'absence de *i* rend invraisemblable un rapport avec le groupe de *cētēō*. Ce qui se combine le mieux avec le causatif *cēuō*, c'est le groupe de v. sl. *po-kyavī* « κτενεῖ, στελεῖν » et, de plus loin, got. *skewjan* « se mettre en mouvement » (racine **skeu-*, qui comporte des élargissements divers ; v. Torp., *Wortschatz d. germ. Sprach-einheit*, p. 466 sqq.).

chalō, -ās : v. *calō*.
chama m. indécl. : loup cervier ; Pline 8, 70, *Pompeī Magni prīnum ludi ostenderunt chama, quem Galli rufūm uocabant, effigie lupi, pardorum maculis*. Mot étranger, africain?

chaos, -i n. : chaos. Emprunt au gr. τὸ κάος, gén.

γάρος; usité seulement au nominatif accusatif et à l'ablatif. Depuis Varron; poétique et langue de l'Église.

chara n.? : plante étrangère mentionnée par César, B. C. 3, 48, 1, est etiam genus radicis inuentum, ... quod appellatur chara, quod admixtum lacte multum levabat inopiam. Ce serait la plante dite *crambe tatarica*. V. André, *Lex.*, s. u.

characatūs, -a, -um : échalassé (*Colum.*). Emprunt latinisé au gr. χαράξ, χαρακοῦν; cf. *characias*, transcription de χαραξίας. M. L. 1862.

c(h)aractēr, -ēris m. : fer à marquer les bestiaux, d'où « empreinte, marque distinctive, caractère », etc. Emprunt au gr. χαρακτήρ. Attesté depuis Varron, R. R. 3, 2, 17; répandu et latinisé sous l'Empire. Cf. le suivant.

charaxō (ca-), -ās, -āre (b. lat.) : 1^o couper, inciser; 2^o graver, inscrire. Emprunté (tardivement, Prud., Ps.-Aug., Greg. M.) et dérivé de l'aor. gr. ξύραξα, cf. *campāre, malaxāre*. M. L. 1863 b, *charassāre*. De là, *caraxātūra*; *caraxātiō* (*Orib.*); *incharaxāre* (*Apic.*). Les verbes que le slave a empruntés au grec l'ont été, de même, pour la plupart, sous la forme de l'aoriste, thème qui, en effet, indique la notion verbale pure et simple. V. B. W. *gercer*.

charmidātūs et recharmidō : dénominatifs plaisants tirés par Plaute, Tri. 977, du nom propre *Charmidēs*.

c(h)arta, -ae f. : feuille de papier; et par suite feuille écrite, lettre, livre, registres publics, documents écrits », etc. Emprunt ancien et latinisé du gr. χάρτης (-τῆς); devenu féminin, sous l'influence des autres thèmes en -a féminin; cf. *coc(h)lea*, etc. Le *cartus* de Lucilius 709 est une tentative isolée pour conserver le genre du nom grec. Cf. *Charisius*, GLK I 104, *Varro ait uocabula ex Graeco sumpta, si suum genus non retineant, ex masculinu in feminine transire, et a a littera terminari, uelut... χάρτης charta*. — Panroman. M. L. 1866. Irl. *cairt*; germ. : v. h. a. *kerz* « mèche », *kerze* « bougie ».

Dérivés : *chartāceus*; *chartārius*, -a, -um et *chartārius*, -i m. = χαρτοπάλης « marchand de papier » et « archiviste »; *chartula* : 1^o petit papier; 2^o pièce officielle, acte public; *chartulārius*, -a, -um, d'où *chartulārius* m., -ium n.

chelidōnīs, -a, -um : adjectif transcrit du gr. χελιδόνιος : au féminin, -a désigne une pierre précieuse ou une plante, la chélidoine (lat. *hirundinīna*); au n. -um, un collyre. Depuis Pline. M. L. 1870.

chilōs, -ōnis m. : aux grosses lèvres; surnom en -ōnis emprunté au gr. χελώνη, cf. χέρων. Les grammairiens le différencient de *cilō*, cf. P. F. 38, 4, et *Vel. Long.*, GLK VII 74, 14, *alium esse cilōnem, alium chilōnem...* *chilones uero improbioribus labris homines*, a Graeco παρὰ τὰ χελῶν. Désigneraient aussi un poisson d'après Char., GLK I 102, 1.

Dérivé : *chilōsus*!

chirurgia, -ae f. : emprunt au gr. χειρουργία, comme *chirurgus*, *chirurgicus* = χειρουργός, χειρουργικός. Cf. Cic., Att. 4, 3, 3, qui l'oppose à *diaeta*. Usité surtout sous l'Empire. M. L. 1874 et 1875.

cholera, -ae f. : bile et maladie provenant de la bile choléra. Emprunt de la langue médicale au gr. χολέρα, d'abord savant (Celse, Pline, etc.) et passé dans la langue populaire sous la forme *c(h)olera*, -um, d'où *c(h)olus*, d'après *ulcera, uolnra?* M. L. 1879.

chorda (corda), -ae f. : boyau, corde. Emprunt au gr. χορδή; usité d'abord dans le sens technique de « corde d'un instrument de musique » (Cic., Varr., Lucr.), a été employé à basse époque comme synonyme de *fūnis* et est demeuré dans les langues romanes. M. L. 1881; et en celt. : irl. *corda*. Cf. aussi M. L. 71 a, **acc(h)ordare*; 71 b, **acc(h)ordium*; 2656-2657, **disc(h)ordium*, -diare.

Dérivés et composés tardifs : *c(h)ordula*, *c(h)ordifex*. V. Ernout, Philologica II, p. 179-184, *cor* et *c(h)orda*.

chordus : v. *cordus*.

chorus, -i m. : chœur. Emprunt au gr. χορός, ancien (*Naevius*), latinisé. M. L. 1884, **choreola*; et v. fr. *cuer*; irl. *cór*.

chrīsma, -atīs n. (et *chrīsma*, -ae f.) : onction. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. χρῖσμα; d'où *chrīsmō*, -ās : *chrīsmālis*, etc., tous tardifs. M. L. 1887, *chrīsma*.

christiānus, -a, -um : adjectif latinisé dérivé de *Christus* (= Χριστός) « chrétien », demeuré dans les langues romanes, cf. M. L. 1888; et en celt. : britt. *Christ*, *christaon*. De là, *christiānās*. De *Christus* ont été formés des composés : *christicola*, -*colus*, -*fer*, -*fius*, etc.!

chronicus, -a, -um : chronique. Adjectif emprunté par les langues techniques au gr. χρονικός (cf. Gell. 17, 21); substantivé : *chronica*, -ōrum n. pl. et *chronica*, -ae f. « chronique(s) », d'où *chronicālis* (Greg. Tur.). Passé en irl. *chronic*; formes romanes savantes.

cibōrium, -i n. : emprunt au gr. κιβώριον, qui désignait la gousse de la colocase ou fève d'Égypte et par extension un vase en forme de cette fleur, et plus tard, dans la langue de l'Église, une partie de l'autel semblable au tholos. Cf. Pline, HN 21, 87; Porphy. Hor. Carm. 2, 7, 22, etc. — Sans rapport avec *cibus*.

cibus, -i m. : *appellatur ex Graeco, quod illi peram, in qua cibum recondunt, cibis <i>īm</i> (= κιβώτιον) appellant*, P. F. 37, 10. Si l'on admettait cette étymologie, le sens premier serait « sac à provisions », « provisions » (cf. Plt., Cas. 524, *cum cibo suo quique faciat ut ueniant*; Cu. 319, *ita cibi uaciuitate uenio lassis lactibus?*), et par suite *nourriture*; au pluriel, *cibi*, -ōrum « vivres, aliments ». Mais la similitude entre *cibus* et κιβώς (*Suidas* κιβώς : κιβώτιον) peut être fortuite et κιβώς peut être la transcription du mot latin. Se dit de la nourriture des hommes et des bêtes. — Ancien, usuel. M. L. 1896.

Dérivés : *cibārius*, -a, -um et subst. n.; *cibārium*, usité surtout au pluriel; *cibāria*, cf. M. L. 1895; *cibō*, -ās : nourrir, et *cibor* : se nourrir (langue impériale). M. L. 1894 et B. W. sous *avoine*; *cibatūs*, -ūs; *cibātūs*. Sur **cibāria* « civière », v. Nencioni, Arch. Glott. Ital., 1941, p. 125-127.

Il est difficile de rien fonder sur ombr. *kebu* « cibō? ». T. E. IV, 23, où manque la palatalisation de *k* initial et dont le sens est douteux.

cicāda (cicāla Gloss.), -ae f. : cigale. Attesté depuis Novius. M. L. 1897.

Mot expressif, comme grec τέττηξ, de la région méditerranéenne; cf. ζεγαρά· ὁ τέττηξ παρὰ Σιδῆται, Hés. Cl. cicūta.

cicārō, -ōnis m. : mot d'affection familier, pour désigner un enfant ou un mignon (Pétr.). Formation populaire en -ōs, -ōnis peut-être étrusque; v. Ernout, Philologica I, p. 42. Cf. *Cicarus*.

cicātrīx, -īcis f. (gén. pl. en -um) : cicatrice (sens physique et moral). Attesté depuis Plaute.

Dérivés : *cicātrīcāre*, *cicātrīcē inducere*, P. F. 57, 19 (latin impérial); *cicātrīcōsus*, *cicātrīcā*.

Étymologie inconnue.

cicūcum, -ī n. : dicebant membranam tenuem quae est ut in malo Punico discrīmen; a quo etiam Plautus dicit (inc. fab. 2) : quod uolt densum, cicūcum non interduo, Varr., L. L. 7, 91. L'abrégié de Festus explique le mot d'après Varron, *membrana tenuis malorum punicorum*, 37, 12; la gloss. de Placide, GLK V 13, 23, par *granum malī punicī aut umbilicus lupini*. S'emploie comme *hīlum, naucum*. M. L. 1899. Origine inconnue. Le gr. κικύος θαυμάρης d'Hésychius semble provenir du latin; v. Pisani, Paideia, 1951, p. 292.

cicer, -eris n. (sans pluriel) : pois chiche. Attesté depuis Plaute. M. L. 1900; B. W. sous *chiche*.

Dérivés : *cicerā* f. (*Colum.*) : gesse (plante), M. L. 1901; *cicerā* (-cula, -culum) : gesse cultivée, M. L. 1902; *cicerārius* (Gloss.) = ἐρεβινθοτάλης; *Cicerō*, -ōnis m., comme *Cæpiō*, *Fabius*, *Lentulus* (toutefois peut être étrusque), M. L. 1903. Passé en germ. : v. h. a. *kirchura*, all. *Kicher*.

Le mot latin rappelle, d'une part, v. pruss. *keckers* « pois », de l'autre arm. *sisern* « pois chiche », dont les gutturales ne concordent pas entre elles. Il peut s'agir d'emprunts; le mot a voyagé comme le légume lui-même dont l'origine est inconnue.

cicilindrūm (coci-), cicimālindrūm, -ī n. : noms de condiments imaginaires, dans Plt., Ps. 831 et 835. Cf. gr. κικύος > lat. *cici* (Pline).

cicindēla (cicindula, -dēlum, -dile), -ae f. : 1^o ver luisant; *genus muscarum quod noctu lucet, uidelicet a candela...*, P. F. 37, 17. Forme à redoublement en *i*, ancienne, bien qu'attestée seulement dans les textes depuis Pline, qui attribue le mot aux *rustici*, 18, 250; 2^o cierge, chandelle (langue de l'Église), comme *candēla*. M. L. 1904.

V. *cand-*. Terme de type « populaire »; cf. *scintilla*.

cicirbita, -ae f. : nom de plante dans Dioscoride, correspondant à σόγκος « laiteron » ou à σέρις « sorte de cicorée ». Pour le redoublement et la forme, cf. *cucurbita*, etc. Ital. *cicerbita*, v. André s. u.

cicirrus, -ī m. : coq. Cognomen ou nom commun? Mot osque; v. Hor., Sat. 1, 5, 52, et P. Lejay, ad l. Cf. *cucurru*.

cicōnia (cicōnea; cōnea prénestin, cf. Plt., Tru. 691), -īf. : cigogne. Ancien. M. L. 1906 et 1907, **cicōniola*.

Dérivés : *cicōnīnus*; subst. : *cicōnīna* (Mul. Chir.).

Peut-être faut-il y rattacher *cicōnium* : *ferola* (= *ferula*), nom de plante qu'on lit dans les Gloses.

Mot à redoublement de même formation que *cicāda*; le *cōēa* de Préneste est à *cicōnia* comme *curbita*, all. *Kürbis*, à *cucurbita*; cf. M. Niedermann, Festg. Kaegi, p. 80. On a rapproché le groupe de *canō*, cf. v. h. a. *huon* « coq » pour l'ō, mais la cigogne ne peut guère être « l'oiseau qui chante ». L'origine étrusque proposée par Thuryneys (Thes.) et reprise par M. Runes, Latomus, IV, 1940-1945, p. 23, n'est pas démontrée. Mot « méditerranéen » à redoublement comme *cicāda* (Niedermann)?

cicūma : *auis noctua*, P. F. 35, 3. Non autrement attesté; à rapprocher peut-être de gr. κικυμίς κικυμός... γλωκής, Hésychius. Même redoublement que dans *cicōnia*, *cicāda*, *cicindēla*. La forme *cæcūma* (Gloss.) a été influencée par *caecus*. Cf. *cucubīō*.

cicūr, -uris adj. : apprivoisé. Varr., L. L. 7, 91, *quod enim a fero discretum, id dicitur cicur, et ideo dictum cicur ingenium optineo*, mansuetum. A quo *Veturii quoque nobiles cognominati Cicurini*. Substantif, désigne le porc domestique et, d'après l'abrégié de Festus, le produit du sanglier et de la truie: *cicur ex auro et scrofa domestica*, P. F. 30, 22. L'adjectif est classique, mais rare, sans doute archaïque. Aussi n'est-il plus attesté après Cicéron.

Dérivé : *cicurāre*, qui a survécu dans le sud de l'Italie, M. L. 1908; composé *incicur*; cf. P. F. 95, 23, *incicor* (l. -cur) : *immansuetus et ferus. Interdum cicur pro sapiente ponitur, ut idem Pacuuius* (387) : *consilium cicur*. Cf. *cicātrīcē*.

On rapproche skr. *akurah* « apprivoisé »; mais ce rapprochement, limité à deux langues, est peu probant. Le rapprochement du nom propre *Cicurinus* (*Cicurinus*, Κικύρηνος) proposé par Varr., L. L. 7, 91, cognomen de la gens *Veturia*, se heurte à la différence de quantité des voyelles.

cicūta, -ae f. : ciguē, κάνετον. Ancien, usuel; sert aussi de cognomen. M. L. 1909 (*cī* et *cucūta*); britt. *cēgid*. Cf. *cicāda*, *cicōnia*, *cucumis*, *cicer*; en gr. κικύος (-χόρεια, etc.), l'égyptien κική, *cici*, etc.; et aussi *siser*, etc. Pour la finale, cf. *alūta*? Dérivés : *cicūtāria*, *cicūtīcē* (Sid.).

cieō, -ēs, cītum, cītērē; cītō, cītī, cītū, cītūm (dans *accītūm*), cītērē (pour la double forme, cf. *tūor* et *tūor*; les formes de *cieō* sont évitées quand une voyelle suit l'e du thème : on ne rencontre pas *cieō*, *cīam*) : mettre en mouvement; par suite : 1^o faire venir à soi, appeler, invoquer; *cītērē*, *nominare*, P. F. 58, 11; terme de droit, T.-L. 10, 8, 10, *qui patrem cītērē possent* « citer en justice »; 2^o exciter, provoquer, *erctūm cītērē* « provoquer à un partage de biens »; cf. *erīcīscō*, expression qui, n'étant plus comprise, a donné lieu à la fausse interprétation de Servius, Ae. 8, 642, « erctō non cītērē i. e. patrimonio uel hereditate non diuīsa; nam cītērē diuīsū significat; « pousser » (*gemītūs*, *uōcēs*, *flētūs*). Se dit généralement de tout ce qui entre en mouvement et en action, par rapport à ce qui est immobile et au repos. Ni *cītērē*, ni *cītō*, ni *cītōrē* n'existent (mais *imbrīcītōrē*).

Composés : *accītō*, -ēs (*accītō*, -īs) : faire venir, appeler, cf. *arcessō*; *accītūs*, -ūs : appel; *accītā*, M. L. 76; *concieō*: 1^o faire venir ensemble, rassembler; 2^o agir

viollement (ou tout d'un coup), exciter, soulever, provoquer; *concitus* : poussé ensemble ou avec force; *conciō* : excitatrice. — Ne semble plus attesté après Tac.; doublé et supplété par *conciō*.

excīō (-ciō) : faire sortir, appeler hors de, exciter; cf. P. F. 70, 7, *excīet, excīuet* (antéclassique, et quelques-uns à l'époque impériale, sans doute par affectation d'archaïsme); *excītus* : agité.

percīō (-ciō), rare et archaïque : mettre en mouvement, ébranler, agiter fortement; *percītus* : poussé avec force.

prōciō : cf. P. F. 251, 22, *procītātā* : prouocitant. *Cītātē ut uocītātē, unde proctē* (l. *procītē*) et *procītē*.

Cīō, cīō et leurs composés, rares à l'époque républicaine et presque uniquement poétiques (Cicéron évite le mot dans ses discours et n'en a que de rares exemples dans ses traités), sont usités comme des archaïsmes et disparaissent assez vite de la latinité impériale. Dès le second siècle, ils ne sont plus que rarement attestés, et dans des emplois techniques. De bonne heure, ils ont tendu à être remplacés par le fréquentatif-intensif :

cītō, -ās et ses composés (voir le tableau comparatif des emplois de *cīō/cīō*, Thes. III 1199, 65 sqq.). A l'époque républicaine, usité dans la langue juridique et politique au sens de « convoquer (le Sénat), citer (en justice) »; d'où « invoquer le témoignage de », et de là « citer, mentionner ». C'est surtout à l'époque impériale que le verbe a le sens étymologique de « mettre en mouvement, exciter, provoquer » et, dans la langue rustique, « produire, pousser » (Colum., Pall.). *Cītātē* est traité tantôt comme participe, e. g. Enn., A. 461, *rex deinde cītātē conuelliū sese*; Sén., Méd. 853, *uoltus cītātē ira rīget*; tantôt comme adjetif, avec comparatif et superlatif, avec le sens de « rapide, vif »: T.-L. 27, 50, 1, *cītātē quam inde uenerat agmine*. Dérivé: *cītātē* (bas latin juridique et militaire) : proclamation, commandement.

cīcītō : mouvoir ou exciter violemment ou rapidement (aspect déterminé); *cītō* : éveiller, appeler hors de, exciter, provoquer. Dans la langue de l'architecture, « éléver » (faire sortir de terre): *tūrīs, tumulū*. S'emploie au sens physique comme au sens moral. M. L. 2970 et 2515, **deexcītō*; *cīcītō* : lancer en avant, M. L. 4356, 4355 a; *percītō*: exciter violemment (rare et archaïque); *recītō*: refaire l'appel des noms cités devant le tribunal, e. g. Cic., Verr. 5, 10, *da, quæsō, scribāe, recītēt ex codice*; puis « lire à haute voix, réciter », M. L. 7123; *suscītō*, de **subs-cītō*: faire lever, éléver, soulever, M. L. 8482. Se dit du malade, e. g. Hor., S. I 1, 83, *medicūm roget ut te | suscītēt*, et, par suite, des morts, dans la langue de l'Église: *suscītārē mortuos, suscītātē* (St Aug.); d'où *resuscītō* : redresser, faire revivre (déjà dans Ovide au sens moral, comme *recreō*). Tous ces verbes ont des dérivés en -*tor* et en -*tiō*. Le rapport étymologique avec *cīō* n'est plus sensible dans la plupart.

De *cīō* le participe est *cītūs* « mis en mouvement », avec son contraire *incītūs* « immobile, bloqué » conservé dans l'expression technique du jeu de dames *ad incītās* (scil. *calcēs*, cf. Plt., Poe. 908, *quin prius disperbit fāxō quam unā calcēm cīuerit*) *redīgēre* « réduire à l'immobilité » (sens propre et figuré, cf. Isid., Or. 18, 67). *Cītūs* figure comme participe dans tous les composés de *cīō* (à côté de *cītūs*, dans *incītūs*, avec *in-* marquant le

mouvement); il est second terme de composé dans *sollīcītūs* (v. ce mot). Mais il est, comme *altūs*, le plus souvent considéré comme adjetif au sens de « vif, rapide » et muni d'un comparatif et d'un superlatif. Cf. l'adverbe *cītō* « vite » et, généralement accompagné d'une négation, « facilement » (comme gr. *τάχα*); de là, *cītūs*, comparatif équivalent à *patīs*. M. L. 1954 (*cītō, cītūs, cītūs*). *Cītūs* est classique, mais surtout usité en poésie. L'adverbe est, au contraire, fréquent dans la prose.

La racine i.-e. **kei-/ki-* fournissait sans doute un aoriste athématique dont le grec a une trace indirecte dans l'aoriste thématique *ξαν*. Les présents, faits secondairement, varient d'une langue à l'autre, ainsi grec *κίνεω*; c'est ce qui fait que le latin a *cīō* et *cīō* côté à côté. Une forme à élargissement -*u-* joue un grand rôle: hom. *ξεντρο* « il s'est mis en mouvement » et *σεντρ*, ou, avec infixe nasal, *κίνεων* (*κίνεω* serait-il *κίνεψων*?); arm. *ču* « départ » et *čegay* « je suis allé »; skr. *cyōtate* « il se met en mouvement », vieux perse *astiyanam* « je me suis mis en marche », etc.

cīnus, -ī m. : cigne, mesure valant huit scrupules. Rare et très tardif. Emprunt?

cīlībāntū, -ī, et cīllība, -āe f. : table ronde ou quadrangulaire; cf. Varr., L. L. 5, 121 et 118. Du gr. *καλλībānēs*, -άντος. Mot populaire, qui semble appartenir à la langue des soldats (*in castris* dit Varr.).

cīlīcīum, -ī n. : étoffe grossière en poil de chèvre; cīlice. Ainsi nommée parce qu'elle est originaire de Cīlie. Depuis Isenna; usuel. M. L. 1912.

Dérivés: *cīlīcīum, cīlīcīotūm, cīlīcīriūs*.

cīlīō, -ānīs m. (cf. *caelīō*) et *cīlīum, -ī n.* : touret ou burin. Doublet de *caelūm*, attesté dans Isid., avec *i* (?), sans doute d'après *incīlō*, -āre.

cīlīum, -ī n. : paupière (inférieure); cf. la distinction de Marcell., Med. 8, 126, *sub cīlīo et palpebriō, i. e. infra oculos*; le pluriel *cīlīum* est glosé *ὄπτωτα*; toutefois, on rencontre *cīlia* avec le sens de « paupières »; le sens de « cil » apparaît, par exemple, dans Chiron, 64, *quodcumque iumentū in oculis trichiasim patietur, i. e., ut palpebra eius superiōra ulterius cīlia infestent*. — Attesté depuis Pline, M. L. 1913. Rapproché de *cēlārē* par Isid., Or. 11, 1, 42, -*sunt tegmina quibus cooperiuntur oculi, et dicta cīlia quod cēlēt oculos*.

Dérivés et composés: *cīlītātē* (Gloss.) = εὐφρες; *intercīlīum* : entre-deux des sourcils (= gr. *μεσόφρων*); *supercīlīum* : sourcil (déjà dans Plt., usuel et classique, sens propre et figuré, comme δόφρος, M. L. 8459; *supercīlīos* (époque impériale); *cīlīumbīs* (= δόφροστος, Boëce).

De **kīliyo-*; pour la forme, cf. v. h. a. *hulla* « enveloppe » et gr. *καλλīz*; pour la phonétique, cf. le type de *mīlīum, sine, similīs*. V. la racine sous *cēlō*; il est possible que *cīlīum* soit tiré secondairement de *supercīlīum*. — En grec, on a *κīlīz* τὰ ὄπτωτα τῶν θερέφων κοιλόματα, Hés. (confirmé par d'autres glossateurs), qui semble plus ancien, avec -*ol-* que justifie la parenté avec *καλλītātē*.

**cīlīō* (*cīlītātē*), -ere : le verbe ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs; *cīllīre* : *mouere*, pour expliquer *oscīllum*, q. u. Comme le même verbe est invo-

qué pour expliquer les diminutifs *fūrcilla, axilla*, on peut se demander si ce n'est pas une création faite de toutes pièces. Cf. Funck, ALLC 4, 244, et Thes. s. u. L'existence de **cīlīcīrē*, M. L. 1914, est des plus douteuses.

cīlō, -ānīs m. : *cui frons est eminentiōr ac dextra sinis- traque uelut recīsā uidetur*, P. F. 38, 4. Diminutif: *cīlūculūs*, dans Arn. 3, 14. Surnom romain en *ō, -ānīs*; cf. *chīlō, capīlō*, etc., peut-être d'origine étrusque; cf. Ernout, Philologica I, p. 42.

cīlōtēr, -īfī m. : bourse, sac, musette. Emprunt au gr. *χαλτήρē*, ηρῶs avec changement de déclinaison; d'origine populaire (Novius, Itala).

cīmēx, -īcīs m. : punaise. Déjà dans Liv. Andr. M. L. 1915.

Dérivés: *cīmīcīa f.* : coris (plante), cf. gr. *χόρις, κύρων*; *cīmīcī, xōpīlō* (Gloss.). Cf. M. L. 1916, *cīmīcīlla*.

Mot populaire. Même suffixe que dans *cīlex, pūlex*; v. Ernout, Philologica I, p. 141 sqq.

Sans étymologie, comme la plupart des mots de ce genre.

cīmūsā (sīt), -āe f. (Gloss.): corde. M. L. 1917.

Dérivés: *cīmūsō, -ās (sī)* : ceindre d'une corde, et ses dérivés; *cīmūsātōr (sī)* « στρώτης οὐρῶν ἢ ἔλου τῶν ὄντων », CGL II 431, 54; *cīmūsātō*. Mot non latin, d'origine inconnue. Les gloses ont, en outre, *cīmūsātōr*: φύμωθετής, qui, si la leçon est correcte, est à rapprocher de φύμωθινος, φύμωθετής. Mais peut-être faut-il lire *cerūsātōr*, cf. Thes. s. u.

cīncīnūs, -ī m. : boucle de cheveux; vrille; chaton de noisetier. Sans doute emprunt au gr. *κίνωνος* (avec anticipation de la nasale), qui lui-même doit être emprunté. Déjà dans Plaute. Rare, mais a subsisté dans la langue de l'Église.

Dérivés: *cīncīnātūs* : εὐπλόκαμος (surnom ancien); *cīncīnātīs, -īs* : polytric (plante capillaire) et « cheveux de Vénus ».

cīngō, -īs, cīnxī, cīnetūm, cīngērē : ceindre; d'où *cīngērē* « se ceindre »; et, sens élargi, « entourer, envelopper », etc. Sens technique « écorcer ». Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1924 et 1921, *cīnctūm*.

Dérivés et composés: *cīngūlūm* (et *cīngūlūs, cīngūla*); *cīngūlūm* (*cīngūlūm?*, cf. *cīngella* dans les gloses): ceinture, ceinturon et « sangle », M. L. 1925, 1926, 1928; irr. *cīngallē*, britt. *cīngēl*; d'où *cīngūlārē*, M. L. 1927, B. W. *sangle* et *cīngler II*; *cīnctūs, -ānīs m.* : manière de se ceindre, cf. le *cīnctūs Gabinūs* (défini par Serv., Ae. 7, 612); *cīnctūs* in *procītūs* « armée en tenue de combat »; puis « ceinture » (concret). D'après Varro, *cīnctūs* est réservé aux hommes, *cīngūlūm* aux femmes: *cīnctūs et cīngūlūm... alterūm urīs alterūm mulieribūs attributūm*, L. L. 5, 114; et P. F. 55, 13, *cīngillo noua nuptā praeceīgēbatur, quod ur in lecto soluebat, factū ex lana ouis...*; *cīnctūtūs*; *cīnctō* (bas latin); *cīnctūm* (Gloss.): mitre (et *semīcīnctūm*); *cīnctōrīum* (bas latin), M. L. 1920; *cīnctūra* (rare, époque impériale), M. L. 1922; B. W. *cīntrē*.

cīnctūs (cf. *angō/angīus*) : *Cīnīzāe Iūnōis nōmen sanctūm habebatur in nuptiis, quod initio coniugii solutio erat cīngūlū, quo noua nuptā era cīncta*, P. F. 55, 20.

accīngō : attacher par une ceinture, d'où « armer, équiper »; *accīngor* : se ceindre (de ses armes), s'armer, se préparer à combattre. M. L. 724.

cīcīncīngō; *concīngō* : ceindre tout autour; *dis- cīngō* : détacher la ceinture, relâcher, désarmer, et même, à l'époque impériale, « réduire à néant ». Confondu avec *dīstīngō*.

incīngō (surtout poétique et prose impériale) : ceindre, entourer. Tend à remplacer *cīngērē*; de là, *incīngūlū*; *incīncītā* : « enceinte », qui a remplacé *incītēns, graūida*, etc., M. L. 4351, 4352, B. W. s. u., est dû sans doute à une étymologie populaire; cf. aussi Pline, 28, 42.

prōcīngō : entourer, ceinturer; et *prōcīnctūs, -ānīs m.*

recīngō (poétique) : se ceindre (par derrière), opposé à *prēcīngō*.
succīngō : attacher par dessous; retrousser, relever; ceindre, armer (*succīngūlū* : *bałtēum*, P. F. 394, 3); *succīnctūs* : retroussé, d'où « court-vêtu » et, par image, « succīnct, bref, court » (latin impérial).
Aussi *ombr. sītītū* « cīncītōs » et *ansītītū* « incīntōs ».

On rapproche skr. *kañcātē* « il lie » (mot de glossaire), *kañcukāh* « cuirasse, camisole », *kañcīlī* « ceinture », lit. *kīnkytī* « ateler (une bête) », gr. ποδο-κάδας(κη) « entrave de bois pour les pieds », le tout assez différent et supposant une alternance *k/g* en fin de racine. Terme technique comportant des flottements.

cīnīfō : v. *cīnīs*.

cīnīs (et accessoirement, à date tardive, *cīnerīs*), -*ris* m. (et quelquefois féminin chez les poètes peut-être d'après *χόνις*, cf. Thes. III 1070, 8 sqq.); à basse époque apparaît un neutre *cīnīs*, -*ris* (d'après *funīs*?) d'où proviennent sans doute les formes de glossaires *cīndra*, *cīndra* (cf. catal. *cīndra*, cf. Thes. III 1061, 56) : cendre, en particulier « cendre des morts brûlés sur le bûcher ». Cf. *faūlla*. Ancien, usuel. M. L. 1929. Pour la forme, cf. *pūlīs*, de sens voisin. Les formes romaines supposent aussi un dérivé **cīnīsīa* (cf. bas-latin *cīnīsīa*), M. L. 1930.

Dérivés et composés: *cīnīscīlūs* (un exemple de *Prud.*). Tous les autres dérivés sont en *cīnērē*: *cīnērēcūs* : semblable à de la cendre; *cīnērātūs* : de cendre, subst. *cīnērātūs m.* : coiffeur (qui fait chauffer son fer dans la cendre) et *cīnērātā*; *cīnērātūm* : caveau où l'on recueille les cendres; *cīnērātūrē*; *cīnērēsō, -īs* (bas latin); *cīnērēus* : cendré; *cīnērīcīs* : réduit en cendres, M. L. 1923; *cīnērōsūs*; *cīnērēlūtūs*. Composés: *cīnēfāctūs* (d'après *calefāctūs*, etc.) et *cīnēfāctūs*; *cīnīfō, -ānīs m.*, même sens que *cīnērātūs*. Un exemple dans Hor., S. I, 2, 98, où le scholiaste note: *cīnīfōnes ab eo quod in cīnērē flant ad calefāciendū ferrū, quos cīnērātūs appellant*.

Le seul rapprochement connu est avec gr. *χόνις* « poussière », et encore le vocalisme ne concorde-t-il pas mieux que le sens; l'on peut expliquer lat. *cīnīs* par **kōnīs*; pour le traitement *t*, cf. *sīne*, *cīlīum*, etc. Les traces de thème en *-s-* qu'on a cru trouver dans le groupe de gr. *χόνις* ne prouvent rien.

cīnībar (var. *cīnnībar*) n. : sorte de coiffure des Gots. Germanique; v. Isid. 19, 23, 7, et Sofer, p. 19 et 170, de **kīnnū-bar(d)s* « barbe au menton ».

cinnabaris, -is f. (-ri n. Sol.) : cinabre. Transcription du gr. κιννάβαρος, d'origine orientale, sans rapport visible avec le précédent. M. h. a. *zinober*.

cinnamum, -i n. (et *cinnamus* m., *cinnama* f.) : cannelle. Emprunt au gr. κιννάμου (lui-même emprunté au sémitique), conservé dans certaines formes italiennes, M. L. 1931.

cinnus, -i m. : *apud ueteres cinnus potionis genus ex multis liquoribus confectum dici solet*, Non. 43, 17; Id. 59, 29, *cinnus est commixtio plurimorum; unde et concinnare dicitur*. Malgré l'attribution du mot aux ueteres par Nonius, un seul exemple, du reste conjectural, dans Arnobe V, 25, où il est donné comme synonyme de κιννάμων; dans l'exemple de Cic., Or. 21, allégué par Nonius, les manuscrits de Cicéron ont *uincinus* et non *ut cinnus*. Mot peut-être inventé pour expliquer *concinnare*.

cinnus, -i m. (*cinna*, *cinnis*) : clin d'œil; *Fulg.*, Serm. ant. 46, *nictare dicimus cinnum facere*. En dehors de cet exemple, ne figure que dans les gloses. *Cinna* usité comme *cognomen*; dénominatif *cinnō*, -are, CGL V 277, 24, *cynnauī, innuī promisit*, et 621, 39, *nicto est quod rustice dicitur cennō*. M. L. 1932, 1933.

ciō : v. *cieō*.

cippus, -i m. : poteau, borne, et spécialement borne d'un tombeau, pierre funéraire. — Dans la langue militaire : pieu aiguisé enfonce dans le sol destiné à arrêter la marche de l'ennemi.

Dérivé : *incippat : includū* (Gl.)?

Sembl appartenir à la langue populaire; Aulu-Gelle 16, 7, 4 et 9, en reproche l'emploi à Labérius; et César l'attribue à ses soldats, BG 7, 73, 4, *quini erant ordines... quo qui intrauerant se ipsi acutissimis uallis induebant. Hos cippos appellabant*. Par la gémination du p, rentretrait dans la catégorie des mots expressifs. Panroman. M. L. 1935; et germ. : v. h. a. *chipfa*; celt. : irl. *cepp*, britt. *cyff* (fr. *cèpe*).

Cf. *scipio*? Mot de type « populaire », technique, suspect d'être emprunté.

ciprus : Varr., L. L. 5, 159, *Vicus Ciprius a cipro, quod ibi Sabini cives addūti conserverunt, qui a bono omne id appellarunt : nam ciprum Sabine bonum*. Sans exemple dans les textes. Ombr. *Cubrar*, gén. sg. « *Bonae* »? Le rattachement à *cipiō* ne s'impose pas. Cf. Vendryes, MSL 20, 271.

circus (cer-); **circum**, **circā**, **circō** : v. le suivant.

circus, -i m. : sens premier « cercle », mais a été remplacé dans cette acceptation par le diminutif *circulus* et a tendu à ne plus désigner que le « cirque »; cf. Dub. Nom. V 573, 4, *circos antiqui, nunc circulos dicendum*; le nom est resté attaché aux bâtiments du cirque, même quand ceux-ci cessaient d'avoir la forme circulaire. A ce sens se rattache le dérivé *circēnsis*. M. L. 1948; B. W. *cercle*; v. h. a. *chirch*, britt. *cyrch*.

De *circus* « cercle » la langue a tiré divers adverbes et prépositions : *circum*, *circō* (dans *ideircō*, d'après *ideō*), *circā*, *circiter*; *circumcircā*. *Circum*, accusatif de *circus* (cf. gr. κύκλων), est sans doute la forme la plus ancienne et s'emploie seulement au sens propre « en cercle, autour, autour de »; *circā* est formé sur le modèle des autres

adverbes de lieu en -ā : *extrā, intrā, infrā, supra*. *Circum* est la seule forme que connaissent Ennius, Plaute, Caton, Térence; *circā* n'apparaît qu'à partir de la Lex Re-petund. (122 av. J.-C.), et l'usage ne s'en répand qu'à l'époque de Cicéron (4 exemples de *circā* contre 33 de *circum* dans Cic.; 1 exemple de *circā* contre 20 de *circum* dans César; 6 exemples de *circā* contre 97 de *circum* dans Vg.). Par contre, dans T.-L., les proportions sont renversées : 411 exemples de *circā* contre 8 de *circum*; et à l'époque impériale *circā* prend l'avantage sur *circum*; cf. Thes. III 1079, 6 sqq. *Circā* a développé le sens figuré « autour de », c'est-à-dire « à propos de, relativement à », comme gr. περί, sens qui n'apparaît pas dans *circum*; cf. *quōcīrcā* et, en osque, *annud* « circuitu » et « causā ». *Circō* n'existe que dans *ideircō* (déjà dans Plaute); *circiter* est formé sur le modèle de *proper*, *obiter*. La forme à répétition *circumcīrcā* appartiennent surtout à la langue populaire, qui recherche les formes expressives. De là, à basse époque, *circumcīrcāre*. Il y a aussi un adjectif *circāneus* : *a dicitur auis quas uolitans circum facit*, P. F. 37, 22, et *circitōrius* dans l'Itala. *Circā* a survécu dans les langues ibériques. M. L. 1937.

Circum sert de premier terme à de nombreux juxtaposés verbaux : *circumagō*, -dō, -dūcō, -eō, -ferō, -scribō, etc., dans lesquels il correspond au gr. περί. Beaucoup de ces juxtaposés ou de noms dérivés sont des calques du grec, par exemple *circumcaesūra* (Lcr.) = περικοπή, *circumducō* = περιάγω, *circumferentia* = περιφερεῖα, *circumflexus* = περιστόμενος, *circu(m)itus* = περιόδος, Cic., Or. 204, περιφράσις, Quint. 12, 10, 16 (cf. *circumiuīs*), *circumlocūtio* = περιφράσις (cf. Quint. 8, 6, 61), *circumstantia* = περιστάσις, et aussi περιοχή; *circumuagus*, Hor., Epop. 16, 41 = περιφρόος, etc. Quelques-uns de ces verbes expriment une idée de ruse, d'hostilité, par exemple *circumdācō*, où le sens général « mener autour », a amené à celui de duper, tromper » (cf. *circum -ire, -uenire, interuortere*); cf. Plt., Asin. 97, *qua me, qua uxorem... potes, circunduse, aufer*, et avec un complément à l'ablatif, Ba. 311, *si me illo auro tanto circumducerit*; de là, *circumductiō*, Cap. 1031. L'image vient sans doute de la langue militaire « cerner, investir », cf. gr. περιάγω. Dans *circumscribō* (uni à *dēcipiō* dans Cic., Acad. 2, 46), le sens premier est sans doute « enfermer dans les termes d'un contrat ou d'un raisonnement captieux », d'où *circumscriptiō*; cf. Sénèque le Père, Contr. exc. 6, 3, *circumscriptiō semper crimen sub specie legis inuoluit. Quod apparet in illa legitimū est; quod latet, insidiosum. Semper circumscriptio per ius ad iniuriam peruenit*.

A *circus* se rattachent encore *circulus* (*circūs*) : cercle et objet en forme de cercle (gâteau, plat); orbe d'un astre; réunion, assemblée (cf. *corōna*, M. L. 1947; irl. *cercol*, *siocall*, britt. *cylch*; *circellus* : cerceau, M. L. 1939; sorte de saucisse : c. *isiciātus* (Apicius 2, 60).

Dérivés : *circelliō* : sorte de moine mendiant, mot de formation populaire, abréviation de *circumcelliō*; *circulōr*, -āris (et *circulō*) : circuler, M. L. 1946; *circulātor*, qui *circumeundo artem exercet, uel qui homines circum se colligit*, « jongleur ambulant, charlatan »; *circulāris*, bas latin; *circes*, -itīs m. (fait comme *pedes*, -itīs) : Varr., L. L. 6, 8, *magni dicebantur circites ani*; P. F. 37, 23, *circites circuli ex aere facti*. — M. L. 1940. De *circes* dérivé sans doute *circō*, -ās « perturbō » (Sén., Epist. ad Luc. 90, 19), glosé κυκλεύω, d'où *circō*.

cītātor (Gloss.). Conservé en roumain, M. L. 1943. De *cīcā* : *cīcānea... aūis, quae uolans cīcūtum facit*, P. F. 37, 22.

cīrō, -ās (bas latin), dénominatif attesté à basse

époque de *circus*, *circum*, doublet de *circumeō*, et de

meurri dans toutes les langues romanes; cf. M. L. 1938, B. W. sous *chercher*, où il a éliminé *quareere*, et en gall. *cyrchu*.

cīcītor « celui qui fait des rondes, veilleur de nuit » (nom donné aux esclaves chargés de la surveillance des aqueducs et à certains gradés de l'armée impériale) semble dérivé directement de *circus* (cf. *portus/poritor*) plutôt qu'un doublet de *cīcīto* abrégé sous l'influence de *circus*, malgré Vég., Mil. 3, 8, p. 85, 8, *idoneos tribuni et probatissimos eligunt, qui circumeant uigilias et renuntiant, si qua emerserit culpa, quos circumitores appellant, nunc militiae factus est gradus et cīcītores uocantur*. M. L. 1944.

cīcīnus m. : compas, cercle. Attesté depuis César; *cīcīnō*, -ās : former un cercle autour de, arrondir, M. L. 1942 et 1941; *cīcīnātō* (mot de Vitr.) et peut-être *cīcīn*, -inīs (lecture douteuse; cf. Thes. s. u.), cf. « cerne » et « cernē ». It. *cercine*, irl. *cercenn*, gall. *cyrchin*.

cīcīus m. : 10 vent du nord-ouest, mistral. Cf. Gell. 2, 22, 20, *Gallī... cīcīum appellant a turbine, opinor, eius et uertigine*. Désigne surtout un vent qui souffle dans la Gaule méridionale. Est-ce un terme des Grecs de cette région? Un doublet *cercius* est attribué à Caton par Aulu-Gelle 2, 22, 23, 20 vertige, tournis (Gl.). Le mot est resté dans le domaine où il était employé en latin; cf. M. L. 1945.

Le grec à à la fois κρίκος et κύρκος « anneau ». Comme *circus*, ce sont des formes « populaires » à redoublement brisé et vocalisme i du groupe attesté par *curuus* et, avec élargissement, par v. sl. *krivū* (v. sous *curuus*). Il est toutefois probable que *circus*, comme γύρος et *tornus*, est un terme technique, emprunté du grec, plutôt qu'apparenté à κρίκος, κύρκος.

cīris, -is f. : oiseau de mer (attesté depuis le poème de ce nom). Du gr. κερπίς θρενού ιέραξ, où θελανόν, Hes. Cf. le suivant.

cīris, -idīs f. : poisson de mer (dorade), de κερπίς, κερπός « jaune ».

cīrrus, -īdīs m. : touffe de cheveux ou de poils; puis tout objet analogue : *huppe, franges, etc.* Depuis Varro, M. L. 1949. De là *cīrātūs* et *cīrītūs*; *cīrītūdō* (Gloss.)?

Mot « populaire » sans étymologie. Le rapprochement du gr. κύρων (v. M. Niedermann, *Symbola gr.* Rozdowski, I, p. 109) est peu vraisemblable.

cīs : en deçà, en deçà de (s'oppose à *uls, ultis* et aussi à *trāns*). Rare (comme son opposé *uls*), tend à être remplacé par l'ablatif de l'adjectif dérivé *cīter*, *cītā*, sur le modèle de *ultrā, intrā*; est à peu près absent de la latinité impériale et ne subsiste que chez les historiens et les juristes, e. g. Pompon., Dig. 1, 2, 2, 31, *Lūri cīs Tiberīm constituti sunt et ultis Tiberīm, et dans quelques composés tels que *cīsalpinus* et *cīstiber* (reformé sur *cīs Tiberīm*)*.

Dérivés du radical *cī* : *cīter*, -a, -um : qui est en deçà de; rare et archaïque, remplacé par son comparatif *cīterior*; se dit surtout des lieux, quelquefois du

temps. Superlatif *cītūs* (cf. *ultimus* et v. h. a. *hītūmum, hītamūn* « premier »), rare; *cītrā* « en deçà de, sans aller jusqu'à, sans atteindre », d'où, à l'époque impériale, « en outre » et « sans » (cf. Wackernagel, *Vorl. ü. Synt.*, II, 234 sqq.). Issu d'un développement de sens analogue dans irl. *cen*). Attesté depuis Cicéron. De là *cītrā quam*; *cītrō* : adverbe toujours joint à *ultrō* dans *ultrō cīrōque*.

Appartient au groupe de démonstratifs indiquant l'objet rapproché qui est représenté par ombr. *ciue* « *cītrā* », *simō*, *cīmu* « *retro* »; got. *hi-* (par exemple *himma daga* « aujourd'hui »), gr. **ky-* dans ion. *σήμερον* = att. *τήμερον* « aujourd'hui » et ion. *σήτος* = att. *τήτος* « cette année-ci », lit. *šis*, v. sl. *sī*, arm. *s* (radical du démonstratif de 1^{re} personne); got. *hidre* « *hōde*, *hūc* » rappelle *cītrā* pour la forme (cf. sous *contrā*); hitt. *kāš* « hic ».

cīdō et *ceu*.

cīsium, -i (cīssium) n. : chaise à deux roues, cabriolet gaulois. Depuis Cicéron. De là : *cīsīātūs* : voiturier; *cīsīātūs* Gaulois; cf. Vendryes, MSL 19, 60.

cīsōrium, -i n. : instrument tranchant. Tardif (Végece). Doublet de **caesōrium* d'après *abs-cīdō*, etc.

cīsta, -ae f. : panier d'osier (-a *uimīna*) profond et cylindrique avec couvercle; cassette, coffre; corbeille mystique. M. L. 1950; germ. : v. sl. *kīsta*, etc., et de là finn. *kīstu* « caisse »; celt. : irl. *cīste* (et *cess*?), gall. *cīst*, *cīst*. Emprunté au gr. *κīstē*, mais a fourni des dérivés et des composés latins : *cīstātūs*; *cīstula* (déjà dans Plt.); *cīstella*, M. L. 1950 a, et *cīstātūris*, cf. la pièce de Plaute *Cīstātūris*; *cīstātātrīs*; *cīstellula*, m. h. a. *zīstātūris* « casque »; *cīstīfer*.

cīstēra (cf. pour le suffixe, *cāuerna*, *taberna*, *nassītēra*) : citerne. M. L. 1951; *cīstērīnūs*.

Il se peut que le mot soit venu à Rome par l'Étrurie. La ciste est un objet très fréquent chez les Étrusques; le mot *cīstēra*, par sa terminaison, rappelle les mots étrusques en *-erīna*; v. Ernout, *Philologica I*, p. 29 sqq. L'ombr. *cīstērō* semble emprunté au latin.

cīteria, -ae f. : *appellabatur effigies quaedam arguta et loquax ridiculi gratia, quae in pompa uehi solita sit*, P. F. 52, 17, qui cite un exemple de Caton. Peut-être étrusque, comme *petreīa*, du sens voisin, et *Dōsennīs*. Ce seraient des personnages figurant dans les processions et les jeux venus d'Étrurie.

cīthāra, -ae f. : *cīthāre*. Emprunté au gr. κīthāra. Une forme populaire ayant subi le traitement latin de la voyelle médiane est attestée dans l'App. Probi, 23 : *cīthāra non cītera*. Les représentants romans remontent soit à la forme savante *cīthāra* : esp. *guitarra* « guitare », soit à *cītera* : ital. *cītera* « lyre »; M. L. 1953. C'est aussi *cītera* que représente l'emprunt v. h. a. *zītera*, all. mod. *Zīther*. Cf. le cas de *elephas* (fr. *olifant*), de *adamas*, *castanā*, etc.

Dérivé : *cīthāristīa* (cf. *psaltrīa*), dans Térence « joueuse de *cīthāre* ».

cītō, *cītūs*, etc. : v. *cīeō*.

cītocacīa : v. *cācō*.

cītrūs, -i f. : *thuya*, cédratier. M. L. 1957.

Dérivés : *citrum* n. : bois de thuya (déjà dans *Ca-ton*) ; *citrium* n. : 1^o cédrat ; 2^o sorte de citrouille ; **citrolum*, M. L. 1956. Cf. encore *citreus* ; *citratum* ; *citrōsus* ; *citrāgō*, *citreāgō* : citronnelle, mélisse. M. L. 1955.

Le même mot *citrus* a servi pour désigner deux arbres tout à fait différents : le « thuya » (qui se dit en gr. *χέρπος* aussi bien que *θυά*) et le « cédrat » (cf. Pline 13, 103). *Citrus* n'est pas emprunté directement au gr. *χέρπος* ; mais tous deux peuvent être des emprunts indépendants à une langue indo-européenne ; et l'on peut penser aussi à un intermédiaire étrusque. Les noms du cédrat et du cédratier en grec (*χέρπον*, *χέρπιον*, *χέρπεα*) semblent être, au contraire, des emprunts au latin ; cf. Fohalle, Mél. Vendryes, 166 sqq.

citus : v. *cieō*, *cīō*.

ciuīs, -is c. (ancien *ceius* ; abl. *ciuī* et *ciue*, acc. pl. *ciuīs*, *ciuei*, cf. Thes. III 1220, 35 sqq., 45 sqq.) : membre libre d'une cité, à laquelle il appartient par son origine ou par adoption ; citoyen [citoyenne] libre, concitoyen [-ne] ; cf. Plt., Pe. 749, *qui... commercaris ciuīs homines liberos* ; s'oppose à *hostis*, e. g. Plt., Tri. 102, *hostisne an ciuīs comedis parui pendere, à sociis, à peregrinis*. Ainsi le *ciuīs Rōmānus* s'oppose au *socius Latinus*. Ancien (Loi des XII Table), usuel.

Dérivé abstrait : *ciuitas* : 1^o condition de citoyen (cf. *libertās*, *societās*), e. g. Cic., P. red. in sen. 2, *a parentibus nobis uita, patrimonium, libertas, ciuitas tradita est* ; droit de cité ; 2^o ensemble des citoyens, Cic., Sext. 42, *tum conuentuca hominum, quae postea ciuitates nominatae sunt; tum domicilio coniuncta, quas urbes dicimus* ; et, par suite, « siège d'un gouvernement, cité, Etat », Cic., Off. 1, 25, *administrare ciuitatem* ; et de là, avec passage au sens concret, synonyme de *urbs* par opposition à *ager*, Cic., Verr. 2, 121, *non solum ex agris, uerum ex ciuitatibus suis profugisse*. Traduit ainsi *πόλη* et *πόλεια*. *Ciuitas*, dans le latin tardif, s'est ainsi substitué à *urbs* et à *oppidum* ; v. Löfstedt, *Phil. Komm.*, p. 174. — Ancien, usuel ; demeuré avec le sens de « ville » dans les langues romanes. M. L. 1959 ; gall. *ciwed*, *ciwādō*.

Adjectifs : *ciuīcūs* (cf. *hosticūs*) : de citoyen, civique, civil ; M. L. 1958. Tend à être remplacé par *ciuīlis* (cf. *hostilis*) : même sens. Dans la langue du droit, s'oppose à *miliāris* ; en philosophie, traduit le gr. *πολιτικός*, e. g. Cic., Fin. 4, 5, *eum locum in philosophia, quem ciuilem recte appellaturi uidemur, Graeci πολιτικόν* ; « social », et aussi « sociable », Cic., Fin. 5, 66, *ut <hominis natura> habeat quiddam ingenitum quasi ciuile atque populare, quod Graeci πολιτικόν uocant*. Joint à *hūmānus*, *iūstus*, etc. De là : *ciuīliter* et *ciuīliūs* = ή πολιτική et, à basse époque, « assibilité, civilité » (joint à *hūmānitas*, comme *ciuīlis* à *hūmānus*), avec les contraires *inciuīlis*, *litās*, *liter* tous tardifs.

Sans correspondant sûr en osco-ombrien, car *ceus* de la table de Bantia peut être emprunté au latin. Mais ancien dans le vocabulaire du Nord-Ouest : cf. got. *heiva-frauja* « οἰχοδεσπότης », v. h. a. *hiwo* « mari », *hiwa* « épouse », pl. *hi(w)un*, *hiwiski* « famille » ; le germanique a, suivant son usage, un élargissement *-en-, et le latin un élargissement *-i- : peut-être d'après *hostis*, d'une racine **kei-* ; toutefois, l'anglo-saxon *hid*, *hizid* « famille »

remonte peut-être à un ancien **keiuitā-* d'après Wackernagel, Gött. Nachr. 1914 (*Akzentstudien II*), 36. En baltique et en slave, il y a une formation à -m- : v. pruss. *seimins* « familia », lit. *šeimà* et *šeimýna* « familia », v. sl. *sěmija* « famille ». Le rapport avec *skr. cévāh* « aimable » est en l'air. — En latin, où le vocabulaire familier a pris en partie un caractère officiel, *ciuīs* a servi à désigner le « membre de la cité », comme *hostis* « étranger, hôte », a désigné l'ennemi, et le dérivé *ciuitas* a remplacé l'ancien nom du « peuple », du groupe formant unité politique ; osq. *touto*, *ombr. totam* (acc. sg.), irl. *túath*, got. *piuda*, lit. *tautā* ; ce mot a disparu du latin (v. cependant *tōtus*). *Ciuitas* faisait couple avec *hostis*.

clacendix (*claxendix*, -iēs) m. : *genus conchae*, P. F. 40, 26 (lire *calcendix*?). Origine, formation et sens obscurs. Attesté dans un fragment de Plaute (*Vidul. 11*) et dans les gloses. Cf. *coxendix*.

clādēs, -i f. : destruction, désastre (généralement au sens passif, tandis que *caedēs* a le sens actif) ; toutefois, quelques exceptions, surtout poétiques, cf. Thes. III 1241, 53 sqq.). Pour la formation, cf. *caedēs*, *lābēs*. Ancien ; fréquent dans la langue militaire ; dans la langue commune, synonyme énergique de *calamitās* « fléau ». Ni dérivés, ni composés. Non roman.

Sans doute apparenté à *-cello* 2 ; le sens premier serait « fait d'être abattu ». Sur un rapport possible avec *clāuōs*, v. Cuny, MSL, 18, 430.

clam, *clanculum*, *clandestinus* : cf. *cēlō*, -ās.

clāmō, -ās, -āū, -ātūm, -ārē : pousser des cris ; crier (transitif et absolu) ; crier après, proclamer. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1961.

Dérivés et composés : *clāmor* (arch. *clāmōs* d'après Quint. 1, 4, 14), -ōris m. : cri, clamour, acclamation. A souvent un sens collectif. M. L. 1961 a ; et irl. *clam-par*, *glam* ; *clāmōs* (postclassique, cf. *fragōsūs*) : plein de cris ; *clāmātor* : criard ; *clāmātōrius* ; *clāmō*, -ās.

Acclāmō = ἐπί- ou προσθῶ : crier vers, pousser des cris en faveur de ou contre quelqu'un, acclamer ; *conclāmō* : crier ensemble, ou de toutes ses forces, se mettre à crier, en particulier *c. mortuum* « appeler une dernière fois le mort », d'où l'expression proverbiale *iam conclamatum est* « tout est fini » ; *declāmō* : crier bruyamment et « déclarer, s'exercer à parler à haute voix », d'où, dans la langue de la rhétorique, le sens spécial de *declāmātiō* : exercice de la parole, sujet de déclamation et, par suite, « discours banal et vide, déclamation » ; *declāmātōr* : qui s'exerce ou qui exerce à la parole (opposé à *ōrātor*) ; *exclāmō* : s'écrier, s'exclamer, M. L. 2971 ; *exclāmātiō*, terme de rhétorique = ἐφωνῆσις ; *inclāmō* : crier après, crier sur, crier contre (cf. *incredō*) ; *prōclāmō* : crier ouvertement, plaider bruyamment terme de droit, « p. in ou ad libertātem » ; *reclāmō* : se récrier contre, réclamer ; et aussi : répéter, renvoyer les cris ; *succlāmō* : répondre par des cris, souvent avec nuance péjorative, d'où *succlāmātūs* (époque impériale) « décrié ». Presque tous les composés de *clāmō* ont des doublons en *clāmātiō*. Il est à noter que *clāmātor* semble une création de Cicéron ; le mot n'est pas attesté avant lui et le Pseudo-Asconius, Diu. in Caec., p. 119, note, *non declamatores, sed clamatores...* Tullius uocat. — *Clāmātiō*, *clāmātōs*, -ās n'apparaissent qu'à très basse

époque ; il y a un exemple de *clāmātiō* (Plt., Most. 6). *Clāmō* a la forme d'un dérivé d'un nom, formé comme *jāma* et qui aurait disparu au profit de *clāmor* formé sur *clāmō*, comme *amor* sur *amō*. Même racine que dans *calō* q. u., *clārus*.

clāngō, -is, -ere (parfait *clāngūi* non attesté en dehors de la Vulgate) : crier (de certains oiseaux, aigle, corbeau, oie, paon, etc.) ; retentir, résonner (se dit de la voix ou d'un instrument). Ancien (Accius), mais peu usité.

Dérivés et composés : *clāngor* (poétique, époque impériale) ; *in-*, *re-clāngō*.

Élargissement d'une forme expressive à **kl-* initial, gr. *χλάζω*, *χλαγγή*, etc. ; cf. *plangō*. V. la remarque sous *calō*.

clarnus, -i m. : se trouve seulement dans le schol. de Perse, in prol., *satira est genus clarni uel lancis mulitis ac uariis frugum generibus plena. Clarnus potest appellari discus uel mensa quae referia sacrificiis Veneri consueuit offerri*. Étrusque ?

clārus, -a, -um : clair. Apparenté à *clāmō* et *calō*, *clārus* a dû s'appliquer à la voix et aux sons, *clāra uōx*, etc. (cf. *deklärō* ; *clārisonus*, traduction du gr. *λυρόθρυνος*) ; puis il s'est étendu aux sensations de la vue, *clāra lūx*, *clārum caelum* « clair, brillant », puis aux choses de l'esprit, *clāra cōnsilia*, *exempla*, etc., et même aux individus et aux choses : « illustre, brillant, glorieux » (par opposition à *obscūrus*), d'où la formule *uir clārissimus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1963.

Ces divers sens se retrouvent dans les dérivés : *clāritās* et *clāritiōdō* ; *clārō*, -ārē (ni *clāratus*, -ās, ni *clārātor*, -ātō, mais *dekläratiō* ; *clārō* est rare, la forme à préverbale d'aspect « déterminé » *deklärō* est la seule fréquente) ; *clārō* et *clārēscō*, -ere. Un terme de la langue rituelle est *clārigo*, -ās « réclamer à haute voix de l'ennemi ce qu'il a pris » (se dit des Fétiaux) ; *clārigātiō*, même formation que dans *lūtīgo*, *pūr(i)go*, etc. ; d'où peut-être *clārigātiō* dans Lucr. 5, 947. A basse époque apparaissent *clārifūs* (d'après *magnificus*) et *clārifīcō* surtout dans la langue de l'Église ; *clāricāns* (Apul., d'après *albīcāns*). Pas de *clārōr*.

Composés : *deklärō*, -ās : manifester, annoncer à voix haute, déclarer ; avec les dérivés ordinaires ; *exklärō* : éclairer, illuminer (Vitruve), M. L. 2972, et 2973 **exklärātiō*, v. B. W. *éclairer* et *éclaircir* ; *inclārēscō*.

V. *calō*. Pour la forme, cf. *gnārus*.

classicus, -um : v. *classis*.

classis, -is f. : le sens premier est sans doute « appel », *classis iūniōrum* « appel des jeunes gens », par opposition à *classis seniōrum*. Désigne ensuite les diverses sortes de « classes » de citoyens susceptibles d'être appelés sous les armes : *partes populi classes uocamus quae quinque fuerunt*, Serv., Ae. 7, 716, et, d'autre part, la « troupe » convoquée sous les armes dans *classis clipeāta*, *classis pīcīcta* ; cf. P. F. 48, 22, *classes clipeatas antiqui dixerunt, quos nunc exercitus uocamus* et 49, 10, *classis pīcīcta* : *exercitus instructus* (cf. 294, 3 ; 295, 2). *Vetusius enim fuit multitudinem hominum quam nauium classem appellari*, P. F. 251, 20. Puis, *exercitus* ayant servi à désigner l'armée de terre, *classis* s'est spécialisé dans le sens de « flotte » et *classiātūs* a signifié « de la flotte », *conclātūs*, id. 50, 21.

Du reste, *clāuis* et *clāuōs* désignent le même objet ; à l'origine, la serrure primitive se composait d'un clou ou d'une cheville passée dans un anneau. A mesure que les choses se sont compliquées, la langue a différencié dans l'emploi *clāuis* et *clāuōs*.

2^o *clāuōs* (*clāuōs*), -i m. : cheville (sans doute de bois à l'origine, puis de fer), clou (*clāuōs annālis*, P. F. 49, 7) = *λόξ* ; dans la langue nautique : cheville tenant la barre du gouvernail, puis le gouvernail lui-même (cf. Enn., A. 483) ; dans la langue médicale : clou, bouton,

marin ». Dénominatif : *conclassare* : *classem iungere* (Gloss.). M. L. 2115 a ? Irl. *clāss*. Mais *classicus* a gardé le sens ancien, cf. Varr., L. L. 5, 91, *classicos a classe*, qui *item cornu canunt, ut tum, cum classes comititis ad comitiatum uocant*. De là, *classicum* (sc. *cornū*) : trompette, clairon qui sert à appeler les classes. M. L. 1964 ; B. W. *glas*. Le pluriel *classici* (sc. *ciuēs*) désigne aussi les citoyens appartenant à la première des classes créées par Servius Tullius ; de là le sens de *scriptōrēs classici* « écrivains de premier ordre », d'où « classiques ». Cf. Gell. 6 (7), 13, 1 et 19, 8, 15.

Les anciens rattachent *classis* à *calāre*, cf. Quint. 1, 6, 33, *sūt et classis a calando* ; mais la dérivation ne s'explique pas. Les mots en *-ssīs* sont rares en latin, et partout l'origine du groupe *-ss-* est reconnaissable, *cassis*, *messis*, *tūssis*. L'emprunt à un imaginaire gr. *χλάσις* (= ion.-att. *χλῆσις*), qu'indique Denys, Ant. 4, 18, *χλάσεις*, κατὰ τὰς Ἑλληνικὰς « κλήσιες » παρονομάσαντες... κατὰς χλάσεις ἀρχαῖον ἐκάλουν « καλέσεις » n'est qu'une étymologie populaire. Terme technique qui peut être emprunté à l'étrusque.

V. *calō*.

clātrī m. et *clātrā*, -ōrum n. (forme populaire *crāclī*, issue de *clātrī* par métathèse réciproque (*clātrī* > **crāclī* > *crāclī*) dans l'App. Probi 209) : barreaux, treillis de bois ou de métal destiné à fermer une ouverture (porte, fenêtre) ou à déterminer un enclos. M. L. 1966 ; gall. *clēdr*. De là : *clātrātūs* et *clātrā*, -ārē. Sans doute emprunt ancien (Caton) au dor. **χλάφιθρα*, att. *χλῆφιθρα*. Pour l'absence d'aspiree, cf. *tūs* ; et pour l'*ā*, *crāpula*.

clāuōs, -ae f. : bâton (noueux?), massue. Attesté depuis Plaute. M. L. 1975.

Dérivés et composés : *clāuōula* : scion, M. L. 1983 ; *clāuōlāris* (*clabu-*), -riūs (*cursor* ; tardif) ; *clāuōcula* (Apul., Sol.) ; *clāuōger* (poétique, épithète d'Hercule) ; *clāuōtor* (rare) = *χορυνήτης*.

D'après Cuny, MSL 18, 426 sqq., *clāuōs* serait, à l'origine, le collectif de *clāuōs*, *clāuōs*, qui désigne souvent « un nœud du bois ».

V. *celō*, *clādēs*. Ombr. *klavlaſ*, *clāuōlās*, *clūnīs* ?

clāuōs ; *clāuōs*, *clāuōs* (*clāuōs*), *clāuōs* :

1^o *clāuōs*, -is f. : clé, loquet, barre. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1981. Il est difficile de décider si le mot est apparenté ou emprunté au gr. dor. *χλάτης* (ion. *χλῆτης*, acc. att. *χλεῖν* de **χλῆγινος*) issu de **χλῆφιθρα*. Mais la dérivation est purement latine : *clāuōcula* (doublet vulgaire *cabicola*, fr. *cheville*, B. W. s. u.) : petite clé ; vrille de la vigne, M. L. 1979 ; *clāuōculāriūs* ; *clāuōger* : porte-clé (*Janus*) ; *conclātūs* : d'où *conclātūe* n. *Conclātūa dicuntur loca quae una clave clauduntur*, P. F. 34, 8 ; *conclātūs*, id. 50, 21.

Du reste, *clāuōs* et *clāuōs* désignent le même objet ; à l'origine, la serrure primitive se composait d'un clou ou d'une cheville passée dans un anneau. A mesure que les choses se sont compliquées, la langue a différencié dans l'emploi *clāuōs* et *clāuōs*.

2^o *clāuōs* (*clāuōs*), -i m. : cheville (sans doute de bois à l'origine, puis de fer), clou (*clāuōs annālis*, P. F. 49, 7) = *λόξ* ; dans la langue nautique : cheville tenant la barre du gouvernail, puis le gouvernail lui-même (cf. Enn., A. 483) ; dans la langue médicale : clou, bouton,

cor au pied ; nœud de pourpre ou d'or qui se trouve en bordure de la toge des sénateurs ou des chevaliers ; Varr., L. L. 9, 4, 7, *tunicam ita consuere ut altera plagula sit angustis clavis, altera latis*, et, par extension, la bande de pourpre, large ou étroite selon le rang, qui borde la toge (de là : *angusticlavius, laticlavius, laticlavius, -uum*). Ancien, usuel ; les formes romaines remontent la plupart à *clavis*. M. L. 1984. Irl. *cló* gall. *clau*.

Dérivés et composés : *clavulus* : petit clou ; *clavellus*, M. L. 1977 ; *claviculus* ; *clavatus* : -a d'un *clavunt* aut *vestimenta clavis intertexta, aut calciamenta clavis confixa*, P. F. 49, 5, d'ou à basse époque *clavū, -ās* et **conclavū*, M. L. 2116 a ; **inclavū*, M. L. 4358 ; *clavarium* : indemnité de clous donnée aux soldats pour leurs chaussures (cf. *salarium, calcearium*) ; *clavifixus* (Ignat.), *-fixor* (Gl.) = ἡλοθέτος.

3^e *claudō, -is, -ī, -sum, -ere* (et *clūdō* doublet tiré des composés en *ex-, in-clūd-*, etc.) : fermer, clore ; enfermer, enclore. Ancien et usuel. Panroman. M. L. 1967 ; *clausum* n., terme rustique « clos, enclos », M. L. 1973 ; et même *clausa* f. extrait du n. pl. *clausa, -ōrum* ; *clausūra* (*clū-*, -ae f. : clôture, enclos), M. L. 1974.

Dérivés et composés : *claustra* n. pl. (le singulier *claustrum* n'est pas attesté avant l'époque impériale) : tout ce qui sert à fermer, barrières, verrous, etc., en particulier « gâche ou anneau fixé sur le montant d'une porte, dans lequel entre le pêne d'une serrure », M. L. 1972 ; germ. *Kloster* ; cf. aussi v. angl. *clustor*, etc., irl. *clabsthor* ; et de *clausula* : *clausul, clusenair*. De là *claustellum* (écrit *clōstellum*), M. L. 1974 ; *claustrarius* (*clōs-*) ; *claustritumus* (Laevius d'après *aeditumus*) ; *clausura* f. (bas-latín), M. L. 1974 ; *clausula*, attesté depuis Varron et Cicéron dans le sens technique de « fin, conclusion » d'un ouvrage, ou d'une partie d'ouvrage, lettre, narration, etc., et spécialement « fin de phrase, chute rythmique d'une période ». Dans la langue du droit, « article ajouté en fin de loi, clause ». Ce n'est qu'à très basse époque que le mot a désigné un « lieu clos » (fr. *clôture*). — Technique : poignée d'une strigile ou de tout autre instrument, qui, lorsqu'on y introduisait la main, formait autour un anneau ou une garde ; cf. Rich., s. u.

Cf. encore M. L. 1970, **clausiō, -ās*, demeuré en gallo-romain, fr. *cloison*, et M. L. 1997 a, **clūdicāre*.

con- (M. L. 2116, **conclausūm*), *dis-, ex-* (M. L. 2974, **exclaudere, fr. éclore* ; M. L. 2975, *exclusa* ; M. L. 2976, *exclūsōrium*, cf. Thes. s. u. ; all. *Schleuse*), *in-* (**inclusum*, M. L. 4357), *inter-, oc-clūdō*, dans lesquels le préfixe ajoute à l'idée de « fermer » les nuances attendues. A noter seulement *reclūdō* « ouvrir » (comme *reserō, -ās*) opposé à *occlūdō*, dans lequel le préfixe marque que l'on accomplit l'action en sens inverse du sens exprimé par le verbe simple (cf. *reprobō, retractō, reuelō*). Les langues romanes ont conservé, au contraire, le sens de « renfermer » ; cf. M. L. 7124, *reclūdere, *reclaudere, reclausum*, qui était usité dans la langue populaire, cf. Vulg. Num. 15, 34, *reclūdere alqm. in carcere* (le préfixe marquant en ce cas l'action de tirer la porte en arrière pour la fermer) ; de même irl. *reclés*. La langue classique ne connaît ni *clausus, -īs*, ni *clausiō*, ni *clausor*, mais *conclusiō* est usuel. *Clusiō* figure dans les gloses, CGL V 487, 25, ainsi que *prae-, proclusiō* ; *clūsor* apparaît dans la Vulgate.

Les adjectifs *clūsāris, clūsili* n'apparaissent pas avant Pline et Hygin.

On est tenté de rapprocher *clāvus* de *-cellō* (*per-cellē*), *clādē*, etc., et, sans écarter le rapprochement avec gr. **χλεῖτις*, de supposer qu'il y a eu entre *clāvū* et ce mot grec emprunté une contamination d'où serait sorti *clāvus*. D'autre part, il y a *claudō*, qui semble indiquer une idée de fermeture et qui est un présent fait sur *clāvū* ; le *perfectum* est secondaire : *clausi*. Le groupe de lit. *klīuvu, kljūti* « rester accroché quelque part » et de *serbelīklūka* « crochet, clé », v. sl. *kljūč* « clé » rappelle *claudō, clāvus*, et gr. **χλεῖτις* est malaisé à relier. En somme, ensemble obscur, ce qui ne surprend pas pour des mots techniques.

claudus (*clōdus* et *clūdus*), *-a, -um* : boiteux. Ancien, usuel.

Dérivés : *claudēō, -ēs, -sūrūs, -ēre* : boiter. Rare ; n'est plus employé après Cicéron que par les archisants. Remplacé par *claudicō* (*clōd-*), *-āre*. Pour la formation, cf. *meedor, medicus, medicō*. Toutefois, *claudicūs* n'apparaît que dans la *Mulom. Chironis* et peut être tiré secondairement de *claudicō*, qui serait à ranger parmi les verbes de type populaire en *-iō* ; cf. *fidicō, frīco* (en face de *fidō, frīdō*), *morsicō*, etc. L'abstrait courant est *claudicatiō* ; *claudiatūs* n'est que dans Pline et Apulée ; *claudīgō, clōdīgō, clōdīmen*, dans *Mulom. Chironis*. On trouve aussi dans les gloses *claudaster* ; cf. *caluaster*. Cf. sans doute *Claudius, Clōdīus*. Aucun rapprochement exact, comme pour la plupart des noms d'infirmités. On remarquera le vocalisme radical *a* et le même suffixe que dans *surdus, tardus*, etc. Le rapport imaginé par Donat, Eu. 164 et Ad. 607, entre *claudus* et *claudō* reposait sur un contresens. Cf. Thes. s. u. *claudō*, III 1311, 10 sqq. Pour le groupe initial, cf. *coppus* et v. irl. *cloén* sous *clīnō*.

clāvus, clāvūs : v. *clau*.

clēmēns, -mentis adj. : deux sens, physique et moral ; 1^e en pente douce, qui s'infléchit doucement ; rare et seulement dans la latinité impériale, sans doute par image, Apul., Met. 4, 5, 1, *clementi... transmissō clīulo* ; Claud. 15, 511, [pars *insulæ*] *ratibus clemens* ; par suite qui coule doucement (dē uēntō, *fluuiis*, poétique et rare, cf. Thes. III 1333, 26 sqq.) ; 2^e facile, qui se laisse flétrir, clément ; sens usuel et attesté depuis Plaute ; de là : *clēmenter, clēmentia*, avec les contraires *inclemēns, inclemēntia* ; et les noms propres *Clēmentius, -inus, -tiūs, -tilla*. M. L. 1984 a.

Les anciens établissaient un rapport entre *clēmēns* et *clīnō*, cf. Sén., Clem. 2, 3, 1, *clementia... inclinatio animi ad lenitatem in poena exigenda* ; Differ, 46, 28, *clemens est inclinatus ad bonitatem et pietatem mentis, et la construction clemens ad ignoscendum*, Carm. Epigr. 795, 7.

La formation du mot est obscure. La rareté et l'apparition relativement tardive du sens physique laissent supposer que c'est un développement secondaire, d'origine savante, dû au rapprochement avec *clīnō*. Il semble que pour les Latins le mot contenait *mēns*, comme on le voit par la définition des Differ. La flexion de *clēmēns* est identique à celle de *uehēmens, uēmens*, qui forme avec lui un couple antithétique ; elle semble supposer au moins une influence de *mēns*, sinon la présence réelle de ce mot comme second terme.

clēps : *fur*, CGL V 349, 51. N'est conservé que dans ce texte ; a été éliminé par *fūr*, mot emprunté : *clepta* dans Plaute, Tru. 102, est un emprunt au gr. *χλέπτης*. Le verbe *clepō, -is, -psi, -ptum* est glosé *fūrāti*, Non. 20, 7 : voler, dérober ; Cic. l'oppose à *rapīo*, Leg. 2, 22, *sārum...* qui *clepēt rapsītū*. Rare et archaïque : a été remplacé par le dénominatif *fūrāti* et, dans la langue populaire, par *inuolāre, -uolāre*. Fréquentatif : *clepto*, -ās (St Cypr.).

Cf. got. *hifan* « voler (par ruse) » et, avec une autre formation, gr. *χλέπτω* « je vole ». Le nom d'agent *clēps* a des correspondants dans gr. *χλόψ* (et *βού-χλέψ*) et, avec l'élargissement -i- suivi d'arrangement, dans gr. *χλέπτης* et got. *hifitus* « voleur ». L'irlandais a *cluin* « trompeur », qui peut reposer sur **klop-ni*. Terme propre à l'indo-européen occidental. — Le vol par ruse s'exprime par l'idée de « cacher » dans irl. *tāid* « voleur », gr. *τάτω* « je vole », v. sl. *tati* « voleur », hitt. *tāy-* « voler », en face de skr. *tāyū* « voleur », et sl. *tajiti* « cacher », dor. *tāvō*, hom. *τάντος* « trompeur, vain ». Ceci permettrait peut-être de rapprocher v. sl. *za-klepe* « κατέλεισε (cf. toutefois Berneker, *Slav. etym. Wör.*, p. 513), v. pruss. *au-klipits* « caché » ; mais ce rapprochement a peu de portée.

clērīcūs, -a, -um ; *clērīcus, -ī m.* : clerc, v. B. W. s. u. Comme *clērus*, emprunté par la langue de l'Église au gr. *χλέρος, χληροκός*, M. L. 1987, a fourni des dérivés latins : *clēricalis* ; *clērīcātūs, -īs m.*, M. L. 1986. Cf. aussi M. L. 1985, *clērīca* « tonsure ». Irl. *clēir, clerech*.

clībanus, -ī m. : four de campagne, tourtière. Emprunt au gr. *χλεύβων* (Celse).

Dérivé : *clībanāriūs*.

L'i devait être long en latin comme en grec. Mais Claudio Marius Victor. (v^e siècle après J.-C.) scande *clībanus*, que confirme l'emprunt ags. *cleofa* « chambre (chauffable) ».

clēndiō, -ōnis m. : nom d'un ver, dans la *Mulom. Chironis*.

clēns, -entis m. (et f. d'après Charisius, GLK I 28, 19 ; toutefois, *clēnta* est attesté depuis Plaute, cf. Thes. s. u.) : « client » dans la loi romaine, par opposition au *patrōnus*, e. g. Lex XII Tab. 8, 24, *patrōnus si clienti fraudē fecerit, sacer esto* ; Paul Dig. 47, 2, 90, *si liberūs patrōnū uel cliēns... furtū fecerit, furtī actio non nascitur*. Ancien, usuel, technique.

Dérivés : *clēntēla* (cf. *tūtēla*) ; *clientūs*.

Une graphie *clēntibus* se trouve dans l'*Ambrosianus* de Plaute, Tri. 471 (*clientibus* dans P.). Les anciens établissaient un rapport entre *clēns*, *clēns* et *clēoē*, cf. Plt., Men. 575, *res | magis quaerītū quam clientū fides | quo iūsmodi clēat* (Plaute a-t-il écrit *clientū*?). Comme on ne voit pas le moyen de passer de *clēns* à *clēns*, on a supposé que *clēns* serait le participe d'un thème racine du groupe de *clīnō* (Wackernagel, Sitzber. Berl. Akad., 1918, II, p. 1216) et que *clēns* résulterait d'une étymologie populaire. — Un emprunt (à l'étrusque? cf. *Veīns, -ēntis*) est d'ailleurs possible pour ce terme technique, désignant une institution particulière à Rome. La variation *clēns/ clēns*, différente du cas de *clēpus, clēpeus*, peut n'avoir pas d'origine phonétique.

clīngō, -ere : — *cingēre a Graeco κυκλοῦ dici manif- tum est*, P. F. 49, 11 ; *clīngō* : *clūdō* (Gl.). Mot de glossaire, non autrement attesté. V. isl. *klekkr* « anneau »?

clī- : forme prise en latin par la racine *klei- « incliner, pencher » et élargie à l'aide de suffixes en *-nā*, *-ni* ou en *-uo*, *-ui* ; de là : **clīnūs, clīnō, ac-clīnūs*, *clīnūs, clīnūs (clīnūs)*.

1^e **clīnūs* : « pente », non attesté (le *clīnūs* auquel remontent certaines formes des langues romanes peut avoir été tardivement refait sur *clīnāre*, cf. M. L. 1992), a dû exister à côté de *clīnūs* ; *acclīnūs* est à **clīnūs* comme *acclīnūs* à *clīnūs*. Seulement, tandis que la langue pouvait différencier *acclīnūs* et *clīnūs*, le premier ayant pris le sens de « qui se penche sur, appuyé à, adossé à, enclin à », *acclīnūs*, au contraire, celui de « qui va en montant », une distinction analogue était impossible entre **clīnūs* et *clīnūs*. Le premier a donc succombé, tandis que *clīnūs* subsistait.

2^e *clīnō, -ās* : qui a passé dans les langues romanes, cf. M. L. 1990, n'est pour ainsi dire pas attesté à l'état de simple dans les textes, cf. Thes. III 1349, 59 sqq., et a peut-être été tiré à basse époque des verbes composés ; mais Cicéron a *clīnātūs* adj. (dans sa traduction d'Ara-tus) et Lucrèce, *clīnāmen* (= gr. *παρέχρατος*), c'est-à-dire dans des imitations du grec ; *-clīnātūs* n'existe pas ; dans les *tituli* du De Rer. Nat. de Lucr. 2, 222, il faut lire sans doute de *<de>clīnātūs motū* ; un seul exemple de *clīnātūs, -ās* dans un grammairien de très basse époque. Les composés sont, au contraire, usuels : *acclīnō* (poétique et prose impériale), M. L. 77 ; *declīnō*, transitif et absolu : (se) détourner, (s') éloigner, (s') écarter (avec idée accessoire de chute, d'où « décliner »), dévier ; et aussi « éviter, parer », M. L. 2505. Dans la langue grammaticale, « dériver » et « conjuguer », puis spécialement « décliner » = *χλīvō*, *χīxīvō*, *παραχīvō*, comme *clīnātūs* sert à rendre *χīxīma* « inclinaison du ciel » (à côté de la transcription du mot grec *clīma*) et *χīlītīs* « déclinaison, dérivation, flexion, conjugaison », à côté de son sens latin « écart, déviation ».

diuersiclinia n. pl. (Prisc., GLK III 145, 3), adaptation latine de *ἐπερόδιτα*.

incīnō : incliner, flétrir, flétrir (transitif et absolu ; sens physique et moral ; sens grammatical = *χīlītīs*) ; dévier, changer, décliner. M. L. 4359, et *inclinis*, 4359 a. Même variété d'emploi dans *inclinātūs* : inclinaison, inflexion (sens physique et moral) ; climat, latitude (= *χīlīma*) ; dérivation, formation des mots (Varron) ; altération.

reclīnō : pencher en arrière, appuyer. Quelquefois synonyme de *remouēō*. M. L. 7123 a. De là *reclīnātūrīum* : dossier, reposoir (Vulg.).

succīnō (Venant. Fortun.).

A ces verbes correspondent des adjectifs en *-clīnīs* : *acclīnīs* (poétique et prose impériale), M. L. 78 ; *declīnīs* (rare) ; *inclinīs* (très rare, époque impériale) ; *reclīnīs* (poétique et prose impériale). Le composé *triclinīum* « lit de table à deux, à trois places » est sans doute emprunté au grec *τριχλīvō*, *τριχλīvōs* (-vov) ; de là *biclīnīum*, comme *bisellīum*.

3^e *clītūs (-uos)*, *-ī m.* (p. collectif n. *clītēs* dans Caton et dans Memmius ap. Non. 194, 29, cf. Thes. III 1356, 60) : « pente », souvent avec le sens de « montée », d'où

l'épithète *arduus*, le proverbe *cliuo sudamus in imo* ; et le sens de « *collis* » que le mot a pris en bas latin, Thes. 1357, 63 sqq., et qui est conservé dans certains parlers italiens, cf. M. L. 1993.

Dérivé : *cliuosus* : montagneux, accidenté.

cliuis, -e = *procliuis*. Rare et technique (Frontin, Gromat.) ; dans la langue augurale, *cliuia auspicia dicebant quae aliquid fieri prohibebant ; omnia enim difficilia cliuia vocabant, unde et cliu (uia?) loca ardua*, P. F. 56, 10 ; *cliuia f.*, nom d'oiseau (de mauvais augure).

Composés : *accliuis* (-uus dans Festus, s. u. *clitellae*) « obliqui erectus » ; *decliuis* ; *procliuis* (-uus) : penchent en avant ; d'où « enclin à » et « facile » ; *prōcliuim* « pente ». Abstraits en -tūs correspondants : *ac-*, *dē-*, *prōcliuītūs*.

4° *clitellae*, -arūm (*critellae* dans Mulom, Chironis ; sur la dissimilation, v. Meillet, BSL 30, 126) : bât. Ancien, usuel. Le pluriel sé justifie parce que l'objet est double. A été rapproché de *cliuis*, *cliuis*, cf. P. F. 52, 9, *dicuntur non tantum eae quibus sarcinae conligatae mulis portantur, sed etiam locus Romae proper similitudinem, et in uia Flaminia loca quaedam deueza subinde et adcliuia. Est etiam tormenti genus eodem nomine appellatum*.

Dérivé : *clitellarius*, -a, -um.

L'ombrien a un accusatif *kletram* « lecticam » de **klei-tra-n*, auquel correspondrait en latin un substantif **clūra* (ou **clitrum*) dont *clitellae* est le diminutif.

La dissimilation de *l-l* en *r-l*, normale en italique commun et encore à date ancienne en latin, fait attendre **critellae* ; en fait, il y a trace d'une forme dialectale non romaine *cretellae* dans des gloses (v. les faits dans 1, Thesaurus) ; la conservation de *clitellae* suppose que **clieitrae* a existé encore en latin ancien. Le correspondant le plus proche de v. lat. **clieitrae*, ombr. *kletram*, est pour la forme got. *hleipra* « στηνή, στήνος », apparenté à gr. *κλιτή*, *κλιτόν* « cabane, tente », et, avec un autre vocalisme radical et un autre sens, à v. angl. *hleader*, v. h. a. *leitare* « échelle ». Le sens initial est indiqué par irl. *cliaith* « crâts », gall. *clawyd* « claire » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 121). Il s'agit d'objets en bois appuyés obliquement les uns aux autres, de manière quelconque.

La racine **klei-* est attestée dans tout l'ensemble de l'indo-européen. Mais il n'y a aucun présent qui ait subsisté dans deux langues. La forme du présent diffère d'une langue à l'autre : skr. *crāyati* « il appuie », lit. *slējū* « j'appuie », v. sax. *hlinōni* et v. h. a. *hlinēn* « appuyer », all. *lehnēn*, gr. *κλίνω* (de **κλίνω*), à côté du parfait *κλίνει*. En latin, tout se passe comme si un présent à suffixe nasal **clīnō*, non attesté, avait fourni un fréquentatif de type ancien à voyelle longue comme *cēlāre*, d'où *in-clināre*, *dē-clināre* ; le simple *clināre* semble secondaire, on l'a vu (cf. le cas de *oc-cupō* en face de *capiō*, etc.). Un ancien **kleinā* ou **klīnā* est invraisemblable. — L'i de *acclinis*, *reclinis* et de *triclinium* engage à grouper ces mots particulièrement avec -*clīnō*.

Le suffixe *-wo- observé dans *cliuis* se retrouve dans le groupe des mots germaniques qui indiquent un « tumultus funéraire », une « tombe » ; got. *hlaia*, v. norv. *run*, *hlaiva*, etc. Lit. *šlēivas* « aux jambes torses » est loin pour le sens ; cf. irl. *clōen* « qui est de travers » (cf. *claudus*?). Le sens de « endroit en pente, colline, montagne » se retrouve dans got. *hlaia*, gr. *κλίνος* et *κλίνη*, lit. *šlaitas*, peut-être arm. *leairn* « montagne ».

Quant à ombr. *kletram* et lat. *clitellae*, cf. irl. *clithar* « haie », gall. *clidren* « clôture », got. *hleipra* « στηνή, στήνος », v. h. a. (*hleitara* « échelle ») et, pour le sens, gr. *κλίσια*, *κλίσιον*, lit. *slita* « clôture en bois » (v. Meringer, IF, 16, 117), irl. *cliaith* « crâts » ; d'après M. Vendryes, Rev. Celt., 46, cf. gall. *clud* « charge » ; cf. gr. *κλιοῖς*.

Le sens de « néfaste » attaché à *cliuis* rappelle irl. *clé*, v. gall. *cledd* et got. *hleiduma* « gauche » ; cf. lat. *scœna*, *scinaria* *ausi*.

clipeus (*clupeus*, -i m. et **clipeum** (d'après *scūtum*?) : bouclier rond et creux, allant du cou jusqu'au mollet, d'où l'étymologie populaire *quod clepet i. e. celer*, Isid., Or. 18, 12, 1. Ancien (Plt.) ; technique. Passé en irl. : *clipio*.

Dérivés : *clipeatus*, d'où *clipeō*, -are ; *Clipearius* nom propre ; *clipeolum* (Hyg.) ; *clippelarius*, -rium (Not. Tir.) ; *clipeocentrus*, hybride de *clipeus*, et *κέντρον*, tardif.

Les manuscrits ont indifféremment *clipeus* ou *cluēus* ; dans les inscriptions, *clupeus* est plus fréquent. Il est impossible de déterminer quelle est la forme la plus ancienne et les grammairiens donnent une étymologie de l'une et de l'autre, expliquant *clipeus* « ἀπὸ τοῦ κλέπτειν », *clupeus* « a *cluēo* » (!). L'incertitude du vocalisme et du genre indique un emprunt, vraisemblable pour ce terme technique (cf. *cassis*, *cuspis*, *galea*, *parma*, *gladius*, *lōrica*, *lancea*, etc.). Cf. *subina* et *sibina* ; *lumpa* et *limpa*.

La finale rappelle d'autres mots en -eūs : *balteus*, *calceus*, *culleus*, *puteus*, etc., sans doute de provenance étrangère.

clitellae, *cliuis*, *cliuus* : v. *clē*.

cloāca, -ae f. (*clouāca*, Varr. et inscriptions ; *cluāca*, Varr., Sall., blâmé par l'app. Probi, GLK IV 198, 12, *cloaca non cluaca* ; formes tardives *clōca*, *clāca*, *co(u)ācla*) : égout, cloaque. Ancien, usuel. M. L. 1994.

Dérivés : *cloācalis*; *cloācō*, -are « inquinâre », P. F. 58, 1 (*cloare* L.) ; *cloācarius*; *cloācinus* conservé dans l'épithète *Venus Cloacina*, *Cluācina*.

Rattaché par les Latins à un verbe **cluēre* (**cloāre*) « purgare » ; cf. Pline 15, 119, *myrtlea urbena Romanos Sabinosque... purgatos in eo loco, qui nunc signa Veneris Cluacinae habet. Cluere enim antiqui purgare dicebant*; cf. Serv. auct. Ae. 1, 720, *Cloacina, quia ueteres cloare purgare dixerunt*. Mais ce verbe **cloāre*, **cluēre*, sans exemple, est peut-être une invention de grammairien pour expliquer *clōca*, *Cloacina* (*Clu-*), dont la formation est obscure.

Tout ceci est douteux. Mais il y a une racine **kleu-*, à laquelle *cloāca* peut appartenir.

Le présent gr. *κλέψω* « je lave, je nettoie » est de type dérivé. Le germanique a le groupe de got. *grūtās*, v. h. a. (*grūtar* « pur, propre »), le celtique, gall. *clir* « propre », et le lituanien *slūcju* (prét. *slāvīa*) « je nettoie » et, dialectalement, *slāv* (même sens), qui sont plus éloignés.

cloc(e)a, -ae f. : synonyme de *campāna* « cloche », attesté seulement à très basse époque (viiie siècle). Origine incertaine. Passé dans les langues romanes, M. L. 1945, B. W. s. u. ; le celtique a : irl. *cloc*, gall. *clock*, n'enseignent rien pour le latin.

de là, sans doute, le germanique : ags. *clugge*, v. h. a. *glocka*.¹

cloppus, -a, -um (Gloss.) : boîteux ; *χωλός*, *lordus* (*lur-dus*), *pandus*. M. L. 1997, et 1996 **cloppicāre*, fr. *clocher* et *clopin-clopant*. La gémination expressive de la consonne intérieure caractérise des adjectifs marquant une dissonance, cf. *lippus* (pour le -*pp-*, cf. *stloppus*) ; pour *clē*, cf. *claudus* et gr. *χωλός*. Demeuré en gallois : *cloff*.

clucidātūs : v. *glu*.

**cludō* ou *cluden*, -inis? : épée de théâtre. Ne se trouve qu'à l'ablatif *cludine* dans Apul., Apol. 78 ; et le texte est contesté.

clueō, -es, -ēre ; *cluō*, -is, -ēre (*clueō* est la forme uniquement employée par les anciens auteurs ; *cluō* n'est attesté sûrement qu'à partir de Sénèque, Thes. III 1360, 81 sqq., et semble fait sur *κλύω*) : s'entendre dire ou nommer, avoir la réputation de ; souvent en bonne part, e. g. Plt., Ps. 591, *quae (facinora) post mihi clara et diu clueant*, par suite « avoir de la réputation, être célébré », cf. *inclusus*, *inclusus* (O. Prinz, Glotta 29, 138) ; glorieux, illustre » (sur lequel les grammairiens ont peut-être refait *clutus*, cf. *clutum* dans le Thes.). Les gloses ont conservé la trace d'un substantif *cluor* : *δέξα* (cf. *decor*, *honor*) ; et d'un adjectif *cluuior*, *nobilior*, CGL II 510, 5 et V 627, 10 ; cf. aussi *praecluus* (Mart. Cap.), *praecluēus ualde clarus et inclusus* ». Par extension, *cluēre* a pris le sens de « avoir un nom », par suite « exister », et, ce sens s'étant affaibli, est devenu synonyme de *esse* dans Lucr., e. g. 2, 525, *primordia rerum infinita cluere*. Comme *clueō* avait un sens voisin du passé, il en a parfois reçu les désinences, peut-être par analogie avec *uideor*, e. g. Plt., Ps. 918, *stratiotus homo qui cluear* ; Paeuvius, Trag. 194 ; Varr., Men. 356. Mot archaïque, qui appartient surtout à la langue héroïque ou épique, repris à basse époque. Pas de perfectum attesté. Cf. peut-être les noms propres : osq. *Kluvatis* et *Clōatiūs*, lat. *Cluentius*, *Clouentius*, volsq. *Cloil* et *Cloelius*, ombr. *Kluvīer*, gén. « *Cluīi* », etc.

La racine **kleu-* était celle qui, en indo-européen, signifiait « entendre », cf. tokh. *klautso* « oreille ». La forme verbale principale qu'elle fournissait était un aoriste radical athématique qui a subsisté, notamment, dans véd. *grudhi*, gr. *κλῦθι* « écoute » et arm. *luay* « j'ai entendu ». Les langues qui ont conservé la racine ont recouru à des présents nouveaux : skr. *gr̥nōti* « il entend », de **kleu-* ; irl. *-cluinetar* « il entend », Meillet, MSL 15, 337. Lat. *clueō* et *cluō* résultent d'adaptations proprement latines, de même que le gr. *κλέ(F)ου* « je suis connu ». Dans plusieurs langues, ce verbe a été remplacé par d'autres, en latin par *audīō* (v. ce mot). — Le *cluētus* qui est dans *in-cluētus* répond à skr. *grutās*, gr. *χωτός*, qui ont le même sens ; cf. aussi irl. *-cloth*, qui sert de prétérit à *cluinetar*. Si le latin n'a que *inclusus*, c'est que, originellement, l'adjectif en -*to-* figurait d'ordinaire au deuxième terme de composés. Il n'y a pas de raison de croire que *cluor* réponde à skr. *grāvah*, gr. *χέ(F)ος* « gloire » ; ce peut être une formation proprement latine ou une imitation du grec. — Les formes slaves et baltes, v. sl. *stlovg* « je m'appelle », etc., n'enseignent rien pour le latin.

clūmæ : *folliculi hordei*, P. F. 48, 15. V. *glūma*.

clūnis, -is et *clūnēs*, -ium (usité surtout au pluriel, comme *natis* ; cf. toutefois, Hor., S. 2, 8, 91) m. et f., cf. Charisius, GLK I 101, 4, *clunes feminino genere dixit Melissus... sed Verrius Flaccus masculino genere dici probat, quoniam -nis syllaba terminata anima carentia nominatiū singulari masculina sunt, ut panis cinis crinis et similia : fesses, croupe. Ancien, populaire ou technique. Le plus souvent synonyme de *nates*, quoique Martial 3, 53, 2 emploie les deux mots en les différenciant ; se dit des animaux comme de l'homme. Le singulier est sans doute secondaire.*

Dérivés : *clūnēclum* (et *clūnēbūm*) : *cultrum sanguinarium dictum, uel quia ad clunes dependet, uel quia clunes hostiarum diuidit*, P. F. 43, 2 ; *clūnālis* (rare et tardif) ; *clūniculus* (-la?).

Cf. avec le même sens, irl. *cluin*, gall. *clun* f., skr. *crōni* c., av. *srāoni* f., lit. *šlāunis* f. et v. pruss. *slāunis*, v. sl. *hlāun* « fesse » n. Le rapport avec gr. *κλόνις* « os sacrum », *κλόνιον* *τοχίον*, *φάχις*, *στρφης* n'est pas déterminable.

cluō : v. *cloāca*.

cluepa (*clipea*), -ae f. (Gloss.) : lamprillon. M. L. 1998. Mot tardif. Origine inconnue.

clūra (*clūna*), -ae f. : nom d'un singe (Gloss.) ; *clūri-nus* (Plt.). Peut-être de *κόλωρος*, avec une finale refaite sur *simia* ; *clūna* « à clūnibus tritis », P. F. 48, 11, est une déformation populaire.

cluſtrīgō : *quod super lacte nat quasi oleum*, CGL III 599, 20 ; 604, 40. En rapport avec *colostra*?

enasonas : *acus quibus mulieres caput scalpunt*, P. F. 46, 1. Sans doute accusatif pluriel d'un gr. **κνάσων*, de *κνάσα*.

co- : v. *cum*.

coāctus, *coāctilis*, *coāgmentum*, *coāgulum* : v. *cōgō* sous *agō*.

coacula, -ae f. : caille. Onomatopée. Mot mal attesté en latin ; ne figure que dans une glose : *larix*, *coacula*, CGL III 567, 60, où *larix* doit être une graphie faussement savante de gr. *λάριξ* « mouette » (cf. *miles* pour *lare*, etc.). On trouve, toutefois, dans les gloses de Reichenau, éd. Labhardt, n° 2975 : *colurnix* : *quaccola*. Le mot est sans doute d'origine germanique ; cf. v. h. a. *quahiala*, *wahtala*, holl. *kwakkel* « caille » ; v. Kurt Hettner, *Die Reichenauer Glossen* (Halle, 1906), p. 46 sqq. C'est avec le sens de « caille » qu'il a passé dans les langues romanes, où il a concurrencé *colurnix*. M. L. 2004 ; B. W. s. u. Cf. aussi *quarqua*.

coax : onomatopée du cri de la grenouille (gr. *κοάξ*) ; *coaxō*, -as. M. L. 2007.

coc(e)olobis, -is f. : sorte de vigne espagnole (*Colum*, Plinc.). Mot donné comme espagnol et non latin.

cocēum, -i n. (*coccus* m. tardif) : kermès, graine servant à teindre en écarlate ; par suite, « écarlate » et « vêtement d'écarlate ». Emprunt au gr. *κόκκος*, attesté depuis Horace. M. L. 2009 ; B. W. sous *coque*. Irl. *coig*, gall. *coch* « rouge ».

Dérivés : *coceus*, *coccinus* (= *κόκκινος*), M. L. 2008 ; *coccineus*.

coœus, -i m. : coq. Attesté seulement dans la Loi Salique. Onomatopée ; cf. *coco*, *cucurru* ; gr. *κοκκός*, v. *isł. kokkr*, et *cuculus*. M. L. 4732 ; B. W. s. u.

coœtum, -i (coœtum) n. : *genus edulii ex melle et papauere factum*, P. F. 35, 6. Sans doute emprunt au gr. *κοκητόν* influencé par *coquō*, ou à *κοκεόν* avec changement de suffixe, d'après *morētum*, *fiētum*.

coe(h)lea, -ae f. (coelias blâmé par l'App. Probi, GLK IV 198, 6 ; *coculea* (d'après *coculum*?), *cuchlia*) : colimaçon, escargot. Puis tout objet ayant cette forme. Emprunt au gr. *κοχλαῖς* masculin ; pour le changement de genre, cf. *catapulta*, *charta*. Attesté depuis Caton. Roman, avec toutes sortes de déformations, cf. *clocea* (mss. TL de Palladius), *clocea*, *claucula*, CGL V 278, 11 ; M. L. 2011.

Dérivés : *coc(h)leare* et *coc(h)learium* n. : cuiller, cuillerée ; cf. Mart. 14, 121, *sum cochleis habilis sed nec minus utilis ouis*. | *Numquid scis potius cur cochleare uocer?* M. L. 2012 ; v. angl. *cuchlere*, gall. *gloco*.

cocō, -ōnis (*coccio*, P. F. 19, 1) et coctiō, -ōnis m. : courtier ; synonyme de *arillātor*. Rare et sans doute vulgaire ; cf. Gell. 16, 7, 12, et *agastō*. La forme *coctiō* a donné ital. *scoccone*, v. fr. *cossion*, cf. M. L. 2017.

Dérivés : *cociōnō*, -āris ; *cocistrō* (?) : *tabernarius* (Gloss.), cf. fr. *cuisière*, M. L. 2215, mais se rattache peut-être à *coquō*. Étymologie populaire dans P. F. 44, 15, *cociones dicti uidentur a cunctatione, quid in emendis uendendis meribus tarda perueniant ad iusti pretii finem*. Peut-être étrusque ; cf. Ernout, *Philologica I*, p. 42.

coclāea, -ae f. : -e dicuntur lapides ex flumine, rotundi ad coclareum similitudinem, P. F. 35, 4. Rare et tardif ; emprunt sans doute à l'accusatif du gr. *κόχλιας*, venu par la langue médicale.

coelē, -itis (gr. *κόλας*) : *luscos coelites dixerunt anti-qui, unde et Cyclopas coelites legimus dictos, quod unum oculum habuisse perhibentur*, Serv., Ae. 8, 649. Usité comme nom propre, soit pour traduire le gr. *κόλας*, soit comme surnom. Peut-être emprunté par la voie de l'étrusque, v. E. Fiesel, *Namen d. griech. Mythos im Etr.*, p. 35. Pour la finale, cf. *termes*.

coco, coco : onomatopée imitant le cri du coq (Pétr., Sat. 59, 2). Cf. *coccus*, *cucurru*.

coetūnix, -icis (et *cōturnix*) f. : caille. — *appellatur a sono uocis*, P. F. 33, 8. Pour le suffixe, cf. *cornix*, *spinturnix* « sorte de hibou ». On n'est pas sûr sur le rapport de *coetūnix* et de *cōturnix* ; l'abréviation, non attesté avant Ovide, de l'o dans *cōturnix* est sans doute dû à l'influence de *cothurnus*. — Attesté depuis Plaute. M. L. 2289.

Les mots germaniques comme *Kwakkel* ou *Wachtel* sont d'un autre type ; cf. *coacula*.

cōdex (caudex), -icis m. La confusion est constante entre *cō*- et *cau*- pour ce mot. Les inscriptions ont *codex* ; les manuscrits semblent avoir réparti les formes : *caudex* est plutôt réservé au sens d' « arbre », *cōdex* au sens de « livre ». D'après le scholiaste de Térence (Eugraph. Hau. 877 rec. a), *caudex* serait une fausse graphie urba-

nisante comme *cautēs* : *caudex est truncus arboris, conuersa o in au, fit pro codex caudex, sicut pro cote caudis*. Sens premier « tronc d'arbre », cf. *caudica* : « barque creusée dans un tronc d'arbre », Isid., Or. 19, 1, 27 (it. *cocca*, fr. *coche*, M. L. 1775 ; B. W. sous *coche III*) ; puis « tablettes à écrire », cf. Varr. ap. Non. 535, 11, *antiqui plures tabulas coniunctas codices dicebant* ; et, par extension, « livre ». A l'époque impériale, le rapport avec les sens initial est si bien effacé qu'Ulpien parle de *codices membranei uel chartacei*, Dig. 32, 52 pr. (comme nous parlons de « plumes d'acier »). Spécialisé dans le sens de « livre de comptes » et, dans la langue du droit, dans celui de « recueil de lois, code », M. L. 2022. De ce sens dérive *cōdīcillus* : 1^{re} tablette à écrire, d'où « lettre, mémoire, petit livre », et spécialement « *rescriptum du prince* » ; 2^e écrit qui complète un testament, *codicille*.

Au premier sens de *cōdex*, *caudex* se rattache *cōdīcarius* (*cau*-) : -a *nāuis* : sorte de bateau de bois usité sur le Tibre ; *cōdīcarius* : bateliers du Tibre, cf. de Saint-Denis, Ét. class., XIV, 1946, p. 59 ; v. *ratis* ; *excōdīcāre* (-*cau*-), synonyme de *extrāpāre* ou de *ablaqueāre*, cf. Pall., Ian. 1, *ablaqueandas sunt uites, quod Itali excōdīcāre appellant*.

Sans étymologie connue. Peut-être faut-il songer à un rapport avec *cōda*, *cauda*. Le suffixe de *cōdex*, *caudex* est le même que celui de *uertex* « *cime d'un arbre* », *apex* « sommet, pointe ».

coemētērium, -i n. : cimetière. Emprunté par la langue de l'Église au gr. *κοιμητήριον*. A côté de cette transcription livresque existent des formes de la langue parlée, comme le montrent les graphies avec iotaçisme *cimētērium*, *cimētērium*, *cymē*, *coemē* (sans compter *cōmētērium*, *cē*- d'après *caemēta*, dont le rapprochait l'étymologie populaire) ; ces formes ont passé dans les langues romanes ; cf. M. L. 2023 ; B. W. s. u. et Thes. s. u.

coemē : v. *emē*.

coēd : v. *ed*.

coēpī (et *coepī*), -istī, *coepitus* : j'ai commencé. *Coēpī* est le parfait à sens absolu d'un composé **co-apisco(r)* ou **coepī*, cf. *apīo*, et signifie proprement « je me suis mis à ». Encore trisyllabe chez les archaïques comme *coēgī* ; mais le rapport avec *apīo* n'apparaissant plus, le groupe *oe* a été traité comme une diphongue (e. g. Tér., Ad. 190), qui s'est ensuite réduite à *e* ; d'où des confusions fréquentes entre *coepī* et *cēpī*, cf. Thes. III 1422, 13 sqq., et la glose de Festus, P. F. 62, 7, *deinceps qui deinde coepit, ut princeps qui primum coepit*. Étant donné la confusion qui s'est établie en latin entre le parfait proprement dit et le passé historique, *coēpī* a pris le sens de « je commençai », à côté de celui de « j'ai commencé ». Aussi, pour remédier à cette ambiguïté, dès les plus anciens textes, la langue a créé un présent *coepīo* (Plaute, Caton, Cécius) et un dénomitatif tiré de *coepīum*, *coepītō*, -ās, -āre (Tér., Lucr., Cic. Arat. 131, Fin. 5, 9, 24, où Cicéron emploie *coepīat*, présent (et aussi *incipīt*), par opposition à *coepī*, passé) dont l'emploi se développe dans la prose impériale, notamment dans Tacite (cf. *incipīt*, à côté de *incipīo*) ; il est possible que *incipīo* ait contribué à la création de *coepīo*, ou d'autres verbes : *occipiō* (archaïque), *incipiō*. Sur *coepitus* a été bâti le

participe futur *coepītūs*. *Coepī* n'a pas passé dans les langues romanes.

Sur l'emploi du passif *coepītūs sum* avec un infinitif passif, comme *potestur*, *quitur*, v. Ernout-Thomas, *Syn-taxe lat.*, 2^e éd., p. 208.

V. *apīo*. Sur le sens « il commence » de hitt. *epzi*, de **ep* + la particule réflexive -za, v., en dernier lieu, Friedrich, *Staatsverträge*, II, p. 154.

coerceō, -ēs : v. *arceō*.

cofia (*cufia*), -ae f. : coiffe. Bas latin ; un exemple dans Ven. Fort. Cf. *Gloses de Reichenau*, no 321, éd. A. Labhardt : *teristrum genus ornamentum (sic) mulieris, quidam dicunt quod sit cufia uel uitia*. Mot étranger ? M. L. 2024 ; B. W. sous *coiffe*.

cōgitō, cōgō : v. *agō*, *agitō*.

cognātūs : v. *nāscor*.

cognōmen : v. *nōmen*.

cognōscō : v. *nōscō*.

cohors (*chōrs*, *cōrs* ; *curls*, *curlis tardif*), -tis f. Dissyllabe souvent chez les poètes et dans les transcriptions grecques anciennes (*χόρτης*, Polyb.), cf. Diom., GLK I 431, 22, *omnis uox disyllaba priorem syllabam... acuit...* *cum alterutra positione longa est... ut cohors*. Mais dans les inscriptions de l'époque impériale, très souvent monosyllabe et transcrit en grec par *χώρτη* ou *χώρας*, *χώρτης* ; la scansion *cōrs* est fréquente, cf. Thes. III 1549, 81 sqq. Abbr. sg. *co(h)ortī*, g. pl. *co(h)ortium*. Terme de la langue rurale « enclos, par à bétail ou à instruments agricoles, basse-cour » ; *cohorts sunt uillarum intra maceriam spatia*, Non. 83, 11 ; sens conservé dans les langues romaines, cf. M. L. 2032, *cohors*, -ōrē ; 2033, *cohōrtile*. Dans la langue militaire, s'est spécialisé dans le sens de « division du camp » et « troupes cantonnées dans cette division » et est ainsi arrivé à désigner une subdivision de la légion, cf. Cincius ap. Gell. 16, 4, 16, *in legione sunt centuriae LX, manipuli XXX, cohortes X, et la « suite » d'un chef*. — Ancien, usuel. Panroman (v. B. W. *cōr*) et celtique : irl. *cuaire*, *cuit*.

Dérivés : *cohōrtalis* (*chor*, *cor*) ; *cohōrtālinus* ; *cohōrtula* (*cur*-).

De **co-g̃htis*. V. *hortus*.

cohūm (*cōmūm*), -i n. : *sub iugo medio caum, quod burā extrema addita oppilatur, uocatur cōmūm a cauo*, Varr., L. L. 5, 235. Désignerait donc une cavité du joug dans laquelle viendrait s'encastre l'extrémité du timon de la charrette. Toutefois, pour Festus, *cohūm* désigne la courroie qui sert à attacher le timon au joug : *cōmūrūm, quo temo buris cum iugo configatur, a cohībendo dictum*, P. F. 34, 26. Si le sens premier est bien celui de « cavité », il faut sans doute rattacher la glose : *cohūm, poetae cōlēum dixerunt, a chao ex quo putabat cōlēum esse formatum*, P. F. 34, 28 ; cf. Diom., GLK I 365, 18, *Verrius et Flaccus in postrema syllaba adspirandum probauerunt : cohūm enim apud ueteres mundum significat, unde subtractum incohare*.

L'histoire du mot est obscure, parce qu'il n'est pas attesté en dehors des grammairiens et que ceux-ci ont été préoccupés d'identifier *cohūm* dans le sens de « ciel » au gr. *χάος*. Mais il est possible que l'explication de Varro soit la bonne et que *cōmūm*, dans les deux sens, soit

un doublet, sans doute dialectal, de *caum*. On sait, en effet, que *caus* représente un ancien *cauus*, qui s'est, du reste, maintenu dans certaines formes romaines (cf. *cōus*, dans M. L. 1796 et *Einf.* 2, § 143, p. 160 ; Juret, *Phonétique*, p. 342). L'h. de *cohūm* serait purement graphique et destinée, comme dans *āhēnus*, à marquer une prononciation dissyllabique, en évitant le groupe *-uu-* (= *-vu-*) ; la graphie *cohūm* serait influencée par *χάος*. L'explication par une racine **qagh-* n'est pas plus sûre. V. *incohāre*.

coinquō (coinqiō), -is, -ere : verbe conservé par le rituel des frères Arvales, dans l'expression *luci coinqiōndi*, et que l'abrégié de Festus glose par *dēputāre*, P. F. 56, 10, et aussi par *coercēre*, P. F. 57, 23 (sens non attesté). De là, le nom de la déesse *Coinqiōndi*. Pour la formation, cf. *Commolenda*. Étymologie incertaine.

cōlaepium, -i n. : boulette de viande. Doublet populaire (Pétr. 70, 2) de *cōlōphium* (Plt.), emprunt au gr. *κωλύφιον*, diminutif de *κωλύη* « cuisse ».

colaphus, -i m. : taloche, coup de poing. Transcription « savante » du gr. *κόλαφος* déjà dans Plaute, comme *colaphizō* (Ital. ; *colapizat*, CGL IV 220, 19) de *κόλαφος*. A côté de ces formes de la langue écrite ont existé des doublets populaires *cōlōpus* (Lex Sal.) avec syncope de l'a intérieur (cf. *caldus*, etc.), auquel remontent les formes romaines du type français *coup*, cf. M. L. 2034, B. W. s. u., et gallois *cwlff*, *claff* ; et **colopus* (cf. *cōlōphus* dans les manuscrits de Quintilien 6, 3, 83), dont dérivent le *percolapōre* de Pétrone, 44, 5, et le *cōlōpīdāri* (= *colopizāri* avec *-di-* issu de *z*) du *Pseudo-Soranus*, Epit. 69. *Colopus*, issu de *colpus*, est une forme dialectale qui présente un phénomène d' « anaptyxe » osque ; cf. Buck, *Osc.-Umbr. Gramm.*, § 79 et 1 ; Ernout, *Philologica II*, p. 151.

cōlēus, -i m. (usité surtout au pluriel) : *ὅρης, testis, testiculus* ; semble, toutefois, désigner un autre objet dans Cic., Fam. 9, 22, 4, « *Testes* » *uerbum honestissimum in iudicō, alio loco nō nūmis* ; et *honesti* « *colei Lanuini* », « *Cliternini* » *non honesti*.

Dérivés et composés : *cōlēatus* et *excōlēatus* : *excōrātūs* (Gloss.) ; *cūliō* (lat. *cōlēō*), -ōnis m. (Gloss.) : *fāmex, spādo contūs cūliōnibus*. Mot populaire (Labénius, Priap., Mart., Pétr.), sans étymologie claire, passé dans les langues romaines, cf. M. L. 2038, *cōlētus* ; 2036, *cōlēo*. Cf. *cultēus* ?

colisatum, -i n. : mot gaulois cité par Pline 34, 163 et désignant une sorte de chariot.

collēga, collēgium : v. *lex*.

colliciae (colliquiae), -ārum f. pl. : *tegulae, per quas aqua in uas defluere potest*, P. F. 101, 13, gouttières faites de tuiles concaves ; et rigoles chargées de séparer des terres les eaux pluviales et de les mener dans les fossés. Cf. P. F. 64, 8, *delicia* (*deliquia*, Vitr.) : *est tignum quod a culmine ad tegulae angulares infimās uersus fastigiatum collocatur : unde tectum deliciatum et tegulae deliciae*.

Dérivé : *colliciāris* (*tēgula*) ; cf. aussi *colliquiāria* (Vitr.).

Peut-être à rapprocher de *ēlicēs*, cf. ap. *Colum.* 2, 8,

3, ut patentes liras crebrosque sulcos aquarios, quos nunnulli elices uocant, faciamus, et omnem unorem in colligias atque inde extra segetes diuiniem; et dans P. F. 101, 11, *inlicium dicitur, cum populus ad contionem dicitur, i. e. euocatur. Vnde et colliciae tegulae e. q. s. Sans doute apparente à *liquor, liza*; les graphies *colliciae, déliciae* seraient dues à un rapprochement avec les adjectifs du type *élicias*, dérivé de *laciō*; elles peuvent aussi être dérivées du pluriel *élicias*. V. *lax* et *liqueō*.*

collis, -is m. (et f. d'après Priscien, GLK II 169, 10, conformément à la tendance générale des thèmes en *-i*, mais sans exemples sûrs) : colline, cf. Ov., Ars 2, 71, *monte minor collis, campis erat altior aequis, et col* », B. Afric. 37, 5, *in hoc iugo colles sunt pauci*. — Ancien, usuel. M. L. 2051.

Dérivés : *collinus*, substantivé à basse époque, *collina* f. (Grom., p. 314, 12 et 13) : colline, M. L. 2049; *colliculus, colliculus; colliculosus*; **collianus* (*fundus*), forme douteuse; *collifana* f., tous rares et tardifs; composé *collamontium?* dans une Tab. Deut., cf. Thes. s. u.

Rappelle lit. *kálnas* « colline », got. *hallus* (sans doute de **halnuz*) « rocher » et, avec vocalisme radical zéro, v. angl. *hull* « colline », gr. *κολώνη, κολώνη* « colline ». Lit. *kálnas*, qui s'accorde pour l'intonation avec *kélti* « éléver », fait supposer **kolən-*, à quoi lat. *collis* ne connaît pas si, comme en grec, i. e. a s'est amui après syllabe comprenant *o*; alors le rapport avec *column* (v. ce mot), de **kelzmen-*, deviendrait clair. V. *sax, holm* « colline » (et, avec un sens dérivé, v. isl. *holmr* « île ») est aussi parent. Cf. *cellō, celsus*.

collēō : v. *lūcūs*.

collum, -i n. (*collus* m. chez les archaïques, cf. Thes. III 1658, 73 sqq.; le succès de *collum* a pu être déterminé en partie par le collectif pluriel *colla*, qui est fréquent, et en partie par le fait que beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin) : cou (sens propre et sens figuré, et dérivés). — Ancien, usuel. M. L. 2053; *ir. coll?*

Dérivés et composés : *collaris* adj., et subst. n. *collare* (scil. *ferrum* ou *vinculum*) et *collarium* (v^e siècle) : collier, M. L. 2042, B. W. s. u., v. h. a. *chollare, décollō, -ās*, M. L. 2506.

Collus est issu de **kol-so-s* (comme *uelle* de **uel-se*). Cf. got. *hals* « cou » m. On s'est demandé si ce mot est à rattacher au groupe de **kel-* « en haut », v. *celsus*, ou à celui de **kēl-* « tourner », v. *colō*. En faveur de la seconde hypothèse, on peut mentionner gr. *τράχηλος* en face de *τρόχις*, qui est contesté, et lit. *káklas* « cou », dont la ressemblance avec gr. *κύκλος* « cercle », etc., est frappante; enfin, v. sl. *vrati* « cou » en face de *vrati* « tourner » : cf. *uertō*.

collýra (collira), -ae f. : sorte de pain ou de galette. Emprunt populaire (Plaute, puis langue de l'Église) au gr. *κολλύρα*; conservé dans quelques parlers romans, notamment de l'Italie du Sud. M. L. 2055.

colō, -ās : v. *cōlōm*.

colō, -is, colui, cultum, colere : *colō* est issu de **kēlō*; la labio-vélaire existe encore dans *inquilinus*, *Esquiliae*. **kēlō* est devenu phonétiquement **kōlō*, puis la labio-vélaire a perdu son appendice vélaire de-

vant *o* : *quolundam* qu'on lit GIL I² 364 est une fausse graphie archaïsante, cf. *celō*. Alors que dans les langues congénères la racine a le sens de « se mouvoir », « se trouver habituellement dans », en latin *colō* s'est spécialisé dans le sens de « habiter » et « cultiver »; les deux sens apparaissent également attestés dès l'époque la plus ancienne, les deux idées étant connexes pour une population rurale, cf. *agricola*. Dans le sens de « habiter », *colō* a été concurrencé par le composé *incolō* (cf. Diff. éd. Beck, p. 47, 2, *colinus deum uel agrum, incolimus solummodo agrum*) et surtout par le fréquentatif de *habēō, habito*. Des expressions comme *colere uītam, c. seruitūtem* (cf. Thes. III 1678, 39 sqq.) gardent peut-être le sens ancien de la racine « se mouvoir habituellement dans ».

Comme le dieu qui habitait un lieu en devait être le protecteur naturel, *colere*, en parlant des dieux, a pris le sens de « se plaît à, habiter dans, avec », puis « protéger, cherir »; cf. Vg., Ae. 1, 16, *quam* (= *Karthaginem*) *Iuno fertur terris magis omnibus unam | posthabita coluisse Samo*, où Servius note : *ueteres colere dicebant, etiam cum maior minorem diligenter*. Puis le sens s'est étendu, et *colō* désignant vice versa le culte et les honneurs, rendre un culte à : *superior colit, non colit inferiorem*, a pu écrire le même Servius, B. 3, 61.

Colō « cultiver » a pris également le sens moral que le verbe a en français : *colere uītūtem, artēs, etc.*; et l'adjectif verbal *cultus* signifie le plus souvent « cultivé moralement, élégant, orné », cf. *excultus* et le privatif *incultus* (avec l'abstrait *incultus, -ās*). Usité de tout temps. M. L. 2037.

A *colō* se rattache un substantif en *-a, -cola* seulement dans les composés (cf. *-uena* dans *aduena*) : *accola; incola; agricola, siluicola, caelicola* (= *οὐρανοῦχος*, Esch.); cf. peut-être *domicilium*, dérivé de **domicola*? En dérive également :

colōnus m. : celui qui tient lieu du propriétaire, qui cultive en son lieu et place, et fermier » au sens technique et légal du mot (pour la valeur du suffixe, cf. *patrōnus* « celui qui fait fonction de père », en face de *pater*); puis par extension « cultivateur » (par opposition à *pāstor*) : habitant d'une colonie (= gr. *πόλις*), qui lui aussi vient s'établir à la place des *incolae*. *Colōnus* a un féminin *colōna* et des dérivés : *colōnia* « ferme » et « colonie » (sens abstrait et concret), d'où germ. *Köln*, gall. *Colun*; *colōnicus; colōniārius, colōnātus, -ās* m. (bas latin juridique).

Dérivés en *cult-* : *cultiō* : culture (sens physique et moral). Classique, mais rare (Cicéron et, après lui, St Ambr., Arn.); *cultūra* : culture (sens physique et moral), M. L. 2333; *cultus, -ās* m. : culture (sens propre dans Cic. et T.-L.); mais beaucoup plus employé au sens moral « éducation, culture, civilisation »; d'où « manière d'être ou de se vêtir, mode »; dans la langue religieuse, « culte »; *cultor, cultrix* : habitant, cultivateur, et, au sens moral, « qui cultive, qui honore »; *cultō, -ās*, CGL II 263, 5, et *cultātor*, Ibid., IV 203, 8. M. L. 2380.

Composés : *accolō* : habiter auprès de; *accola* m. (opposé à *incola*), M. L. 81; *excolō* : cultiver avec soin, parfaire; *incolō* : habiter dans; *incola* m. : habitant; dans la langue du droit, traduit le gr. *πάροικος* ou *μέτροικος*,

par opposition à *ciuis*, cf. Dig. 50, 16, 239, *incola est qui in aliquam regionem domicilium suum contulit, quem Graeci πάροικος appellant*; Ibid. 50, 1, 29, *incola et his magistratibus parere debet apud quos incola est, et illis, apud quos ciuis est*; de là, *incolātus, -ās* (tardif); *percolō* : honorer grandement (archaïque et postclassique) et en bas latin « habiter, cultiver »; *recolō* : cultiver à nouveau (sens propre et figuré). Ancien, usuel et classique.

A la racine de *colō* se rattachent aussi : *Exquiliae (Es-) f. pl.* : nom d'un quartier situé primitivement hors de Rome et incorporé à la ville par Servius Tullius. *Esquiliae* est à *colō* comme *reliquiae à linguo*. De là : *Esquilius; inquilius; inquilinus* : habitant et spécialement « locataire »; *inquilina*.

La racine **kēl-* indiquait l'idée de « circuler autour » (v. *collum*). La forme du présent qui est conservée dans *colō* se retrouve dans skr. *cārati* (à côté de quoi existe une forme dialectale *cālati*) « il circule, il se meut »; av. *cārāiti* (même sens); hom. *πέλομαι* (forme éoliennes) « je me meus, je deviens » (avec aor. *Ιέλπομην*) et crét. *τέλομαι* « je serai », cypr. *τένται* « il sera ». A la différence de l'indo-iranien et du grec, le latin a développé un emploi avec valeur transitive. Le grec et l'indo-iranien indiquent que la racine ne fournissait pas de parfait; c'est pour cela que le perfectum latin est *colūi*, forme nouvelle dans une racine monosyllabique (cf. *cultus*). Pour le sens général de la racine, il faut tenir compte du gr. *πωλέμα* « je vais et viens, je fréquente », sens qui se retrouve aussi dans *πολεύω*. — Les autres langues ont des formes nominales de la racine, notamment des formes signifiant « cercle, roue », sans redoublement dans la forme de type archaïque (nom thématique du genre neutre à vocalisme radical *e*), v. pruss. *kelan*, v. isl. *huel* (et avec vocalisme altéré dans v. sl. *kolo*), avec redoublement (naturel dans un terme technique), v. *collum*, dans skr. *cakrāh, cakrām*, aves. *čaxrām, tokh. A kukāl, B kókale*; v. angl. *hweohl* et *hwéol* (indiquant deux places du ton différentes), gr. *κύκλος, κύκλα*. — Les sens de la racine ressort bien du second terme de composés tels que gr. *βου-κόλος, αι-πόλος, ἀμφότερος*, indiquant le personnage qui circule autour du bœuf, de la chèvre, (du maître) et s'occupe d'eux; le sanskrit a, de même, *paricarā* (c- d'après *cārati*); l'italique a connu le mot, comme on le voit par lat. *anculus* (v. ce mot). Cf. skr. *diwā-kardh* « soleil » (qui circule le jour). Le sens de « s'occuper de », qui apparaît clairement ici, explique une partie des sens latins de *colō*. — Lat. *colus* « queueuille » rappelle gr. *πόλος* « pivot, pôle » et aussi « terre retournée »; cf. *πολεύω* et *πολεύειν* « retourner la terre ». Ce dernier sens est à rapprocher du sens agricole pris par *colō* en latin; ce sens s'explique par le caractère rural de la classe qui dominait à Rome durant la période ancienne.!

color (ancien *colōs*, cf. Thes. III 1713, 9 sqq.), *-ōris m.* : couleur, teint. La couleur servant souvent de caractère distinctif, ou étant ajoutée à un objet pour en dissimuler l'aspect réel (cf. l'opposition de *color* et de *corpus*, Cic., Ac. 2, 34), *color* a pris des acceptations spéciales, notamment dans la langue de la rhétorique : 1^o aspect, caractère particulier du style (*color tragicus, poëticus*, peut-être à l'imitation du gr. *χρῶμα*); 2^o aspect feint

(« sous couleur de; conter des couleurs »); par suite, « droit de colorer la vérité, prétexte, raison spéciuse »; Don., Ph. 282, *haec apud iudices μετάθεσις αὐτας dicitur, h. e. translatio causae facti quem uolgo colorem nominat*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 2056.

Dérivés et composés : *colōrō, -ās*, usuel et ancien, M. L. 2057; d'où *colōrabilis* (rare), *colōratio, -tor, -tus, -ās*; *χροτός, -tūra* : *χροτύπως*, tous rares et techniques; *concolōrāns; décolōrō*; *colōrārius* (Gloss., Schol. de Perse = *χρωμάτιος*); *colōrinus* (Gloss.), *colōrius* (tardif), peut-être reformé sur *discolōrā* (Pétr. 97); pour la formation, cf. *in-iūrius, nēfārius*; *colōrizō* (hybride à suffixe grec qu'on trouve dans Diosc. 2, 63, formé d'après *χρωτός*); *colōrificus*. Nombreux adjectifs composés dont le second terme est *color* : *con-, dē-, dis-, bi-, multi-, albi-, auri-, uersi-color*, etc., la plupart rares et poétiques, faits sans doute sur le type grec *διχροός, διχροίς, λευκόρρος*, etc.

La comparaison avec le développement du sens de skr. *śārnāh* « ce qui recouvre », d'où « couleur », montre que le mot est à grouper avec *celō*. Cf. aussi gr. *χρός* et *χρώμα*. Le germanique a, avec un vocalisme radical zéro, qui s'applique dans des dérivés, des thèmes secondaires tirés du thème en **es-* attesté par lat. *colōs* : v. h. a. *hulsa* « gousse », *hulst* « couverture », got. *hulistr* « couverture ». — Le vocalisme radical *o* de *color* rappelle celui de *honos*.

colostra (colustra, -ae f. ; colostrum, -i n. (on trouve plus souvent, semble-t-il, dans les auteurs, le féminin *colostra*, mais les grammairiens enseignent que le nom est neutre. Le féminin est peut-être tiré du pluriel neutre *colostra, -ōrum*, le nom étant assez souvent attesté au pluriel) : premier lait. Appartient surtout à la langue pastorale; terme de tendresse dans Plaute. M. L. 2058.

Dérivés : *colōstrātūs; colōstrātō; colōstreus* « délicieux » (Cassiod.).

Terme rural, d'origine obscure. Le rapprochement avec *color* et skr. *cārah* « peau du lait », got. *hulistr* « κάλυμμα » se heurte au sens. *colostra* désignant seulement le premier lait : *aut statim multicum aut post fetum*, cf. Serv., Ae. 5, 78, à moins d'admettre une spécialisation secondaire de sens, invérifiable. V. *clustrīgo*.

1. **colpus** : v. *colaphus*.

2. **colpus**, -ī m. : 1^o golfe; 2^o vulve; 3^o ulcère. Emprunt au gr. *κόλπος* attesté depuis St Jérôme et passé des déformations diverses (*colfus, golfus*, v. Thes. s. u.) dans les langues romanes. M. L. 2059; B. W. *gouffre*.

colubra, -ae f. et *coluber*, -ōris et -bris m. (*colubra* est la forme la plus ancienne (Plaute); *coluber* n'apparaît qu'à partir de Virgile : Serv., Ae. 2, 471, *colubram nonnulli promiscuum nomen tradunt, quod ut sonantius fieret finxit masculinum, ut dicaretur coluber* (Ovide a six fois *colubra* contre un exemple de *coluber*) et est rare avant Apulée et Tertullien; la flexion *coluber*, -bris est tardive et rare; l'App. Probi blâme *coluber*, GLK IV, 199, 2; les formes romaines remontent à *colobra*, M. L. 2060, B. W. s. u. : serpent (venimeux), *uenenatis... colubris*, déjà Lucr. 5, 27 et passim; cf. à basse époque *uipereus coluber*, Victorin. leg. dom. 20.

R. R. 3, 5, 16, *pisciculi ultro ac citro commetant*. Rare, archaïque et familier.

comminus : v. *manus*.

commoetaculum : v. *mūtō*.

commūnis, commūnicō : v. *mūnis*.

cōmōdō : v. *emō*.

cōmōedia, -ae f. : comédie ; cōmōedus, -i m. : comédiens ; cōmōicus : comique. Emprunts au gr. *κωμόδης*, -δος, -ικός ; anciens (Plt.), usuels, mais toujours sentis comme étrangers ; les dérivés et composés sont de type grec, comme ceux de *tragoedia*. Formes savantes en roman.

compāgēs, compāctus : v. *pangō*.

compedēs : v. *pēs*.

compendium : v. *pendō*.

compēnsō : v. *pendō*.

compercō, compescō : v. *parcō*.

comperiō : v. *pariō*.

compilō : v. *pila*.

compitum : v. *petō*.

compos : v. *potis*.

concha (*conca*), -ae f. : coquille, coquillage ; conque ; par suite tout objet fait de coquillage ou ressemblant à un coquillage : vase fait avec un coquillage ; sorte de mesure ; concavité, voûte du palais. Emprunt au gr. *κύρχη* déjà dans Plaute (avec *conchita*, *κύρχητης*) et Caton, demeuré avec des sens divers dans les langues romanes. M. L. 2112 ; en germanique : ags. *cocc*, et en celtique : irl. *coca*.

Dérivés : *conchātus*, *concheus* ; *conchula* (*con(u)la*), M. L. 2113. A la même famille appartient *conchulium* (*conchi-*, *conci-*, *conquiliūm*, Gloss.) : coquillage, pourpre = *κύρχηλον*. M. L. 2114. V. l'André s. u.

conchis, -is f. (*cunhīs* forme ancienne, cf. Prisc., GLK II 26, 26) : fève avec sa robe. Cf. gr. *κύρχης*. De là, *conch(ic)uла* et *conciliātus* (Apic.).

conciēns : v. *inciēns*.

concilium, -i n. : convocation, *a concalando*, i.e. *uo-cando*, P. F. 33, 27 ; d'où « assemblée, réunion » (dans les villes d'Italie), en particulier « assemblée de la plèbe » (par opposition aux *comitia*), puis « réunion, ensemble » en général. Correspond à gr. *σύγκλητος* (sc. *ἐκκλησία*) ; trad. *σύγκριτις* chez Lucrèce. Ancien, usuel. M. L. 2114 a. Le lieu où se tenaient des assemblées s'appelait *conciliābūm*, mot qui a fini par désigner l'assemblée elle-même (cf. *cōnsilium*). Comme c'était dans ces assemblées qu'on se réunissait pour conclure des affaires, traiter des marchés, terminer des différends, former des alliances, etc., le verbe *conciliō*, -is, qui signifiait tout d'abord « assembler, réunir », a pris des sens divers correspondant à cette activité des *concilia*, *conciābula* : concilier, se concilier (par opposition à *abaliēnāre*) ; procurer, acheter, acquérir, cf. Plt., Tri. 856, *eo conductor melius de me nugas conciliauerit* ; et aussi P. F. 54, 26, *conciliatrix dicitur quae uiris conciliat uxores, et uxoribus*

uiros

. C'est du sens de « acheter » que dérive celui de *inconciliare*, verbe plautinien (Ba. 550-551 ; Mo. 613 ; Pe. 883-884, cf. *incomitiae*, Cu. 400) qui veut dire « tromper (dans une vente), mettre dedans », cf. P. F. 95, 7, *inconciliasti : comparasti, commendasti, uel, ut antiqui, per dolum decepisti*, et dans lequel *in* a un sens péjoratif comme dans *iniciō* (cf., au contraire, *alliciō*), *illa-queō*, *inescō*, *indūcō*.

Autre composé : *reconciliō* : rassembler, réconcilier ; ramener ; restaurer, recouvrir, avec les dérivés ordinaires.

V. *calō*, -ās.

concinnō, -ās, -āui, -ātūm, -āre (et *concinnor*) : arranger ; nettoyer, préparer. Terme technique, ancien, de sens concret, dont le sens varie avec les objets auxquels il est joint : *c. āream, trapētūm, lucernām, etc.* Emploi obscur dans Naev., B. P. 38, *insulam... | urū, populatūr, uastat, rem hostiū concinnat*, où le verbe semble synonyme de *corripiō*, *confundō*. Au sens figuré : composer soigneusement (son style, etc.), *concinnare est apte componere*, P. F. 33, 25, « soigner, inventer ». Dans la langue familière, construit avec deux accusatifs, s'emploie comme substitut expressif de *facere, reddere* ; de là Non. 43, 17 : *concinnare est facere, ut Plautus Amphitryone* (529) : *lacrimantem concinnas tu tuam uxorem... Sed proprietas uerbi haec, quod apud ueteres cinnus potionis genus ex multis liquoribus confectum dici solet.* Sans doute étymologie populaire ; peut-être faut-il songer à une parenté avec *cincinnus*, cf. *concinnatōr* dans Colum., 1, préf. 5, *capitum et capillorum concinnatores* et la traduction par *συμπλέκω* des gloses. Le développement de sens serait le même que dans *cōmōre*, *comptus*.

Formes nominales et dérivées : *concinnus* : bien arrangé, harmonieux, bien fait. Se dit de toute espèce d'objet, du corps, du visage, du discours (= *κορφός*). Synonyme familial de *commodus*. — De là *concinnitādō* formé par Cic., Inu. I 25, qui l'abandonne ensuite pour *concinniātās* (= *κομψότης*, *κομψάτα*) ; *inconcinnus* (Gell. 7, 12, 4), -ītās (id. 2, 26, 4), *disconcinnus* ; *concinnis*, -e ; *concinniter* ; *concinnatōr*, -ītō (Caton), -ūra (Gloss.), -mentum, -ītūs (rare et tardifs) ; *ex*-, *re-concinnō*.

concipilō : P. F. 54, 16, *concipilauisti, dictum a Naevio* (com. 132) *pro corripuiti et inuolasti*. Repris dans ce sens par Apul., Apoi. 96 : *c. bona*. — Semble supposer un substantif **concipulum* « fourre-tout ? » Cf. *capulum*, -lus ; *dēcipula* « piège à oiseau », *muscipula* (-lum). Mais comme tous les autres exemples de *concipilō* se rapportent à un composé de *capulō* « couper », il se peut que la glose de Festus soit due à un faux rapport avec *capulum*, de *capiō*.†

conclāue : v. *clau-*.

conceors, -dis adj. (*concordis*, Gaec. ; -dius, CIL VIII 8530) : de même, cœur, uni de cœur ; διμόνος. Ancien, classique, usuel.

Dérivés : *concordia* f. : concorde (divinisée), accord (avec influence de *chorda*, cf. Quint., I. O. 5, 10, 124, etc.) ; *concorditās* (Pac.) ; *concorditer*, -dē ; *concordō*, -ās et ses dérivés. Contre : *discors* (*discordis*, Pompon.) ; *discordia*, -ae (*Discordia*, Enn. ; -diūm, Galp.) ; *discordō*, etc. V. *cor* ; *c(h)orda*.

condalium : v. *condulus*.

condemnō : v. *damnō*.

condiō, -īs, -īui, -ītūm, -īre : assaisonner, relever, épicer (sens propre et figuré) ; spécialement « embaumer ». Ancien, technique, usuel. M. L. 2123.

Dérivés : *condimentum* (**condimen*, M. L. 2122) ; *conditiō* (Var., Colum.) ; *conditor* (tardif), *conditus*, -ūs (Col.), *conditāneus*, *conditārius*, *conditūra* (Col.).

Terme technique. Sans étymologie sûre. Le rapprochement de *condō* offre des difficultés de forme et de sens (cf., toutefois, la spécialisation de *conficiō*).

condō : v. *dō*.

condoma (*conduma*, Grég. Tur.), -ae f. : ensemble de la maison. Bas latin, peut-être adaptation de *οὐούχια* = *condominium*. Les notes tironiennes ont aussi *condomina*, cf. Du Gange, s. u. *condamina*. M. L. 2124.

condulus : *anulus*, P. F. 34, 16. Cf. *condalium* : *similiter anuli genus*, P. F. 34, 17. *Condalium* est dans Plaute ; *condulus* n'est connu que par la glose de Festus.

Emprunt à une langue orientale, cf. skr. *kūndalām* « boucle d'oreille, bague », comme le suppose Thurneyssen, ou au gr. *κύνδυλος*, *κυνδύλιον* « articulation (particulièrement des doigts) ». Pour la façon dont se portait cet anneau, cf. Rich, s. u.

condurdum, -ī n. : nom d'une plante inconnue dans Plaute 26, 26.

condus : v. *condō*, sous *dō*.

cōnea : v. *cicōnia*.

confarreātiō : v. *far*.

conferua, conferueō : v. *ferrūmen*.

confestim : v. *festīnus*, -īnō.

conflāgēs : *loca dicuntur in quae undique confluenti* uenti, P. F. 35, 21. Douteux. Si la glose est exacte, peut-être apparenté à *conflāre* (cf. *flāre*) et influencé dans sa finale par *confugēs*, que cite Nonius 62, 15 : *loca in qua rui diversi confluant*, et par *confraēs*, glosé par Isid., Or. 14, 8, 27, *loca in quae undique uenit currunt ac sese frangunt*.

Un exemple de *confugēs* dans Livius Andronicus ; pas d'exemples des deux autres. Traduisent peut-être des adjectifs grecs comme *σύμπνως*, *σύρρος*, *σύρρητος*.

**confriua* (com-?) : mot de forme et de sens obscurs qu'on lit dans une scolie de Térence, An. 88 : *symbola... est conferentia quam rustice vocamus confriua* (= pique-nique?). Sans autre exemple, et sans doute corrompu. La conjecture *confrusa* de F. Muller, *cena ex uariis frustis siue sportulis composita*, est sans valeur ; il n'y a pas en latin de verbe correspondant à *frustum*.

**confuit*, *confutūrum*, *confore* : formes d'un composé de *sum*, *con-* et *sum*, employé en sens de *éuenire*, *fieri*, *simil esse*. Verbe très rare, qu'on rencontre chez Plaute, Mil. 941 ; Térence, Andr. 167, et chez quelques auteurs de basse époque. V. Thes., sous *confuit*.

confūtō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : 1^o abattre, faire tomber (sens physique) ; 2^o réfuter, convaincre d'erreur, confondre (sens figuré, souvent joint à *confundere*, opposé à *confirāre*). Ancien (Plt., Cat.), classique, mais

assez rare ; désuet dans la langue impériale. Non roman. Les deux sens sont également attestés à date ancienne ; le sens de *commiscere* indiqué par Non. 87 à propos de Titin., Com. 128, *cocus magnum ahenum, quanda feruit, paula confutat trua*, semble issu d'une confusion avec *confundō*.

Dérivés : *confūtātiō* (Rh. Her.), -tor (tardif).

refūtō, -ās : 1^o refouler, repousser (sens physique) ; 2^o réfuter (sens moral, Cic., etc.).

Dérivés : *refūtātiō* (Cic.), -tor, -tōrius, -tābilis (et *irrefūtātiō*, -tābilis), tardifs.

Comme *confūtō* est devenu synonyme de *coarguō*, *confūdō*, *refūtō* l'est de *redarguō*, *refellō*. Classique, fréquent dans Cicéron, rare à l'époque impériale. M. L. 7165. Pour *refūsāre*, v. M. L. 7164.

Composés d'un verbe **fūtō* qui n'est pas usité comme verbe simple, dont l'étymologie est incertaine. Le sens matériel, sans doute le plus ancien, inclinerait à rapprocher les mots signifiant « battre ». V. *fūtō* et *fut(t)uō*.

conger, -grī m. (conger, mss. ; *congrus*, Gloss. ; *gungrus*, Prisc., GLK II 26, 26 ; *gongrus*, Charis., GLK I 84, 23) : congre. Ancien, usuel ; M. L. 2144 (les formes remontent en partie à *grongus*). Emprunt au gr. γόγγρος ou mot méditerranéen de même origine. Sur la correspondance γ = c, voir Fohalle, dans Mél. Vendrys, 165 sqq., et Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. Le développement de *conger* a dû être favorisé par l'existence des autres mots en *con-*.

congeriēs : v. *gerō*.

congerrō : v. *gerrai*.

congius, -ī m. : conge, mesure romaine, valant le huitième d'une amphore, ou six setiers. Attesté depuis Caton ; technique. M. L. 2146.

Dérivés : *congiālis* ; *congiāriūs* : qui contient un conge ; et *congiātūm* : vase d'un conge ; distribution faite au peuple d'une de ces mesures de vivres ; par extension, « gratification, pot-de-vin ».

Emprunt au gr. *κύρχον* (Antiph.) diminutif de *κύρχη*, *κύρχος*, qui, outre le coquillage, désigne aussi une mesure pour les liquides (Hippocr., etc.). Cet emprunt, direct ou indirect, a pu subir l'influence de *modius*.

congruō : v. *gruō*.

cōnīcēō, -ēs, -īui, -ēre et *conīuō*, -īs, -īere (cf. Prisc., GLK II 478, 11 ; 479, 5 ; Thes. IV 320, 44 sqq.). Les inscriptions et les bons manuscrits s'accordent à écrire *conīueo* ; la graphie *conn-* ne se trouve que dans les manuscrits inférieurs, cf. Thes. IV 320, 41 sqq.) : fermer (transitif et absolu, cf. Plt., Mo. 830), se fermer ; et plus spécialement « fermer les paupières, fermer les yeux ». Sens dérivé : 1^o fermer les yeux sur, être indulgent pour ; 2^o être d'accord (surtout à l'époque impériale).

Dérivés : *conīuum* « κάλυξ βόδου μεμυκώς » (Gloss.) et *incōnīus* (Apul., Amm.), *incōnīuēns* (Apul.) « qui ne ferme pas les yeux » ; *conīuentia* : 1^o sens propre dans Chalc. Transl., p. 45^B, [palpebris] *obductis uis illa ignis intimi conīuentia tegminis* (ἴταν ταῦτα ξυμβότη) *coeretur* ; 2^o indulgence, connivence ; *conīuolus* : co-

Dérivés et composés : *columbinus* ; d'où *columbinus* f. = δρακοντίς μεγάλη, couleuvre ; *columbarius* (épithète de nom de lieux) ; *columbifer* (Ovide, Lucain d'après ἀριστοῦχος, cf. *anguifer*) ; *columbrimodus* (Coripp.). Sans étymologie claire. Peut-être emprunt au gr. χέλυδρος (Havet, ALLG 4, 142).¹

cōlum, -ī n. (cōlus, CGL III 324, 54, 5) : passoire, filtre à vin (*inceu uel sparteum*, Col. 12, 16, u.) ; tamis, nasse. Attesté depuis Caton ; roman. M. L. 2062.

Dénominatif : *cōlō*, -ās : filtrer [couler] ; d'où en bas latin *cōlātūra*, *cōlātōrium*. *Cōlō* s'est substitué à *fluō* dans les langues romanes, où il est partout attesté ; cf. M. L. 2035 et 2035 a. Composés : *dē*, *ex* (M. L. 2978), *in*, *per*, *re*, *trāns-cōlāre*.

Terme technique de la langue rustique, sans doute non romain. Joint à *quallus* (*quālus*), qui désigne un objet de même nature et de même forme, dans Vg., G. 2, 241-242, *tu spissa uimine quallus | colaque prelerorum fūmosis deripe tectis*. Toutefois *quālum* est de sens plus général et désigne toute espèce de panier d'osier, cf. *quāsillus*, *lārius*.

¹Sans étymologie claire.

columba, -ae f. et **columbus**, -ī m. : colombe, pigeon. Correspondant à l'oiseau sauvage *palumbēs*, cf. Serv., Ae. 5, 213, *de his domesticis columba V. dicit...* nam agrestes palumbes uocantur. Sur le genre, cf. Varr., L. L. 9, 56, *tum omnes mares et feminae dicebantur columbae, quod non erant in eo usi domestico quo nunc; < nunc > contra, propter domesticos usus quod internouimus, appellatur mas columbus, femina columba*. Toutefois *columbus* se lit déjà dans Plaute, Ru. 887, à côté de *columba*, M. L. 2066. Les deux formes sont représentées en roman, M. L. 2066. Passé en germanique : ags. *cul(u)fre*, et en celtique : irl. *colum*, gall. *colomen*.

Dérivés : *columbāre* (*columbar*) n. (d'un adjectif *columbāris*) ; *columbārium* : 1^o colombier, pigeonnier ; 2^o niche pour les urnes funéraires, M. L. 2063 a ; *columbinus*, M. L. 2064 ; *columbina*, verveine ? ; *columbula*, M. L. 2065 ; *columbor*, -āris « se becquerer » ; etc.

La comparaison de lat. *palumbēs* (v. ce mot) et de v. sl. *golobī* « pigeon » (cf. r. *golubōj* « bleu ») engage à voir dans *col-* la désignation d'une couleur ; le grec a, en effet, κόλυμβος « petit grèbe », à côté de κέλανυς « noir, sombre ».

columbāres (*olīuae*) : olives confites. Déformation populaire (Pallad.) de *colymbades* (*olīuae*) = κολυμβᾶδες Ἐλάia qu'on lit dans Colum. ; v. Niedermann, B. Ph. Woch., 1911, 1433.

columen, -inis n. : faîte, partie supérieure ; en architecture « poutre faîtière » ; « sommet ». Semble identique à *culmen* (plus récemment attesté, seulement depuis Varron, semble-t-il ; sur Plaute, Tri. 85, v. Leo, ALLG 10, 278), avec lequel il est souvent confondu dans les manuscrits et dont il serait un doublet, comme *tegumen* double *tegmen* ; cf. Donat, Ph. 287, *culmen*, *culmen*. *An culmen, columna, unde columellae apud ueteres dicti serui maiores domus?* Les Acta fratrū Arualium emploient indifféremment *sub diu culmine* et *sub diu columine*. Les dérivés sont du type *culm-* : *culmineus*, -ālis, -āris, *culmināre* (Mart. Cap.). La différence de

forme provient peut-être d'une flexion *culmen*, *culmīnis* de **col(u)men-es* sur laquelle on aurait reconstruit deux séries : *culmen*, *columnis* et *culmen*, *cūlīnis*. Mais *culmen* s'emploie aussi avec le sens de « soutien, appui », comme *columna*, ainsi Plt., Cas. 536, *senati columnen, praesidium popli* ; Tér., Ph. 287, *columnen uero familie*, où Donat note : *sustentatio uel decus, unde columnae dictae*. L'homonymie de *columna* a dû jouer un rôle dans ce changement de sens ; à l'époque impériale, *culmen* n'est plus guère employé que dans un sens métaphorique, voisin de *columna*, tandis qu'à *culmen* est réservé le sens de « sommet », etc. V. B. W. *combe*.

colis, mais aussi *cellō*, *celsus*.

***columis** : *saluus*? L'authenticité de la forme est douteuse. Un accusatif *culmen* est donné une fois dans Plaute, Tri. 743, par les manuscrits palatins, tandis que l'Ambrosianus a correctement *incolumem* ; *culmen* au sens de « *saluus*, sain et sauf » est dû au fait que l'on croyait, à basse époque, reconnaître dans *incolumem* un *in-augmentatif* : cf. *impinguis* « *ualdē pinguis* », *inopimus* « *ualdē opimus* », *permane inquietus*, Didasc., Apost. 21, 27, éd. Hauer, où l'original grec porte μέντες θρυσχος. *Culmen* « *saluus* » est exactement comparable à *beccili* : *aegroti*, *infirmi*, *insani*, CGL V 563, où *beccillus* apparaît avec le même sens que *imbēcillus*. V. à ce sujet, M. Niedermann, IF 26, 52 sqq. La création de *columis* a pu être favorisée par un rapprochement avec *columna*, dû à l'étymologie populaire ; cf. Isid., Or. 10, 55.

columna, -ae f. (une forme *columna* est attestée par Quint. 1, 7, 29 et signalée comme barbarisme par Pompeius, GLK V 283, 11 ; elle est sans doute refaite sur *columella*) : colonne ; et au sens imagé « pilier, soutien », déjà dans Enn., A. 348, *regni columnam* ; emploi rare et surtout attesté dans la langue de l'Église, où *columna* traduit στύλος ; le latin classique dît plutôt *columen* dans ce sens. Les Latins établissent un rapport entre *columna* et *culmen*, *columen*, cf. P. F. 48, 7, *columnas dictae quod culmina sustineant* ; Serv., Ae. 8, 664, *columnae mortuis nobilibus superponuntur ad ostendendū eorum columnen*. M. L. 2069. Celt. : irl. *coloma*, gall. *colof*.

Dérivés et composés : *columnātūs* : qui s'appuie sur des colonnes ; de là *columnātūm*, -ātā n. : colonnade(s) ; *columnātō* = περπάτων ; *columnāris* et *columnar* n. « carrière de marbre » ; -rius ; *columella* : colonnette ; colonne (d'un livre) ; soutien, pied de table. Surnom. M. L. 2067 ; *columellāris* m. ; *columellus* (bas latin) : dent angulaire ou canine de la mâchoire supérieure ; dent de l'œil. M. L. 2068 ; *intercolumnium* (Rhet. ad Herenn.).

Un rapport avec *culmen* et *cellō* est probable. Le rapprochement avec sl. *kolo* « roue » (v. sous *cōlō*) ne trouve en latin aucun appui.

cōlūrium, -ī n. : sorte de colonne brute. Mot de très basse époque (Sidoine), à rapprocher sans doute de la glossé d'Hésychius κόλυρος ἀποτολη ; cf. *cōlūrus* = κόλυρος, *mutilitātus* (terme métrique) et *cōlūri*, -ōrum m. pl. : cercles qui divisent la sphère.

cōlūrus : v. *corulus*.

cōlus, -ī et **cōlus**, -ūs m. et f. (confusion constante entre les deux formes et les genres ; toutefois, le féminin

Dénominatif : *comitō*, -ās (et *comitor*) avec ses composés ; d'où *concomitō*.

cōmis, -e adj. (la forme ancienne est peut-être *cosmis*, qu'on lit dans l'inscription de *Duenos*, CIL I² 3 ; toutefois, le sens du mot y est incertain) : bienveillant, affable, indulgent, aimable, opposé par Cic. à *asper* ; Rep. 1, 50, comme *cōmitās* à *seuēritās*, Or. 34, Bru. 148 ; cf. Thes. III 1791, 6 sqq.

Emploi assez rare ; à partir de l'époque impériale ne se rencontre plus que dans Horace, Ovide, Tite-Live, Tacite, Fronton, Apulée et Ausone. La langue de l'Église et les écrivains vulgaires l'ignorent. Ni comparatif, ni superlatif. Non roman.

Dérivés : *cōmitēr*, *cōmitās*.

Si *cosmis* est la forme ancienne, on pourrait songer à voir dans *cōmis* un composé de la racine **smei-* « rire, sourire », et le sens premier serait « qui sourit avec », cf. *cōmis frōns*, *cōmis oculi*, T.-L. 1, 22, 5 ; Ov., Ars 5, 510, et le gr. φιλομεθήσης.

cōmissor, -āris, -āri (cōmessor, graphie récente qui a subi l'influence de *comēsse*, *comēsus*, cf. *cōmēssatiō*, Thes. III 1789 sqq. ; et CGL IV 41 et 408) : faire bombarde. Emprunt ancien (Plaute) et populaire au gr. κομπάτω (pour l'i, cf. *moechistōs*), qui a fourni des dérivés proprement latins : *cōmissābundus*, *cōmissātor*, *cōmissātiō*. La forme est influencée par le type en -īs, qui a fourni le gros des verbes empruntés par le latin au grec. Passé au déponent comme *opsōnor*, peut-être d'après *epulor* et parce que le verbe désigne une activité à laquelle le sujet est particulièrement intéressé.

cōmitium, -ī n. : désigne non pas le fait d'accompagner, mais le lieu de réunion, *comitium* qui *locus a coeundo*, i. e. *insimul ueniendo est dictus*, P. F. 34, 13, puis « l'assemblée ». Souvent joint et opposé à *forum*. Il doit s'agir d'une formation indépendante, du même type que *[sōl]stitium* ; **com-*, servant de premier terme de composé nominal, a été traité autrement que dans *co-eō*, où il est préverbé, cf. skr. sām-ītīh f. Le pluriel *comitia* désigne les assemblées légales et convoquées par le magistrat (par opposition à *contīo* « réunion publique ») : *comitia calāta*, *cūriāta*, *centuriāta*.

Dérivés : *cōmitiālis* : *diēs c.*, *morbus c.* « le haut mal, l'épilepsie » ; *prohibere comitū dicītur uitare diēm morbo qui uolgo quidem maiōr, ceterum ob id ipsum comitīalis appellatur*, F. 268, 13 ; *comitō*, -ās « aller aux comices, désigner dans les comices » ; *incomitō* « insulter en public » (mot plautinien). Pour la forme et l'emploi, cf. *concilium*. V. *eō*, *ire*.

commeātus, -ūs m. : v. *meō*.

commendō, -ās : v. *mandō*.

commentum, -ī n. ; **commentor** : v. *mēns*, *miniscor*.

commercium : v. *merx*.

cōmētē, -ās, -āre : fréquenter, aller sans cesse vers, e. g. Plt., Cap. 185, *meus scruposam uictus commetat uiam* ; Tér., Haut. 444, *patere filium | commetare (ex schol. ; commēare codd.) ad mulierculam*.

Semblé un fréquentatif de *com-meō*, cf. Sisenna, frg. inc. 2, *in eam paludem multi piscium comeant*, et Varr.,

niuoli oculi sunt in angustum coacti conuentibus palpebris, P. F. 36, 20 ; *coniula, occulta*, id. 53, 21.

Cf. *nictus, nictare*. *Cōniūt* est sans doute la forme ancienne (*Turpilius* ; *coniūt*, *Ninnius*, de date incertaine, mais sans doute de l'époque impériale) ; la racine comporte, en effet, une guttural et se présente sous la forme **kneigʷ-h-* à en juger par *got. hneiwan*, v. h. a. *hnigan* « sicht neigen », etc. Le sens premier est sans doute « s'appuyer », qu'on trouve du reste attesté pour *nictare*. Il y a parenté possible, mais plus lointaine, avec *nitor, nizus*, cf. *nizārī*. Mais cette racine **kneigʷ-h-* serait contraire au principe suivant lequel une racine finissant par sonore aspirée ne peut commencer par une sourde. Les formes germaniques concordent mal entre elles. Ombr. *conegos, kunikaz* « genū nixus » est énigmatique.

coniux : v. *iungō*.

cōnōpium (-pēum), -ī n. : emprunt au gr. *κωνωπτέον* « moustiquaire », a ensuite désigné le lit de repos recouvert par la moustiquaire ; cf. *Juv. 6, 80* ; *Vulg.*, *Judith 10, 19*, *Holofernem sedentem in conopio*. M. L. 2153 ; B. W. *canapé*.

cōnor, -āris, -ātus sum, -āri (quelques traces de *cōnor* actif dans la langue vulgaire, cf. *Thes. IV 346, 44 sqq.*) : le sens premier semble avoir été « se mettre en marche », cf. T.-L. 45, 23, 15, *Atheniensium populum fama est celestem et supra uires audacem esse ad conandum, Lacedaemoniorum cunctationem et uix in ea, quibus fidū, ingredientem* ; P. F. 131, 17, *muginari est nugari et quasi tarde conari* ; *Enn. Scen. 336, itiner... conatum* (cf. *Pac.*, *Trag. 45* ; *Vg.*, *Ae. 10, 684*) ; *Tér. Ph. 52, at ego obuiam conabar tibi* ; *Pac.*, *Trag. 227, si ire conor* ; *Afran. Com. 47, qui conere nocte clanculum rus ire*. De là « entreprendre, essayer », souvent, mais non nécessairement, avec une idée d'effort, due peut-être à l'influence de *cōnor*, avec lequel il est parfois confondu, cf. *Thes. IV 349, 58 sqq.* — Ancien et usité à toutes les époques, mais non conservé dans les langues romanes, sauf peut-être dans un dérivé logoud. M. L. 2109 a.

Dérivés : *cōnāmen* (poétique) ; *cōnāmentum* ; *cōnātus, -ūs* m. ; *cōnātiō* (Sén.).

L'explication par **co-uēnor*, avec la racine qui est dans *Venus, uēnor*, est peu vraisemblable. Peut-être itératif-intensif, apparenté au gr. *xovēv* ἔτεσθοα, ἔτεπτεν, uniquement dans Hes. et sans étymologie : ce rapprochement limité à deux langues est peu probant.

cōquinisōcō, -īs, -quēxī, -iscōre : *-o caput inclino*, *Prisc. GLK II 508, 28* ; *-ere inclinari*, *Non. 34, 14*. Rare et archaïque, deux exemples de *Plaute*, de *u Pomponius*. Avec un autre préverbe *ocquinisōcō* : *-ere est proprie inclinari*, dit *Non. 146, 22*, citant deux exemples de *Pomponius*. Mots sans doute populaires. Pas de dérivés.

Le présent *cōquinisōcō* comporte une double caractéristique, un suffixe nasal qui se retrouve dans le v. sl. *istezn̥ti* « disparaître » (de **is-čezn̥ti*) en face de *kaziti* « détruire » et le suffixe complexe *-iscō*, courant en latin. Le perfectum *cōquezī* et l'adverb *coxim* (v. ce mot) montrent la forme simple **kʷeg-*. L'e de *cōquezī* doit être long, sinon l'on attendrait **-cōxi*. La racine se retrouve dans v. isl. *kvika* « brant, fléchir » (prét. *kvak*),

hvikull « brant, peu solide ». — Dans *coxus, coxim, incoxāre*, il y a l's du désidératif (avec influence de *coxa?*) ; cf. le type *noxa*.

concius, -a, -um adj. : qui partage avec quelqu'un la connaissance de quelque chose, confident, complice, conscient. Ancien, usuel.

Dérivé : *conscientia*, calque du gr. *κονείσης* (Rhet. Her., Cic., langue de l'Eglise). V. *scio*.

cōnsēns, cōnsentēs : uniquement attesté dans l'expression *Di Cōnsentēs*, qui désigne le conseil des deux grands dieux, dont l'origine est étrusque ; cf. *Varr. R. R. 1, 1, 4*. Ordinairement expliqué comme le participe d'un composé de *sum, cōsum*, très peu usité. Mais rattaché par les Latins à *cōsentio* (*Arn.*, *Nat. 3, 40*, en fait le synonyme de *complices*) ; cf. P. F. 57, 14, *consentia sacra, quae ex multorum cōsensu sunt statuta* ; et *CIL III, 1935, cōsentio deorum Marcana Sozomeno imperio fecit*, comme si l'adjectif était issu par haplogie de **cōsent(i)entes* (cf. *sententia*). Cf. le suivant.

cōsentāneus, -a, -um : v. *sentīō*. Une dérivation de *cōsēns* est moins vraisemblable, étant donné *dissentāneus* (Cic., Part. 7) et *assentāneus* (Gloss.) ; toutefois, cf. *praesentāneus*. Croisement?

cōnsiderō, -ās : v. *sīdūs*.

cōnsiliō, -īnis f. : espèce d'hellébore (vert?), plante médicinale et magique. Même suffixe *-īgō* que dans *sīlīgō*, autre nom de plante, d'origine également inconnue. V. *Ernout, Philologica I, p. 177* ; André s. u.

cōnsiliū : v. *cōnsiliō*.

cōnsīua, Cōnsīuīs : v. *Cōnsus* et *serō* « semer ».

cōnsobrīnus : v. *soror*.

cōsoli(i)da, -ae f. : consoude, plante. Semble fait sur gr. *σύμφυτον*. M. L. 2168 ; m. h. a. *cunsele* « *Gunsel* ». De *cōsoliāde* ; cf. *solidus*. Cf. *peruina*.

cōnsōlōr : v. *sōlor*.

cōnsors : v. *sors, serō*.

cōnsterō, -ās, -āuī, -ātūm, -āre : abattre. Ne doit pas être séparé de *sternō, -is* ; cf. *prōfligāre* à côté de *fligere*. V. *sternō*.

cōnsul, -īs m. (ancienne forme *consol, cosol*, *CIL I², 8* ; cf. *Thes. III 562, 27 sqq.*) : consul, nom donné aux deux premiers magistrats de la république romaine. Origine obscure. Pour les anciens, c'est, semble-t-il, un post-verbal de *cōnsulō*, cf. *Acc.*, *Pract. 39, qui recte cōsulat, cōsulū cluat* ; *Varr. L. L. 5, 80, cōsul nominatus qui cōsuleret populum et senatum* ; *Cic.*, *Leg. 3, 8, regio imperio duo sunt, iūque a preeētū iūdicando cōsulēdo p̄aetores iūdices cōsules appellamino* ; *Den. Hal. Ant. 4, 76, 2*, traduit *cōsulēs* par *συμβούλους* ή *προσβούλους*, etc. ; cf. les témoignages dans le *Thes. IV 252, 8 sqq.* Mais *cōsulō* lui-même se laisse difficilement expliquer. Si le sens de « consulter, mettre en délibération dans une assemblée » incline à voir dans le mot le préverbe *con-* (com-), le second élément ne se laisse pas déterminer, faute de pouvoir retracer avec exactitude l'origine et les fonctions des magistrats dits *cōsules* et le sens premier de *cōsulō*. La ressemblance entre *cōsul*

et *prāesul* est troublante, mais peut être fortuite ; et, du reste, *cōsulō, -is* ne peut guère être un dénominatif de *cōsul* : on attendrait plutôt **cōnsulō, -ās*. MM. Peder cōnsen et Müller Izn. ont supposé une parenté avec *cēnseō*, le vocalisme *o* provenant d'un causatif, le *cōsul* étant celui qui fait énoncer un avis (*cēnseō*), mais ni le sens, ni la forme ne s'expliquent bien. M. Thurneysen, comparant osq. *kūmparakineis* « *cōnsiliū* », *comparascutēr* « *cōsulta erit* », qu'on rapproche de lat. *compēscō* (qui est loin par le sens), a imaginé de rapprocher (gr. *ἔτειν* « prendre ») de la racine **sel-* (v. *Boisacq s. u.*) ; mais cette racine n'est pas représentée en latin (sur *solīnō*, v. ce mot). Les autres tentatives d'explication sont moins plausibles encore (par exemple, *cōnsilium* de **con-sidūm* ; cf. *sedēo*, avec *l* « sabin »). Reste l'hypothèse d'un emprunt, qui n'est pas impossible, mais qui reste indémontrable ; v. *Leifer, St. z. antiken Aemterverzeichn. I 296, n. 2*. Demeure dans quelques dialectes romans. M. L. 2177 ; et en irl. *cōsul*.

Dérivés et composés : *cōsulāris* ; *cōsulātūs, -ūs* m. ; *prōcōsul* : nominatif tiré de l'expression *[legatus] pro cōsule* « délégué tenant lieu du *cōsul* », comme *diūmūr* a été tiré du génitif pluriel *diūmūrum*, etc. De là *prōcōsulāris*, etc.

cōnsulō, -īs, -ūl, -ūtūm, -ūre (graphies anciennes *cōn̥sulō*, cf. *Thes. IV 576, 40 sqq.* ; l'existence d'un simple *solīnō* qui, d'après *Messalla* cité par *Festus 476, 24*, aurait le sens de *cōsula* est problématique, car le même *Festus*, p. 160, 3, glose *solīnūt* par *solēnt* : la forme tardive *cōsulēō* est refaite sur *cōnsulūt*) : 1^o réunir pour une délibération ; consulter (une assemblée, en particulier le Sénat) ; se dit des *cōsuls* e. g. *Q. Marcus L. f. Postumius L. f. cos. senatum cōsulērunt apud aēdem Duelonai*, *SC Ba.* ; *T.-L. 2, 29, 5, senatus tumulūtōs uocatus tumulūtōs cōsulērunt* ; *24, 22, 6, nulla de re neque conuocati neque cōsula* fuerant ; cf. *Thes. IV 581, 22 sqq.* ; d'où *Plt.*, *Men. 700, cōsulam hanc rem amicos* ; 2^o délibérer (emploi absolu) et « mettre en délibération » (emploi transitif) ; cf. au passif *SC Ba, quon ea res cōsolēretur*. D'où *senatus cōsultūt* : délibération du Sénat, sénatus-consulte ; *tūriscōsultūt* : qui est consulté sur le droit, jurisconsulte.

Dans la langue commune, *cōsulēre* construit avec le le datif a aussi le sens de « veiller aux intérêts de, pourvoir à » ; il est synonyme de *aestimāre, facere* dans l'expression *boni cōsulēre*.

Adj. *cōsulūtūs*, sens actif et passif : qui a délibéré, sage, réfléchi ; qui a été délibéré : *cōsultūt cōsulērūt*, *Plt.*, *Mi. 602, Gell. 2, 19, 4* ; subst. *cōsultūt* ; *cōsulērūt* ; adv. *cōsultēt, cōsulētō*. Dénominatif *cōsulō, -ās* de même sens que *cōsulēt*. Contraire : *incōsulēt*. De *cōsulēs* : *cōsulēntia* (très tardif).

A *cōsulētō* s'apparentent : *attāmīnō*, synonyme de *attingō*, attesté à basse époque, surtout dans la langue de l'Eglise, e. g. *Ambros.*, in *Psalm. 118, 14, nōli... attāmīnare luxuriam et illa te contaminare non poterūt* ; *intāmīnūt* : non souillé (trad. de *ἀπλύτων*, *Hor.*, *C. 3, 2, 18* ; *Tert.*, fait d'après *intāctūs*) ; *intāmīnābilis* (latin d'Eglise) ; un verbe *intāmīnare* est également supposé par une série de dérivés romans, M. L. 4478.

Contāmīnātūs s'oppose à *integer* (cf. *Cic.*, *Top. 69, ut antepontar... integra contaminatis*) et l'adjectif a été rapproché de *contāgīo, contāgēre*, e. g. *Cic.*, *Dom. 108, qui aliquā se contagīe praedae... contaminauerunt*.

Un rapport avec *tāngō* a été établi par les Latins. *Intāmīnātūs* supposerait donc un verbe **tāmēn* (rétabli conjecturellement et à tort par quelques critiques dans *Fest. 500, 7* et *P. F. 501, 4*, où les manuscrits portent : *temerare, uiolare sacra et contaminare*), lequel à son tour supposerait **tāmen*, de **tag-s-men* (cf. *exāmen*, de **ex-ag-s-men*, en face de *agmen*) « fait de toucher, contact (impur) ». Ce **tāmen* pourrait être un ancien terme du vocabulaire religieux ; cf. l'emploi de *tāngō* dans la loi de *Numa*, *P. F. 248, 5, pēlex (pae-*

sein », et, avec mise en relief, « dessein mūri et réfléchi », d'où « bon conseil, sagesse, prévoyance ». M. L. 2164. Irl. *cōsul*, brit. *cusyl*.

Dérivés : *cōnsiliōr, -āris* (et *cōnsiliō*, M. L. 2163) : délibérer = *βούλεύομαι* ; *cōnsiliārūs* : *βούλευτικός* et *σύμβουλος* ; *cōnsiliārūs*, *-trīx* ; *cōnsiliārūs* (rare et archaïque) « *cōnsiliū plēnū* ».

Cōnsūlī, -ī m. (le dérivé *Cōnsuālīa* suppose une ancienne flexion *cōnsūlīs, -ūs* d'un thème en *-u-*, sans doute ancien nom abstrait personnifié et divinisé ? Cf. *Iānūs*, *Iānūlīa* et *Sancus, Sancūlīs* : ancien dieu chthonien dont le temple ou l'autel était situé sous terre ; cf. *Serv.*, *Ae. 8, 636, Cōnsus autem deus est cōsiliōrum* (étymologie populaire, cf. P. F. 36, 19), qui *ideo templum sub cīrcō habet* (cf. *Tert.*, *Spect. 5*, et *nunc ara Cōsūlī in cīrcō demersa est ad primas metas sub terra* ut ostendatur esse cōsiliūm). Il est identifié avec le *Nēptūnūs equestris* ; cf. *Serv. auct. Ae. 8, 635, Romulūs celebēt se Neptūnūs equestris, qui et Cōnsus dicitur, unde etiam in honorem eius circenses celebrantur. Aux Cōnsuālīa, chevaux et mulets étaient couronnés de fleurs et exempts de travail. Semble sans rapport avec *cōdōni* avec *Cōnsūlūs* ; *abscōnsus* est une forme récente. Peut-être d'origine étrusque. Cf. *Ernout, Philologica II, p. 173 sqq.**

contāmīnō, -ās, -āre : proprement « entrer en contact avec » : *contaminare contingere est* (Donat, *Gloss.*), sens rare, le verbe ayant pris un sens péjoratif « souiller par contact », cf. *Don.*, *An. 16, -re proprie est manibus luto plenis aliquid attingere et polluere*, puis plus généralement souiller, contaminer, salir » (sens physique et moral). Dans la langue littéraire (Térence), à le sens spécial de « rendre méconnaissable en mêlant ».

Formes nominales : *contāmēnē* (attesté seulement à très basse époque) ; *Garm. adu. Marc.*, *Mart. Cap.*, *Cod. Iust.* ; *contāmīnātō, -tor, -bīlis*, tous trois tardifs et appartenant presque exclusivement à la langue de l'Eglise ; *incōtāmīnātūs* (déjà dans *Varr.*, *R. R. 3, 9, 16*) ; *incōtāmīnābilis* (latin d'Eglise).

A *contāmīnō* s'apparentent : *attāmīnō*, synonyme de *attingō*, attesté à basse époque, surtout dans la langue de l'Eglise, e. g. *Ambros.*, in *Psalm. 118, 14, nōli... attāmīnare luxuriam et illa te contaminare non poterūt* ; *intāmīnūt* : non souillé (trad. de *ἀπλύτων*, *Hor.*, *C. 3, 2, 18* ; *Tert.*, fait d'après *intāctūs*) ; *intāmīnābilis* (latin d'Eglise) ; un verbe *intāmīnare* est également supposé par une série de dérivés romans, M. L. 4478.

Contāmīnātūs s'oppose à *integer* (cf. *Cic.*, *Top. 69, ut antepontar... integra contaminatis*) et l'adjectif a été rapproché de *contāgīo, contāgēre*, e. g. *Cic.*, *Dom. 108, qui aliquā se contagīe praedae... contaminauerunt*.

Un rapport avec *tāngō* a été établi par les Latins. *Intāmīnātūs* supposerait donc un verbe **tāmēn* (rétabli conjecturellement et à tort par quelques critiques dans *Fest. 500, 7* et *P. F. 501, 4*, où les manuscrits portent : *temerare, uiolare sacra et contaminare*), lequel à son tour supposerait **tāmen*, de **tag-s-men* (cf. *exāmen*, de **ex-ag-s-men*, en face de *agmen*) « fait de toucher, contact (impur) ». Ce **tāmen* pourrait être un ancien terme du vocabulaire religieux ; cf. l'emploi de *tāngō* dans la loi de *Numa*, *P. F. 248, 5, pēlex (pae-*

aram Iunonis ne tangito : si tanget (lire tagit?), Iunoni crinibus demissis agnūa feminam caedit; et le fameux : mulier, noli me tangere. — Mais on ne trouve à date ancienne que *contāmīō* et *contāgīō* (*contāgīūm*, *contāgēs*); quant à *contāmēn*, étant donné la date tardive à laquelle il apparaît, il semble bien, non pas le primitif de *contāmīō*, mais un dérivé post-verbal de ce verbe, bâti sur le type *exāmēn*, *exāmīō*, et *intāmīnātūs* est une création analogique récente. — *Attāmīō* semble, de même, refait sur *contāmīō*, d'après le rapport *contīgē/attīgē*. Voir J. B. Hofmann, IF 53, p. 187 sqq.; Pisani, Ibid., p. 27. Groupe obscur.

contemplō, -plor : v. *templum*.

contentus, -a, -um : v. *teneō*, *contineō*.

continor (-nuor), -āris, -ātūs sum, -āri : rencontrer. Verbe rare, archaïque (Sisenna) et repris par les archaïsants de l'époque impériale (Apul., Panég., etc.). Souvent écrit *continor* par rapprochement avec *continuus*; mais ce n'est peut-être qu'une étymologie populaire; le rapprochement avec *contiō* n'est pas plus assuré. Non roman.

continuus : v. *teneō*, *contineō*.

contiō, -ōnis f. : significat conuentum, non tamen alium quam eum qui<a>magistratu uel a sacerdote publicō per praecōnem conuocatur, P. F. 34, 1. Du sens de « assemblée, réunion publique », on passe à celui de « discours prononcé devant le peuple assemblé »; de là *contiōnōr*, -āris et ses dérivés; pour le sens, cf. gr. ἀγοράμαται et ἀγοράω. — Ancien, usuel, classique. Rare après Hadrien.

L'ablatif *couentionid* du SC Ba. indique le sentiment qu'ou avait de l'étymologie **co-uentiō* (les graphies de l'inscription sont étymologiques plus que phonétiques).

contrā (et contrā? Les exemples de la brève sont rares, Enn., A. 563; Inc. 30; cf. Thes. IV 738, 13 sqq.; Lindsay, Early Lat. verse, p. 116. Un doublet contrōfigure dans *contrōuersia*, *contrōuersus*, cf. *ultrō/ultrī*; *citrō/citrā*). Préverbe, adverbe et préposition (suivie de l'accusatif) : contre, en face de, au contraire; correspond à gr. ἀντί, ἀντη, ἐξ ἀντηλα. Ancien (surtout dans l'emploi adverbial, dominant chez Plt. et Enn., seul attesté chez Térence), usuel. Panroman. M. L. 2187, et **contrāta*, 2191. B. W. *contre*.

Dérivé : *contrārius* = ἀντίριος, M. L. 2190, irl. *contrarda*, *cotarsna*; dérivé tardif *contrārietās* = ἀντίτητη, et même quelquefois « contrariété ». *Contrā* sert de premier terme à des composés verbaux qui sont d'anciens juxtaposés, type *contrādīcō* (ce dernier conservé dans les langues romanes, M. L. 2189). — Formes renforcées de basse époque : ē *contrā* (Ital.); *incontrā*, M. L. 4361; *trānscontrā* (Vitr.).

V. *cum*.

L'osque a *contrud*, qui répond à lat. *contrō-*. Le type *contrā* est parallèle à celui de osq. *ehtrad*, etc. — Le gotique a un type analogique en -þro à la question *unde* : *aljabro* « ḥlaxyðōþ », *hwaþro* « nōþōþ », etc.; de même, *astaro* « ȏt. ȏþēv », à côté de *afra* « sīc tō ȏtēw, nālīv ». Le gotique a *hwadre* *nōv*, à côté de *hwaþro* « nōþēv », *hidre* « ȏðs », etc.; le sens y concorde, mieux qu'en latin, avec l'origine de l'adverbe qui repose sur d'anciens abla-

tifs. — Il est probable que ces formations adverbiales présentent le suffixe marquant opposition de deux noms; lat. *extrā* rappelle *exter(us)*, etc. Mais l'emploi de formes de ce genre pour des adverbes indiquant le lieu n'est pas particulier à l'italique et au germanique : -tra joue un grand rôle en indo-iranien, ainsi skr. *ātra* « ici », *ātātra* « là », etc.

contropō, -ās : v. *tropus*.

contubernālis : v. *taberna*.

contumāx, -ācīs adj. : sans doute ancien terme de la langue rurale, où il s'applique à un animal rétif, cf. Thes. IV 798, 39 sqq.; 797, 30 sqq., « désobéissant, récalcitrant », d'où « arrogant, entêté », dans la langue de l'Église sert à traduire ἀτεθῶ. Spécialisé dans la langue du droit avec le sens de « réfractaire, contumace », cf. Hermog., Dig. 42, 1, 53, 1, *contumax est qui, tribus editis propositis uel uno pro tribus, quod uolgo perempritorum appellatur, litteris euocatus praesentiam sui facere contumēt*. — *Contumācīa* est souvent joint à *superbia* (Cic., Verr. 2, 4, 41, 89; 2, 3, 2, 5, etc.), opposé à *obsequium* (Tac., A. 4, 20).

Composé : *percontumāx* (Tér.), -ācīa.

Les anciens le rattachent soit à *contēmōnō*, soit à *tu-meō*; cf. Vel., GLK VII 76, 7, in *contumacia melius* putō « i » seruari : uenit enim a contēmēndo, tamen *Nīsus et contumacem per « u » putat posse dici a tumore*. Mais le rattachement à *contēmōnō* est plus fréquemment suggéré, sans qu'on puisse dire qu'il soit plus vraisemblable, la dérivation, le sens premier de l'adjectif restant obscurs; un rapport avec *contumēlia* n'est pas plus démontrable. V. le suivant.

contumēlia, -ae f. : affront, marque de mépris, outrage, injure. Différent de *intūria*, cf. Pac., Trag. 279, *patiōnē facile inūriam, si est uacua a contumelia*; Caec., Com. 4, *facile aerūnum ferre possum, si inde abest inūria* : | *etiam inūriam, nisi contra constat contumelia*. Ancien et usuel; fréquent dans *contumēliam facere*, cf. Thes. IV 802, 73 sqq.

Les Latins le rattachent à *contēmōnō*, cf. Sén., Const. 11, 2, *contumelia a contēmētu... quia nemo nisi quem contēmēt iāli inūriā nota*. Formation étrange : cf. fidēlis, crūdēlis? M. Benveniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 42, la rattache à un substantif **con-tum-ēlē* « gonglement, insolence, provocation » (cf. *tumeō*?). A basse époque est attesté *contumia* (*contimia*).

Dérivés : *contumēliōs*, -sē; *contumēliō*, -ās (rare et tardif).

contus, -ī m. : emprunt (attesté depuis Varron) au gr. *xōntōs* « perche, gaffe ». Conservé en espagnol, M. L. 2191 a.

Dérivé : *contārius*; *contātūs*, -ī (= *xōntōphōs*).

Dénominatif composé : *percontor*, -āris (*percontō*, archaïque) : sonder (au sens moral), cf. Cic., Fin. 2, 1, 2, *percontando auge interrogando elicere aliū opinionem*. La graphie *percontor* (*percuntor*?) est la seule correcte; *percontor* est dû à un faux rapprochement avec *cuncta* ou *cunctor*, comme l'indique Festus, 236, 4, qui, tout en signalant la bonne étymologie, se prononce pour la mauvaise : *percunctatio* (*percontatio* dans l'abrév.) *pro interrogatione dicta uidetur ex nautico usu, quia conto*

perpertant, cognoscuntque nauigantes aquae altitudinem. Ob quam causam etiam ait Verrius secundam syllabam per o solere scribi. Mihi id falsum uidetur; nam est illa percunctatio, quod is, qui curiose quid interrogat, percunctans (lire per cunctas res it, ou percunctari solet) ut recte per u litteram scribatur. — Ancien (Naevius, Plt.), usuel et classique, mais presque uniquement de la prose. Conservé en logoud, espagnol et portugais; cf. M. L. 6400, *percōntāre*.

Dérivé : *percōntātiō*, -tor, -tātiūs (tardif).

conūbīum : v. *nūbō*.

conuexus, -a, -um : *conuexum est ex omni parte declinatum, qualis est natura caeli, quod ex omni parte ad terram uersus declinatum est*, P. F. 51, 17. Non attesté avant Cicéron, souvent appliqué au ciel : *conuexa caelī*. Cf. *concauus*.

Dérivé tardif : *conuexitās* et *conuexiō*.

Autres composés : *dēuexus* : incliné, qui descend (cf. *dēlinūs*); *ēuexus* (rare et tardif) : convexe; *subuexus* : qui va en montant (opposé à *dēuexus*, T.-L. 25-36).

D'un adjectif **uexus* qui est formé comme *coexus*, *noxus*; cf. peut-être *uexāre* et le groupe de mots auquel appartient *uexāre*. Mais les sens sont très différents.

conuiciūm, -ī n. : ensemble de cris, charivari, clamour (souvent de réprobation, *aliciū conuiciūm facere*).

Dérivé : *conuiciōr*, -āris : reprocher à grands cris; *conuiciātōr* (Cic.); et, rares et tardifs : *conuiciōs*; *conuiciolum*; *conuiciāria*.

Conuiciūm est un collectif qui désigne le « fait de pousser des cris ensemble », à la poursuite ou devant la maison de quelqu'un pour lui reprocher une faute; cf. Ov., Rem. 507, *ne dic blanditias nec fac conuiciū posti*. Cf. *flāgitium*, *pipulūm* et *ocentātiō*, *uagulātiō*. Double étymologie dans Festus, - a *uicis*, in *quibus prius habitatum est, uidetur dictum, uel immutata littera quasi conuociūm*, P. F. 36, 28, dont la première, reprise par Usener, R. M. 56, 19, Wackernagel, Festscr. Kretschmer 293, semble n'être qu'une étymologie populaire; pour la formation, cf. *conciūlūm*.

On peut d'autant moins séparer le groupe de *uōx*, *uocāre* que le sens de « cri » s'y rencontre : v. pruss. *wachis* « cris », arm. *gočem* « je crie ». Mais l'i n'est pas expliqué, pas plus, du reste, que celui de *suspiciō* en face de *suspīcōr*. Croisement avec *uicis*?

conuīla : v. *uīuō*.

conuolūlūs, -ī m. : 1^o ver-coquin; chenille de vigne, 1^o; 2^o liseron. De *conuolūō*; cf. *inuolūlus*.

cōpā, cōpō : v. *caupō*.

cōphīnūs, -ī m. : *uas ex virgulī aptū mundare sterora et terram portare*, Isid., Or. 20, 9, 9. Emprunt au gr. *xōphīnōs*; passé dans les langues romanes, M. L. 2207; et en germanique : angl. *cōfīn*, v. h. a. *koffer*, *kuffer*. Depuis Labérius et Colum., fréquent à basse époque.

cōprea, cōpā : synonyme de *scurra*, emprunté au gr. *xōptōla*. Depuis Suétone.

Dérivé : *incōpriō*, -ās (Commod.).

cōps, cōpā : v. *ops*.

cōpula (cōpla, Sofer, p. 166), -ae f. : lien (cf. M. L.

2209 et 2211, *cōpulum*, **clōppā*, **clōpūm*); et, au sens figuré, « liaison, enchaînement de mots ». De **co-apula*, dérivé de *apiō*. Ancien, usuel. Dénominatif : *cōpulō*, -ās (et *cōpūlō*) : lier, réunir, assembler, associer = συμπλέκω, M. L. 2210; d'où *cōpūlātūm* « mot composé », trad. du gr. συμπλέκμενόν, *cōpūlātīus* = συμπλέκτικός; *cōpūlātiō*, terme de grammaire, etc.

coquō, -is, coxi, coctūm, coquere : cuire (sens physique et moral, e. g. Plt., Tri. 225, *egomet me coquō et macero et defetigo*; de même *concoquō*). A aussi le sens de « mûrir » (transitif, en parlant du soleil), d'où *prae-coz*, -cis et les formes plus récentes *praecoquis*, *prae-coquus* « πρόρωρος », et de « digérer ». S'emploie dans ces acceptations également au sens moral « mûrir (un projet), mijoter ». Usité de tout temps. Panroman, M. L. 2212 (**cocere*) et germanique : *kochen*, etc. Sur les graphies *quoquo* et *coco*, v. Thes. IV 925, 28 sqq.

Nombreux dérivés en *coqu-*, *coc-* formés sur le thème du présent et en *coc-* sur le thème du supin : *coquus* (*coquos*, *cocus*; n. pl. *quuci*, GIL I² 364), -ī m. : cuisinier (élargissement d'un nom racine avec vocalisme *o* ancien? cf. gr. ἀρτο-χόπος avec dissimilation pour *πότος); *coquīnūs* (*coci-*); d'où *coquīna* (*coci-*) : cuisine; *coquīnō*, -āre : faire la cuisine; *cocibilis* (-qui); *coquester* (Gloss.), qui ont tous survécu dans les langues romanes; cf. M. L. 2213, *coquīna*, **cocīna*; 2214, *coquīnāre*, **cocīnāre*; 2215, *cocīstro*; 2216, *coquīs*; 2014, *cocibilis*. Sur le groupe, v. M. Niedermann, Mus. Helv. 2, 2, p. 125 (1945). Le germanique a v. h. a. *chōkhōn*, *chuhhīna*, *chōh*; le celtique : gall. *cegīn* « cuisine », *coaza*, *coeth* de *cocētō*, *cocētūs*; irl. *coca*, *coic*, *cucann*. « coquus, coquīna », *cui-lenn* « culina ».

cocula : *uasa aenea coctionibus apīta*. *Alii cocula dicunt ligna minuta quibus facile decoquuntur obsonia*, P. F. 34, 24. Fréquentatifs : *coquītō* (attribué à Plaute par P. F. 54, 6) et *cocītō* (P. F., ibid.).

cocītō, M. L. 2018; *cocōr*; *coctūra*, M. L. 2020, tous trois de l'époque impériale, tandis que *decoquor* est dans Cicéron; *cocīlis*; *cocītūs* « qui mûrit vite » (Pline); *cocītūm* (Dioscor., cf. M. L. 2019); *cocītārius*, *cocītāriūs* (Gloss.); cf. encore M. L. 2016, **cocītō*.

Composés : *concoquō* : cuire ensemble ou entièrement et « digérer » (= συμπλέσω); *concoctō*, M. L. 2116 b, c; *decoquō* : réduire par la cuisson (transitif et absolu); faire banquourette (manger tout son bien); *decoctō*, -tor; *excoquō* : achievez de cuire ou chasser (extraire) par la cuisson, M. L. 2985; *excoctō*, *excocta*, M. L. 2977; germanique : v. h. a. *scōtō*; *percoquō*; *recōquō* : recuire, re-tremper (des épées), M. L. 7128 a; 7125, *recōctūs*. — Second élément de composé dans *aulicocētō* et *ollicoquō* (ou **ollico* comme *praecox*?); *praecox* conservé partiellement dans les langues romanes, avec des altérations, cf. M. L. 6712, *praequōs*; B. W. s. u. *abricot*. Le rapport de *culina* avec *coquō* est douteux. V. aussi *popa*, *popīna*.

L'indo-européen commun **pek*ō* a passé à **k*ek*ō* en italo-celtique : cf. gall. *pobi* « cuire », v. *quinque* et *querucs*. Ce présent se retrouve dans v. sl. *pekō* « je cuis » (forme altérée *kepū* en lituanien), alb. *pjek*, skr. *pācāmi* (même sens), tandis que le grec a un présent dérivé *πέτω*, att. *πέττω*. — Tokh. B. *papaksu* « cuit ». Lat. *popīna* est emprunté à l'osque. — La notion de « maturité » est liée à la racine depuis l'indo-européen, cf. gr. *πέπων*,

néteipa et skr. *pakvād* « mûr »; mais le latin ne l'a que dans *cōctiūs* et dans le composé *praecox*; cf. *mātūrus*; pour le contraire, *crūdus*.

cor, cōrdis n. (encore scandé *cōr*, c'est-a-dire **corr*, de **cord* dans Plt., Pe. 802, Poe. 390 a, Mi. 1058? : déjà abrégé dans Lucilus) : 1^o cœur; 2^o cœur en tant que siège de l'âme, Cic., Tusc. 1, 18, *alīs cor ipsum animus uidetur, ex quo excordes, uerdes, concordesque dicuntur*; 1, 41, *ne tam uegeta mens aut in corde cerebroue aut in Empedocle sanguine iaceat*; siège de l'intelligence et de la sensibilité : Isid., Or. 11, 1, 118, *in corde omnis sollicitudo et scientiae causa manet*; Varr., L. L. 6, 46, *cura quod cor urat*; Lact., Opif. 10, 11, *cor quod sapientiae domicilium uidetur*; Schol. Pers. 1, 12, [physici dicunt] homines corde sapere. Usité de tout temps. M. L. 2217; B. W. *cœur*.

Dérivés et composés : *cordātus* : avisé, sage; mot d'Ennui repris par les archaïsants, M. L. 2228; *recor-*, *-āris* : se remettre dans l'esprit, M. L. 7129; *excors* (ancien, classique) et *excordor* (Comm.); *uēcōrs, uēcordia*; *socors, socordia*, qui se rattachent plutôt à la notion d'intelligence; *concor* (v. ce mot), *discors* et leurs dérivés, à la notion de sensibilité (cf. toutefois *ōpovōta*); **concordium*, M. L. 2117. Sur le croisement de sens entre ces composés et *c(h)orda*, v. ce dernier. *misericōrs, misericōrdia*, termes de l'époque république, spécialement affectués par Cicéron, qui disparaissent de la latinité d'argent pour reparaître à basse époque (v. *miser*); *mundicōrs, praecordia*, *-ium* n. pl.; enveloppe du cœur, cœur (dérivé en *-i*), M. L. 6713; *prāui, torticōrdius* (Aug. in Psalm. 146, 7, cf. *crassiuēnius*, etc.); *Verticōrdia*, surnom de Vénus; *corculum* : petit cœur (terme de tendresse; surnom de Scipio Nasica; attesté chez Plaute et repris par les archaïsants), M. L. 2227; *corcillum* (Pétr.); *cordilōm* : peine de cœur, mot plautinien; cf. *xapōlaçyta* (Gal.), M. L. 2229; *cordicitus* adv. (Sid.) d'après *rādīcitus*. En outre, la langue populaire a tendu à remplacer la forme monosyllabique par une forme plus pleine, *corātum*, attestée par une *tabella deviationis*, peut-être analogique de *fīcātum* « foie »; v. M. Niedermann, Glotta 2, 52, et Neue Jahrb. f. klass. Altertum 29, 315 et M. L. 2220. De là **corātūm*, auquel remontent fr. *courage*, prov. *coratge*, etc. Pour *curtum*, v. ce mot.

Le nom du « cœur », qui est presque partout neutre, est au fond le même dans toutes les langues indo-européennes. Il est probable que le nominatif-accusatif était de la forme **k'erd*, conservée dans hitt. *ker* / *kard-*, gr. *xēp*, v. pruss. *seyr* (Voc. ; de là *sīran*, *Ench.*), et que les autres cas reposaient sur *k'rd*, conservé dans lat. *cordis, cordi*, *corde* sur quoi a été refait un nominatif accusatif **kord* italique ou latin. Le nominatif-accusatif pouvait être élargi par *-i*, d'où arm. *sirt*, de **k'erdī*, instr. *sīrtiū*. Le lituanien a, lituanien oriental *šerdis* (acc. *šerdī*, donc supposant **k'erd-*) au sens de moelle d'arbre », et, dans l'ensemble du domaine, *širdis* (acc. *šerdī*, d'après le type *šerdī* « cœur ». L'i de *šerdī*, *širdis* est sans doute ancien; mais le lituanien garde des formes de **k'erd-* et **k'rd*- dans lit. or. *šerdu* (gén. pl.) et dans v. lit. *širdes* (gén. sg.), *širdy* (gén. pl.). Sur **k'erd-*, le germanique a bâti un thème en *-n*, neutre : got. *hārto* (gén. *hārtijs*). Le nom du « cœur » est obtenu souvent au moyen de

suffixes de dérivation comprenant *-i* : v. irl. *crīde*, gall. *croidd*; hom. *xpādīn*, att. *xapdīā*; v. sl. *srūdice* (à côté du dérivé *srēda*, de **k'erdā* « milieu »). Le hittite a *kar-dīš* « cœur ». — L'indo-iranien a un mot parallel, mais commençant par une sonore aspirée : véd. *hrdāh* (gén. abl.), gāth. *zərədā* (instr.), pers. *dil* (de **dīd-*); véd. *hīdayam*, av. *zərədāēm*. — Pour le rapport qu'on a envisagé, sans raison, avec *crēdō*, v. ce mot.

corallium (*cūralium*; *cōralium*; *corallum*), *-ī* n. : corail. Emprunt au gr. *xōpālōn*, *xōpālōn*, *xōpālōn*. De pu. Lucrèce. Les formes romaines remontent à *corallum* et, isolément, à *corallium*, M. L. 2219; l'irl. *curel* à *cūrātum*.

cōrām : adverbe (uniquement dans cet emploi chez Plaute) et préposition avec ablatif « face à face, en face [de] », *κατὰ πρόσωπον, ἐνώπιον*. Le rapport avec *ōs* est peut-être encore senti dans Tér., Ad. 269, *uereor coram in os te laudare amplius*. Souvent joint à *praeſēns, ad-*sum; de là le sens de « en personne ». Attesté dans toute la latinité. Non roman.

Composé : *incōrām*. Rappelle par sa finale *clam, pālam*, mais la façon dont *cōrām* est formé n'est pas claire. Aucune préposition latine n'en rend compte.

corbis, *-is* m. et f. (le féminin semble plus ancien et plus classique, cf. Thes. IV 948, 3; on a un doublet *corbēs* dans Char., GLK I 40, 2, *corbē* dans Fgm. Bob., GLK V. 561, 35; abl. *corbī* dans Caton, Agr. 136, mais *corbe*, Cic., Sest. 82; Ov., M. 14, 644; Pétr. 33) : panier en osier, en forme de pyramide ou de cône, usité surtout dans l'agriculture : c. *messōria*, c. *pābulātōria*; corbeille, M. L. 2224. Irl. *corb* « chariot »; v. h. a. *churb, chorp* (passé en slave).

Dérivés : *corbula*, M. L. 2226; et tardif *corbūla*, M. L. 2222; cf. **corbicus*, M. L. 2223, et les noms propres *Corbīo* (attesté aussi dans les gloses comme nom commun, cf. *piscis/piscīo*), *Corbulō*; *corbito*, Fest. 452, 28 (?); *corbita* (sans doute féminin d'un adjectif *corbitus*) : *-ae dicuntur naues onerariae, quod in malo earum summo pro signo corbes solerent suspendi*, P. F. 33, 13, cf. Rich., s. u.; M. 2225 (?).

Fait partie d'une série de mots (sans doute venus d'une langue méditerranéenne) qui désignent des objets tressés; v. M. Cohen, BSL 27, p. 81 sqq., notamment p. 99.

corbita : v. *corbis*.

coreus, *-ī* m. : mal de ventre ou de poitrine. Mot rare et tardif de la langue médicale; cf. gr. *xōphorūpī*. En dérive peut-être : *corcinor, -āris (cro-)* (un exemple tardif). Ital. *cōrcoro* « grouillement dans le ventre », de *corculus*?

corda : v. *chorda*.

cordus (*chor-*, *-a, -um*) : né ou récolté à l'arrière-saison; Varr., R. R. 2, 1, 19, *dicuntur agni cordi qui post tempus nascuntur, aī remanserunt in uoluis intīmis ***uocant chorion* (= *xōpīo*) *a quo cordi appellati*; P. F. 57, 13, *corda frumenta quae serō mātūrēscunt, ut fēnum cor-dūm*. Terme de la langue rurale, attesté depuis Caton; cognomen *Cordus*. *Chordus* est représenté par des dérivés en provençal, catalan, espagnol, portugais, sicilien,

M. L. 1883, et en britt. *cordd-lan* « parc à moutons »; c. *chōrdūm* (*sc. fēnum*) « regain » dans certains dialectes italiens (et **recordūm*, M. L. 7130); cf. aussi **c(h)ordīcūs*, M. L. 1882; alb. *kerdi* « petit enfant », de **cor-dūs*.

La graphie *chordus* a été influencée par *chorion*. Sans étymologie.

cōrgō : *apud antīquos pro aduēbīo quod est projecto ponebātur*, P. F. 33, 11. Pas d'exemple dans les textes. Est peut-être un composé de *ergō*, **co-ergō*.

coriandrum, *-ī* n. (*coriandrus* m., Caton; forme dissimilée *coliandrum*) : coriandre, plante. Emprunt au gr. *xōplōsōpōv*, M. L. 2232. V. h. a. *cullītar*, ags. *cel-lendre*. V. André, *Lex.*, s. u.

corium, *-ī* n. (*corius* m., Plt., Varr.): cuir, peau travaillée d'un animal, cf. Serv., Ae. 1, 211, *quidam mox de-tracta coria pelleſ dicit, subacta autem et iam medicata coria appellanda tradunt*; et, d'une manière générale : peau, écorce, peau d'un fruit (cf. *mālicorium* dans Pline), peau qui recouvre un liquide (cf. *crusta*), revêtement de magonnerie. Le sens de « arrière-faix » qu'on trouve dans Soranus, cf. Thes. IV 953, 75, n'est sans doute qu'une latinisation de gr. *xōpīo*. Varr., R. R. 2, 1, 19 (v. *cor-dūs*), transcript le mot grec *chorion* dans ce sens, et le Pseudo-Soranus a *corion*. — Ancien, usuel. M. L. 2233.

Dérivés et composés : *coriātūs, -a, -um* et *coriātūs* m.; *coriāceus* (d'où l'italien *corazza*, qui a fourni le français *cuirasse*); *coriāgō* : coriage, affection cutanée des animaux; *coriāgōsūs*; cf. aussi **coriāmen*, M. L. 2231; *coriolūm* ap. Fest. 222, 15, d'où sans doute *Coriolānus*; *excoriō, -ās* (rare et tardif); *dūrīcorius* (Cloat. ap. Macr.); *mālicorius* : écorce de la grenade. La racine **ker* de irl. *scarim*, etc., qui a été signalée sous *carō*, apparaît souvent sans *s*- initial, ainsi gr. *xēpō* « je coupe, je tonds ». Elle se prête alors à indiquer un objet qu'on détache, et notamment la « peau, l'écorce »; on a ainsi, en indo-iranien, skr. *cārma* « peau » (et av. *carōman-*), en slave *kora* « écorce » (en face de *skora* « peau »), v. isl. *horundr* « peau ». Lat. *corium* est une forme dérivée peut-être d'un thème racine **ker-* qui figure avec élargissement *-en- dans *carō*, et ici avec *-yo-; skr. *cārma* et v. sl. *(s)kora* sont d'autres dérivés du même thème non attesté. En lituanien, *karnā* signifie « tille » (écorce fine de tilleul). — Cf., d'autre part, lat. *cortex* et *scortum*. — Pour le sens, cf. gr. *skēpā* en face de *skēpō*.

cornīx, -īcīs f. : corneille, oiseau prophétique, cf. Plt., As. 260; Isid., Or. 12, 7, 44. Ancien, usuel.

Dérivés : *cornicūlūm* (et **cornicūla*) : même sens, M. L. 2238; britt. *cornīgl*; *cornīcor, -āris* : verbe créé par Perse, au témoignage du scolaste 5, 12, « crier comme la corneille »; *Corniscarūm diuūrūm locus erat trans Tiberim cornicūbūs dicatus quod <in> Iunonis tutela esse putabantur*. Étymologie populaire?!

L'ombrière a une forme en *a*, *curnaco* acc. sg., *curnase* abl. sg., cf. *cornīx* et *fornāz*; c'est peut-être à **cornacula* que remontent it. *cornacchia* et les formes romaines que M. L. suppose dues à un croisement. Pour la finale, cf. *cornīx*.

Le mot appartient, avec *coruus*, à un groupe de mots

expressifs, variables d'une langue à l'autre : cf. gr. *xōpāx* « corbeau » et *xōpōv* « corneille »; v. h. a. *hraban* « corbeau » et *hruoh* « corneille » (et autres mots germaniques); irl. *crī* « corbeau ». Dans les langues orientales, il y a des formes à *k* : skr. *kāravāh* « corneille », cf. *kaka* (mot de glossaires), pol. *kruk* « corbeau » à côté de lit. *krūkia*, « il croasse » (cf. v. sl. *hraukr* « cormoran »), skr. *krōcati* « il crie », gr. *xōpāvī* « cri », etc.), et des formes à *k'* : lit. *sárka* et russe *sórdka*, serb. *sráka* (à côté de *suráka*, etc.), alb. *sóra* « corneille ». — Tandis que le latin a *clangō*, etc., les mots expressifs à *kr-* initial, fréquents ailleurs, y sont rares : v. *crepō* et surtout *crōciō*.

cornū (sur la quantité de l'*u*, long chez les poètes, cf. Thes. IV 962, 41 sqq.; même quantité pour *gelū, genū*; l'allongement semble secondaire), *-ūs* n. (*cornus*, Varr., Men. 131; *cornūm* assez fréquent, Thes. IV 962, 77) : 1^o corne et « substance dont est faite la corne, matière cornée »; puis tout objet fait en corne ou en forme de corne, cor : *cornua quēd ea quae nūc sunt ex aere tunc fēbant bubulo e cornu*, Varr., L. L. 5, 117; d'où *cornicēn*, *-inis*, M. L. 2236, *cornūrius*; arc, entonnoir, lanterne; 2^o extrémité, pointe, aile d'une armée, bras d'un fleuve, bec, défense (d'éléphant), corne de la lune, aigrette de casque, extrémité des vergues, etc. Mêmes sens dans le gr. *xēpā*, qui a dû souvent servir de modèle aux emplois de *cornū*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2240; B. W. *cor* et *corne*. Irl. *corn, gall, corn*, etc.

Dérivés : *corneus* : de corne, corné; *cornicūlūm* (*cornuc(u)lum*, cf. M. L. 2239) : petite corne, croissant, et « aigrette de métal », récompense militaire, d'où *cornicūlārius*, nom donné sous l'Empire à un officier subalterne ou à un secrétaire civil; *cornūtūs*, M. L. 2242; *cornūlūm* (rare et tardif); **cor-neola?* M. L. 2235 a.

Composés : *cornicēn*, v. plus haut; *cornīger* (*xēpātōpōs*), *-er*, *-pes*, *cornūpēta* (tardif); *excornīs* (*Tert.*); *ūnīcornīs* = *monoxēpōs* (Pline), M. L. 9072; *capricornūs* = *aloxēpōs*.

Cf. *xēpōv*. *τὴν σάλπιγγα Γάλαται Hes.*, et l'hybride gaulois-latin *cornūtūs* « cornūtūs », gall. *carū* « sabot de cheval », got. *haurn* « corne », etc. D'un peu plus loin, le mot est apparenté à gr. *xēpā* (dont l'*α* est ambigu, pouvant représenter *n* ou *s*) et à skr. *çrīngam* « corne », où il n'y a pas trace du dissyllabisme de la racine, manifeste dans le groupe de *cerebrū* (v. ce mot), quand le sens est « corne ». La forme *cornū* résulte peut-être d'une ancienne métathèse de **kyp-n-* ou d'une contamination de **kr-n-* et de **kr-u-*. Mais l'élargissement -*u-* se retrouve dans le dérivé *ceruus* et les formes correspondantes (v. ce mot), *xōrūs* (*xōrūthos*) « casque », *xōphū* (*cornētūs*).

cornus, *-ī* f. (*cornus*, *-ūs*, Stace) : cornouiller et cerasier sauvage. Ancien (arbre du Palatin dédié à Mars). M. L. 2241. Germanique : v. h. a. *kornubōm*, ags. *corntrēo*.

Dérivés : *cornūm* : cornouille; *cornētūm*; *corneus*, cf. *cornea*, M. L. 2235; *corneolūs*, douteux, peut se rattacher à *cornū*, *corneus* de *cornū*; *cornūlia* (Orib.). Pour *colurna, hastilia ex corno arbore facta*, P. F. 33, 15, cf. *corulus*. Hybride : *cornocerasium*.

Cornus ne peut être séparé du gr. *κράνος* « cornouiller » et du lit. *Kirnis* « dieu protecteur des cerisiers » ; l'arbre était connu à date ancienne en Italie et on a trouvé trace dans les palafittes de Suisse. Cf. *cerasus*. Sans doute de la racine **ker/kor-*, qui désigne un objet dur : *cornū*, etc. V. André, *Lex.*, sous *cornum* et *cornus*.

corocottas (*cro-*, *corocattas*), *-ae* m. : nom d'un animal d'Éthiopie, la hyène ? Attesté depuis Pline; emprunté au gr. *κορόκτων* (ταξ), lui-même provenant d'une langue africaine.

corōna, *-ae* f. (*chorōna* d'après *χορός*? V. *Thes.* s. u.) : couronne. De là tout objet en forme de couronne : cercle, et cercle d'auditeurs, corniche, etc. Mot sans doute emprunté au gr. *κορώνη*, comme *corōnis* à *κορώνη*, M. L. 2247, mais ancien et complètement latinisé. Sert aussi de cognomen (étrusque?). Panroman, M. L. 2245; passé en germanique : m. h. a. *Kron(e)* et en alb. *ku-nore*; en celtique : irl. *corann*, *coroin*, gall. *coryn*. Dans le latin médiéval, *corōna* signifie souvent « candélabrum pēnsile » (par exemple, *Poet. Lat. med. aeu II* 552, 567), ce qui explique le terme allemand *Kronleuchter* (M. Niedermann). Dénominatif : *corōnō*, *-ās*, M. L. 2246; diminutif *corōlla*, M. L. 2243 et 2244, d'où a dû être tiré un adjectif **corōllarius*, substantivé dans *corōllarium* : petite couronne (qu'on donnait à titre de gratification supplémentaire aux acteurs), par suite, dans la langue des mathématiciens, « corollaire », conséquence supplémentaire d'une démonstration (Boëce, pour traduire le gr. *πόρωνα*).

corpus, *-oris* n. : corps (par opposition à l'âme, cf. *Thes. IV* 1001, 57 sqq.); d'où « corps inanimé, cadavre » (peut être à l'imitation du grec, qui oppose *σῶμα* « corps du mort » à *ζεμαν* « corps vivant »), cf. *Thes. IV* 1018, 3 sqq. Cette opposition entre *corpus* et *anima* a eu pour conséquence que *corpus* a désigné, en outre, tout objet matériel (par opposition à ce qui est insaisissable, cf. *Serv., Ae. 6*, 303; *omne quod potest uideri corpus dicitur*), « substance, matière » (tronc d'un arbre, etc., cf. *Thes. IV* 1019 sqq.). Comme le corps se compose d'un ensemble de parties (tête, membres, tronc), *corpus* s'emploie pour désigner des choses formées d'une réunion « corps, ensemble, corporation » (*Thes. IV* 1020, 62 sqq.). Tous ces sens correspondent à ceux du gr. *σῶμα*, qui a dû influer sur le développement sémantique de *corpus*. — Attesté de tout temps. Panroman, M. L. 2248, et celtique : irl. *corp*, gall. *corff*.

Dérivés : *corpusculum* : petit corps, corpuscule; *corpulentus* : *-is* *Ennius* (inc. 34) *pro magnis dixit*; *nos corpulentum dicimus corporis obesii hominem*, P. F. 54, 24; *corpulentus* : corpulence et « corporalité » (latin ecclésiastique); *corporeus* : corporel, charnel; *corporalis* (latin impérial), attesté pour la première fois dans Sénèque pour traduire *σωματικός*, comme *incorporalis* pour traduire *σωματικός*; toutefois, *corporaliter* est dans Pétron, Sat. 91, cf. *animalis*; *corporalitas* (langue de l'Église); *corporō*, *-ās* : tuer, faire un cadavre (sens ancien), « fournir un corps » et au passif « prendre corps » (latin impérial); *corporatus* (cf. *animatus*); *corporāsō*, *-is* : s'incarner; *corporatiō* : incarnation (latin ecclésiastique), réfection des parties du corps (cf. *recorporō*, *-atiō*); corporation (= *collēgium*),

Novell. *Sev. 2, 1*; *corporatiō* (langue médicale) et *recorporatiō*; *corporātūra* = *σωματικ* (langue impériale); corpulence, corps; *incorporeus* (latin impérial), cf. *Gell. 5, 15, 1*, *corpusne sit uox an incorporeum*; *hoc enim uocabulum quidam fixerunt, prouide quod Graece dicitur σωματικός*; *concorporō*; *incorporō* : incorporer, incarner (tous deux du latin impérial, surtout ecclésiastique), et *excorporō* (z. X. tardif).

Le mot latin pourrait être un élargissement en es- d'un thème **kṛp-* attesté en indo-iranien : véd. *kṛp* (instr.) « forme, beauté », av. *kerəfš*, *kehrpəm* « forme, corps ». Le vieux prussien a peut-être un autre élargissement dans *kērmens* « corps »; on peut aussi rapprocher v. sl. *črēvo*, r. *čērevo* « corps, ventre », où l'absence de -p- s'expliquerait phonétiquement. Le grec *πνεύμα* « diaphragme, esprit, intelligence » peut aussi être rapproché. L'i de v. angl. *hriſ* « ventre » ne va pas sans difficulté de sorte que le rapprochement du mot germanique n'est pas sûr; il exclurait, du reste, celui de v. sl. *črēvo* et v. pruss. *kērmens*. En somme, groupe obscur. Cf. Vendryes, *Rev. celt.*, 44, 315.

corrāgō (*corā-*, *-inis* f.?) : langue de bœuf, plante (Pseud. *Apul.*, *Gloss.*). — Attribué aux *Lucani* par le *Ps. Ap.*, 41.

corrīgia, *-ae* (-*gium* n.) f. : lacet de soulier (Varri, puis courroie, lanière, fouet. Ancien (Varri, Cie), technique. M. L. 2253; gall. *carrai*; **excorrīgia*, M. L. 2987. Étymologie populaire dans *Isid.*, Or. 19, 34, 13; *-ae e coriis... uel a colligatione*.

Sans doute mot du vocabulaire italo-celtique; cf. v. irl. *corriug* « j'attache ensemble », *cuimrech* de **komrig-om* « lien ». Cf. peut-être aussi m. h. a. *ric*, gén. *richa* « lien ». Étant donné le sens technique, un emprunt au gaulois n'est pas invraisemblable; cf. Henry, *Lex. breton*, p. 236.

corroco? : nom d'un poisson de mer dans Ausone. Forme et sens incertains. Cf. *corrococo* « petite dorade blanche » à Hossegor (Landes)?

corrūda, *-ae* f. : asperge sauvage. Attesté depuis Caton. Mot rustique selon Columelle. Inexpliqué.

corrugus, *-i* m. : galerie de mine (Pline). M. L. 2260 b. Cf. peut-être *arrugia*. V. *runcō* 1.

cortex, *-icis* m. et f. (mais le féminin est surtout poétique) : écorce (spécialement de liège); différent de *liber*, cf. Cic. N. D. 2, 47, 120, *obducuntur libro aut cortice trunci*. — Ancien, usuel. M. L. 2263. Irl. *cōrt*. V. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés : *corticulās* (Colum.), M. L. 2265 a; *corticēus*, d'où **corticēa* f. représenté en ital. et dans les langues hispaniques, M. L. 2265; *corticātus*, M. L. 2264; *corticōs*.

coruseus, *-a*, *-um* (on trouve dans les gloses une forme *coriso*, représentée dans le port. *corisco*; un doublet *coruscus* est dans l'Itala, cf. l'App. Probi enseigne *coruscus, non scoriscus*). On y voit la même alternance *sc-*, *c-* à l'initiale que dans *corium*, *scortum*, etc. La forme avec *c* aurait du son triomphé à une dissimilation, cf. *sciscidi* et *sistō*. Toutefois, *scoriscus* est bien tardif et peut s'expliquer comme *scrāpula* (= *crapula*), *screpas*, *scissores*, *scudit*, *scarpin* qu'on trouve dans les Gloses, cf. Theander, *Ex Aa Gloss. interpretamentis collectanea*, Eranos 23,

non élargie par -*r*, le slave a *kora* « écorce » en face de *skora* « peau »; v. sous *corium*. Le germanique a de même v. h. a. *herdo* « uellus » (v. pour le sens l'étymologie de *philus* en face de *uellō*). Pour le suffixe, v. Érnout, *Philologica I*, p. 146.

Pour une autre trace, hypothétique, de **kert-* en latin, v. *cēna*.

1. **cortīna**, *-ae* f. (la variante tardive *cūrtīna* que connaît l'auteur du *de dub. nom.*, GLK V 575, 7, ne suppose pas nécessairement un *ō* ancien, cf. *furnus* (*fornāz*)) : « châudron (qui servait soit à cuire, soit aux foulons); *ō* cuve que portait le trépied d'Apollon et couverte de cette cuve sur lequel s'asseyait la Pythie pour rendre des oracles (poétique dans ce sens; cf. *cortīnōpōtēs*, Lucil.); par analogie, plafond en forme de voûte ou autel en forme de trépied; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel.

Dérivés : *cortīnula* (Amm. Marc.); *cortīnāle* : cave où l'on faisait bouillir le vin.

Le groupe de irl. *coire*, gall. *pair* « chaudron », v. isl. *huerr* « écuelle », skr. *carū* « chaudron » est assez éloigné; plus encore r. *čára* « coupe » avec ē radical. Terme technique. Sans étymologie.

2. **cortīna**, *-ae* f. : rideau. Mot tardif (Ambr., Vulg., Schol. Hor., Isid.), dérivé de *co(h)ors* > *cors*, calqué sur le gr. *ωὐλα*, qu'on dérivait de *ωὐλή* et que la langue grecque s'était contentée de transcrire par *aulēum*, *aulaea*, e. g. Hor., A. P. 155. Sans rapport avec le précédent. Passé dans les langues romanes : it. *cortina*, fr. *courtine*, etc., M. L. 2266, et en germanique : all. *Gar-dine*.

cortumīō, *-ōnis* f. : contemplation intérieure. Mot de la langue augurelle cité par Varro, qui le rattache à *or*: *quod, cum dicunt conspicionem, addunt cortumīōnem, dicunt a cordis uisu; cor enim cortumīōnis origo* (L. L. 7, 9). Étymologie populaire?

cōrulus, *-i* f. : noisetier, coudrier. Déjà dans Caton.

Dérivé : *cōrulus*, issu par métathèse de **cōrulus* (cf. *feul-nus*, *popul-nus*), peut-être sous l'influence de *quernus*, *acerinus*, *eburnus*, ou du gaulois **collo-*, de **coslo-*; Festus semble avoir confondu *cornus* et *cōrulus* dans la glose *cōrula*: *hastilia ex corno arbore facta*, P. F. 33, 15; *cōrulētum*: coudraie. Les formes romaines remontent à *cōrulus*, cf. M. L. 2271, 2270; B. W. *cōrular*.

Issu de **koselos*; cf. irl. *coll*, gall. *coll*, v. h. a. *hasal*, v. sl. *hasl*, qui ont le sens du mot latin, et sans doute lit. *kasulas* « pique de chasseur ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest.

cōrus, *-i* m. : cor, mesure de capacité. Mot hébreu venu par la Bible.

coruseus, *-a*, *-um* (on trouve dans les gloses une forme *coriso*, représentée dans le port. *corisco*; un doublet *coruscus* est dans l'Itala, cf. l'App. Probi enseigne *coruscus, non scoriscus*). On y voit la même alternance *sc-*, *c-* à l'initiale que dans *corium*, *scortum*, etc. La forme avec *c* aurait du son triomphé à une dissimilation, cf. *sciscidi* et *sistō*. Toutefois, *scoriscus* est bien tardif et peut s'expliquer comme *scrāpula* (= *crapula*), *screpas*, *scissores*, *scudit*, *scarpin* qu'on trouve dans les Gloses, cf. Theander, *Ex Aa Gloss. interpretamentis collectanea*, Eranos 23,

1, 53, n. 2) : qui s'entrechoque (se dit de la cime des arbres), qui grelote. Plt., Ru. 526, *nam omnia corusca p̄tra tremore fabulor*. Appliquée aux astres, à l'éclair, « scintillant, étincelant », d'où substantivé à basse époque *coruscus* m. « éclair », cf. M. L. 2268 et 2267.

A *coruscus* correspond la forme verbale *coruscō*, *-ās* : 1^o cosser (se dit des animaux qui se heurtent de la tête, comme gr. *κερατίζω*), s'entrechoquer; 2^o étinceler, briller (développement de sens comparable dans *micō*, *-ās*); 3^o brandir (transitif).

Tardifs : *coruscātī*, *-āmen*, *-ālis*, *-ābilis*; *coruscifer*. Le type de *coruscō* rappelle celui de *aeruscō* (v. ce mot). Pour la racine, cf. gr. *κεράπω* « je bondis ». Dès lors, on partira de la forme verbale pour expliquer *coruscus*, cf. BSL 26 (79), p. 22. Le gr. *κορόπτω* et *κορίστω*, que Thurneysen a rapprochés de *coruscō* (GGA 1907, p. 206).

corus, *-i* m. : 1^o corbeau (prophétique comme la corneille); 2^o poisson de mer, coracine vulgaire, ou petit castagneau, ainsi appelé à cause de sa couleur noire (= *κορόπτω*); 3^o machine de guerre (sorte de grappin?), cf. Vitr. 10, 13, 3, *coruum demolitorem, quem nonnulli gruem appellant*; joint à *ferreae manūs* par Q. Curce 4, 2, 12 et 4, 3, 26; 4^o scalpel; 5^o nom d'une constellation. Ancien; panroman, M. L. 2269, et pour les formes grecques *corax*, *coracīnus*, M. L. 2221, 2218.

Dérivé : *coruīnus* (cognomen, cf. Gell. 9, 11), M. L. 2268 a.

V. cornīz. Pour le suffixe, cf. m. irl. *crū* « corbeau », de **krowos*, et, dans un autre groupe, *ceruīs*.

corydalus, *-i* m. : alouette huppée. Emprunt au gr. *κορύδαλος*, déformé en *coredallus* (Greg. Tur.), *corēdulus*, *cordulus* par l'étymologie populaire.

cōs, *cōtīs* f. : pierre à aiguise, queux. Ancien, bien que, par hasard, non attesté avant Cicéron. M. L. 2275. Cf. *cātēs*.

Dérivés : *cōtīcula* : pierre de touche; petit mortier. Conservé en sicilien et en calabrais, M. L. 2284; *cōtīriūs* : rémouleur (Gloss.); cf. *cōtīriūm*, M. L. 2283; *cōtūla* ou *cōtūlūs* (l'ablatif pluriel est seul attesté), M. L. 2288; *cōtōria* (*cōtāria?*) : carrière de pierres à aiguise. Cf. encore M. L. 2286, **cōtīs*; peut-être aussi la *cōtēs* de P. F. 63, 10, *decotes, togae detritae; dēcōtō, -ās* : dépuiller (= *excorō*), dans la Loi Salique.

Nom d'action, avec suffixe secondaire *-t*, d'une racine attestée par skr. *ciptā* : il aiguise », skr. *cānah* « pierre à aiguise » (forme prâkritique), pers. *sān* (même sens), gr. *κῶνος* « pomme de pin, cône »; peut-être arm. *sur* « tranchant ». La forme à degré zéro est attestée par skr. *ciātā* « aiguise », irl. *cath* « sage » et lat. *catus* (v. de mot), peut-être arm. *sayr* « tranchant » (substantif). A côté, il y a un type à *-i*: skr. *ciyātī* « il aiguise », av. *saēnīš* « pointe » et v. isl. *hein*, v. angl. *hān* « pierre à rasoir »; mais la situation n'est pas comparable à celle de la racine de *pōtūs*, *pōculūm*. V. aussi *cautēs*.

cōssim : v. *coxiim*.

cōssus, *-i* m. : *-i ab antiquis dicebantur natura rugosus corporis homines, a similitudine uerium ligno editorum, qui cōssi appellantur*, P. F. 36, 11. La glose de Festus réunit un substantif *cōssus*, *-i* (*cōssis*, Pline, d'après *uermis*; *cusus*, Gloss.; *cōscus*, Mul. Chir.) m. : ver du bois,

espèce d'artisan, et ver intestinal (= *terēdō*), M. L. 2278 et 2277, **cōssicus* ; et un adjectif *cōssus*, *-a*, *-um* : à la peau rugueuse, d'où proviendraient le surnom *Cōssus* et les gentilices *Cōs(s)idiū*, *Cōssiniū*, *Cōssutiū*. Mais le surnom *Cōssus* semble étrusque, et le nom du ver est sans étymologie.

cōsta, *-ae* f. : 1^o côte, *στάθη*; 2^o côté, flanc. Attesté depuis Plaute. Panroman, M. L. 2279.

De même que *latus*, le mot a dû s'employer à basse époque comme adverbe ou préposition avec le sens de « à côté de, auprès », cf. M. L. s. u. ; le v. fr. *encoste* remonte à *in costa*. — *In costa* a sans doute été abrégé en *costa*, comme *ad*, *dē* *latus* en *latus*.

Dérivés : *cōstālis* (Vég.); *cōstātūs* : Varr., R. R. 5, 5, 8, [*boues*] *corpore bene costato*, d'où *cōstātūm*, M. L. 2280; *cōstula*, M. L. 2280 a.

Il n'y a aucun mot identique ailleurs. Mais la forme rappelle celle de v. sl. *kostī* « os », et ce mot lui-même semble inséparable du groupe de lat. *os* (v. ce mot), skr. *āsthi*, etc. Il y aurait donc ici une sorte de préfixe **k-* semblable à celui qui figure dans *caper capra* (cf. A. Meillet, Roczn. Slaw. 9, 74), mais l'existence de ce préfixe a été contestée : v. *aper*.

cōstum, *-i* n. (*cōstus*, *cōstos* f.) : *cōstus*, plante. Emprunt au gr. *χόστος*, qui lui-même doit être emprunté à skr. *kūṣṭhā*. Passé en ags. *cost*.

cōthō(n), *-ōnis* m. (f.) ; *cōthōnum*, *-i* n. : port. Mot sémitique ; cf. Serv., Ae. 1, 427, *portus effodiunt*, i. e. *cōtona faciunt*. *Carthaginenses cothone fossa utuntur, non naturali portu*.

cōthurnus, *-i* (cōturnus) m. : 1^o brodequin de chasse ; 2^o cōthurne tragique, (d'où « ensfure » du style, etc.). Emprunt au gr. *χόθορνος* ; demeuré dans quelques dialectes italiens, dont les formes supposent **cōtūrnus*, M. L. 2282. Dérivés tardifs : *cōthurnātūs*, *-natiō*, *-nōs*.

cōtōnea, *-ae* f. : Pline 1, 26, 26; 42 : *alus autem, quam Galli sic uocant, Veneti cōtōneam...* ; nom de la grande consoude chez les Vénètes.

cōtōneus, *-a*, *-um* (*-nius*; *quidoneus*, Ed. Diocl.; *quidoniūs*, Diosc.; *cetoniūs*, Ps. Hier.) : de cognassier; *cōtōneum* (sc. *mālūm*) : coing. Ancien (Caton). Ordinairement interprété comme une déformation due à un intermédiaire étrusque de *χόδνων*, adjectif dérivé de *Cyōdōn*, *-ōnis* (« crétos » ; cf. *Cyōdēna* (*-nia*) : Cydon, ville de Crète (La Canée) et Pline, 15, 37, *mala, quale uocamus cōtōneam et græce Cyōdēna, e Creta insula adiecta* ; mais peut provenir d'une langue d'Asie Mineure, cf. Nehring, Glotta 13, 11 sqq. Alcman a une forme *χόδναλον*, et Hésychius une glose *χόδνων* : *σύκα χειμερνόν*. V. aussi Solmsen, Z. Gesch. des Namens der Quritte, Glotta 3, 241 sqq. M. L. 2436; Vendryes, BSL 25 (1924), 41. Germanique : v. h. a. *chutina*, v. angl. *cod-ooppel*, all. *Quritte*, *quida*.

cōtabus, *-i* m. : transcription du gr. *χότταβος* « jeu du cōtabe », employé plaisamment par Plt., Tri. 1011, au sens de « coups » ; *-i būbūli*, demeuré en napol. dans le sens de « tête », M. L. 2286 a.

cōttana, *-ōrum* n. pl. : figue de Syrie, de petite taille. Emprunt, attesté depuis Pline, au gr. *χόττανα*, lui-même

emprunté à l'hébreu *q̄tanna* « petit ». La forme *cōtana* a subi l'influence de *cōctus*.

cōttidiō (c'est la graphie la plus anciennement attestée ; on trouve aussi *cōtidiē* et, plus tardivement, *quātidiē* ; les indications des grammairiens reposent sur des constructions étymologiques arbitraires) adv. : chaque jour, *ὅσημέπατ*, *καθ' ἡμέραν*. Ancien, usuel. M. L. 6974.

Dérivé : *cōttidiānūs* (*quot(i)tū*) : quotidien. M. L. 6973.

Vraisemblablement issu du locatif **quotū* (de **quoti* *dīē*, cf. *prīdiē*, *postridiē*, etc.). Le premier élément semble être l'adjectif dérivé de *quot*.

Le *-tū* de *cōttidiē* est sans doute expressif, comme dans la forme romane **totūs* (avec *o* fermé) en face de *tōūs*, de *it. tutto*, *fr. tout* (toute). Étant isolée de *quot*, la forme n'a pas subi d'abord l'action analogique par laquelle le *qu-* de *quis*, etc., a été restauré dans les formes de l'interrogatif indéfini (v. sous *quis*, *qui*, etc.).

cōturnix : v. *cōturnix*.

Couella, *-ae* f. : surnom de Junon, qu'en tant que déesse lunaire, on invoquait le jour des Calendes ; Varr., L. L. 6, 27. Origine inconnue.

cōuinnus, *-i* m. : chariot, char de guerre. Mot celtique, qui apparaît seulement sous l'Empire (Mela, Luc., Mart., Sid.) et a toujours été senti comme étranger.

Dérivé : *cōuinnāriūs*.

cōuum : v. *cōhum* et *cāusūs*.

cōxa, *-ae* f. : 1^o hanche, os de la hanche, et par extension « cuisse » ; cf. Cels. 4, 27, *cōxas et poplites*; 4, 30, *cōxīs proxima genua sunt*; 2^o par analogie, « angle rentrant » (Grom., Hyg.). — Attesté à partir de Nigidius, mais *cōxendicēs* est dans Plaute, Ba. 1159, et Caton, Agr. 160. A remplacé dans les langues romanes *femur*, qui n'est demeuré que dans un parler rhéto-romain, cf. M. L. 2292, 3240. Panroman ; britt. *coes* « jambe ».

Dérivés : *cōxālē* : vêtement couvrant les hanches (rare, tardif) ; *cōxāriūs* (Pelag.) ; *cōxendicē* f. (i. Plt., Lucil., i. Ser. Samm. 695, 991) : articulation de la hanche : *ossa ex acetabulis pernarum, circa quae cōxendicēs uertuntur*, Pline 28, 179; *vertebræ in cōxa* (cf. *cōcēdēs* « genus conchæ ») et *cōxendicē* (Pelag.).

Le mot doit désigner une articulation en général, car les mots correspondants s'appliquent à des articulations diverses : irl. *cōss* « pied », v. h. a. *hahsa* « partie de derrière de l'articulation du genou », skr. *kāksa* et *kakṣa* « aisselle ». Cf. aussi *cōxim* et *cōxus*, mais le rapprochement de *axis* est douteux ; cf. *aper* et *costa*.

cōxendicē : v. le précédent.

cōxim, *cōssim* adv. : à cōppetons (rare et populaire, trois exemples en tout : Pomp., Varr., Apul.). Cf. *incōzō*, *-ās* : Non. 39, 8, *incōzare in cōzam sidere*. *Pomponius Pannuciatīs* (97) : *neque interim cacandi causa unquam incōzai nate*. Non attesté en dehors de ce passage. Le rapprochement avec *cōxa* semble dû à l'étymologie populaire ; la racine est la même que dans *conquīnīsō*. — *Cōssim* représente une prononciation vulgaire, peut-être dialectale.

cōxus, *-a*, *-um* : boiteux, synonyme de *claudus* (rare et populaire) ; C. Cilnius Maecenas, *Gloss.* ; rom. esp. *cōxō*.

Dérivés : *cōxō*, *-ōnis* (Non. 25, 13) ; *cōxōs* (*Gloss.*) ; *cōxīgō*, *-ās* (id.) : boiter.

v. *conquīnīsō*. Rapproché par l'étymologie populaire de *cōxa*. Même formation avec *-s* désidératif que *laxus* et *anxius*, *noxius*.

cōbrō, *-ōnis* (et formes dissimilées de basse époque *cōbrō*, *cōbrō* ; c'est à *cōbrō* que songe Isid. quand il écrit : *crabones uocati a cōbo*, i. e. *cabolo*, *quod ex his creuerat*, Or. 12, 8, 4) m. : frelon. Ancien. M. L. 2293. Les formes *scrabro*, *scabro*, *scrabo* ont été influencées par *scarabaeus* ; cf. Isid., Or. 12, 8, 4, *ex his [crabronibus] iterum saepē nascuntur scarabaci, unde et cognominati sunt* : avec *épenthèse* *carabro* (*Gloss.*), croisement de *crabro* et de *xāpābōc*, v. *Thes. s. u.*

De **cōrāsō* (v. Benveniste, *Origines*, p. 175), comme on le voit par les mots du même sens : v. h. a. *hornuz* et néerl. *horzel*, lit. *širšā*, et des dérivés variés tels que *širšys*, *širšlys* (acc. pl. *širšliūs*), etc., v. sl. *srūšēt* et slovène *sēršēt*.

Des formes de certains parlers des anciennes régions ombriennes et osques offrent *f*, ainsi *skārafōni*, *škārafōna* ; voir l'Atlas de MM. Jaberg et Jud., carte 462, à l'article *calabrone*. La forme à *-ara-*, qui a été dissimilée en *-ala*, doit donc provenir de parlers osco-ombriens. C'est l'extension de cette forme qui a déterminé le bizarre rapprochement avec *scarabeus*, rapprochement que la langue fait réellement, à en juger par la sifflante initiale du mot dans la plupart des parlers italiens où il se rencontre. Et c'est ce rapprochement qui explique comment *scarabaeus* a reçu *f* sur le domaine osco-ombrien, comme on le voit par la carte *scaraffaggio* de l'Atlas Jaberg-Jud.

cōracēs, *-i* m. : nom de poisson dans Anthimus 46, sans doute l'esturgeon. Cf. *Thes. s. u.*; gaulois d'après Niedermann, Mél. Jud. 145.

cōraca, *-ae* f. : vesce sauvage (Pline, NH 18, 142).

cōracentēs : v. *gracilis*.

cōracerō, *-ās* (*cacerrō*, etc.) ; *cōrācō*, *-ās* : croasser (*Gloss.*) Onomatopée.

cōrātūm, *-i* n. : mélange de vin et d'eau (Orib.). De *χρᾶ*.

cōrāmūm, *-i* n. (*cōrāma* f.) : crème de lait. Attesté seulement dans Venant. Fort. et dans les gloses. Sans doute gaulois. M. L. 2294; B. W. sous *crème*.

cōrāpula, *-ae* f. : 1^o état d'ivresse, fumées du vin ; 2^o résine qu'on mêlait au vin (pour produire l'ivresse?, cf. Pline 23, 46). A basse époque, *cōrāpula* désigne aussi bien l'excès de nourriture que de boisson et arrive même à s'opposer à *ebrietas* ; cf. Isid., Sent. 2, 43, 1, *escō cōrāpula*, *potus ebrietas generat*.

Emprunt ancien, latinisé, au grec populaire *κραπτάλη* (peut-être par un intermédiaire étrusque, cf. *Sāturnus*, *Sāturnus*, et *scāna*, *pālex*), avec dérivés proprement latins : *cōrāpulor*, *-āris*; *cōrāpulānūs*, *-riūs*, *-ātiō* (tardif); *cōrāpulentūs* (formé sur *uinulentūs*, *somnolentūs*, *temulentūs*, non attesté avant Amm. Marc.), *-ōsus* (tardif et

rare). Sur le mot, v. A. Vaillant, *Rev. des ét. slaves*, 15, 1935, p. 229.

cōrās (falsique *cra?*) adv. : demain. Ancien, usuel. M. L. 2296. Conservé seulement dans certains dialectes italiens et en vieil espagnol et vieux portugais. Remplacé ailleurs par un descendant de *dē māne* ; cf. M. L. 2548; B. W. s. u.

Dérivés : *cōrāstīnūs* (cf. *prīs-tīnūs*, *sērōtīnūs*, etc.); d'où *prōcōrāstīnō*, *-ās* : remettre au lendemain (cf. *comperēdīnō*, *prōcōrāstīnātō*).

Tandis qu'un mot indo-européen pour « hier » est conservé dans plusieurs langues (cf. *herī*), il n'en subsiste pour « demain » aucun qui se trouve dans deux langues. Skr. *śrāvā* « demain » est isolé tout comme lat. *cōrās*, qui doit néanmoins être ancien. L'av. *sūrōm*, accusatif « de bon matin », convient pour le sens, mais non pour la forme.

cōrāsūs, *-a*, *-um* : gros, épais (sens physique et moral), gras ; s'oppose à *tēnūs*, à *liquīdūs*, à *macer*. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 2999. *Cōrāsūs*, appuyé sur *grossūs*, d'après lequel il a tendu à devenir *grossus* (cf. Thes. IV 1103, 52; *Martyrius*, dans GLK VII 176, 14, et M. L. s. u. et 4427, **ingrāssīārē*), a eu une vie plus active que *pinguis*, qui n'est guère représenté en dehors du domaine italien. *Cōrāsūs* est employé comme surnom, mais non *pinguis*. Les langues romanes attestent aussi **cōrāssia*, M. L. 2298.

Dérivés : *cōrāstīdū* (*grassī-*), ancien et fréquent ; *cōrāstīs*, *cōrāstīsīs*, *cōrāsēdō*, formés comme *pinguēdō*, sont de l'époque impériale; *cōrāsō*, *-ās*, *incrāsō* (époque impériale) et *cōrāsēcō*, *-is*, *cōrāsāmēn* (*grassā-*) et *cōrāsāmēntū* : dépôt, lie ; *cōrāsātī* (*Pelag.*), *cōrāsūdīa*, *-ōrum* : gros intestin (cf. *crepūdīa*); *cōrāsūs*, *παχύδων* (*Gloss.*).

Composés : *cōrāsīfīcō* (bas latin); *Crassipes*, *Crassupēs*, surnom; *cōrāsūnīus*, Pline 16, 66 (pour la formation, cf. *cōlācērēbriūs*, etc.).

Adjectif expressif à vocalisme *a* et à *s* géminé ; cf. *bassūs*; sans étymologie. Le rapprochement avec *cōrātīs*, qui est souvent enseigné, n'est justifié ni par le sens, ni par la forme. Cf. *grossus*.

cōrātēra (*crētēra*), *-ae* f. : cratère. Emprunt oral et populaire fait sur l'accusatif de gr. *κρήτηρ*, ion. *κρητήρ*, *-ōs*, devenu *cōrātēra* et passé par là au genre féminin. La langue littéraire transcrit le mot grec et écrit *cōrātēr* (d'où irl. *crethir*). *Crētēra* dénonce sans doute un intermédiaire étrusque ; cf. *acerra*.

cōrātīs, *-is* f. (employé surtout au pluriel *cōrātēs*, *-iūm*; toutefois, Plaute a un accusatif singulier *cōrātīm*, Poe. 1025) : désigne tout objet tressé ou à claire-voie : clai(s), treillis, herse (*occa*, *(h)irpēz*), fascines, bouclier, etc. Ancien ; technique. M. L. 2304.

Dérivés : *cōrātīcīus* : fait de clai(s); *-parīēs*, conservé en italien, M. L. 2302; *cōrātīculā* (*-um* n.) : gril, grille, M. L. 2303; irl. *greidell*, gall. *gradell*; *cōrātīculātīm*; *cōrātīō*, *-is* : herser.

On serait tenté de rapprocher le groupe de v. h. a. *hūrī* « clayonnage d'osier » en posant **kēt-*, c'est-à-dire **krot-*, si le grec n'avait *κράταλος* « corbeille », *κρότη* « clayonnage », et le sanskrit *crūti* « il attache ». Pro-

blème non résolu. Le rapprochement germanique reste possible à condition de séparer les autres mots ; on peut y joindre v. pruss. *korto* « haie », *pocorto* « schuelle ». Terme technique, dont il n'est pas surprenant que l'éty- mologie fasse difficulté.

craxantus (*crassantus*), -i m. : sorte de crapaud. Un exemple, sans doute du v^e siècle, dans un petit poème de l'Anthol. 390, 17.

Sans doute gaulois ; cf. les noms propres celtiques *Craxa*, *Crazantus* et, pour le suffixe, *trucan- tus*. V. A. Thomas, Bull. du Gange 3, 1927, p. 49 sqq. ; M. L. 2304 b.

crêber, -bra, -brum : qui pousse dru ; s'est dit d'abord des plantes : *crêbra silua, -um salictum, -i râmi*, d'où, dans la langue commune, « nombreux (avec idée accessoire de « serré, pressé »), fréquent, qui arrive ou se succède coup sur coup ». Avec un complément : « abondant en ».

Dérivés : *crêbratās, crêbritūdō* (archaïque) : fréquence ; *crêb(r)escō*, *in-*, *per-crêb(r)escō, -is* « devenir fréquent, se répandre, s'accroître », souvent avec perte par dissimilation du second *r* ; *crêbrātus* (Pline). — Ancien, usuel. Non roman.

V. *crēo, crēsco*. *Crêber* peut être issu de **krēs-ro-s*, d'un mot racine **krēs*, cf. *cerēs*, ou de **krē-dh-ro-s*.

crēdō, -is, -didi, -ditum, -ere : transitif et absolu : 1^o mettre sa confiance en, croire (c. *alicū alicū rei et*, dans la langue de l'Église, *c. in alqm*) ; 2^o confier quelque chose à quelqu'un, prêter (c. *aliquid*), d'où *crēdūtum* : crédit, prêt ; *crēdōtūr* : créateur, prêteur (par opposition à *dēbitūm, dēbitōr*) ; *crēdūtātūs* : dépositaire (bas latin) ; 3^o croire quelqu'un ou quelque chose (avec l'accusatif ou la proposition infinitive) ; 4^o en incise, *crēdō* s'emploie comme *opīnōr*, gr. *opīka*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2307 ; *crēdūtūs*, M. L. 2308 a ; 2308 a.

Le substantif correspondant à *crēdō* est *fides*, cf. *fidēm habēre*, et les exemples cités par Meillet, MSL 22, 215, auxquels on peut joindre Cés. B. C. 3, 1, 2, *cum fides tota Italia esset angustiō, neque creditātē pecuniae so- luuerentur*. Ni *crēdūtū* ni *crēdūtūs, -ūs* n'existent, et *crēdōtūr* n'est employé que dans le sens technique de « créan- cier ». Il n'y a pas d'adjectif pour dire « qui croit à » ; *fidēs* et *crēdūtūs* ont des sens particuliers.

Dérivés (proprement latins) : *crēdūbilis* et *incrēdū- bilis, -ūtās* ; *crēdōtūr*, cf. plus haut ; *crēdūtūs* : crédule (même sens péjoratif qu'en français, sauf à basse époque) ; *ir. crēdāl* ; *crēdūtātūs* et *incrēdūtātūs* (premier exemple ap. Hor. = *ἀποτος*), M. L. 4362, *-ūtās* (post-classique). Cf. aussi **crēdēntia*, M. L. 2306.

Composés : *accrēdō* : ajouter foi à (archaïque, M. L. 86) ; *concrēdō* : confier et « se confier », M. L. 2117 a ; *discrēdō* (bas latin), créé d'après *diffidō*, pour traduire le gr. *ἀποτος*. Dérivé tardif : *crēdūtō, -ās* (Fulg.).

Termes religieux à l'origine, le verbe latin *crēdō* et le substantif *fides* avaient pris, dès le latin ancien, des emplois le plus souvent profanes, par suite de l'effacement de la vieille culture indo-européenne et de la domi- nation de plus en plus grande prise par la culture matérielle du monde méditerranéen. Le verbe *fido* n'a jamais que cette valeur profane à toute époque. Mais l'introduction du christianisme est venue rendre à *crēdō*

et à *fides* un rôle religieux, quand *crēdō* a été affecté à traduire *πιστός*, et *fides* à traduire gr. *πίστης*. Et ainsi *fides* s'est remis, en pleine période romane, à servir d'un substantif verbal à *crēdō*. Mais il y avait là une situation fausse ; et, suivant un procédé courant du latin (type *benevolētia* en face de *benevolēns*), on a fait **cre- dentia*, qui est représenté d'une extrémité à l'autre du domaine roman, du roumain à l'hispanique et au français. Le français a trois représentants de ce mot : le représentant normal de **credēntia*, à savoir *créance*, qui servait encore au sens de « croyance » au xvir^e siècle et qui s'est spécialisé dans un emploi technique et juridique ; une adaptation de ce mot sous l'influence de *croire, je crois, croyant*, à savoir *croyance* ; enfin, l'emprunt à l'italien *crédence*. Mais le mot *foi* n'a pas disparu pour cela. Et, actuellement encore, du moins dans la langue écrite, celui qui croit confesse sa *foi*. Grâce tout au christianisme, les résultats de la vieille contamination des deux groupes de mots subsistent jusqu'à présent » (Meillet, MSL 22, 218). V. M. L. 2311.

Terme religieux conservé seulement en indo-iranien et en italo-celtique. Les formes celtiques, v. *ir. cretin* et gall. *credaf* « je crois », attestent que le *-d* de *crēdō* n'est pas un ancien *-d-* simple ; la façon dont **kred-dh-* a passé à lat. *crēd-* n'est pas exactement déterminable. Et, en effet, véd. *crādādhātī* est un juxtaposé de *crā* qui se trouve isolé des formes de *-dhā-*, et du verbe *dādhātī* il pose ». Les formes vestiges du type de *zrazdā* ont subi une assimilation. Les deux termes **kret-* et **dhē-* étaient indépendants en indo-européen, comme on le voit par le védique ; du reste, la source *k* et la sonore *dh* ne coexistaient pas dans un mot en indo-européen. — En latin et en celtique, le second élément est de la même forme qui apparaît dans le type *con-dō* etc. (v. sous *faciō*). On a souvent supposé un rapport entre le premier terme du juxtaposé, qui est en védique *grāt*, et le nom du « cœur » (v. lat. *cor*). Mais les formes divergent, et rien ne prouve qu'il y ait dans le rapprochement, dans la mesure où il s'est peut-être établi, autre chose qu'une « étymologie populaire » (v. Ernst, Mél. S. Lévi, p. 85, et Vendryes, Rev. celt., 44, 90). — V. aussi *fidēs*.

crefrat : v. *cernō*.

cremaculus (*cra*) : attesté dans CGL II 145, 32 : *xpē- pātāt* : *pendet, unde cremaculus*. Hybride, représenté dans les langues romanes (cf. fr. *cremaillère*), à côté de **cremasclum* et de la forme purement grecque *cremaste*. M. L. 2310 ; B. W. s. u.

cremō, -ās, -āuī, -ātūm, -āre : brûler (noter le « plé- nrasme » *ignī cremāre*, dans César, BG I 4, 1). Transitif, se dit surtout des cadavres. Ancien et usuel. M. L. 2305.

Dérivés et composés : *cremūm* (surtout au pluriel) : fagots pour allumer le feu, broutilles. Mot rustique. Colum. 12, 19, 3, *tenuibūs admodum lignis, quae cit- mia rustici appellant, fornacem incendemus*. Peut-être influencé par *gremia*, de *gremium* « brassée de bois » ; *cremābilis* ; *cremātōr* ; *con-, dē-, ex-, re-cre- māre* ; *tūricremus* (poétique).

Peut-être d'un élargissement en *-em-* de la racine attestée par v. isl. *hyrr* « feu », got. *hauri* « charbon » (v. *carbō*), lit. *kuriū, kūrti* « faire du feu » (v. sl. *kuriū*

« chauffer » est un causatif secondaire). L'ombrien a le nom d'instrument *krematra*, qui semble indiquer ce qui sert à faire cuire, ce qui a cuit. Le rite de l'incinération des cadavres, d'abord inconnu en Italie, semble avoir été introduit par les envahisseurs qui y ont apporté le latin et l'osco-ombrien.

cremō, -ōris m. : bouillie, décoction. Attesté depuis Plaute jusqu'à Mulom. Chironis. Le gaulois *curmī* (Mar- cel), *cermen* (Gloss.) « bière » qu'on rapproche est bien loin comme sens et attesté à date trop tardive pour que l'hypothèse de l'emprunt soit convaincante. Peut-être apparenté à *cremō* (cf. *clāmor, clāmō*).

crenā, -ae f. : entaille, cran. Peut-être dans Pline 11, 180. M. L. 2311.

creō, -ās, -āuī, -ātūm, -āre : produire, faire pousser, faire grandir ; d'abord terme de la langue rustique, où le rapport avec *crē-scō* est encore sensible, e. g. Cat., Agr. 62, *aliud stercus herbas creat* ; Colum. 3, 18, 4, *oculi uītīs... non materias sed radices creat* ; par suite, dans la langue courante, se dit de toute espèce d'êtres ou d'objets : « faire naître », Cic., Fin. 5, 38, *quas [res] et creat natura et tuetur* ; Lucr. 2, 1151, *tellus uix animalia parua creat, quae cuncta creauit* ; Pline 11, 117, *puluis in lana et ueste tineas creat* ; Cic., Rep. 1, frg. 2, *patria... est antiquior parens quam is qui creauit*, d'où au passif *creāri, creātūs* (avec, pour synonyme, dans la langue poétique, *crētūs*) = *gignī, nātūs*, e. g. Cic., Off. 1, 22, *quae in terra gignantur, ad usum hominum omnia creari*. Cf. encore Enn., frg. uar. 99, *in eo monte aram creat* (= il élève) *Caēlo* ; 130, *dicitur Vesta hanc urbem creauisse* ; Cic., Balb. 31, *principes illa creator huius urbis Romulus*. Dans la langue du droit, *creāre* a pris le sens spécial de « éléver à une magistrature, nommer, élire », T.-L. 4, 4, 2, *pontifices, augures... ab Numa Pompiliō creati sunt* ; Cic., Leg. 3, 9, *qui comitiatu creare consules rite possint*. La langue de l'Église s'est beaucoup servie du verbe avec le sens de « créer », c'est-à-dire « faire naître du néant », pour traduire *xtīzō*, cf. Aug., Ciu. 22, 14, *qui creauit cuncta de nihilo* ; et elle a développé dans cette acception l'usage de *creātor* et fait *creātūra* « création » et « créature » (double sens qu'elle donne également à *creātūs* traduisant *xtīzō*, *xtīzōs*, cf. Aug. fid. et symb. 4, 5), qui n'est attesté qu'à partir de Tertullien et de l'Ital. *Crētōr, creātō, creātīzā*, bien que classiques, sont, du reste, rares avant que la langue de l'Église ne s'en empare. *Crētōr* n'est attesté avant l'Ital. et Papien que par un seul exemple de Cicéron, Leg. 3, 10 ; pour *creātor* et *creātīzā*, les exemples sont un peu moins rares, mais encore très peu nombreux ; cf. Thes. s. u. *Crētē* est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 2305 et 2305 a ; et en celtique : gall. *creu* ; irl. *creawdr, creadur*, etc. (savants).

Dérivés et composés : *procreō* : procréer, engendrer, et ses dérivés *prōcreātōr, -trīz, -tiō* (cf. *prōgīnō*) ; *recreō* : faire pousser de nouveau, donner une nouvelle vie ou une nouvelle vigueur à, ranimer, réconformer (joint à *refīcere, restīfere, reparāre*) ; *recreatōr, -tiō* (époque impériale). De *creātūs* la langue de l'Église a formé *increātūs* (= *ἐξτρωτος*), *increābilis*.

La formation, peu claire, rappelle celle de *beāre* en face de *bonus*. Pour la racine, cf. sans doute *crēsco*, *creber*.

creper, -a, -um : obscur, puis « douteux ». Archaïque et rare ; d'origine sabine d'après Varro, L. L. 6, 25, *crepusculum a crepero : id uocabulum sumpserunt a Sabīnis, unde uenient Crepuci nominati in Amiterno qui eo tempore erant nati, ut Luci(i) prima luce in Reatino ; crepusculum significat dubium ; ab eo res dictae creperae dubiae, quod crepusculum dies etiam nunc sit an iam nox multis dubium* ; cf. ibid. 7, 2. Irl. *crepscūl* (mot savant). — Tardif : *crepusculāscō* (Sidon., epist. 8, 3, 2).

Crepuscus semble dérivé d'un substantif **crepus*, de **crepos* n. qui rappelle gr. *κέψας*, le latin ignorant le groupe *cn-* à l'initiale ; mais il y a difficile à supposer soit une parenté originelle, soit un emprunt (par l'étrusque? Cf. Devoto, St. Etr. 2, 232). *Crepusculum* semble formé sur *dilūcūlum* « le petit jour », tiré régulièrement de *dilūcēscō*.

crepida, -ae f. : sandale. Emprunté de l'accusatif du gr. *κρηπίδη, κρηπίδαι*, qui devient *crepida* par suite du déplacement de l'accent sur l'initiale (toutefois *crepīdō* a conservé la longue) et *crepida* par un rapprochement dû à l'étymologie populaire avec *crepō*, cf. Isid., Or. 19, 34, 3, *crepidas... est autem genus [calceamenti] singulari forma et idem utrius aptum pedi, uel dextro uel sinistro. Crepidas autem dictas quod cum sono stringantur, siue a pedum crepitu in ambulando. La crepida est une chaussure spécialement grecque ; le terme latin est *solea*. Crepida n'est pas attesté avant Catulle et Cicéron, mais *crepida* est dans Plaute, Pe. 464.*

Dérivés : *crepidātūs* ; *crepidātūs* ; *crepīdō*, *-inis f.* : base (d'un temple, d'un autel, etc.) par analogie avec la semelle qui constitue la *crepida* ; mur d'un quai ; trottoir ; avancée, saillie d'une corniche. Chez Pline et Dioscoride, *crepis* et *crepida* désignent une plante épineuse. Cf. *carpiscūlum*.

crepō, -ās, -ui, -itūm, -āre : craquer, claquer, pétiler, péter (= *pēdō*, cf. *crepītus*) ; se dit de tout ce qui se fend ou éclate avec bruit, notamment du bois, des portes, des étoffes, etc., par suite « se fendre, se rompre, crever » ; s'est même dit à basse époque (et sans doute dans la langue populaire) des êtres vivants, e. g. Vulg. II par. 25, 12, *præcipitauerunt eos... qui uniuersi crepē- runt* (= *ἀπερήγνυστο*). S'applique par extension à toute espèce de bruit et, transitivement, à la parole (dans la langue familiale) : « faire sonner haut, crier après, se plaindre bruyamment » ; cf. *increpō*. Ancien, usuel. Pan- roman. M. L. 2313.

Dérivés : *crepāx* (adj. *ἀ. λ.* de Mécène, cité par Sén., Ep. 114, 5, sans doute populaire) ; *crepītūs, -ūs m.* : craquement, claquement, bruit ; *crepor* (rare, bas latin) ; *crepulus* (rare, bas latin) ; *crepus* dans l'adjectif archaïque *pērterrīcrepus* ; *crepītūm* « ornamentum capitū ; *id enim in capiū motu crepītūm facit* », P. F. 46, 4. Cf. aussi M. L. 2312, **crepātāre* ; M. L. 2314, *crepātūra*. Composés hybrides plautiniens, à suffixe grec en *-ida* : *crūri-, oculi-crepida*.

Fréquentatif : *crepō, -ās* : craquer bruyamment ou souvent, M. L. 2316 ; d'où *crepātāculum* et *crepātācūlum* : hochet.

Composés : *concrepō* : se mettre à craquer ou « craquer avec force » ; transitif « faire retentir ensemble ou avec force » (poétique et postclassique, d'après *con- clāmō*) ; *discrepō* : faire entendre un bruit discordant,

*skel qu'on a dans gr. σκαλτός « houe », v. isl. skalm f. « couteau »; cf. peut-être *celtis*, mais ce mot n'est pas sûr. On peut supposer aussi que *cultus* reposeraient sur un ancien *kertro- qui aurait subi une dissimilation (à une date autre que celle où s'est produit le type *cancer*). La racine serait celle de *carō*, etc. Hypothèse en l'air.

culullus, -i m., **cululla**, -ae f. (*culillus?*) : mot d'Horace (C. 1, 31, 11; A. P. 434) qui, d'après le scolaste, désigne une sorte de vase rituel, dont se servaient les pontifes et les vestales. V. *culigna*.

cūlus, -i m. : cul. Mot populaire (satiriques, graffiti, priapées), mais non plautinien. Conservé dans toutes les langues romanes, M. L. 2384, où il a fourni des verbes comme *accular*, *reculer* (qui a dû se dire d'abord de la marche en arrière des bêtes de somme).

Dérivé et composé : *cūlōs*, *hirticūlus*, adaptations de εὐρό-, δασύπρωκτος. V. *apoculō*. Peut-être *cūlō*, -ās (Pétr. 37, 2); *cūliola* : τριθές (Gl. II 164, 9).

Cf. irl. *cúl*, gall. *cil* « dos », prâkr. *kūla* « en arrière-garde »? — Sl. *kyla* et v. h. a. *hōla* « hernie » ont aussi été rapprochés ; mais le sens est éloigné. Cf. *cunnus*.

cum (ancienne forme *com*; *con*- *co*-) : « avec », préverbe et préposition accompagnée de l'ablatif-instrumental (et, à basse époque, avec l'accusatif, ou plutôt le cas régime unique). Un emploi adverbial n'est pas attesté. Souvent joint à des adverbes marquant l'égalité ou la simultanéité : *simul cum*, *pariter cum*; marque la simultanéité : *cum primā lūce*, ou le moyen avec lequel on fait quelque chose, ou les circonstances qui accompagnent l'action. Avec certaines expressions telles que *agere cum*, *bellum gerere cum*, le sens est voisin de celui de *contrā*, le partenaire étant aussi l'adversaire. L'indépendance originelle de la place de la préposition apparaît encore dans certains emplois comme *quīcum*, *mēcum*, etc., où la particule est postposée. Usité de tout temps ; conservé dans les langues romanes (sauf en français); v. avec dans B. W.). M. L. 2385.

Cum sous les formes *com*, *con*- et *co*- (cf. Heraeus, ALLG 13, 51 sqq.), suivant la nature du phonème qui suit, est un préverbe fréquent. Au sens concret, il marque la réunion : *eo/coē*, *loquor/colloquor*; souvent, il sert seulement à modifier l'« aspect » et il indique le procès arrivant à son terme : *faciō/conficiō* « j'achève », *speciō/conspiciō* « j'aperçois »; *cadō/concidō* « je tombe tout d'un coup »; cette nuance de sens tend, du reste, à s'affaiblir et la forme à préverbe à se substituer à la forme simple, sans valeur spéciale : e. g. *cōsuō* à *suō*, etc.

Dérivé : *contrā*, *contrō*.

V. aussi *comes*, *commūnis*, etc.

Cette préposition est commune aux parlers italiques : osq. *com*, *con*, *ombr.* *cum*, avec l'ablatif (représentant l'instrumental), comme en latin, et aux dialectes celtiques : gall., v. irl. *com*, *co*, gall. *cuf*, *cyn*, *cy*, etc. La préposition est postposée dans lat. *mēcum*, *quibuscum*, etc.; pareil usage est fréquent en ombrien : *erū-com* « avec lui », et plusieurs fois avec un sens moins fort : *asa-ku* « à l'autel », *testru-ku* *pefi* « au pied droit », etc. Comme préverbe, *cum* a des correspondants en osque, ainsi *kūn bēn* en « *conuenit* », *comparas custer* « *consulta erit* », en ombrien, ainsi *kumultu*, *comultu*

« *commolitō* », *kuvertu*, *couvertu* « *reueritō* », en grec *cuncaptum* « *conceptum* », etc., et fréquemment en celtique : gaul. *com*-, *con*-, irl. *com*-, *co*- . La nasale n'est pas essentielle. Lat. *co-hors*, *coē*, *contio* n'ont pas de nasale et le celtique atteste largement *co*. La nasale est donc ici cette nasale mobile qui figure souvent à la fin des mots indo-européens sans valeur sémantique propre.

— L'osco-ombrien a un dérivé inconnu au latin : *osq. comōno* « *comitia* », *ombr. kumne* « (in) *comitiō* ». — Hors de l'italo-celtique, ce préverbe n'a pas de correspondants nets ; la ressemblance de got. *ga-mains* « *commun* » et de lat. *com-munis* suggère un rapprochement ; le *g*- au lieu de *h*- attendu devrait alors s'expliquer comme sonorisation spéciale à un mot accessoire ; mais il n'y a pas trace de la forme à nasale. — Véd. *kám*, v. sl. *kú* se construisent seulement avec le datif, pour indiquer la destination. — Il est d'autant moins évident que gr. κοινός « *commun* » repose sur **komyos* que le traitement *-oū*- de *-omy- en grec n'est pas établi autrement. V. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, § 142.

cum : lorsque. V. *quom*.

cūmatilis, -e : couleur de flot. Adjectif hybride tiré à l'aide du suffixe *-tūlis* du gr. κύμα. Création plaisante de Plaute, qui le joint à *plūmatīlis*, Ep. 233, reprise par Titinius et Commodien.

cumba, -ae f. : -m *Sabini uocant eam quam militares lecticū, unde uidetur deriuatum esse cubiculum*, P. F. 56, 36. Cf. *cubō*, -*cumbō* : à ne pas confondre avec *cumba* « barque » et avec *cumba* « combe, vallée », mot gaulois; gall. *cumm*. M. L. 2386.

cumba, -ae f. : barque. Emprunt ancien au gr. κύμη; usuel ; demeuré en catal. *com* « auge », M. L. 2440 ; germanique : *ags. cumb*, v. h. a. *gūkum-bod*? Diminutif *cumbula*. La graphie *cymba* est rare et « savante » ; de même, la forme *cymbium* (= κυμέλον).

cumera, -ae f. (*cumerum* n.) : sorte de panier avec couvercle dans lequel on portait les objets rituels lors de la célébration d'un mariage ; servait aussi de coffre à grains (Varr., Hor. S. 1, 1, 53 ; Ep. 1, 7, 30). Sans étymologie : étrusque? La *cumera* était portée par le *camulus* (v. ce mot).

cumīnum, -i n. : cumin. Emprunt ancien (Caton) au gr. κύμινον, lui-même sans doute d'origine orientale; cf. Thes. IV 1379, 16 sqq. A basse époque apparaissent des formes *comīnum* (*comīnus*) et *cīmīnus*, représentées dans les langues romanes, M. L. 2442. Passé en germanique : v. suéd. *kumin*, etc. (de la finn. *kumina*), et en celtique : irl. *cūmin*.

Dérivé : *cūmīnātus* (Pall., Apic.).

cumīpha, -ae f. : sorte de gâteau, mentionné par St. Aug., mor. Manich, 2, 26, 51. Mot étranger.

cummi indécl., *cummīs*, -is (*gum-*) f. : gomme. Emprunt direct, ou par un intermédiaire (étrusque?), au gr. κύμη, lui-même emprunté à l'gyptien, où le mot désigne le produit de l'ἀκανθα. Les manuscrits hésitent entre *cummi* et *gummi*; et de bonne heure il y a tendance, comme pour *piper*, à flétrir le nom, qui devient *cummis* (*gum-*; acc. *cummin* dans Cat., Agr. 68, 2), *gūmen*, -inis (Pallad., d'après *glūten?*), *gummus*, -i (Gar-

gil. Mart.) ou **gūmma* qu'attestent les langues romanes ; cf. M. L. 2388 et 3916.

Dérivé : *cūmīnō* (*gum-*, Pall.), -ās : produire de la gomme ; *cūmīnōs*; *cūmītīō* (*gum-*, Col.) ; *gūmātūs*, *gūmēus*, *gūmōs*.

cumque, -**cunque** : v. *quom*.

cūmulus, -i m. : comble, tas qui dépasse la mesure ; cf. P. F. 14, 1, *auctarium dicebant antiqui quod super mensuram uel pondus iustum adiciebatur, ut cūmulus uocatur in modio*. S'emploie au propre et au figuré. Par extension « surplus » et aussi « monceau, amas, tas » (synonyme tardif de *acerius*) ; « levée de terre entre deux sillons » (Col. 2, 4, 8). Ancien, usuel. M. L. 2390 ; irl. *comull*.

Dénominatif : *cūmūlō*, -ās : mettre le comble à, combler (sens propre et figuré) et « entasser, accumuler », M. L. 2389 ; composé d'aspect perfectif : *accumulō* « combler » et « accumuler » ; en particulier, « rehausser les arbres », et leurs dérivés.

La racine pourrait être celle qui est dans *in-ciēns*. Mais ce n'est qu'une hypothèse vague. W. Schulze a rapproché κύμα « vague » (= gonflement) et son groupe, KZ 57, 275, ce qui ne vaut pas mieux. Cf. *tumulus*.

cūna, -ārūm f. pl. (Plaute ne connaît que le pluriel et Charisius, GLK I 33, 8, enseigne que le mot n'a pas de singulier ; mais le singulier est déjà dans Varr., Men. 222, et a passé dans les langues romanes ; cf. M. L. 2391) : berceau. Il a dû exister un dénominatif **cūnārē* « bercer », d'où dérivent *cūnābula* (depuis Cicéron) et *incūnābula*, -ōrum (depuis Plaute) : même sens que *cūnae* ; et, par extension, « nid d'oiseau, ruche » ; au sens figuré : patrie, débuts, etc.

Autres dérivés : *cūnālae* (Prudence), M. L. 2400 ; *cūnāria* : berceuse, nourrice (ἀ. λ., CIL VI 27134).

On a proposé de partir de **koi-nā* (cf. εὐ-νή, κύνη?) en rapprochant gr. κοίτη « couche » à côté de κύνη. Mais les langues occidentales n'ont pas trace de la racine de gr. κύνη et de véd. *çāye* « je suis couché ». Il ne semble pas y avoir de nom indo-européen du berceau ; cf. Schrader-Nehring II² 654.

cunctor, -āris, -ātūs sum, -āri f. (et archaïque *cuncīō*, cf. Thes. IV 1393, 1) : temporiser, s'attarder, hésiter ; cf. Enn., A. 370, *unus homo nobis cunctando restitui rem*.

Dérivés : *cunctātō*, -tor, -bundus ; *cunctāmen* (tardif), -mentum (un exemple de Mart. Cap.). Ancien, comme le prouve le surnom *Cunctātor*, usuel et classique ; mais devient de plus en plus rare sous l'Empire. Non roman, sauf roumain ; **cunctinārē*? M. L. 2391 a. Pour *percunctor*, v. *contus*.

Fréquentatif, d'une racine qui semble se retrouver dans *cānkate* « il hésite » et, sans doute, dans got. *hāhan* « suspendre », v. h. a. *hangēn* « être suspendu ».

cūnētūs (*cōnēctō* acc. pl. m., Carm. Aru. 4), -ās, -um : tout entier ; au pluriel, *cūnētū* « tous (sans exception) ». Ancien et classique ; mais assez rare sous l'Empire, surtout dans la langue populaire ; l'emploi de *cūnētū* au sens de *quisque* attesté depuis Stace est artificiel. Non roman.

Dérivés et composés tardifs : *cūnētūm* (Apul.) ; *cunc-*

tātīm ; *cunctālis* ; *cunctī-cīnūs*, -parēns, -potēns créés pour renouveler des composés en *omni*.

Les Latins expliquent *cunctī* par *co-iunctī* ; cf. Ps. Asc., Diu. in Caec., p. 100, -i, *simul omnes quasi coniuncti*; P. F. 44, 9, -i significat quidem omnes, sed coniuncti et congregati ; at uero omnes, etiam si diversis locis sint. Le sens ancien était, en effet, peut-être « rassemblé », par exemple *cunctus senatus populusque*, T. L. 9, 6, 7 ; et l'adjectif est fréquent avec des collectifs. De là, *cunctus* aurait signifié « dans son ensemble » et, au pluriel, « tous ensemble, tous sans exception », pour devenir ensuite le synonyme fort de *omnis* et de *tōtūs*. Phonétiquement, cette étymologie se défend mal. L'explication par **con-citus* (de *cīcō*) n'est pas meilleure. Rien de sûr.

cuneus, -i m. : coin (à fendre le bois ou à serrer des assemblages) ; et tout objet ayant cette forme : section d'un amphithéâtre, formation de bataille en coin (cf. *serra*, *aciēs*, etc.), easier à vin, etc. Ancien, usuel. Pan-roman. M. L. 2396 et B. W. *coin*, *quignon*. Passé en celtique : gall. *cyn*.

Dérivés : *cūnēō*, -ās : former un coin, fendre ou servir avec un coin (peut-être reformé sur *cūnēātūs*, qui est beaucoup plus fréquent), M. L. 2392, 2393 ; *cūnēolus* : petit coin, M. L. 2395 ; *cūnēātūm* ; *excūnēatūs* (Apul.).

On rapproche skr. *çūkah* « barbe d'épi, aiguillon d'insecte », av. *sūkā* « aiguille » et skr. *çālah* « broche » ; de plus, lat. *culex*, le tout hypothétique. Un terme technique de ce genre a des chances d'être emprunté. On penserait alors au gr. γώνιος, venu en latin par l'étrusque cf. les autres mots en -*eūs* : *balteus*, *clipeus*, etc.

cūnīca, -ae f. : -as solidas latae dīgītūm pollicēm facīo (in trapēto), Cat., Agr. 20. Hapax de forme et sens incertains ; v. Thes. s. u.?

cūnīculūs, -i m. : 1^o lapin. Attesté depuis Catulle 25, 1. D'origine espagnole d'après Pline 8, 217, *leporum generis sunt et quos Hispania cūnīculūs appellat, fecunditatis innumerae famemque Balarūm insulī populatī messibīs afferentes* (cf. Elien, H. An. XIII 15, qui donne κύνηλος (transcription de *cūnīculūs*) pour un mot ibère ; 2^o terrier, galerie, mine (on trouve aussi le n. *cūnīculūm* dans ce sens, P. F. 43, 19, et Vég., Mil. 4, 24). Attesté depuis Cicéron, fréquent dans la langue militaire. Conservé avec les deux sens en roman, M. L. 2397. Passé en germanique : v. h. a. *kūnīclīn*, *kūnīn* ; et en celtique : irl. *cōinīn*.

Dérivés : *cūnīculātūs* : sapeur, mineur (Vég.) ; *cūnīculāris* (*herba*) : nom d'une plante (Marcellus, Med. 14, 57) ; *cūnīculōs* (Catul.) ; *cūnīculātōr* (= fossor, Schol. Stat.) ; *cūnīculātūm*.

cūnīculūs a la forme d'un diminutif (cf. *laurīcēs*). Il n'y a pas de nom indo-européen du « lapin », ni du « lièvre ». On a rapproché, pour justifier l'origine ibérique, basque *unchi* « lapin ».

cūnīla (*cūnīla*, Plt., Tri. 935) ; sur *colena*, v. A. Thomas, Bull. du Cange, V 113) -ae f. : *κονίλη* « sarriette ; origan, marjolaine » ; M. L. 2397 a ; d'où *cūnīlāgō* : coquy mâle. Passé en germanique : v. h. a. *quēnala* « Quendel ». V. André, *Lexique s. u.*

I*cuniō, -īs, -īre : *re est stercus facere, unde et inquinare*, P. F. 44, 11. Sans autre exemple. Conservé peut-être dans certains dialectes italiens. M. L. 2398. **V. anculentus.**

cunnus (ū, *connus*), -ī m. : *sinus muliebris quem uolgo cunnū appellant*, Soran., p. 9, 4; glosé κύνος. Ne se rencontre guère que dans les satiriques, les priapées, les graffiti. On l'évite en parlant, au dire de Cicéron, Or. 45, 154; Fam. 9, 22, 3. M. L. 2399. De là : *cunniō* (cf. *cōlēō*, *cunnilius*).

Mot vulgaire avec géminée expressive. Cf. gr. κύνος· ἡ πυρή ἡ γυναικείον αἰδούον, Hés.; κύνος (même sens); gall. *cuntr* « rectum »; persan *kun* « derrière »; et *cūlus*?

cūpa, -ae f. : manivelle de moulin à huile, poignée (Caton). Emprunt au gr. κύπη; le passage de ω à ū atteste sans doute l'intermédiaire d'un dialecte suditaire, comme l'osque, ou de l'étrusque. Diminutif : *cūpula*.

cūpa, -ae f. : tonne, barrique, cuve en bois, généralement en sapin, cf. Pline 16, 42, et munie de cercles, comme nos tonneaux actuels, cf. Pétr., Sat. 60. Sert surtout à contenir des liquides (*uinum...*, *de cupa*, Cic., Pis. 67), mais aussi des grains. Par ressemblance de forme : niche dans un columbarium. M. L. 2401. De là : v. h. a. *kuofa*; all. *Kufe*; irl. -*cube*, *cupa*; gall. *cib*, *cibell*.

Dérivés : *cūpārius* : tonnelier; *cūpula* : tonnelet, tombe, M. L. 2410; *cūpella*, M. L. 2402; germanique : all. *Kübel*.

V. *cuppa*.

Cf. skr. *kūpah* « trou, puits », gr. κύπη· τρόπλη (Hés.) et κύπελλον « verre à boire », v. isl. *hūfr* « coque de vaisseau ». Les rapprochements sont vagues comme presque toujours quand il s'agit de noms d'objets usuels. L'étrusque *kupe* est obscur.

cupēnus, -ī m. : prêtre d'Hercule; mot sabin d'après Serv., Ae. 12, 539; le rapprochement, proposé par Cortsen, *Etr. Stands- u. Beamtentitel*, p. 128, avec l'étrusque *cepen*, titre de certains prêtres, soulève des difficultés. Attesté seulement dans Vg. et Stace.

cupiō, -īs, -īuī, -ītūm, -īre (et *cupire*, Lucr. 1, 71, etc.; cf. Thes. IV 1529, 32 sqq.): 1^{re} désirer, avoir envie de (s'oppose à *metuere*, *ōdīsse*), anciennement construit avec le génitif : *cupiunt tuī*, Plt., Mi. 964, cf. gr. ἐραπα, etc.; Wackernagel, *Vorles*, 1, 67 sqq.; 2^{re} employé absolument avec le datif et souvent joint à *fauere* : être partisan de (classique, mais rare), favoriser. Usité de tout temps. Se dit souvent d'un désir violent et instinctif, sensuel; d'où *cupidus*, *cupidō*, -īs f., qui, personnifié, change de genre et traduit le gr. Ἐρωτ. *Cupidō*, formé comme *libidō*, *formidō*, est évité par les prosateurs classiques, qui lui préfèrent *cupiditās* (v. le tableau comparatif des emplois de *cupidūs* et *cupidō* dans Thes. IV 1411, 75 sqq.), tandis que les poètes dactyliques ne connaissent que *cupidō*. *Cupitō* n'est pas attesté avant Tacite; *cupitō* n'existe pas, ni *cupitus*, -īs. Inchoatif : *cupiscō*, -īs : très rare et tardif; cf. M. L. 2408; sans doute tiré du composé :

concupiscō, -īs, -īuī, -ītūm (*concupiō* n'est attesté qu'à

très basse époque) : être pris de l'envie de. *Concupiscō* est remarquable par le préfixe et par le suffixe qui concourent à en marquer l'aspect « déterminé », comme dans *confidēscō*. Cf. l'opposition dans Cic., *Tusc*. 3, 19, *si sapiens irascitur, etiam concupiscit; proprium est enim irati cupere*.

Dérivés : *concupiscentia* = ἐπιθυμία dans la langue de l'Église; *concupiscibilis* = ἐπιθυμητικός, etc.

Les langues romanes ont conservé *cupere*, *cupire*, M. L. 2403; *cupidus*, M. L. 2407, et attestent **cupidetāre*, M. L. 2405, fr. *convoyer*, etc.; **cupidetas*, M. L. 2406 B. W. s. u.; le brittonique *a cypio*, *cwydd*.

Composés : *discipiō* : je crève de désir (langue familière); *percipiō*.

A *cupiō* s'apparentent :

cuppēs (Plt., Tri. 240) : gourmand, goinfre ou « débâché », avec géminée expressive, cf. *flaccus*, *gibber*, *urorus*, etc. *Cuppēs* a servi de cognomē, cf. Donat, Eu. 256; *cupēdō*, -īnis (cf. *Forum Cuppēdīnis*) f. : gourmandise (d'où « désir » dans Lucr. 1, 1082; 3, 994, etc.) et « friandise »; *cuppēdium* (Plaute); *cuppēdia* (Cic., Gell., Amm.); *cuppēdīnāriūs*, où, par suite de la spécialisation de sens, les Latins croyaient reconnaître *cupiō* et *ēsse* « manger », par opposition à *in-edia*. *Cuppēdium*, *cuppēdō*, comme le fr. *gourmandise*, *friandise*, avaient à la fois le sens abstrait et le sens concret; cf. Plt., Sti. 714; Cic., *Tusc*. 4, 26.

Le présent *cupiō* est dérivé, comme on le voit par le perfectum *cupiū*. Le latin a remplacé les mots anciens signifiant « désirer » (v. *Venus*, *uēnor* et *aeruscō*) par un mot nouveau expressif. On rapproche ordinairement de *cupiō* des mots de dialectes orientaux dont le sens est éloigné : skr. *kūpyati* « il bouillonne, il se met en colère », et v. sl. *kūpiti* « il bout » (où il y a un ancien ū; cf. lit. *kūpu*, qui se dit de l'eau qui s'échappe d'un vase par suite de l'ébullition; lett. *kūpu* « je fume »). L'image serait semblable à celle que présente l'emploi figuré de *ardeō* et en grec de ἐπιθυμέω en face de θυμός. — Peut-être ces présents sont-ils dérivés d'un thème radical athématique dont lit. *kvēpia* « il répand une odeur » serait aussi dérivé; lit. *pa-koimpū*, *pa-koipti* signifie « se mettre à répandre une odeur ». Le rapprochement de gr. καπνός « fumée » et de κάπος· φυγή, πνεῦμα (Hés.) est rendu douteux par l'α (le x s'expliquerait à la rigueur par dissimilation); on pense également à lat. *uapor*, où il y aurait eu aussi dissimilation (**kwap-* devant abouir à *pap-*). Tout cela incertain, fuyant, parce qu'il s'agit d'un verbe de caractère affectif.

cuppa, -ae f. (ū) : coupe. Panroman. M. L. 2409. Le témoignage des langues romanes (cf. fr. *coupe* et *cuve*) indique qu'il y avait un mot à consonne géminée différent de *cupa*; cf. aussi, sans doute, la glose de CGL V 584, 1, *cupa uas uinarium, quod uolgo per u et duo pp proferunt, sed melius o et per unum p dicunt copam, copon siquidem Graeci dicunt profundum, a quo copam dici mus; uas uero balnearium non copa per o, sed cupa per u, eo quod nos intra se capiat*. Toutefois, en latin, il n'y a d'attesté que *cupa* « cuve », quelquefois écrit *cuppa* (sur cette graphie, v. Thes. IV 1140, 55). Mais peut-être y a-t-il eu croisement de *cupa* et de *cappa* (Pellegrini, *St. it. fil. cl. 17*, 379). V. aussi A. Graur, *Les consonnes géminées en latin*, p. 171. Cf. M. L. s. u. *cūpa*; et

Wien. St. 25, 97. Passé en germanique : v. h. a. *kopf*, ags. *cuppe*; et en irl. *copp*?

cupressus, -ī et -īs f. (et m. dans Enn.) : cyprès. *Cupressi mortuorum dominibus ponebantur ideo quia huic generis arbor excisa non renascitur, sicut ex mortuo nihil iam est sperandum, quam et ob causam in tutela Ditis patris esse putabatur*, P. F. 56, 3. Cf. Serv., *Ae*. 3, 64; 6, 216, etc. irl. *cuipris*.

Dérivés : *cupresseus*, -īnus; *cupressētūm*; composé : *cupressif*.

Le latin littéraire a emprunté directement au grec *cyparissus*, cf. Thes. IV 1438, 33 sqq., et *cyparissias*. Quant à *cupressus*, la phonétique semble exclure un emprunt direct au gr. κυπάρισσος; les deux mots, grec et latin, doivent avoir été empruntés indépendamment à une langue méditerranéenne. Pline 16, 41, d'après Caton, Agr. 151, 2, fait venir le cyprès de Tarente : *cupressum Tarentinum commemorat, credo quod primum eo uenerit*, où il aurait été importé d'Asie; cf. Id. 16, 216, 2413, *cupratus* (Plt.) « bien soigné », d'où *excūrāre* (rare et tardif, M. L. 2991).

Dérivés : *cūrābilis* (Juv.); *cūrātiō* : occupation; cure médicale, traitement; charge (d'une magistrature, c. *mānerum*, *lūdōrum*, etc.); curatelle, tutelle; *cūrātor* : *lātōp*; -īs dicuntur qui *pupillis loco tutorum dantur*; siue illi qui *rei frumentariae agrisue diuidendis praeposuit*, P. F. 42, 14; cf. M. L. 2412 a; *cūrātūra*, -īe (archaïque); *cūrāmen* : traitement, etc.

cūrōs (sans doute formé par l'intermédiaire d'un adjectif **cūrius*, cf. P. F. 52, 22, *curionem agnum Plautus* (An. 562, 3) *pro macro dixit, quasi cura macrūsset*, comme *noxa*, *noxiūs*, *noxiōs*; *anxius*, *anxiōs*); *cūrē* ne pouvait former que **cūrōs*, comme *fāma*, *fāmōsus* : qui prend soin, qui s'inquiète de; et, avec nuance péjorative, « curieux (de), indiscret »; à l'époque impériale, *cūrōs* désigne un « espion » (cf. en argot français le « curieux » (= juge d'instruction); *cūrōsūtās* — Un adjectif **cūrius* figure comme second élément de composé dans *domicūrūs* (tardif, CIL VIII 2797), un adjectif **cūrus* dans *uio-cūrus*, cf. Varr., L. L. 5, 158; CIL VI 29697, X 5714).

Composés : *incūrōs* : incurie, négligence (cf. *iniūria*); et *incūrōs*; *incūrātūs*, *incūrābilis* (Chir., Vég.); *sēcūrūs* : libre de soins ou de soucis (*ab aliquā rē vis-à-vis de quelque chose*), d'où « confiant, assuré »; et, en parlant de choses, « qui ne cause pas de soin(s) ou de soucis, sûr ». Pour la formation, cf. *sēdūlus*. M. L. 7776. Conservé en céltique : gall. *segur*, et en germanique : v. angl. *sicor*, etc.; *sēcūrātās*; *assēcūrāre*, M. L. 720.

Composés de *cūrō* : *accūrō* : donner des soins à, s'acquitter de; *percūrō* : soigner jusqu'au bout, guérir; *prō-cūrō* : s'occuper de, pourvoir à, avec leurs dérivés. Cf. aussi le juxtaposé devenu composé dans la langue épigraphique : *cūrāgō*, -īs « *cūram agere* »; d'où *cūragūs*, *cūragendāriūs*, synonyme de *cūrōs* (Cod. Theod.).

Le rapprochement de gr. τετρῆμαι « je suis abattu, triste, inquiet » se heurte au fait que le τ grec suppose une labio-vélaire *kʷ* qui en péligrin aboutirait à *p*, non à *c*; or, le pél. a *coisatens*. Pas d'autre rapprochement. V. M. Hauser, *Der röm. Begriff cura*, Bâle, 1954.

cūrālūm, -īn : v. *coralium*.

cūrēliō, -ōnis (et *gurguliō*) m. : charançon. Ancien (Plt.). M. L. 2414.

Diminutif : *cūrēliunculus*.

Sans doute mot populaire à redoublement intensif, comme *gurguliō*.

eureuma, -ae f. (*curcuba*, *Mulom*. *Chironis*; *cucurba*, *Isid.*, *Or. 19, 4, 2*) : muselière ; et par extension objet de cette forme, cf. *Isid.*, l. cit. *spira*: *funes, quibus in tempestibus utuntur, quas nautici suo more cucurbas vocant*. Le gr. κούρκουμον (cf. *Hes.*, ἐν κηρῷ κούρκουμφ) peut provenir du latin. Rare et tardif.

cūria, -ae f. : curie, division du peuple romain d'ordre à la fois politique et religieux (comme *tribus*, *centuria*), dont les historiens anciens attribuent l'institution à Romulus (cf. *Cic.*, *Rep. 2, 14*) et qui est peut-être d'origine étrusque (*Fest. 358, 21 s. u. rituales*). De là : *cūriālis* (comme *tribūlis*) ; *cūriātus* (*comitia cūriāta*) ; *cūriō* : prêtre de la curie (et *cūriōnus* d'après *P. F. 43, 103* ; cf. *epulōnus*, s. u. *epulū*) ; *excūriō*, -ās (*Varr.*). *Cūria* a désigné aussi l'endroit où se réunissait la curie pour célébrer son culte (cf. *Festus 180, 32*) et, par extension, le lieu où se réunissait le Sénat (généralement un temple), puis l'assemblée du Sénat.

Etymologie incertaine ; le volsque *couchriu* abl., qu'on interprète par **co* + un dérivé de *uir*, est obscur ; l'etymologie ancienne qui rattache *cūria* à *cūra* n'est qu'un calembour.

Il n'est pas impossible que *cūria* repose sur **ko-wiriyā*, v. *uir* : le mot *tribus* est un vieux mot italien. Mais il n'est pas exclu non plus qu'un mot de ce genre soit emprunté à l'étrusque?.

curis, -is (*quiris*, *Isid.*, *Or. 9, 1, 84* ; acc. -im, abl. -i) f. : lance. Les Latins s'accordent à y voir un mot sabin, et ils en font dériver *quiris*, -ītis. Cf., entre autres, *P. F. 43, 1, c. est Sabine.hasta. Vnde Romulus Quirinus, quia eam ferebat, est dictus, et Romani a Quirino Quirites dicuntur. Quidam enim dictum putant a Curibus, quas fuit urbs opulentissima Sabinorum* ; *Ov.*, *F. 2, 477*. *Curitis* : épithète de Junon porte-lance, cf. *P. F. 43, 5*. Pas d'etymologie. Sur l'hésitation entre *cur* et *qui*, v. *Quirites*.

currō, -is, *cucurri* et *cucurri* (plus ancien d'après *Aulu-Gelle 6, 9*) ; *cursum* (non phonétique, analogique, sans doute, de *pepuli*, *pulsus*), -ere : courir. Se dit des hommes, des animaux et, par extension, des objets inanimés (voix, plume, astres, temps, etc.). Ancien, usuel et classique. *Panroman. M. L. 2415*.

Dérivés : *currus*, -ūs m. : char, désignant d'ordinaire un objet d'apparat, survivance officielle du char de guerre, dont l'usage militaire avait cessé (sur les différentes espèces, v. *Rich.*, s. v. ; pour la formation, cf. *gradus*, en face de *gradior*, et *impetus*, en face de *petō*) ; *curriculum* : course, carrière, *M. L. 2415 a* ; *currūlis*, *currūlis* (*c. equus*), adjetif de l'époque impériale, qui s'est substitué sans doute à *curālis*, spécialisé dans un sens particulier, et dont le rapport avec *currus* n'était plus senti ; *currāx* (rare et tardif) ; *curālis* adj. (sur la graphie *curr-*, très rare, v. *Thes. IV 1542, 49* sqq. ; la quantité *cūr-* est bien attestée) : de char. Épithète appliquée d'abord à un siège, *sellā* (cf. *Rich.*, s. u.), dont l'usage paraît d'origine étrusque. Ce siège, posé sur un char, était réservé aux rois, plus tard aux plus hauts magistrats, consuls, préteurs, édiles « *curules* » pour les distinguer des *aediles plēbeii*, qui n'avaient droit qu'à un tabouret, *subsellium*. De là : *magistrātus*, *aedilis*, *aedilātās curālis* ; et l'emploi poétique de *curālis* substantivé, cf. *Thes. IV 1545*,

1 sqq. — Cf. aussi *triumphus curālis*, *Mon. Anc. I 21*. — Même dérivation que dans *tribus*, *tribūlis* ; pour la simplification de la géminée, cf. *canna*, *canālis*, *cursus*, -ūs m. : course, cours. *Panroman. M. L. 2417* ; *cursūra* ; *cursim* ; *cursor* (irl. *cursúr*) ; *cursōrius* ; *cursōrum* : poste, courrier ; *cursilitās* (*Fulg.*). Conservé dans quelques parlers romans ; *M. L. 2416* ; **currulus*, *2415 b*. **Cursiō* n'existe que dans les composés.

Pour *cūrrīa*, v. *equus*.

Fréquentatifs : *cursō*, -ās : courir sans cesse ou vivement ; *cursitō*, -ās : faire des courses fréquentes ; *incursitō* : faire des incursions.

Currō et *cursō* ont fourni de nombreux composés dont les valeurs sont généralement voisines. Toutefois, les composés de *currō* s'emploient plus souvent au sens moral ou figuré, et l'idée de « courir » y est souvent effacée ou affaiblie ; les composés de *cursō* ont gardé davantage leur sens concret.

ac-currō, *ac-currī* (*ac-cucurri*) : accourir. *Panroman*, sauf roumain. *M. L. 89*, et *accursus*, esp. *acosō* ; *concurrō* : 1^o courir ensemble en un masse ; marcher l'un contre l'autre (de deux armées, etc.) ; de là, « être concurrent » (latin juridique) ; 2^o s'accorder, se rencontrer (en vue de, in, ad) et par suite « concourir à » (où c'est l'idée de simultanéité et d'accord qui domine) ; *concurrus*, *concursiō* : choc, rencontre, concours ; *dēcurrō*, *M. L. 2509* ; *dēcurrus*, *dēcurrī* : action de descendre en courant ; marche militaire, défilé ; *discurrō* : courir de tous côtés ; à basse époque, trad. *Stēθētē* au sens de « discouir » ; *M. L. 2663* ; *excurrō*, *M. L. 2992* ; *incurrō*, v. *B. W. encurrō* ; *intercurrō* ; *occurrō* ; *percurrō* (sens physique et moral) ; *praecurrō* ; *prōcurrō* ; *recurrō* : revenir en courant, avoir recours à, *M. L. 7138* ; *succurrō* : courir au secours de, secourir (= *subuenire*) ; se présenter à l'esprit (alii-*cūi*) ; *M. L. 8412* ; *supercurrō* ; *trāscurrō*.

Presque tous ont des dérivés en -*sus*, -*siō*, -*sor*.

Composés de *cursō* : *concurrō* : courir ensemble, se heurter ; *discurrō* : courir en tous sens ; *ex-*, *M. L. 2993*, *in-*, *inter-*, *oc-*, *per-*, *prō-*, *recursō*, avec les noms dérivés en -*ātō* et -*ātōr*.

Cf. le mot celtique connu par irl. *carr* « char », gaul. *carros* latinisé en *currus* (v. ce mot) et qui, grâce au latin, a fait une grande fortune pour désigner une voiture de charge — et un nom germanique du cheval : v. isl. *hross*, v. angl. *hors*, v. h. a. *(h)ros*, de **hrussa*. Le vocalisme **ur* (*currō*, sans doute de **k̥sō*) ne se retrouve pas en celtique ; le vocalisme **ru* du germanique est à noter. Le latin a un perfectum à redoublement, normal là où il y a un perfectum radical sans alternance vocalique. Groupe germanique et italo-celtique se rapportant aux chars et aux chevaux, dont l'importance était capitale dans le monde indo-européen ; cf. *rota*.

curtiō (Gloss.) : *éχιδνα, uipera*. Conservé dans quelques dialectes italiens. *M. L. 2420*. Semble sans rapport avec *curus* ou avec *curus*.

curtus, -a, -um : tronqué, écourté, d'où « châtré » ou « circoncis ». Depuis *Lucilius*. *Panroman. M. L. 2421* ; et germanique : v. h. a. *churz*, etc., et celtique : irl. *cuir-tir* « *eunūchus* » ; alb. *shurtē*. Dénommatif : *curtō*, -ās : couper, retrancher, *M. L. 2418* (et **curtiō*, *M. L. 2419* ; **excurtiō*, *2994*) ; *dēcurtō*.

Adjectif en -*to-*, avec un élément radical **k̥ur-*, du

même type que v. russe *kūrnūj* (de **k̥rnūj*) « écourté » (r. *kornásj*) « au nez court », *kornóuixj* « aux oreilles coupées »). Le type en -*ur-* près de la racine **sker-* se retrouve dans lit. *skurštū* « être misérable » (prét. *skur-dai*), par exemple *su-skurdes* « arrêté dans sa croissance », cf. v. h. a. *scurz* « court ». Le type en -*r-* s'explique dans une racine qui admet un élargissement -*u-* ; or, on a lit. *kīrvis* « hache » et russe dial. *čero* « faufile ». — La racine est celle qui se retrouve dans *carō*, *corium*, *cortex* et *scortum*.

eurēcūs, -i m. : sorte de barque faite de joncs recouverts de peaux. Mot celtique, très tardif (Gild. Brit. chron.). Irl. *curach* suppose *curūca*.

curūlis : v. *currō*.

curuus, -a, -um : courbe, courbé (opposé à *rectus*). Attesté à toute époque. *M. L. 2423*.

Dérivés et composés : *curuō*, -ās : courber, *M. L. 2422* ; *curuābilis* ; *curuānēn* ; *curuātō* ; *curuātūra* ; *curuātās* ; *curuēdō* (tardif) ; *curuēscō*, -is ; *concuruō*, *M. L. 2119* ; *incuruō*, *M. L. 4366* ; *prō*, *re-curuō* ; *incuruus*, tiré de *incuruō*, *prōcuruus* ; *recuruus* ; *incuruēscō*, -is (archaïque) ; *incuruātō*, -bilis ; *incuruētūcūs* (*Pacu.*) d'après le gr. *xuptaχην* ; **curuia*, *M. L. 2422 a*.

Même vocalisme que dans gr. *xuptōc* « courbé » et dans irl. *cor* « circuit », gall. *cor-wynt* « tourbillon (de vent) ». L'élargissement -*u-* qui explique ce vocalisme radical apparaît dans lat. *curius*, mais aussi dans irl. *cuind*, gall. *crwnn* « rond ». La racine, sans -*u-*, apparaît dans gr. *xopovōc* « recourbé » et dans des élargissements en *-ei avec *-wo- : lit. *kreivā*, v. sl. *krivū* « courbe ». De plus, cf. *circus*. Pour le suffixe, cf. *prāuis*.

cuscolūm, -īn. (*cuscolūm*) : graine de kermès (Pline). *M. L. 2224*.

cuspīs, -idīs f. : pointe de lance (lisse, par opposition à *spīculum* « pointe barbelée ») ; puis l'arme tout entière : javelot, lance, et tout objet pointu : trident, etc. Attesté depuis Pomponius. Conservé dans quelques dialectes italiens, cf. *M. L. 2425* ; germanique : ags. *cosp*, etc. ; irl. *cuspī*.

Dérivés : *cuspīdō*, -ās : rendre pointu ; *cuspīdātīm*. Même flexion que *capīs*, *cassis*.

Origine inconnue. Sans doute emprunté, comme beaucoup de noms d'armes.

cuspīs, -ī f. (*Gloss.*) : sandale de bois. Cf. *cuspātōr* dans *Lyd. Mag. 1, 46*, p. 48, 1 W. *Cuspīs* est conservé dans l'italien septentrional, cf. *M. L. 2426*. Sans doute emprunt tardif à une langue inconnue.

cussiliūrem : *pro ignauo dicebant antiqui*, *P. F. 44, 6*. Sans autre exemple, et sans explication.

custōs, -ōdīs c. : garde, gardien, gardienne (sens propre et figuré). Ancien et usuel. Déformé à basse époque en *custōr* (*gostor*, *GIL III 3, 399*), d'après les noms d'agents en -*tor*, et demeuré dans quelques dialectes romans, *M. L. 2427*, et en v. h. a. *kustor* « bedeau, scastriātō », all. *Küster* ; gall. *costad* (mot savant).

Dérivés : *custōdīa* : 1^o garde. Souvent joint à *uigilātē*. Dans la langue militaire, le pluriel *custōdīae* (qui se justifie parce que la nuit se divise en plusieurs

gardes), comme *uigilātē*, a le sens concret de « la garde, les gardes » ; 2^o endroit où l'on garde, prison, et même, à basse époque, « prisonnier » (cf. le développement concret de *creatō*, *creatūra*) ; de là : *custōdīola* ; *custōdīātūrūs*, -rium ; *custōdīō*, -ās (*Itala*, *Luc. 8, 29*) ; *custōdīātōrīum* : amulette (Gloss.), tous rares et tardifs ; *custōdēla* : garde, protection (rare, archaïque), d'après *tūtēla* ; *custōdīō*, -is, -ītū, -ītūm, -ītē : garder (ancien et usité), avec les composés rares : *con-*, *prā-*, *super-custōdīō*.

Formation sans autre exemple en latin et sans étymologie.

cutiō, -ōdīs m. : cloporte ; cf. *Marc.*, *Med. 9, 33*, *cutiōes bestiōlāe sunt multipēdes cute dura et solida quae tactae complicant se in orbē pilulāe rotundissimāe, poly-podās Graeci appellant*.

Sans doute dérivé en -ō(n), de *cutis*, comme *nāsō/nāsus*, *buccō/bucca*, etc. Ce serait « la bête à grosse peau ».

cutis, -is f. : peau. Le sens premier est sans doute « enveloppe, couverture extérieure », tandis que *corium* désigne le cuir qu'on découpe. C'est ainsi que Pline emploie *cutis* pour désigner la peau des fruits, l'enveloppe terrestre, etc. Le rapport évident avec gr. *xōtōc* était senti par les Latins, comme le montre la glose de *Festus*, *P. F. 44, 21*, *cutis Graecam habet originem. Hanc enim illi dicunt xōtīv*. Mot du langage populaire (cf. *Thes. s. u.*) attesté à date ancienne, mais assez rare, sauf chez les écrivains techniques (Celse et Pline), représenté dans certains dialectes de l'italien, cf. *M. L. 2432* ; cf. aussi *cutica*, *M. L. 2429* ; **cuticea*, *M. L. 2430* ; **cutina*, *M. L. 2431* ; **excūtīcāre*, *M. L. 2999*.

Dérivés et composés : *cutiō* (v. ce mot) ; *cuticula* : petite peau, pellicule ; *inter-cus*, -is adj. : qui est sous la peau (et par image « dissimulé, secret»), substantif *inter-cutem* (f. sc. *aqua*) « hidropisie », tiré sans doute de *inter cutem* (comme *sēdūlis* de **sēdōlō*), cf. *Planc. ap. Cic.*, *Fam. 10, 18, 3*, *intra cutem subest aliqūd ulceris* ; d'où *intercutāneus* ; *dēcutīre* (un exemple de *Tert.*) ; *re-cutītū* « écorché » et « circoncis ».

La glose de *P. F. 100, 24*, *intercutētū* : *uchementer cutitus, hos est ualde stupratus*, et *98, 22*, *inter cutem flāgiatos dicebant antiqui mares qui stuprum passi essent (de pathicis)*, provient peut-être d'une malediction de l'ablatif *intercutībus* qu'on lit dans *Caton*, *Or. frg. 8, 2*, et *Pacuv. ap. Gell. 13, 8, 5*.

Cutis est un élargissement en ī d'un mot radical **kut-* ; l'ablatif est *cuētē* et l'ī de *cuticula* (*Juv. 11, 203*) peut avoir été créé pour éviter le trि�brāque ; l'accusatif *cutim*, rare, est sans doute d'origine dialectale. Le thème ancien était de la forme **(s)keut-*, **(s)kūt-*, comme on le voit par les dérivés des diverses langues : gr. *ἐγκυτή* « jusqu'à la peau » conserve la trace de **kut-* ; dérivé en *-es dans *xōtōc* « enveloppe », et aussi dans *κυτός* « peau travaillée, cuir » ; v. h. a. *hūt*, v. angl. *hyd* « peau », v. pruss. *keuto* « peau » et lit. *kiūtās*, plur. *kiūtōs* « enveloppe (de graisse, etc.) » ; le ī- attesté par le lituanien provient soit de *ordhī*, soit d'une ancienne forme **kēut-* au nominatif du thème consonantique attesté par gr. *ἐγκυτή*. v. *obscūrus*.

cūturnīum, -ī n. : *uas quo in sacrificiis uinum fundebatur*, *P. F. 44, 12*. Cf. plus loin *guttus* et *gutturnīum*

déformés par l'étymologie populaire, d'après *gutta* et *guttur*. Mot de rituel, non attesté dans les textes. Sans doute du gr. *χάθων* en passant par un intermédiaire étrusque, *quutun* : le rapprochement avec *guttur* peut avoir été favorisé par la fréquence de la finale *-rn-* en étrusque.

eyathus, -i m. : coupe, vase à boire. Emprunt ancien (Plt.) au grec *χάθως*, de caractère populaire. On trouve à basse époque les graphies *quiatus*, *cuatus*, *quatus*, dont dérive sans doute *cattia*, attesté dans les gloses, CGL I 521, 54, et demeuré dans les langues romanes ; cf. M. L. 2434, et *cyathina*, 2433. — Dénommatif : *cyathisso*, -as (= *χαθίλης*), Plt.

cyclamen, -inis n. : cyclamen, plante. Emprunt au gr. *χυκλαμίνων* (-voc.), déformé sous l'influence des autres noms de plantes en *-men*, type *grāmen*, *legūmen*, etc. Non attesté avant Pline, qui emploie la forme grecque *cyclamīnos*. Calque latin : *orbiculāris*.

cycenus, -i m. : cygne. Emprunt d'abord savant et poétique au gr. *χύνων*, qui a détrôné *olor* et qui est passé dans les langues romanes sous la forme *cienus*, v. fr. *cisne* ; cf. M. L. 2435, *cynos* et *cycinos*. Attesté depuis Lucrèce et Cicéron, qui en a deux exemples, mais sans doute plus ancien, comme le prouve l'emploi proverbial : *quid enim contendat hirundo cycnis*, Lucr. 3, 7.

Dérivé : *cyneus* (*quigneus*, Gloss.) = *χύνεια*.

cydōneum : v. *cotōneum*.

cylindrus, -i m. : cylindre. Emprunt au gr. *χύλινδρος*, effectué par la langue scientifique et par la langue russe (Caton), où le mot désigne un « rouleau ». Nombre

de formes romanes remontent à **colondra*, c'est-à-dire à une forme influencée par *columna*, cf. Serv., G. 1, 178, *cylindro* : i. e. *lapide tereti in modum columnae*, et les gloses, où *cylindrus* est expliqué par *semicolumnum*, M. L. 2437.

Dérivé latin : *cylindratus*.

cýma, cýma, -ae f. : emprunt latinisé (Lucil.), avec changement de genre et passage à la 1^{re} déclinaison, au gr. *χύμα* « *summitas olerum uel arborum* », Isid., Or. 17, 10, 4. Une prononciation *cima* est fréquemment attestée par la graphie ; c'est à *cima* que remontent la plupart des formes romanes, M. L. 2438.

cýmatium, cýmatium, -i n. : emprunt fait par la langue de l'architecture au gr. *χυμάτιον* « *cimaise* ». M. L. 2439.

cymba : v. *cumba*.

cymbalum, -i n. : cymbale. Emprunt au gr. *χύμβαλον* (Catul., Cic.). M. L. 2441 ; irl. *cimbal*.

Dérivés : *cymbalissō* (Hemina), -lāris, -lārius.

cymīnum : v. *cumīnum*.

cyparissus : v. *cupressus*.

cyprum : v. *cuprum*.

cytisus, *cetus*, -i f. (*cytisum* n. ; *quitus*, Diosc., Schol. Vg. Medic. 10, 7) : cytise. Emprunt au gr. *χύτισος* (attesté depuis Varr.), passé dans les langues hispaniques : esp. *codeso*, et en toscan *citiso*. M. L. 2447.

Le mot grec ne désigne pas notre cytise commun, mais une plante fourragère, sans doute une grande liserne ; cf. Pline, NH 13, 130.

Varro n'emploie encore que le mot grec : *χάκις δάμων*, Men. 539. Latinisé seulement dans Apulée ; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon ») ; c'est ainsi que St Aug. crée *daemonicola*, Ciui. d. 9, 19, et St Jér. *daemonicarius*. Celui-ci : irl. *demun*, gall. *geovan*. — *Daemonicus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin *δαμονιώσα*, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en -*ssus* ; cf. *daemonicus* à côté de *daemonicus* = gr. *δαμονιώσας*.

daeruma : v. *lacruma*.

daetylus, -i m. : emprunt au gr. *δάκτυλος* (d'origine sémitique) demeuré dans les langues romanes avec le sens de « *datte* » (*dactilus*, Apicius) et de « *pholade, dail* », ainsi appelé « *ab humanorum unguium similitudine* », Plin., 9, 184. M. L. 2457 ; B. W. s. u.

daeulum, -a : CGL I 84, 91 ; M. L. 2458. Voir *fact*.

daedalus, -a, -um : -am a uarietate rerum artificio-rumque dictam esse apud Lucretium (1, 7) terram, apud Ennium (Inc. 46) Mineruam, apud Vergilium (Aen. 7, 282) Circen, facile est intellegere, cum Graeci δαίδαλος significant uariare..., P. F. 59, 26.

Emprunt poétique (ENN., LUCR., VG.) au gr. *δαίδαλος* de sens à la fois actif : *natura daedala rerum*, LUCR. 5, 534, et passif : *daedala signa*, id. 5, 145 (= *δαίδαλος*). Sans exemple dans les textes.

daemōn, -ōnis m. : emprunt au gr. *δαίμων*. Varro n'emploie encore que le mot grec : *χάκις δάμων*, Men. 539. Latinisé seulement dans Apulée ; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon ») ; c'est ainsi que St Aug. crée *daemonicola*, Ciui. d. 9, 19, et St Jér. *daemonicarius*. Celui-ci : irl. *demun*, gall. *geovan*. — *Daemonicus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin *δαμονιώσα*, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en -*ssus* ; cf. *daemonicus* à côté de *daemonicus* = gr. *δαμονιώσας*.

dagnades : sunt aulium genus quas Aegyptii inter pondum cum coronis deuinire soliti sunt, quae uellicando morsicandoque et canturando adsidue non patiuntur dormire potantes, P. F. 60, 11. Mot étranger ? Cf. δαγνύς. δρόνος εἰδος, Hes.

daliuum : supinum ait esse Aurelius, Aelius stultum. Oscorum quoque lingua significat insanum. Santra uero dici putat ipsum, quem Graeci δέλταν, i. e., propter eius fatuitatem quis misereri debeat, P. F. 59, 17. Mot d'origine et de sens incertains, non attesté dans les textes.

dalmatica (scil. uestis) f. : dalmatique, tunique large à manches longues originaire de Dalmatie. Mot de basse époque (éd. de Diocl.) M. L. 2463 et 2462, *dalmata* « *sabot* » (comme *gallica*).

-dam : particule généralisante ou indéfinie, qu'on a dans *qui-dam* ; v. *dum*.

dāma : v. *damma*.

damaliō, -ōnis f. : génisse ; emprunt latinisé, avec suffixe -ōn, au gr. *δάμαλος* (Lampr.). Cf. *dam(m)a*.

damascēna, -ōrum n. pl. : prunes de Damas. Dérivé de *damascus*, transcription du gr. *δαμασκός*. Attesté à

D

partir de Pline. M. L. 2464. Le nom de la ville, qui était célèbre par la qualité de ses aciers et de ses laines (cf. Thes. Onomasticon III 24, 28-32), est aussi demeuré dans les langues romanes. M. L. 2465, *Damascus*.

Damia, **damium** : *sacrificium quod siebat in aperto in honorem Deae Bonae, dictum a contrarietate, quod minime esset δαμέστων, i. e. publicum. Dea quoque ipsa Damia et sacerdos eius damiatris appellabatur*, P. F. 60, 1. Sans doute emprunt au gr. *Δαμίτης*, déesse adorée à Épidaure, où elle était associée à *Αὔξητα*, et à Égine, cf. Hdt. 5, 81 et 85 ; Paus. 2, 30, 4 ; l'homonymie de *damium* et de gr. dorien *δάμων* (= att. *δάμος*) doit être fortuite. *Damiatris* suppose un verbe dénommatif **damiare* « célébrer le culte de Damia » ou peut avoir été bâti directement sur *damia*, cf. *uindēmia/uindēmiatris*. Sans exemple dans les textes.

damma (*dāma*) : -ae c. : mais surtout masculin ; féminin dans Hor., C. I 2, 13 ; le genre masculin a entraîné la création d'une forme *dammus* (*damus*, Not. Tir. 108, 73 ; cf. M. L. 2466) : daim. Attesté depuis Virgile. Roman. Passé en germanique : v. h. a. *tām*, ags. *dā* ; le breton *dom* provient du fr. *daim*. Diminutifs : *dammula* (Apulée, langue de l'Église), *dam(m)ulus*.

Un rapport avec *domare* n'est pas plausible, à cause du sens. Mot étranger, peut-être céltique ; cf. irl. *dam alláid* « cerf » (*dam* signifiant « bœuf », comme gr. *δαμάλης*, -λη). Cf. *damaliō*.

damnūm, -i n. : dommage, perte, dépense. S'oppose à *lucrum*, cf. Plt., Cap. 327, ubi... *damnūm praestet facere quam lucrum, à incrémentū* ; s'allie à *sumptus* (Ps. Asc., Verr., p. 175), *iacutūa*, *dētrimentū*. En droit, désigne quelquefois les « dommages et intérêts » payés pour une perte matérielle (Loi des XII tables), et par extension l'« amende » (le mot propre est *multa*) ou la peine (*poena*). Quoi qu'on en dise parfois, aucun rapport n'est senti en latin entre *damnūm* et *dare*. L'expression *damnūm dare* n'est pas une figure étymologique ; le sens est « causer un dommage » (s'opposant à *damnūm facere* « faire une dépense, une perte », e. g. Plt., Ci. 106, Tru. 228 (*damnūm dare*) ; Ba. 1032, 784, etc. ; cf. Thes. V 30, 29 sqq.). Dans Plt., As: 182, *neque ille scit quid det, quid damnū faciat* ; Tru. 81-82, *eadem postquam alium repperit qui plus daret, | damnosiorē meo exinde immovit loco*, l'allitération n'implique pas un rapport étymologique. Il est donc impossible d'appuyer sur les sens et emplois attestés à date historique un rapport entre *dō* et *damnū*. Attesté à toutes les époques ; surtout au pluriel chez les poètes. Bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *damnāre*, M. L. 2467-2468 ; B. W. *dam*. (et *dommāge*) Alb. *dam*, *dem*.

Dérivés et composés : *damnōsus* : 1^o qui cause des pertes, coûteux ; 2^o qui fait des pertes ou des dé-